ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

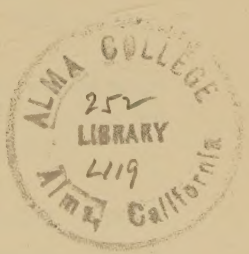
TOME QUATRIÈME

SERMONS

Prêchés devant Son Altesse Royale

MADAME la DUCHESSE D'YORK

QUATRIÈME VOLUME



GRENOBLE
IMPRIMERIE NOTRE-DAME
Rue des Dauphins, 5

1901

42773

LX^e SERMON

DU

PÉCHÉ MORTEL

Ecce ascendimus Hierosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte.

Nous allons à Jérusalem où le Fils de l'homme doit être livré aux prêtres et aux docteurs, et condamné par eux à la mort.

(*S. Math.*, c. 20).

La cause du Péché, dans l'homme qui le commet, est une haine mortelle contre Dieu ; l'effet du Péché, dans Dieu contre qui il est commis, est une haine infinie contre l'homme.

Quelques jours avant que le Fils de Dieu dût mourir, il prit à part ses disciples et leur dit en secret tout ce qui lui devait arriver à sa Passion. Le Fils de l'homme va être vendu aux Juifs, jugé digne de mort, puis

remis au pouvoir des Romains qui se moqueront de lui, le flagelleront et l'attacheront à la croix : *Et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum.* Que dites-vous de cette prophétie, chrétiens Auditeurs? Est-il rien de plus clair, rien de plus précis, de mieux marqué que ces circonstances? Cependant, si nous en croyons Saint Luc, les apôtres n'y comprirent rien ; ce fut pour eux une énigme impénétrable : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* Vous en êtes surpris sans doute. Pour moi, je ne m'en étonne nullement. Et qui aurait jamais pensé qu'une si grande innocence, une sainteté aussi reconnue que celle de Jésus-Christ pût être susceptible du moindre soupçon; qu'un homme aussi bienfaisant, aussi aimable pût être l'objet d'une haine si enragée?

Mais est-il bien vrai, chrétienne Compagnie, ce que l'on nous a prêché si souvent, ce que Saint Paul lui-même nous enseigne en son *Épître aux Hébreux*, que quiconque fait un Péché mortel se rend coupable envers Dieu d'une injustice aussi cruelle, aussi odieuse que celle-là? Si cela était, se trouverait-il un homme au monde qui voulût pécher mortellement? Peut-on aimer un plaisir ou son intérêt jusqu'à haïr Dieu qui n'est qu'amour, qui n'a rien en lui qui ne soit infiniment digne d'être aimé? Cela n'est que trop vrai; mais il est vrai aussi qu'on n'y fait guère de réflexion, quand on pèche. Les Juifs, tout méchants qu'ils étaient, n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire, dit l'apôtre, s'ils l'avaient connu. Combien les chrétiens, à qui l'Évangile a inspiré tant d'humanité et tant de douceur, seraient-ils

plus éloignés d'offenser Dieu, s'ils savaient combien Dieu est offensé par leurs crimes! Il me semble qu'il ne sera pas inutile de donner un de nos entretiens à un sujet de si grande conséquence. Si nous ne disons pas des choses assez fortes pour convertir le pécheur, j'espère que le Saint-Esprit nous en inspirera d'assez raisonnables pour confirmer les bons dans l'horreur qu'ils ont du Péché. C'est sur votre intercession, Vierge Sainte, que cette espérance est fondée; vous ne la refuserez pas à la prière de l'Église. *Ave Maria.*

Je ne vois que deux règles par où l'on puisse bien juger de la malice et de l'indignité du Péché. Il faut tâcher de démêler les sentiments qui le font naître dans le cœur de la créature; il faut, s'il est possible, découvrir les sentiments qu'il fait naître dans le cœur de Dieu. Je dis que la cause du Péché, dans l'homme qui le commet, c'est une haine mortelle contre Dieu; je dis que l'effet du Péché, dans Dieu contre qui il est commis, est une haine infinie contre l'homme. Il n'est rien de si odieux que de haïr ce qui est infiniment aimable; il n'est rien de si odieux que ce qui est haï de Celui qui est infiniment bon. C'est par cette double haine que je prétends vous donner aujourd'hui une éternelle aversion du Péché mortel. Je parlerai, dans le premier point, de celle qu'il renferme en soi contre Dieu; et, dans le second, de celle qu'il s'attire de la part de Dieu. Commençons.

PREMIER POINT

C'est un mot que la force de la vérité a arraché de la bouche du plus impie de tous les princes, qu'il est juste que l'homme soit soumis à Dieu : *Æquum est subditum esse Deo.* En effet, si la nature nous inspire du respect pour ceux qui nous ont donné la vie, elle nous apprend à nous assujettir, comme aveuglément, à leurs volontés. Dieu étant le Père de nos pères mêmes, les ayant tirés du néant, nous ayant formés dans le sein de nos mères et ayant créé de rien cette âme qui nous distingue des animaux et qui nous fait être ce que nous sommes, à qui est-ce que nous pouvons devoir une soumission plus respectueuse et plus entière? De plus, cette obéissance que tous les sages, toutes les nations de la terre ont jugé qu'on devait aux souverains avec tant de justice, n'est fondée que sur la protection qu'ils donnent aux peuples, sur les soins qu'ils prennent de procurer à leurs sujets une vie commode et tranquille. Or, Messieurs, c'est le Seigneur qui nous fournit sans cesse toutes les nécessités de la vie, qui veille autour de nous pour éloigner les périls qui nous menacent, et sans la protection duquel toute la vigilance, toutes les armes des rois ne pourraient nous garantir un seul moment de la mort : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Par conséquent il a droit de nous commander, il a droit d'établir des lois par lesquelles il nous déclare son bon plaisir; et la

résistance qu'on y fait doit passer pour une désobéissance criminelle, pour une rébellion toute visible.

Ce principe posé, chrétiens Auditeurs, voulez-vous savoir ce que c'est que le Péché ? C'est une parole, une action, un désir qui choque la loi de Dieu. C'est ainsi que tous les docteurs le définissent, après le maître des docteurs, Saint Augustin : *Est dictum, factum vel concupitum contra legem æternam.* Donc, du consentement de tous les peuples et selon toutes les lumières les plus naturelles, le Péché est une révolte brutale, un refus injuste que nous faisons de reconnaître une puissance très absolue et très légitime.

Cette félonie est d'autant plus odieuse que, Dieu étant véritablement le maître de nos biens, de nos vies, de toutes nos actions, et pouvant, sans nous faire tort, exiger de nous toutes choses, et les choses mêmes les plus difficiles, il ne nous demande que très peu de chose, et toutes choses fort raisonnables.

Les lois humaines nous imposent bien d'autres obligations ! Elles se réservent la vengeance aussi bien que Dieu ; elles punissent l'adultère de mort et la fornication d'infamie, qui est quelque chose de pire que la mort même ; mais de plus, elles nous obligent à donner nos biens, le fruit de nos peines et de nos sueurs, à exposer nos vies pour le service du public, à nous bannir nous-mêmes du lieu de notre naissance pour aller exécuter, en d'autres mondes, au travers de mille périls, les ordres de nos souverains. Ajoutez à cela que, pouvant user de violence et nous forcer de lui obéir, il ne demande rien que par amour ; que, quoique nous

soyons ses esclaves par mille titres, il ne veut point être obéi gratuitement, mais seulement en payant et donnant, pour les plus petits services, des récompenses infinies. Enfin, tout ce qu'il nous commande n'a pour but que nos propres avantages. Il n'a que faire de nos respects, ni de nos obéissances; il veut seulement nous rendre heureux, il nous offre le moyen de le devenir, et il ne se sert de son autorité souveraine que pour nous obliger de mettre en usage ces moyens.

D'où vient donc, Messieurs, que, Dieu étant vraiment notre Roi, ayant sur nous un pouvoir qui n'a point de bornes, nous refusons de lui obéir en de si petites choses, quoiqu'il les exige avec tant de douceur, quoiqu'elles soient toutes pour notre bien et qu'il promette de ne rien laisser sans récompense? Est-ce ainsi qu'on en use envers les princes les plus vicieux et qui n'ont pour tout mérite qu'une couronne dont ils sont indignes? Je vois bien ce que c'est, chrétienne Compagnie; c'est que nous n'aimons pas Dieu; c'est que nous le haïssons effectivement; et c'est pour cela que l'on ne se contente pas de négliger ses volontés; on passe jusqu'à les mépriser, jusqu'à les violer avec outrage. Le moindre intérêt, le moindre plaisir est plus que suffisant pour nous résoudre à lui déplaire; bien davantage nous le faisons même souvent sans y être portés par nulle raison de plaisir ou d'intérêt; il semble que c'est assez qu'il ait fait une loi, pour nous donner l'envie de la rompre. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais si ce n'est pas là la marque d'un cœur envenimé, plein de haine et d'aver-

sion, je confesse que je ne vois pas ce que ce peut être.

Ce n'est point par un mouvement de haine, me direz-vous, c'est plutôt faute de réflexion. — On n'y songe pas, j'en conviens; mais, c'est pour cela même que je dis qu'on ne l'aime pas. Quand on aime celui qui a l'autorité en main, on reçoit aveuglément tous les ordres qui viennent de lui, on les exécute avec chaleur, avec joie, sans considérer s'ils sont injustes ou difficiles. Quand c'est de la part d'un indifférent qu'on nous commande, on examine la chose de sens froid, tout prêt à obéir ou à s'en excuser, selon qu'on y trouvera de la justice, du profit ou de la facilité. Mais d'un ennemi, on ne daigne pas seulement y songer; on aime mieux renoncer à ses véritables avantages que se soumettre; on aime mieux tout risquer que d'acheter son salut et sa fortune par la moindre complaisance.

En deuxième lieu, le Péché ne renferme pas seulement une outrageuse désobéissance, mais, de plus, une extrême ingratitude; et je prétends que cette ingratitude ne peut être que l'effet d'une grande haine. Mon dessein n'est pas de vous remettre ici devant les yeux les bienfaits de la création et de la rédemption, toutes les grâces particulières que nous avons reçues et que nous recevons encore tous les jours de sa divine miséricorde. Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu de Dieu, dit Saint Paul? Non seulement vous êtes tout chargé de ses libéralités; mais vous en êtes, pour ainsi dire, tout composé. Je ne saurais me résoudre à un plus grand détail; c'est un océan sans fond et sans bornes; je me confonds, je me perds aussitôt que j'y veux penser.

Cela étant ainsi, chrétiens Auditeurs, comment voulez-vous que nous appelions les offenses que nous commettons contre notre Dieu ? Quand on ne reconnaît point les grâces dont on a été prévenu, qu'on les oublie, c'est assurément une ingratitude très odieuse. Mais, quand on en vient jusqu'à faire injure à son bienfaiteur, n'est-ce point qu'on se moque, et de lui, et de ses bienfaits ? N'est-ce point une haine d'autant plus forte qu'elle ne peut être vaincue par le souvenir des biens reçus, qu'elle semble s'irriter par ceux qu'on reçoit actuellement, qu'elle se sert même de ces biens pour offenser Celui qui en est l'auteur ?

Comment est-ce, disait le chaste Joseph à la femme de son maître, laquelle le sollicitait à pécher, comment est-ce que je puis faire ce tort à votre mari ? J'ai actuellement en mon pouvoir tout ce qu'il possède au monde ; il m'a tout abandonné, hors vous qui êtes sa femme. Quelle raison pourrait me porter à le déshonorer de la sorte ? Quel sujet ai-je de le haïr jusqu'à ce point ? Je pourrais avoir oublié les anciennes obligations que je lui ai ; mais me voilà encore tout chargé, tout environné de ses faveurs : *Quomodo ergo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum* ? Joseph trouve impossible un péché qu'il pourrait commettre impunément, auquel on le presse de consentir, en un âge où l'on a si peu de force pour résister à de pareilles tentations : il le trouve impossible, dis-je, parce qu'il aime son bienfaiteur. D'où vient donc qu'un homme qui se voit dans le monde comme dans la maison de Dieu, maître de toutes les créatures, ne vivant, ne respirant que par sa

pure miséricorde, peut consentir au crime qui déshonore l'auteur de tant de bienfaits? Il est tout visible qu'il ne l'aime pas. Mais lorsqu'au lieu de résister au Péché, il cherche de plein gré les occasions de lui faire outrage en le commettant, lorsque, non seulement il ne se défend pas de ceux qui le sollicitent, mais qu'il sollicite même ceux qui se défendent, qui peut nier qu'il ne haïsse Celui qui lui a donné tant de sujets de l'aimer?

Je sais que nous excusons souvent nos désordres sur nos méchantes inclinations, sur notre faiblesse naturelle. Mais on ne peut pas dire que l'ingratitude soit un vice qui naisse avec nous, vu que naturellement nous avons tant de pente à la vertu opposée. Quoique Rome eût désiré la mort de César qui l'avait assujettie, quoique depuis longtemps elle cherchât, pour ainsi dire, parmi ses citoyens quelqu'un qui s'ennuyât de la servitude et qui brisât les chaînes sous lesquelles elle gémissait, cependant elle eut quelque horreur de recevoir ce service du favori de l'usurpateur. Auguste, son successeur, ayant pardonné à Cinna le complot qu'il avait formé contre sa vie, les Romains se sentirent si obligés de cette grâce faite à leur libérateur que la reconnaissance qu'ils en eurent étouffa en un moment dans leur âme cette haine de la monarchie qu'ils avaient tous sucée avec le lait, et qui semblait ne devoir jamais s'éteindre. Cette seule grâce les accoutuma au joug; ils aimèrent mieux être esclaves que paraître ingrats. C'étaient des païens, chrétiens Auditeurs, qui avaient ces sentiments; et néanmoins la bonté du Seigneur, sa

facilité à nous pardonner mille fois nos propres fautes ne peut faire sur nous une pareille impression. La reconnaissance fait aimer ceux qu'on a sujet de haïr : o Dieu, est-ce que la haine que nous avons pour notre bon Maître est plus forte que n'était celle de ce peuple pour ses tyrans ?

Quoique les pécheurs ne méritent pas qu'on les ménage en nulle manière, toutefois si le grand Saint Ambroise ne s'était pas servi le premier de l'exemple même d'un chien, pour nous apprendre la gratitude, je n'aurais pas osé rapporter ce que je vais dire. Il y a environ deux ans qu'étant en une ville de France (1) on me raconta que, depuis peu, un chien ayant mordu son maître, lequel entrait en masque et fort brusquement dans sa maison ; ce pauvre animal en conçut un si grand regret qu'il fut impossible de l'en consoler. Il s'alla mettre sous une cuve d'où l'on tâcha en vain de le retirer, quelques caresses qu'on lui pût faire. On lui présenta à manger et à boire tout ce qui pouvait être le plus à son goût, sans qu'on pût jamais le résoudre à y toucher. Enfin, il mourut dans trois jours, de pure tristesse, ne pouvant résister à la douleur qu'il avait de s'être mépris en la personne de celui qui le nourrissait et qui était lui-même au désespoir de ne pouvoir sauver cette bête que sa reconnaissance rendait aimable.

Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus

(1) S'il était certain que cette ville est Paray, ce passage prouverait que la province n'imitait que trop les dérèglements des grandes cités au temps du Carnaval.

est jumentis insipientibus et similis factus est illis. C'était la plainte que faisait David, chrétiens Auditeurs. L'homme, que Dieu avait établi roi et seigneur de tous les animaux de la terre, qu'il avait si fort distingué d'eux, en le faisant raisonnable et immortel; cet homme, dis-je, a perdu les sentiments d'homme; il s'est avili jusqu'à la condition des bêtes; il est devenu tout semblable à elles. Mais, hélas! Seigneur, les choses sont allées bien plus loin encore. Cet homme a tellement dégénéré, il a si fort corrompu toutes les inclinations naturelles qu'il y a lieu de souhaiter aujourd'hui qu'il ait un peu plus de ressemblance avec les bêtes et que, dans sa fureur, il épargne au moins, à leur exemple, Celui qui leur a tant fait de bien et qui ne leur a jamais fait que du bien.

Mais ce n'est pas encore assez. Non seulement le pécheur donne des marques de sa haine contre Dieu par sa désobéissance et par son ingratitude; mais on peut dire, avec Saint Bernard, qu'il hait Dieu véritablement et d'une haine formelle, non seulement parce qu'il lui fait du mal autant qu'il le peut, mais parce qu'il lui en souhaite beaucoup plus qu'il n'est capable de lui en faire. Quiconque peut se résoudre à offenser le Créateur, le Maître de toutes choses, s'il veut bien examiner les sentiments de son cœur, trouvera qu'il voudrait qu'il n'y eût point de Dieu ou, du moins, que ce Dieu manquât, ou de justice, ou de puissance pour le punir, ce qui est désirer sa destruction entière. Et, pour confirmer encore cette vérité, j'observe dans la plupart des pécheurs certaines dispositions à l'égard de Dieu, qui

ne peuvent être que des effets de l'adversion extrême qu'ils ont pour lui.

Ils ont toutes les peines du monde à donner quelque créance à ses paroles. Il s'est expliqué aussi clairement qu'il était possible; il a confirmé ce qu'il a dit par une infinité de prodiges; les Grecs, les Romains, les Juifs, les gentils, les idolâtres, toute la terre a cru les vérités qu'il a enseignées. Mais un pécheur ne peut encore y ajouter foi. Il n'a nulle raison de douter, et il lui plaît de douter de tout, plutôt que de confesser que Dieu a dit vrai : il aura la hardiesse de soutenir que tout l'univers s'est aveuglé, qu'il a été pris pour dupe, et que lui seul s'est défendu d'une illusion si générale. C'est que, pour nous rendre un point incroyable, il suffit qu'il soit avancé par une personne que l'on n'aime pas, quelque probabilité que la chose puisse avoir d'ailleurs. C'est pour cela que les théologiens disent que, pour avoir la foi actuelle ce n'est pas assez d'être fort éclairé dans l'entendement; il faut encore que le cœur soit favorable à celui qui découvre l'objet de la foi et qu'il pousse l'esprit, qui n'est attiré que faiblement par des vérités obscures en elles-mêmes.

Mais que dites-vous de la facilité, ou plutôt de l'inclination qu'ils ont à blâmer le Seigneur et à pointiller sans cesse sur les ordres établis par sa Sagesse infinie? Tantôt il a fait l'homme trop faible pour les commandements qu'il avait à lui donner; tantôt il exige tyranniquement une soumission qu'il n'ignore pas nous être impossible; il ne s'est point assez fait connaître à l'homme; il aurait pu nous donner plus de lumières sur

le sujet de la religion et ne nous laisser pas dans la cruelle incertitude qui nous expose à tant de périls. S'ils n'ont rien à dire en ce qui les touche, ils se scandalisent, ils murmurent de la manière dont il en use envers les infidèles qui n'ont jamais connu Jésus-Christ, envers les enfants qui sont morts sans avoir reçu le baptême, envers les bons qui souffrent et les méchants qui triomphent. N'est-ce pas une chose bien plaisante, que de petites créatures aveugles, ignorantes, telles que nous sommes, prétendent donner des avis à Dieu et gloser sur sa conduite? Est-ce que nous pouvons être persuadés qu'effectivement le Créateur est injuste, qu'il a manqué de bonté ou de conseil, qu'il aurait mieux fait, s'il avait pris notre avis, qu'il est moins éclairé qu'une taupe (1) qu'il a formée de terre par une parole et qui retourne en terre quelques jours après qu'elle en a été tirée? Non, Messieurs, nul homme n'est assez fou pour dire cela sérieusement ou avec réflexion. Mais, quand on a de la haine pour une personne, on ne peut rien approuver de ce qu'elle fait, on trouve à redire à tout sans raison, sans apparence même de raison, malgré les raisons claires et évidentes qu'on aurait de faire des jugements plus favorables. Et, pour faire voir que leurs plaintes et leurs murmures sont des effets de leur mauvaise volonté, c'est que ceux qui aiment Dieu sont dans des sentiments fort contraires aux sentiments des libertins et semblent même quelquefois former des plaintes tout opposées. Ils trouvent que la connaissance

(1) Comparaison trop familière aujourd'hui.

de Dieu nous est aussi naturelle que la raison et le sentiment : *Signatum est super nos lumen vultûs tui ;* qu'il n'a donné que trop de preuves des vérités qu'il lui a plu *de* nous révéler : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis ;* enfin, que la voie de ses commandements est trop large, qu'il n'y a nulle difficulté à les observer : *Latum mandatum tuum nimis.*

Messieurs, Saint Augustin, au premier livre de ses *Confessions,* ne peut s'étonner assez que Dieu lui ait commandé de l'aimer et qu'il le lui ait commandé sous de grièves peines. Eh ! quoi, Seigneur, lui dit-il, est-ce que je n'avais pas déjà assez de raison de vous donner mon amour? Vous me menacez de maux extrêmes, si je refuse de vous aimer ! Est-ce qu'il est quelque mal plus terrible au monde que de ne vous aimer pas ? *Quid tibi sum, Domine, ut amari te jubeas a me, et nisi faciam, irascaris mihi, et mineris ingentes miserias? Parva ne est miseria, si non amem te* ? Mais, si c'est un si grand mal de n'aimer pas Dieu, chrétiens Auditeurs, que doit-on dire de ceux qui le haïssent, de ceux dont le cœur est plein de fiel contre cette source inépuisable de douceur, qui ont de l'adversion pour cet être si parfait qui est le principe, la fin, le centre, le bonheur de toutes les créatures, qui est la beauté de la beauté même et la bonté de tout ce qu'il y a de bon dans l'univers? Quel aveuglement, quelle fureur peut porter une de vos créatures à vous haïr, ô mon Dieu, vous qui êtes leur Père et leur Roi, et à vous haïr jusqu'à se révolter ouvertement contre cette autorité infinie dont vous usez d'une manière si paternelle, jusqu'à oublier tous vos bienfaits,

jusqu'à s'en servir même pour vous outrager, jusqu'à désirer votre entière destruction, jusqu'à vous détruire, autant qu'il est possible, dans son esprit par les pensées de murmure et de blasphème qu'elle y entretient !

Esprits de ténèbres, et vous, Ames réprouvées, qui souffrez dans les enfers tant de peines différentes, que vous êtes malheureuses de haïr Celui qui vous a formées, Celui dont l'amour rend les séraphins si heureux au-dessus du firmament ! O que tous vos supplices me paraîtraient légers, si vous pouviez souffrir et aimer en même temps ! Que j'ai peine à comprendre comment ils peuvent être assez violents, ces mêmes supplices, pour vous obliger à vouloir du mal à Celui qui vous a tant aimés et qui vous aimerait encore, si vous ne l'aviez contraint à vous haïr ! Mais enfin il ne vous aime plus, sa miséricorde s'est changée en dureté à votre égard, il vous est un Dieu cruel et impitoyable. Mais quelle raison pouvons-nous avoir, nous autres, de haïr Dieu, dans le temps que Dieu nous comble de biens, qu'il nous offre sa miséricorde, sa grâce, son paradis et, ce qui est, à mon sens, plus aimable encore, dans le temps qu'il nous offre son divin amour ? Vous ne serez pas surpris après cela, Messieurs, lorsque je vous dirai que le Seigneur hait le Péché à son tour. Mais peut-être le serez-vous d'apprendre combien il le hait et quelles marques il a données de cette haine. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Origène, parlant de la mort d'Ananie et de Saphire, rapportée dans les *Actes des apôtres*, dit que la cause de cet accident tragique fut un rayon de lumière par lequel Dieu leur fit connaître le crime qu'ils avaient commis, et qui le leur représenta si difforme et si horrible qu'ils n'en purent soutenir la vue un seul moment. Je ne pense pas que le Péché puisse être envisagé par aucun endroit plus capable de faire une si grande impression que par la haine infinie que Dieu lui porte, et il me semble que ce n'est pas à la faveur d'un simple rayon que cette haine peut être aperçue, mais que nous sommes tout environnés des lumières qui nous la découvrent.

La première marque que Dieu a donnée de l'aversion infinie qu'il a pour le Péché, c'est la condamnation du premier ange et de ce nombre innombrable d'esprits qui furent complices de sa révolte. Il est certain que Lucifer était le chef-d'œuvre du Créateur; qu'entre ses autres ouvrages il brillait comme le soleil entre les étoiles; que Dieu s'applaudissait d'avoir formé une créature si accomplie; qu'il le regardait avec une complaisance particulière. Et cependant ce malheureux ange n'eut pas plus tôt consenti au péché qu'il devint abominable aux yeux de Dieu, que Dieu ne put se résoudre à le souffrir un seul moment en sa présence, qu'il se résolut de le perdre, qu'il n'y eut point de lieu

assez éloigné du ciel, assez sombre, pour abîmer cet objet d'horreur, fallût-il creuser tout exprès un enfer au centre du monde pour l'y ensevelir dans d'éternelles ténèbres.

Je me représente un grand vase d'or enrichi de mille diamants et de l'ouvrage le plus exquis qui ait jamais signalé l'art du premier maître du monde, dans lequel il tombe par hasard une goutte d'une liqueur si infecte que l'ouvrier le casse, le rompt sur l'heure en mille pièces, le fait jeter si loin de lui et dans un cloaque si profond et rempli de tant d'ordures qu'il ne le puisse jamais voir et qu'il ne puisse jamais être vu de personne sans horreur. Il pourrait être lavé ou même purifié par le feu. Mais après cette infection, toutes les eaux de la mer, toute la sphère du feu ne suffisent pas pour lui faire vaincre l'aversion qu'il en a conçue. Ni la richesse d'un métal si précieux, ni l'éclat de tant de diamants, ni l'excellence du travail ne lui donne nulle envie de le conserver. Il aurait eu bien du plaisir à voir briller ce chef-d'œuvre sur un buffet ou dans une salle royale. Mais, après qu'il a été ainsi souillé, il ne peut plus l'employer à nul usage ; il le perd sans regret et sans ressource.

Quel doit être ce poison, chrétiens Auditeurs, qui de la plus parfaite des créatures, qui de tant de créatures si parfaites, remplies de tant de lumières, ornées de tant de dons naturels et surnaturels a pu faire, en si peu de temps, des objets si odieux à celui-là même qui les avait formées, et duquel elles étaient les images les plus ressemblantes et les plus riches? Il ne veut pas même

entendre parler, ni d'expiation, ni de pénitence ; il ne lui reste pour elles nul mouvement de tendresse ni de pitié ; ce n'est plus qu'une haine infinie qui ne peut être, ni éteinte, ni adoucie.

Mais, Messieurs, si un seul Péché a pu rendre odieuses à Dieu des créatures si excellentes, si spirituelles et qui lui faisaient tant d'honneur, hélas ! que sera-ce de vous, chétive Créature, petit Ver de terre, Homme pétri de fange et de boue, que sera-ce de vous, lorsque vous aurez reçu en votre âme le Péché mortel ? Croyez-vous qu'il puisse souffrir des vases d'argile après une si horrible infection, lui qui a sacrifié des vases de si grand prix ? Que sera-ce de ces âmes qui ont commis mille Péchés, qui se vautrent dans l'ordure, qui y sont plongées et comme ensevelies depuis tant d'années, qui en ont tous leurs sens infectés, toutes les facultés de leurs corps, toutes les puissances de leur âme ! Qui peut exprimer l'horreur qu'elles font à Dieu et aux anges ?

La deuxième preuve, c'est dans le châtiment d'Adam. Je ne sais si vous avez jamais examiné quelle colère sa désobéissance a allumée dans le cœur de Dieu, en premier lieu contre Adam. Mais cela n'est rien : toute sa race, tout ce qui portera un seul trait de cet homme désobéissant, tant qu'il y aura une goutte de son sang sur la terre, le Seigneur sera irrité et il exercera une cruelle vengeance. Il n'y a eu grâce pour personne. Il a armé toutes les créatures, toute la nature. Les animaux, les plus petits insectes, l'air, l'eau, les vents, la terre et le feu ; les guerres, les pestes, les incendies, tout ce que nous souffrons de pauvreté, de maladie, de chaud, de froid,

tout cela est un effet de cette colère. Voilà déjà six mille ans qu'il se venge; sa vengeance n'est point encore assouvie : *Ignis accensus est in ira ejus et ardebit usque ad inferni novissima.* Il ne finira point que le monde ne finisse, que tout l'univers ne soit consumé par le feu de cette colère, afin qu'il ne reste nulle trace du crime qui l'a allumée.

Comment est-ce que cela ne nous épouvante point? Quelle est notre insensibilité, pour ne pas dire notre insolence, d'oser pécher à la vue d'un Dieu qui porte tant de haine au péché, et dans le temps même que cette haine se déclare par une vengeance si terrible, qu'il va partout l'épée et le flambeau à la main, brûlant et extirpant les restes d'une rébellion si ancienne!

J'ai dit que sa vengeance durera jusqu'à la fin du monde. Mais l'enfer, qui est la peine de nos péchés actuels, durera une éternité toute entière. Quand j'ai dit enfer, éternité, c'est plus qu'on n'en pourrait expliquer en plusieurs discours; tous les maux, une durée qui va au delà de tous les temps. Ce que j'ai à dire ici dessus, c'est que Dieu n'est point injuste, que sa haine n'est point, comme dans les hommes, un effet de son caprice ou d'une aveugle antipathie. Au contraire, il est infiniment bon et il aime infiniment tout ce qu'il a fait; il a une pente infinie à la douceur, à faire du bien; il ne trouve rien en lui qui l'anime à la colère, dit Saint Augustin, qui le porte à la vengeance. Si quelque chose l'y peut porter, il faut qu'*elle* (1) vienne de nous, et alors

(1) Texte original : *qu'il vienne...*

il n'est rien de plus juste que sa haine, rien de plus proportionné aux mérites de la chose qu'il hait. Jugez donc combien le Péché mérite d'être haï, puisque Dieu le haïra, le persécutera, le punira éternellement !

Voilà ce que Dieu fait pour se venger du Péché. Mais rien ne fait mieux voir combien il le hait que ce qu'il a fait pour le détruire. N'est-ce pas beaucoup dire qu'il a voulu descendre du ciel et mourir lui-même pour l'effacer ? Ne fallait-il pas que Samson eût une grande haine pour les Philistins, pour se résoudre à périr lui-même, afin de les perdre en même temps ? On raconte de certaines personnes qu'*elles* (1) se sont empoisonnées, qu'*elles* se sont percées, qu'*elles* se sont fait brûler toutes vives pour avoir le plaisir de voir brûler leur ennemi. Je dis que c'est l'effet d'une étrange haine, puisqu'elle est plus forte que l'amour que chacun a pour soi-même. Le Fils de Dieu a haï le péché jusque à vouloir mourir pour le détruire. Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'en fallait pas moins que cela pour empêcher l'effet du Péché dans un seul homme. Il fallait qu'un Dieu se fît homme et qu'il mourût. Toutes les pénitences, les austérités, la mort de toutes les créatures [*ce n'était rien ; le Péché est une offense plus capable d'allumer la haine du Seigneur que le prix multiplié des plus nobles victimes n'était capable d'éteindre cette haine. Ah ! Messieurs, si vous êtes frappés de voir votre Dieu exercer une vengeance éternelle contre les chefs-d'œuvre de ses mains, contre les anges prévaricateurs, contre l'homme désobéis-*

(1) Le texte original porte *qui*, dans les trois passages où on lit : *qu'elles*.

sant, vous vous dites à vous-mêmes qu'il n'est rien que vous ne deviez faire pour éviter ce châtiment qui vous paraît juste. Mais lorsque ce même Dieu n'est pas désarmé par cette peine, lorsque sa haine subsiste toute entière, vous jugez que rien de créé ne peut être un sacrifice propre à réparer l'outrage que le Péché fait à Dieu, et que, pour anéantir dans les pécheurs ce qui rend sa haine irréconciliable, il faut un sacrifice d'un ordre supérieur; vous jugez que le Péché, qui demande un sacrifice d'un prix infini, vous jugez que ce mal, qui n'a pu être détruit que par la mort d'un Dieu, est le mal de Dieu, le mal dont lui seul connaît toute l'énormité, puisqu'il en poursuit la vengeance jusque sur son propre Fils, jusqu'à répandre le sang de ce Fils unique, jusqu'à faire expirer dans l'ignominie ce Fils en tout égal à lui. Voilà, chrétiens Auditeurs, voilà tout à la fois la malice du Péché et la richesse de la bonté du Seigneur dans toute leur étendue. Un mal qui ne peut être lavé que dans le sang d'un Dieu, un Dieu qui prodigue son sang pour détruire ce mal en nous; peut-il être rien de plus propre à nous donner de l'horreur pour le Péché, à nous inspirer la plus vive reconnaissance envers la miséricorde divine? Oui, si un Dieu a versé son sang pour détruire le Péché, de tous les objets le plus odieux, l'unique odieux à sa vue, il l'a fait encore parce que le Péché était un obstacle aux effets de sa tendresse pour nous : il est mort par la haine qu'il portait au Péché; il est mort aussi par l'amour qu'il a eu pour nous. Entrons dans ce double sentiment à notre tour : haïssons le Péché plus que la mort, aimons notre Dieu plus que nous-mêmes; mettons-nous dans cette invincible disposition que rien ne

nous rapproche jamais du Péché, que rien ne puisse nous séparer de notre Dieu. Ainsi soit-il.] (1).

---

(1) Ce sermon était inachevé. Le complément que nous donnons est tiré de l'édition des Œuvres du P. de La Colombière où son langage a été retouché, en 1757.

LXI^e SERMON

DU

PÉCHÉ VÉNIEL

Homo quidam incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis, abierunt semivivo relicto.

Un homme tomba entre les mains de voleurs qui le dépouillèrent, et l'ayant couvert de plaies, s'en allèrent, le laissant à demi mort.

(*S. Luc*, c. 10.)

Les petits Péchés sont tous dangereux en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'âme, qu'ils disposent au péché mortel ; ils obligent Dieu, dont ils font cesser les grâces, à le permettre, ils disposent l'homme, dont ils épuisent les forces, à le commettre.

Cet homme, dépouillé par des voleurs et laissé à demi mort sur le chemin, est une figure et comme une énigme proposée par Jésus-Christ, à laquelle les Saints Pères et

les autres docteurs donnent divers sens. J'ai dessein de l'expliquer aujourd'hui de l'état déporable où le Péché véniel réduit une âme qui s'y abandonne volontairement et qui lui donne chez elle une libre entrée. On me dira peut-être d'abord que cette nudité, ces plaies, cette chute, cette faiblesse mortelle sont des traits un peu bien forts pour exprimer un si petit mal. Car c'est ainsi qu'on parle communément. On traite de petit mal une action qui offense Dieu, qui nous attire non pas à la vérité sa haine, mais du moins son indifférence, qui nous fait perdre des biens plus précieux que tous les trésors de l'univers, qui nous cause des dommages en comparaison desquels l'éternité malheureuse ne serait pas un grand mal, si elle pouvait être séparée des crimes dont elle est la peine.

Je conviens, chrétiens Auditeurs, que le Péché véniel est un petit péché ; mais je suis bien éloigné d'avouer que ce soit un petit mal. Il est petit à l'égard du péché mortel, qui est le plus grand de tous les maux ; mais, considéré en lui-même et hors de cette comparaison, il n'est, ni douleur, ni infamie, ni tourment quelque cruel, quelque ignominieux qu'il puisse être, qui ne soit préférable à la moindre de ces fautes que nous appelons légères. Elles ne sont légères que parce qu'on les commet légèrement et sans considérer assez ce qu'on fait. Le Péché véniel est à l'égard du mortel ce que la maladie est à l'égard de la mort. Je confesse que la mort est quelque chose de terrible ; mais cela n'empêche pas que la lèpre, le haut-mal, la paralysie, la goutte, la pierre, une fièvre ardente et continue, ne soient d'étranges fléaux de Dieu, et qu'on

ne les évite avec grand soin. Plût à Dieu, Messieurs, que je pusse vous faire voir, en ce discours, combien ce péché est considérable ! Le fruit en serait plus grand qu'on ne le pense. Mais cela est absolument impossible : le plus éclairé de tous les anges s'efforcerait en vain de nous en faire concevoir toute la grandeur, puisqu'il ne la comprend pas lui-même. Je tâcherai seulement de vous montrer que ce n'est pas un si petit mal que les hommes se le persuadent ; et cela me paraît aisé avec le secours du ciel que j'attends de l'intercession de la Sainte Vierge : *Ave Maria.*

Quand je dis qu'un Péché veniel est un grand mal, je ne parle pas de ces péchés de pure fragilité que l'on commet rarement et qu'on efface par la pénitence presque aussitôt qu'on les a commis. Les justes, selon la parole du Saint-Esprit, ne sont pas exempts de ces sortes de misères, et tous les théologiens enseignent qu'elles sont en quelque façon inévitables. Je parle des fautes que les chrétiens qui vivent dans la tiédeur ont coutume de commettre avec délibération et dont ils se font des habitudes desquelles ils ne se mettent guère en peine de se corriger. Telles sont les petites colères, les petites aigreurs, les paroles de mépris, les médisances légères, les railleries, les mensonges, les irrévérences et les distractions volontaires dans les prières, le désir de plaire aux hommes, les mots pour rire qui peuvent donner de mauvaises pensées, les regards curieux, un trop grand amour de la propreté dans les habits, l'oisiveté, les petits excès au boire et au manger, les négli-

gences dans les choses qui sont du devoir, comme dans l'instruction des domestiques et dans l'éducation des enfants ; en un mot, tous les péchés, de quelque espèce qu'ils puissent être, quand la matière est légère ou qu'il y a plus d'inconsidération que de malice. Je dis, chrétiens Auditeurs, que ces fautes, surtout lorsqu'elles sont actuelles, qu'on y retombe souvent, qu'on néglige de s'en amender, qu'on les compte pour peu de chose, je dis que ce sont de très grands maux.

De plusieurs raisons qui se présentent pour le prouver, je n'en choisis qu'une seule qui sera tout le sujet de notre entretien. Les petits Péchés sont de grands maux, parce qu'ils sont de grandes dispositions aux plus grands péchés ; ils sont tous mortels, en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'âme, qu'ils disposent au péché mortel ; ils y disposent, et du côté de Dieu dont ils tarissent les grâces, et du côté de l'homme dont ils épuisent les forces. Ils obligent Dieu à le permettre : ce sera le premier point ; ils disposent l'homme à le commettre : ce sera le second. Voilà tout le plan de ce discours.

PREMIER POINT

Il n'y a que ceux qui ne connaissent pas Dieu qui traitent de petits Péchés, les Péchés qu'on appelle véniels. Il est vrai qu'ils ne sont pas punis d'une peine infinie et éternelle. Mais, au sentiment du grand chancelier de Paris, ils la méritent, et le Seigneur ne pourrait

pas être accusé d'injustice, s'il nous damnait pour en avoir commis un seul.

En effet, chrétiens Auditeurs, le même Dieu qui est offensé par le péché mortel, ce Dieu infiniment grand et infiniment aimable, ce Dieu à qui nous devons tout, qui nous a tirés du néant et qui nous empêche d'y retomber ; ce même Dieu, dis-je, est offensé par le Péché véniel. Il est vrai que c'est en chose légère ; mais les plus légères offenses deviennent infinies en quelque sorte, lorsqu'elles sont faites à une Majesté et à une Bonté infinie. Je sais bien que les fautes qu'un sujet peut commettre envers son prince ne sont pas toutes égales ; mais il est certain qu'il n'en est point de petite. Ce serait un attentat que de conjurer contre sa vie ; je conviens qu'il n'en est point de plus noir ; mais celui qui se serait contenté de lever la main pour le frapper à la joue, ne laisserait pas d'avoir commis un grand crime et d'avoir mérité les supplices les plus rigoureux. Nous regarderions comme un monstre de la nature un enfant qui aurait poignardé son propre père ; mais celui qui n'aurait fait que lui arracher les yeux, que le meurtrir ou le renverser par terre ne serait-il pas encore l'exécration de tout le monde, quand même il s'en serait tenu aux paroles outrageuses et aux gestes de mépris ? Qui oserait dire qu'un enfant qui méprise son père, qui l'outrage de paroles n'est pas autrement coupable, et qu'il mérite quelque pardon ? Mon Dieu, que nous sommes aveugles ! Nos désordres nous font horreur en ces exemples, et nous n'en sommes point touchés, lorsque nous les considérons en eux-mêmes, où ils sont infiniment plus horribles ! Faut-il,

Seigneur, que nous revenions éternellement à ces paraboles qui nous représentent si imparfaitement vos grandeurs et vos bienfaits? Qu'est un roi, qu'est le plus grand monarque du monde, en comparaison de Dieu qui a tiré tous les monarques de la boue, qui les frappe, qui les renverse, qui les tue, qui les damne, quand il lui plaît!

Les obligations que nous avons à nos pères peuvent-elles être comparées à celles que nous avons au Créateur, au Rédempteur de nos âmes, au Conservateur perpétuel de nos biens et de nos vies? Et néanmoins c'est à Celui-là même que nous croyons pouvoir manquer de respect et d'obéissance, sans rien faire qui soit fort répréhensible et qu'on ne doive facilement excuser. C'est ainsi que nous en jugeons, chrétiens Auditeurs. Mais Dieu, qui se moque de nos pensées et qui juge nos jugements, Dieu, dis-je, est dans des sentiments bien contraires. Il regarde un Péché véniel comme une action digne des châtiments les plus sévères et il le châtie en effet avec une extrême sévérité, témoin la femme de Lot laquelle fut changée en sel pour avoir tourné la tête légèrement. La défiance que Moïse fit paraître en frappant deux fois le rocher qui devait donner de l'eau au peuple d'Israël, cette défiance, dis-je, lui coûta la vie. Dieu frappa de mort soixante-dix mille soldats pour punir une vaine complaisance qu'avait eue David en faisant la revue de son armée. Un prophète fut déchiré par un lion, simplement pour avoir été trop crédule. Quarante-deux jeunes enfants furent dévorés par des ours, pour avoir perdu le respect *dû* à Elisée. Nous avons dans les Livres saints cent autres exemples de pareilles punitions pour des

fautes de même nature. En l'autre vie elles sont condamnées aux mêmes flammes que les plus énormes péchés ; il n'y a de différence qu'en la durée du supplice.

Mais de toutes les peines dont Dieu a coutume de les châtier, il n'en est point de plus terrible que la soustraction de ses grâces, laquelle est ordinairement suivie de fautes plus grièves et souvent même du péché mortel. Il est vrai, Messieurs, que les petites Fautes n'attirent pas la haine de Dieu ; mais c'est une doctrine catholique, qu'elles refroidissent son amour et, par conséquent, qu'elles font cesser ses libéralités, qu'elles suspendent cette providence particulière qu'il exerce sur ses favoris et qui les met à couvert de toutes les insultes des démons. Il se lasse de souffrir une âme ingrate, qui croit s'acquitter assez des obligations infinies qu'elle lui a, en évitant de lui faire les derniers outrages, quoiqu'au reste elle lui donne chaque jour mille petits déplaisirs. Il se dégoûte insensiblement de ses services, il lui retranche ses faveurs, il rompt ce commerce étroit qu'il entretenait avec elle, il ne prend plus un si grand intérêt à ce qui la touche, enfin, il l'abandonne à ses ennemis qui, la trouvant ainsi destituée d'une si puissante protection, déchargent sur elle toute leur rage et lui donnent mille coups mortels.

Vous savez les reproches que Saint Jean fait dans l'Apocalypse à l'évêque de Laodicée, au nom du Sauveur : Plût à Dieu, lui dit-il, que vous fussiez froid ou chaud ; mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche, comme une viande fade et dégoûtante que mon cœur ne peut plus souffrir et que je suis

contraint de rejeter. Cet état de tiédeur, c'est l'état d'un chrétien qui se borne à fuir les péchés griefs, qui ne se défend que de ce qui est mortel, qui commet en toutes rencontres mille infidélités légères et qui néglige de s'en amender. C'est la disposition où se trouva Sainte Thérèse durant quelque temps et qui faillit la perdre (1) sans ressource : durant tout ce temps-là elle ne perdit jamais la grâce ; et néanmoins, sa place lui fut marquée dès lors parmi les damnés, comme elle en eut depuis révélation, Dieu ayant résolu, si elle ne se fût enfin réveillée, de se retirer d'elle et de la livrer à des passions qui l'auraient bientôt rendue digne de l'enfer.

Il y aura peut-être quelqu'un qui trouvera de la dureté à cette conduite. Mais je vous prie, Messieurs, de faire réflexion qu'il n'est point d'homme dans le monde qui n'en usât ainsi envers un autre homme. Je ne parle pas seulement des grands, à qui une seule faute d'inconsidération fait souvent oublier plusieurs années d'un service fort exact et fort utile. Je suis certain que de tous ceux qui m'entendent il n'est personne qui pût se résoudre à garder longtemps un domestique, fidèle à la vérité, mais qui, à cela près, aurait toutes sortes de défauts, qui n'obéirait jamais qu'en grondant et avec lenteur, qui parlerait toujours sans respect, qui ferait tout de mauvaise grâce, qui serait étourdi, malpropre, indiscret, qui romprait tout, qui salirait tout, qui gâterait toute la besogne qu'on lui mettrait entre les mains.

Voilà, Messieurs, la peinture d'un homme qui méprise

(1) Texte original : *Qui faillit à la perdre...*

les petites Fautes. Depuis le matin jusqu'au soir, à peine fait-il une seule action où il n'y ait quelque chose à redire : l'une est corrompue par l'orgueil, l'autre par la paresse, l'autre par la sensualité et par l'amour du plaisir ; s'il prie, c'est sans attention ; s'il fait l'aumône, il écoute la vanité qui le flatte ; s'il corrige ses frères ou ses enfants, il le fait avec emportement et avec aigreur. Il est mou dans ses plaisirs, trop âpre au gain, trop intéressé dans ses affaires, lâche et endormi dans ses exercices de dévotion. Enfin il ne présente rien à Dieu qui soit bien net, qui ne blesse ses yeux en quelque sorte ; il ne fait rien pour lui qu'il n'y ait toujours quelque chose contre lui. Et vous croyez que Dieu le doit supporter ! Vous voulez qu'il garde un serviteur dont vous ne voudriez pas vous-même ! Vous ne voulez à votre service que des personnes souples, adroites, laborieuses, appliquées, vigilantes ; et vous prétendez, dit Saint Augustin, que le Seigneur vous retienne auprès de lui, quoique vous ayez tous les vices opposés à ces bonnes qualités ! Il ne le fera pas, chrétiens Auditeurs ; au contraire, il prendra des mesures pour se défaire de vous, il vous laissera engager dans des occasions périlleuses, il permettra au démon de vous tenter fortement, il ne vous donnera que des grâces faibles et qu'il saura devoir être inefficaces; en un mot, il vous ôtera cette même grâce à la conservation de laquelle vous avez borné tous vos soins, comme le maître de l'Évangile ôta le marc d'argent au serviteur qui s'était contenté de ne le pas dissiper.

Que si vous ajoutez à cela qu'un chrétien qui se borne

précisément à conserver l'amitié de Dieu ne fait guère de cas ce cette même amitié, peut-on douter qu'il n'oblige bientôt le Seigneur à le priver d'un si grand bien ? Oui, Messieurs, je soutiens que quiconque ne songe qu'à se sauver du péché mortel, commettant sans nombre et sans scrupule de moindres Péchés, je soutiens, dis-je, que celui-là craint véritablement d'avoir Dieu pour ennemi, mais qu'il ne se met en peine de rien moins que de l'avoir pour ami. Quand on estime l'amitié d'une personne, on tâche de s'insinuer ou de se maintenir dans ses bonnes grâces par toutes sortes de respects et de complaisances, par mille services à quoi on n'est pas même obligé, par un soin particulier d'éviter tout ce qui pourrait lui déplaire le moins du monde ; on s'abstient, par l'appréhension du supplice, de blesser mortellement ceux-mêmes qu'on hait à mort ; on ne fait, ni bien, ni mal à ceux dont on ne veut être, ni aimé, ni haï. Mais, pour peu qu'on offense un homme, surtout si on le fait souvent et avec réflexion, il est tout visible qu'on méprise également, et son amour, et sa haine et que, si on ne passe pas à de grandes injures, c'est plutôt par la crainte de son pouvoir que de son aversion. En effet, si ces personnes qui sont déterminées à tout faire, à la réserve des grands péchés, si dis-je, elles veulent s'examiner un peu elles-mêmes, elles reconnaîtront qu'elles n'évitent les péchés griefs qu'à cause des grièves peines dont Dieu les châtie ; qu'elles s'exposeraient volontiers à lui déplaire, si elles n'étaient arrêtées par la vue de l'enfer, et qu'elles souhaiteraient de tout leur cœur qu'on put l'offenser impunément. Or, cette disposition, chrétiens

Auditeurs, n'est nullement agréable à Dieu. Ce motif de se défendre du crime est un motif où il n'a nulle part et qui, par conséquent, ne l'engage en nulle manière à nous secourir. Voilà, pourquoi je tiens pour moralement impossible qu'un homme qui ne veut éviter précisément que les péchés mortels puisse les éviter longtemps.

Outre cette négligence qui refroidit l'amitié de Dieu et qui le rebute, outre le mépris que nous faisons de cette même amitié, lequel nous rend si dignes d'en être tout à fait exclus, les Péchés véniels, dit Saint Augustin, causent à l'âme une difformité qui lui fait honte à elle-même, qui l'empêche d'aborder son Époux avec cette tendresse et cette confiance que sent un cœur pur et sans tache. Elle n'a plus cette douce tendresse à prier qu'inspire la fidélité parfaite et à quoi le Seigneur ne refuse rien. De là vient que les oraisons sont froides et languissantes, qu'on n'ose presque rien demander, que, du moins, on n'ose pas espérer de rien obtenir. On ne peut croire qu'on puisse fléchir un Maître qui a tant de petits sujets de se plaindre. Cette timidité, cette défiance rend nos prières inefficaces, ou, du moins, fait qu'on ne leur accorde que de très petits secours, qui ne nous empêchent pas de périr. Les autres bonnes œuvres qu'on pratique en cet état, j'en prends à témoin tous ceux qui s'y trouvent, les confessions, les communions, les messes, tout cela se fait sans goût, sans ferveur et par conséquent, presque sans fruit. Bien plus, dans cet état de tiédeur, il est presque impossible que toutes les actions, quoique saintes par elles-mêmes, ne soient

mêlées d'autres Péchés véniels, comme de distractions volontaires, de vaines complaisances, de paresse à repousser les pensées de vengeance ou d'impureté qui se présentent à l'esprit, de curiosité, d'irrévérence et d'autres semblables. Elles se font donc sans mérite, selon la maxime de Saint Chrysostôme, qui dit qu'on ne peut pas mériter et démériter par une même action. De sorte que, nous rendant ainsi inutiles les sources des grâces et des bénédictions célestes, nous demeurons souvent réduits à nos seules forces avec quoi nous ne saurions tenir contre les moindres tentations.

Mais si les petits Péchés ont de si funestes conséquences, s'ils portent Dieu à nous abandonner de la sorte, s'ils le disposent à nous refuser toute assistance dans les plus pressants besoins, d'où vient donc, me direz-vous, qu'on les appelle véniels, puisque bien loin de les pardonner volontiers, on les châtie si sévèrement ? A cette difficulté j'ai deux choses à répondre. La première est que, quoique Dieu accorde assez aisément le pardon de ces péchés, toutefois les personnes dont je parle l'obtiennent fort rarement. Il est vrai que Dieu ne se fait pas beaucoup prier pour les remettre ; mais il veut qu'on l'en prie comme il faut. Il veut qu'on ait une douleur sincère d'y être tombé et une ferme résolution de n'y retomber pas à l'avenir. Il est certain que sans cela il n'y a, ni eau bénite, ni prière, ni sacrement même qui puisse les effacer.

Or, je vous demande s'il est fort facile d'avoir ce véritable repentir à qui compte pour rien tout ce qui n'est pas mortel, à qui a coutume de se permettre tout

ce que Dieu ne défend pas sous peine de damnation ? Qui me persuadera que dans vos confessions vous promettez de bonne foi un prompt et parfait amendement, si vous êtes dans cette pensée que, pour ces petites fautes, ce n'est pas la peine de les éviter, et, si vous manquez de ces dispositions, bien loin d'être absous, ne faites-vous pas un sacrilège ? Que cela arrive souvent, chrétiens Auditeurs, aux personnes tièdes et négligentes ! Et quand il n'y aurait point d'autre péril que celui de passer du véniel au mortel, je n'aurais que trop de raison de dire que l'un sert de disposition à l'autre, et qu'on n'est pas longtemps sans perdre la grâce, quand on s'est mis en l'esprit qu'il suffit de ne la pas perdre.

Je réponds, en deuxième lieu, que, quoique la coulpe et même la peine du Péché véniel se remettent facilement, il ne suit pas pour cela qu'on obtienne facilement le retour des grâces que notre négligence a détournées. Comme c'étaient des récompenses préparées à notre fidélité, il faut bien d'autres efforts pour les rappeler que pour effacer la tache dont notre âme s'est souillée. Cependant ces grâces nous seront nécessaires en certaines rencontres, où elles manqueront. Je dis nécessaires, parce que celles que nous aurons pour lors ne serviront qu'à rendre notre chute inexcusable.

Voilà ce qui fait que les saints estiment que tous les péchés sont grands ; voilà ce qui les rend inconsolables, lorsqu'il leur arrive de tomber dans les plus petits volontairement ; voilà ce qui les porte à en faire de si longues et de si terribles pénitences. Ils ont raison, chrétiens

Auditeurs, non seulement à cause de l'énorme brutalité et de l'ingratitude insupportable qu'il y a à choquer de sens froid un Dieu aussi aimable et aussi bienfaisant que le nôtre ; mais encore à cause des suites horribles que peuvent avoir ces petits Péchés. C'est aussi, Messieurs, ce qui doit nous obliger à vivre dans une componction continuelle et à prendre toutes les voies que Dieu et l'Église nous présentent pour expier sans cesse ces légères infidélités. On ne se met guère en peine d'éviter le purgatoire; on aime mieux brûler vingt et trente ans que de faire, ou un jeûne, ou une aumône; on se soucie peu d'être élevé fort haut dans le ciel; on se passe encore fort aisément de toutes les caresses que Dieu fait ici-bas à ses favoris. C'est un aveuglement qui doit faire grand pitié, aux anges et aux saints qui connaissent la grandeur de ces biens que nous méprisons.

Mais patience, ce n'est point pour toutes ces choses que je vous exhorte à vous purger incessamment des péchés même véniels. Il s'agit de votre salut; il s'agit de sauver cette grâce que vous reconnaissez vous-même être un fort grand bien. Vous savez que vous perdriez tout en la perdant. Je vous ai fait voir que Dieu permet souvent qu'on la perde pour punir des fautes que nous estimons légères. Demandons-lui donc pardon, mille fois le jour, de ces fautes où nous tombons tous les jours. Disons-lui avec un grand sentiment de douleur et d'humilité : Seigneur, je reconnais toutes mes misères en votre présence ; ma vie n'est qu'un enchaînement perpétuel de péchés et d'ingratitudes ; je tombe éternellement de l'un en l'autre ; j'en commets en tout temps

et dans mes plus saintes actions ; je ne saurais rien faire que je ne vous donne quelque sujet de vous plaindre ; et Dieu veuille que même cette prière, que je vous offre à présent, s'achève sans que je vous y aie déplu en rien ! Je ne sais comment vous pouvez me supporter si longtemps ; car c'est tous les jours, c'est toutes les heures à recommencer. Toutefois, j'espère en votre miséricorde et j'ose vous demander encore une grâce. Je ne refuse point d'être puni ; mais, mon Dieu, vous avez mille et mille fléaux en main dont vous pouvez me frapper : *Multa flagella peccatoris.* Châtiez-moi, mon Dieu, ou par la douleur, ou par la confusion, ou par la perte de ceux que j'aime, ou, si vous voulez, par tout cela ensemble. Mais ne punissez pas mes péchés par d'autres péchés, mes fautes légères par de grièves fautes ; je ne crains que cela de la part de votre justice ; tout le reste me paraît plutôt venir de votre miséricorde.

En voilà assez, chrétienne Compagnie, pour cette première partie. Le Péché véniel est une disposition au péché mortel, parce qu'il oblige Dieu à permettre que nous y tombions ; et, quand cela ne serait pas, il nous dispose nous-mêmes insensiblement à le commettre. C'est le second point.

SECOND POINT

Saint Thomas dit que les Fautes vénielles nous disposent au péché mortel, à peu près comme les accidents préparent un sujet à recevoir une forme qu'ils n'avaient

pas : c'est-à-dire, qu'il est en notre âme, à l'égard des grands péchés, ce que la sécheresse et la chaleur sont dans les matières combustibles à l'égard du feu; tellement que, comme la paille se sèche et s'échauffe peu à peu de telle sorte qu'il ne faut qu'une étincelle et un moment de temps pour l'enflammer, de même notre cœur, à force de donner entrée aux petits Péchés, devient insensiblement si susceptible des plus énormes qu'il y consent à la première tentation.

L'expérience nous apprend si bien cette vérité qu'il semble inutile d'en demander d'autres preuves. Nous voyons tous les jours que les personnes les plus réservées, pour s'être d'abord donné quelques libertés peu criminelles, se sont enfin abandonnées à des désordres dont la seule pensée leur avait longtemps fait horreur. Un homme, qui s'est accoutumé à mentir en des choses fort légères, se défend mal, dans l'occasion, d'un mensonge plus important. Un avare, qui durant longtemps n'a fait que de petits larcins, s'il se présente une somme considérable, est fort tenté de la retenir ; la crainte de perdre la grâce de Dieu combat un moment dans son cœur contre le désir déréglé ; mais c'est merveille si l'avarice ne l'emporte sur toutes les considérations surnaturelles. D'où vient cela, chrétiens Auditeurs? C'est que les petites Fautes, quelque légères qu'elles puissent être, ne laissent pas de former une habitude qui porte également aux petits et aux grands péchés de même espèce, et quelquefois d'autant plus fortement aux grands qu'aux petits, que l'objet de ceux-là est pour l'ordinaire plus attrayant et plus capable de satisfaire la passion.

Et cette habitude se contracte avec d'autant plus de facilité que, comme on en fait peu d'état, on ne prend aucun soin d'en empêcher le progrès ; de sorte qu'elle se fortifie en peu de temps, et se rend entièrement incurable, comme une petite maladie, qui devient mortelle, si l'on ne se hâte d'y remédier, ou comme une blessure légère, qui s'envenime, qui se corrompt et qui corrompt ensuite tout le corps pour avoir été négligée.

D'ailleurs, il y a quelquefois si peu de différence entre le péché mortel et le véniel que, quand on s'est accoutumé à celui-ci, on commet encore l'autre sans y songer : d'autant plus qu'on ignore souvent jusqu'où l'on peut aller sans pécher mortellement. Il arrive tous les jours qu'une médisance, qu'on croit légère, est effectivement très considérable, à cause des circonstances ; qu'une somme, qu'on trouvait petite, est plus que suffisante, pour faire un larcin qui donne la mort à l'âme ; enfin, qu'une pensée ou une action, qui vous paraît assez innocente, est néanmoins extrêmement criminelle. Dans toutes ces rencontres, l'âme qui n'est pas instruite, qui doute, qui se flatte, qui ne veut pas se donner la peine d'examiner, suit l'accoutumance, qui l'emporte et l'engage dans de grands crimes.

Mais quand ces sortes de chutes et de rechutes ne seraient pas capables de produire en nous une habitude vicieuse, du moins ne peut-on pas nier que l'habitude qu'on aurait acquise de la vertu opposée n'en reçoive quelque atteinte ; de sorte qu'elle fait toujours moins de résistance à la seconde attaque qu'à la première. Cette jeune personne ne put entendre hier, sans rougir, cer-

tains contes qui blessaient l'honnêteté ; elle les écouta pourtant : aujourd'hui, on a ouvert le même discours en sa présence, et cela ne lui a fait nulle peine ; elle s'en divertira demain, et je ne sais si, bientôt après, elle ne se relâchera point jusqu'à en tenir elle-même de semblables.

Enfin, tout le monde sait que, dès qu'on accorde quelque chose à la passion, elle en devient plus avide et plus insolente, et qu'elle presse toujours jusqu'à ce qu'on lui ait donné davantage. C'est ainsi, chrétiens Auditeurs, que se sont perdus tous les scélérats d'entre les hommes. Nul d'entre eux n'a commencé par un grand crime. Il est certain que s'ils s'en étaient tenus à leurs premières actions, ils auraient été, pour la plupart, assez innocents. Mais, quand on a pris la course par un penchant fort rapide, il est moralement impossible de s'arrêter qu'on ne soit tout à fait au bas. C'est pourquoi le démon, qui ne serait pas satisfait s'il ne nous ôtait la grâce de Dieu, ne commence pourtant jamais par nous porter à commettre un péché grief. Il ne demande d'abord que de simples regards à ce jeune homme ; il sera content, s'il peut inspirer de la vanité à cette fille, et à cette femme la fantaisie des modes et des vains ajustements, parce qu'il sait bien que cela ne saurait manquer d'aller plus loin et que, même sans qu'il s'en mêle, on en viendra à quelque chose de plus important. Croyez-moi, chrétienne Compagnie ; une personne qui ne veut éviter que le péché mortel n'a pas grande envie de l'éviter. C'est une chimère que ce plan de vie, où l'on se propose de se permettre contre la loi

de Dieu tout ce qu'elle ne défend que sur des peines légères, et de ne manquer à rien des choses essentielles. Si vous croyez connaitre quelqu'un qui se règle constamment sur ce pied-là, soyez sûr que vous le connaissez peu et qu'il est, ou plus méchant, ou meilleur que vous ne pensez. Autrement, il aurait trouvé le secret d'accorder Dieu et le monde, ce que le Sauveur a jugé absolument impossible.

A toutes ces raisons on peut encore ajouter que nous aimons naturellement le repos, et que c'est ce que nous cherchons par tous nos soins et par toutes nos fatigues. Or il n'y a point de repos dans le milieu, dit le dévot Saint Bernard; il ne se trouve que dans les deux extrémités; ou dans la plus exacte vertu, ou dans le dernier dérèglement; ou dans le comble de l'amour, ou dans l'abime de l'insensibilité : *Hinc amor, inde stupor.* Ceux qui sont tout à fait à Jésus-Christ sont heureux, parce qu'ils possèdent la source de tous les biens; ceux qui sont entièrement dévoués à Lucifer se croient aussi bienheureux, parce qu'ils ne sentent pas leur mal. Dans l'amour parfait, la conscience est calme et la concupiscence domptée : dans l'insensibilité formée, la concupiscence est assouvie et la conscience muette. Mais quiconque prétend ménager ces deux ennemis, en donnant les petites choses à la concupiscence, les grandes à la conscience, il souffre également de l'une et de l'autre, parce que, ni l'une, ni l'autre n'est satisfaite. La concupiscence, qui est insatiable, est irritée par le peu qu'on lui donne, au lieu d'en être rassasiée; la conscience, qui est délicate, est blessée

par les plus légers fardeaux qu'on lui impose et trouble la paix du cœur par ses cris. Un état si pénible est insupportable à l'homme ; de sorte que, s'il ne se résout à retrancher les Fautes les plus menues, il est comme contraint de se plonger dans les plus horribles désordres.

Vous me direz peut-être qu'il semble suivre de ce discours que c'est une nécessité d'être saint pour quiconque veut se sauver. Je ne dis pas cela, chrétiens Auditeurs ; mais je suis persuadé que c'en est une indispensable d'aspirer à la sainteté. Quand tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne le prouverait pas suffisamment, Saint Paul ne nous permet pas d'en douter : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Mes Frères, dit ce grand apôtre, Dieu ne se contente pas d'une vertu médiocre et imparfaite ; il veut que vous vous sanctifiiez : vous l'avez voué sur les fonts de votre baptême ; l'Église ne vous a reçus dans son sein que sur cette parole que vous lui avez donnée de travailler sans relâche à imiter la sainteté du Fils de Dieu et de son Père céleste. Être baptisé et être revêtu de Jésus-Christ, c'est la même chose : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Je sais que toute la nature frémit à cette seule pensée ; qu'elle combat, de toutes ses forces, une si généreuse résolution ; qu'elle oppose mille obstacles qui paraissent invincibles. Je sais qu'elle se figure des monstres et des précipices dans le chemin de la sainteté. Mais la nature est une aveugle et une insensée ; elle a fait les mêmes difficultés à tous les saints qui ont jamais entrepris de la détruire.

Demandez-leur, si elle avait raison de trembler et de s'alarmer si fort. En est-il un seul qui se soit repenti de ne l'avoir pas écoutée? En est-il un seul qui n'ait béni Dieu, mille et mille fois, d'avoir méprisé toutes ses oppositions et de l'avoir forcée de plier sous l'aimable joug de la grâce? En croirons-nous donc toujours nos imaginations (1) et nos fausses terreurs, plutôt *que le* témoignage (2) de tant de personnes irréprochables, qui se sont convaincues, par leur propre expérience, de la vanité de nos appréhensions? Courage donc, Ames chrétiennes. Ce n'est point au travail et aux fatigues que je vous invite; c'est au repos, c'est au paradis de cette vie, c'est au paradis anticipé, c'est à la véritable félicité. Il n'y a qu'à se résoudre, qu'à dire, une fois pour toutes : Je veux être saint, quoiqu'il m'en coûte. Ce pas étant fait, vous voilà hors des épines. Ce ne sont plus que fleurs, que vives sources de plaisirs; ce n'est plus que paix, que tranquillité, que délices ineffables. Faisons-le aujourd'hui, ce grand pas, chrétiens Auditeurs.

Allons voir si l'on nous trompe ou si l'on nous a dit vrai, quand on nous parle du bonheur des gens de bien. Si nous trouvons moins qu'on ne nous promet, ce sera à faire à retourner sur nos pas, si nous voulons, et à nous replonger dans cette boue qui a pour nous de si grands charmes. Mais c'est en vain, ô mon Dieu, c'est en vain qu'on nous presse de franchir ce pas important;

(1) Texte original : *A nos imaginations...*
(2) Texte original : *Qu'au témoignage...*

nous ne le ferons jamais, que vous ne nous tendiez la main pour nous y aider. C'est à vous à nous attirer dans le jardin de vos parfums et de vos chastes plaisirs. Bienheureux sont ceux à qui vous daignez faire une faveur si signalée. Que de louanges, que d'actions de grâces, que d'amour ne vous rendent-ils point, dès cette vie, pour les avoir mis dans une voie qui les conduit si sûrement, si doucement, si délicieusement au terme et au comble de tous leurs désirs que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

LXII^e SERMON

DE

LA CONSCIENCE

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

C'est la voix de celui qui crie au désert : Préparez la voie du Seigneur et rendez droits ses sentiers.

(*S. Luc*, c. 3).

La Conscience fait continuellement une très grande peine au pécheur, par ses reproches amers, et lui cause une mortelle frayeur, par ses terribles menaces.

Quoique le prophète Isaïe ait voulu marquer par ces paroles la prédication de Saint Jean-Baptiste et que Saint Jean se les soit appliquées lui-même ; toutefois, si on les veut prendre en un sens figuré, il n'est rien à quoi elles puissent mieux convenir qu'à la Conscience.

Car enfin, on ne peut nier que la Conscience ne soit la voix du Seigneur qui se fait entendre au fond de l'âme, en ce désert si éloigné de la vue des hommes, où nous n'avons que Dieu seul pour témoin, et de nos vertus, et de nos crimes. Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprète de ses sentiments et de ses désirs, Dieu se sert de la Conscience pour nous faire savoir ce qu'il juge de chaque chose et ce qu'il attend de chacun de nous.

Cette voix secrète forme diverses paroles intérieures, pour exprimer les différentes leçons et les divers ordres qu'il plaît à Dieu de donner à sa créature. Elle a encore plusieurs tons et plusieurs accents pour nous représenter les dispositions différentes de son cœur à notre égard. Elle est aigre et éclatante en sa colère, elle se radoucit pour nous expliquer son amour, elle s'abaisse pour nous marquer son indifférence ; en un mot, on peut dire qu'elle est le lien du commerce que Dieu veut bien avoir avec nous, l'organe le plus ordinaire dont il se sert pour toucher nos cœurs et pour ouvrir le sien. C'est elle, chrétienne Compagnie, qui sert aujourd'hui de précurseur à Jésus-Christ et qui invite tous les pécheurs à lui préparer le chemin par une prompte et sincère pénitence : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.* S'ils refusent de l'écouter, s'ils ne se disposent pas à se réconcilier à ces fêtes, selon le conseil qu'elle leur en donne, ils l'obligeront à crier, ou, ce qui est plus terrible, ils l'obligeront à se taire. Nous parlerons une autre fois du silence affreux de cette Conscience rebutée ; aujourd'hui, j'ai dessein de

vous entretenir de ses clameurs. Mais je n'ai garde de rien entreprendre avant que de m'être adressé à Celle qui fut si prompte à obéir à la voix de l'ange, quand il la salua avec ces belles paroles : *Ave Maria.*

Messieurs, il n'y a point de paix pour les impies : *Non est pax impiis, dicit Dominus,* c'est le Seigneur lui-même qui l'a dit et c'est lui-même qui leur a déclaré une guerre immortelle et sans relâche. Ne les croyez point, lorsqu'ils vous veulent faire accroire qu'ils sont contents et qu'ils jouissent des plaisirs de cette vie avec une grande tranquillité : cela est impossible, ils ont sur les bras un trop puissant ennemi. Quand on a un Dieu à craindre, quel repos est-on capable de prendre ? Et où sont les pécheurs qui ne le craignent point, si ce n'est ceux qui ne le connaissent pas ? Pour mener une vie triste et malheureuse, il n'est pas nécessaire d'être privé de tous biens et accablé de toutes sortes de maux : un seul mal est capable de nous ôter le sentiment de mille biens ; la privation même d'un bien nous prive du plaisir que nous causerait la possession de tous les autres. Or, quelques grandeurs, quelques richesses que possèdent les impies, ils ne peuvent éviter leur Conscience que Dieu réveille et qu'il arme, pour ainsi dire, contre eux, pour se venger des outrages qu'il en a reçus. Il n'en faut pas davantage pour troubler leur bonheur, pour les rendre même entièrement malheureux. Je ne vous dirai point, Messieurs, avec Saint Jean Chrysostôme, *que cette conscience est une cruelle torture, une douleur qu'on ne saurait expliquer ; qu'elle est le ver*

de l'esprit, le poison du cœur, un bourreau impitoyable, une nuit sombre et affreuse, une tempête, un orage, une fièvre intérieure et maligne, un combat qui ne finit point. Je me contente de dire que c'est une voix qui ne cesse de se plaindre et de nous épouvanter, une voix qui pique par ses reproches et qui effraie par ses menaces, une voix importune, une voix funeste, une voix qui nous met éternellement devant les yeux nos péchés, les supplices qui leur sont dûs, qui nous exagère sans cesse l'énormité de ceux-là et la rigueur de ceux-ci, afin de nous confondre au souvenir du mal que nous avons fait et de nous alarmer à la vue des peines que nous avons méritées. Voilà, Messieurs, de quoi nous entretenir dans les deux parties de ce discours. Nous verrons, dans la première, quelle peine la Conscience fait continuellement à l'âme par ses reproches amers ; et, dans la seconde, quelle frayeur elle lui cause par ses terribles menaces ; c'est tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

PREMIÈRE PARTIE

Le pécheur n'a pas plus tôt conçu la volonté d'offenser Dieu, qu'il commence à souffrir la peine de son péché : *Parturiit injustitiam, concepit dolorem,* disait David : il a reçu en son âme la semence de la douleur, dès qu'il a formé le désir du crime ; et, comme ce crime et cette douleur ont été conçus en même temps, il est tout visible qu'ils doivent naître à même heure,

ou se suivre du moins de fort près. Entrez, s'il vous plaît, dit Philon le Juif, entrez un peu dans le cœur de cet homme qui rend un faux témoignage : *Introspice, si libet, falso jurantis animum.* Vous trouverez que, dans le temps même qu'il se parjure, son esprit se trouble, se mutine contre lui-même, qu'il se reproche sa lâcheté et sa perfidie : *Aspicies eum non quiescere, sed plenum tumultu trepidationeque, accusatum à se ipso et sibi ipsi facientem convitium.* Mais sans pénétrer dans le secret de sa Conscience, mettez-lui seulement la main sur le cœur, et voyez comme il est ému, comme il s'agite par ses fréquentes palpitations ; considérez ses yeux, son visage, ses lèvres, sa voix, sa main qu'il ne lève qu'en tremblant : tout cela vous découvrira le tumulte qui est dans cette âme. Il semble que toutes les parties de son corps, révoltées par la Conscience, refusent de le servir dans ce sacrilège. Il n'y a pas jusqu'à sa langue qui, devenant pesante et s'attachant au palais, ne porte témoignage contre lui par les mêmes paroles dont il se sert pour déguiser la vérité.

Je dis le même des autres crimes. Dès le temps même qu'on les fait, la Conscience, qui les a d'abord déconseillés, les condamne hautement ; elle commence à se récrier contre la malice du scélérat, à demander justice de la violence qu'on lui fait, à s'en venger elle-même. Mais, lorsque le crime est achevé, c'est bien un autre bruit, un autre supplice, car, la passion qui porte au péché étant ralentie et le peu de plaisir qui s'y trouve ayant cessé entièrement, l'âme demeure en proie à la douleur et au repentir. La passion fait qu'on prend le

poison sans le regarder ; la volupté le détrempe de quelques douceurs qui le déguisent à la bouche ; mais, quand une fois il est avalé, qu'il est répandu dans les entrailles, il ne se fait que trop reconnaître par les tranchées horribles qu'il nous cause. Saint Jean Chrysostôme remarque qu'il nous arrive ici tout le contraire de ce que les mères expérimentent dans l'accouchement : elles enfantent avec douleur, mais cette douleur est incontinent effacée par la joie qu'elles ont d'avoir mis un enfant au monde. Le pécheur, au contraire, fait le mal avec quelque plaisir ; mais, à peine a-t-il enfanté ce monstre, qu'il commence à souffrir des tourments qui surpassent tout ce que la cruauté a jamais inventé de plus douloureux.

On dit, et il est très vrai, qu'on ne peut comprendre la paix et les délices intérieures que goûte une âme fervente dans la pratique du bien, à moins qu'on ne l'ait appris par expérience. Je dis la même chose du trouble et des peines qu'endure un mauvais chrétien de la part de sa Conscience irritée. Premièrement, elle le poursuit partout en lui remettant sans cesse son péché devant les yeux, et ne lui permettant pas d'en détourner sa pensée quoiqu'il fasse pour l'oublier. C'est ce que le prophète David a voulu exprimer par ces paroles : *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco et peccatum meum contra me est semper.* Je vois le mal que j'ai fait, et mon crime se présente à moi en tout temps et en tous lieux. Ce serait peu de chose, sans doute, si elle le représentait tel que la cupidité le faisait paraître avant qu'il eut été commis. Mais elle lui ôte ce masque qui

l'avait déguisé à la passion; elle le peint tel qu'il est, avec cette affreuse laideur qui a défiguré Lucifer et qui du plus bel ouvrage de Dieu a fait en un moment la plus hideuse et la plus horrible de toutes les créatures. Ce n'est plus cette vengeance si douce; cette volupté si charmante, cet argent si nécessaire et d'un si grand usage pour toutes sortes de desseins : ce n'est plus que cruauté, qu'ordure, que brutalité honteuse, qu'une soif injuste et barbare du sang humain; c'est une ingratitude, une impiété, une rébellion ouverte contre Dieu, qui nous rend indignes de vivre et dignes d'être fuis, d'être haïs, d'être méprisés et maudits de tous les hommes.

Cedrenus, un historien grec, raconte que l'empereur Constant ayant fait mourir un de ses frères, nommé Théodose, qui était diacre, ce frère lui apparaissait souvent, pendant la nuit, revêtu des habits sacrés et portant en main une coupe pleine de sang qu'il lui présentait, avec ces paroles : Buvez, mon frère, pour le faire ressouvenir en même temps, et du sacrilège dont il s'était souillé, et du fratricide qu'il avait commis, et de l'humeur brutale et sanguinaire qui l'avait porté à cet excès de fureur. C'est ainsi, Messieurs, que la Conscience offre continuellement à l'esprit l'image de son péché avec tous les traits les plus odieux, avec toutes les circonstances qui en peuvent, ou augmenter, ou découvrir la malice. Te voilà enfin satisfait, dit-elle à ce vindicatif; tu t'es *rassasié* (1) du sang de ton frère,

(1) Texte original : *Saoulé...*

tu as foulé aux pieds celui du Sauveur, tu as méprisé la voix de Dieu qui te demandait grâce pour ce malheureux, tu as mieux aimé renoncer au pardon dont tu avais besoin pour toi-même que de pardonner pour l'amour de Jésus-Christ. O qu'il te faisait beau voir, avec ces yeux ardents et ce visage farouche, faire des actions de furieux, piquer comme un serpent, rugir, mordre, déchirer comme un tigre ou comme un lion ! Barbare ! Tu avais donc oublié que tu étais homme et que c'était un autre homme que tu maltraitais ; tu avais oublié combien de fois ton Juge t'avait pardonné, et combien de choses il fallait encore qu'il te pardonnât. Ah ! malheureuse, dit-elle à cette femme, te voilà déshonorée pour le reste de tes jours ! Un moment de plaisir t'a ravi ce qui fait toute la gloire de ton sexe et t'a mis au nombre des femmes prostituées ! Oseras-tu bien désormais te montrer à tes amis et te mêler parmi des personnes si vertueuses ? Tu as donc pu consentir aux désirs infâmes de ce débauché et lui sacrifier un mari qui était si digne d'une épouse plus vertueuse ! Voilà ta réputation, et peut-être même ta vie, à la discrétion d'un libertin, qui peut-être a déjà fait confidence de ta faiblesse et qui du moins dans une débauche, où le vin fait parler les plus réservés, est capable de la publier. Mais quand cela ne serait pas, tu as péché en la présence de ton Créateur, tu as osé faire à ses yeux une chose dont il a horreur et qu'il ne manquera pas de te reprocher quelque jour aux yeux de tout l'univers !

Voilà, Messieurs, ce que cette Conscience blessée crie aux oreilles du pécheur. Mais avec quelle constance et

quelle impunité? Jugez-en, s'il vous plaît, par ce que je m'en vais dire. Elle profite de toutes les occasions pour renouveler ses plaintes. S'il regarde le ciel : Voilà, dit-il à lui-même, ce qui m'appartenait par le droit de mon innocence et à quoi j'ai renoncé pour des biens que je ne possède plus. S'il voit une personne de piété, il se reproche le peu de ressemblance qu'il a avec elle. S'il rencontre un vicieux reconnu, il rougit de voir en lui-même ce qui rend cet homme infâme et odieux à tout l'univers. Si on le loue, sa Conscience le fait ressouvenir qu'il ne doit ses louanges qu'à l'ignorance des hommes et à son hypocrisie. Si on le blâme, elle appuie avec aigreur, elle lui soutient, comme en face, ce qu'on dit de lui, elle lui lie la langue, elle l'embarrasse de telle sorte qu'il ne se défend que faiblement et que, aux yeux des personnes un peu éclairées, il se découvre lui-même en voulant se justifier. Si on fait, en sa présence, l'éloge des vertus qu'il a perdues, si on accuse les autres des vices auxquels il est sujet, ce sont autant de coups de fouets, dit Saint Jean Chrysostôme, qu'il reçoit lui-même secrètement. Bien davantage : elle emploie jusqu'au bien que l'on a fait autrefois, pour nous persécuter dans nos désordres. Elle nous compare nous-mêmes à nous-mêmes, elle nous exagère la gloire et la retenue de notre jeunesse, l'estime que nous nous étions acquise par le règlement et la pureté de nos mœurs, la fidélité inviolable que nous avions gardée à Dieu durant l'espace de plusieurs années et la tranquillité intérieure qui avait été le doux fruit de cette fidélité. Il n'est rien de si amer, rien de si fâcheux que ce

souvenir à une âme qui est déchue de ce bienheureux état : *Nihil est,* dit Saint Ambroise, *quod tam summo dolori sit, quam si unusquisque positus sub captivitate peccati recordetur unde lapsus sit.*

C'est dans cette vue qu'on ne peut s'empêcher de dire avec Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me, sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quando secreto erat Deus in tabernaculo meo, quando erat Omnipotens mecum.* Hélas ! qui me rétablira dans cette glorieuse innocence que j'avais conservée avec tant de bonheur ! Que ne puis-je rappeler ces belles années, où je vivais sous la protection de mon Dieu et où Dieu lui-même faisait sa demeure au fond de mon cœur ! *Videbant me juvenes et abscondebantur, et senes assurgentes stabant* : Les plus libertins se composaient en ma présence, et les plus sages révéraient en moi une jeunesse réglée et irréprochable. *Auris audiens beatificabat me, et oculus videns testimonium reddebat mihi.* Il a été un temps que ceux qui entendaient parler de moi me donnaient mille bénédictions et enviaient le bonheur de ceux qui m'avaient mis au monde ; et, quand on venait à examiner de près ma vie et mes actions, on reconnaissait que je méritais les louanges que l'on me donnait et que la renommée me faisait justice. Mais hélas ! ce temps n'est plus. Je suis devenu le sujet des discours et des railleries ; les jeunes gens, et les plus réservés, m'ont en horreur ; ils appréhendent ma compagnie ; on la leur défend, de peur qu'elle ne les corrompe ou les déshonore : *Nunc autem derident me juniores, nunc in eorum canticum versus sum*

et factus sum illis in proverbium; abominantur me. Il ne faut pas s'étonner, chrétiens Auditeurs, si les personnes qui ont abandonné Dieu paraissent quelquefois si affamées de plaisirs et *de* nouveaux divertissements. Ils y sont comme forcés par les cris importuns de leur Conscience qu'ils espèrent pouvoir charmer par l'usage continuel de tout ce qu'il y a de plus agréable dans la vie; ils tâchent de faire suivre, d'aussi près qu'il est possible, les festins, le jeu, la danse, la comédie, de peur que, si la Conscience trouvait un moment de silence et d'oisiveté, elle ne les accablât par ses reproches. Rien ne me fait tant connaître la grandeur de leur tourment que cette insatiabilité et cette inconstance. Il me semble voir des malades qui sont tourmentés d'une cruelle hydropisie. Je n'ai garde de leur porter nulle envie, quelque délicieuses que soient les boissons dont ils tâchent d'éteindre leur soif: au contraire, plus ils boivent, et plus ils me font de compassion, parce que c'est une marque que leur mal est plus grand et qu'ils endurent davantage. Je les compare encore à certaines gens pour qui il semble que l'Arabie heureuse ne peut fournir assez de parfums, et qui en ont toujours de toute sorte et des plus exquis. On les accuse de mollesse et de sensualité, et bien souvent elles ne se chargent de musc et d'ambre, que pour combattre l'air *empesté* (1) qu'elles soufflent et qui les infecte. Il en est de même des pécheurs: ils se plongent dans toutes sortes de délices pour tâcher d'adoucir leurs

(1) Texte original : *L'air puant...*

peines intérieures ; ils s'en servent comme des parfums pour résister aux vapeurs infectes qu'exhale leur Conscience. Il leur faut des plaisirs pour se soulager, et il leur en faut toujours de nouveaux, parce que nul plaisir ne les soulage. Il n'est rien de plus vrai et ce point est bien digne de considération.

La harpe de David apaisait le démon dont Saül était possédé ; mais nul concert, nulle harmonie n'est capable d'apaiser une mauvaise Conscience ; elle suit partout le pécheur, elle l'incommode partout. Une des plus fâcheuses plaies dont Moïse frappa l'Egypte, ce fut ce nombre effroyable de grenouilles ou, comme assurent quelques auteurs, de crapauds dont les campagnes furent couvertes et les villes mêmes remplies. Ces vilains animaux se glissaient jusque dans le palais de Pharaon, jusque dans son lit ; ils venaient salir de leur bave, et ses meubles précieux, et les viandes mêmes de sa table ; ils ne cessaient de troubler son repos par leurs horribles croassements. C'est l'image du mauvais chrétien et du supplice que lui causent ses propres péchés ; ils se présentent à lui en tout temps et en tout lieu, et toujours sous une forme hideuse ; ils n'épargnent, ni les heures des affaires, ni celles des divertissements ; ils gâtent, ils empoisonnent les ragoûts les plus exquis ; ils mêlent leurs cris affreux aux plus doux concerts ; ils interrompent son sommeil et ses plus agréables entretiens.

C'est pour cette raison qu'Épicure, le plus voluptueux de tous les hommes, a néanmoins toujours exclus le crime de sa brutale félicité, quoiqu'il l'eût toute

composée de plaisirs terrestres et sensibles. Il ne croyait pas qu'on pût être tout ensemble heureux et méchant. C'est pour cela que David disait que l'innocence et la paix s'étaient unies et qu'elles avaient fait une si étroite alliance qu'on ne les saurait séparer : *Justitia et pax osculatæ sunt.* C'est en vain que le pécheur soupire pour une vie tranquille : tout ce qui est plus capable d'enchanter les sens n'endormira pas le ver qui le ronge ; il faut qu'il devienne bon, s'il veut cesser d'être misérable : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Que si la Conscience se rend si incommode et si fâcheuse au pécheur, au milieu même de ses plaisirs, qui peut dire combien elle lui est cruelle au temps de l'adversité ? Avec quelle aigreur ne l'insulte-t-elle pas dans ses disgrâces ? Quel avantage ne prend-elle pas en ces rencontres, ou des douleurs du corps, ou de l'abattement de l'esprit, pour venger le mépris qu'on a fait d'elle. Les frères de Joseph se croient sur le point d'être accablés par la calomnie : la première chose qui se présente à leur esprit, c'est la cruauté qu'ils ont exercée envers leur propre frère, quoiqu'il y ait déjà plusieurs années. Il ne leur sert de rien d'être innocents du nouveau crime qu'on leur impose : leur Conscience prend justement ce temps-là pour leur reprocher leur ancienne dureté, et elle la leur reproche avec tant de force et de véhémence qu'elle les couvre de confusion et les oblige de se taire en une occasion où ils avaient tant de sujet de se plaindre : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum ; en sanguis ejus exquiritur.* On nous fait justice, disent-ils, on nous redemande

compte du sang de Joseph ; c'est la voix de ce sang qui crie aujourd'hui contre nous et qui demande vengeance ; un si grand crime ne pouvait pas être impuni. Voyez le malheureux Antiochus, accablé de maladies honteuses, tout couvert d'ulcères et dans l'attente d'une mort précipitée : c'est dans cette conjoncture que ses péchés s'élèvent contre lui pour mettre le comble à son infortune : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem :* C'est justement à cette heure que ma Conscience me remet en mémoire tous mes sacrilèges, qu'elle me reproche les violences que j'ai exercées dans Jérusalem et les profanations que j'y ai faites : *Nunc, nunc :* c'est à ce moment qu'elle étale à mes yeux les vases sacrés, qu'elle déplie les meubles dont j'ai dépouillé le Temple du Tout-Puissant : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.*

Messieurs, la condition du pécheur, en quelque état qu'il puisse être, me paraît toujours très misérable ; mais il n'est jamais plus à plaindre que dans ces rencontres. Une douloureuse maladie le tient sur son lit, comme sur une roue ou comme sur un gril ardent ; il perd ses biens avec injustice ; ses ennemis le noircissent et le maltraitent ; la mort lui enlève ce qu'il a de plus cher au monde ; il est assiégé de croix ; et s'il veut, ou lever les yeux au ciel, ou rentrer un peu en lui-même pour prendre quelque consolation, il ne trouve que des sujets de douleur et de désespoir. Quelle disgrâce, dit Saint Augustin ! et où ce malheureux pourra-t-il trouver une retraite? L'adversité l'attaque à la campagne ; elle le suit dans la ville, elle entre avec lui dans sa maison,

dans sa chambre, dans son cabinet ; il ne lui reste plus que le réduit de sa Conscience. Mais, si là même tout est en feu, si le trouble et le désordre y règne, si ses ennemis s'en sont rendus maîtres, il faudra nécessairement qu'il prenne la fuite. Mais où fuira-t-il, où il ne se suive lui-même ? Et, dans l'état où il est, partout où il se trouvera ne trouvera-t-il pas son bourreau et son supplice ? *Quocunque fugerit, se talem trahit post se, et quocunque talem traxerit se, cruciat se.* Que vous êtes heureuses, Ames saintes, que vous êtes heureuses, même dans les plus grands malheurs de la vie, d'avoir toujours en vous-même un ami fidèle et un asile impénétrable à toutes les afflictions !

Oui, chrétiens Auditeurs, une bonne Conscience est une retraite inaccessible contre tous les ennemis de notre bonheur ; c'est un ami fort agréable en toutes saisons, mais fort utile et d'un grand secours au temps de l'adversité. C'est en ce temps qu'une âme, affligée au dehors et persécutée des créatures, trouve en elle des sujets d'une solide consolation. Elle y trouve un témoignage infaillible de son innocence et par conséquent une preuve certaine que ce qu'elle souffre n'est pas un effet de la colère de Dieu, mais au contraire une marque de son amour. C'est là qu'on lui donne assurance de voir la fin de ses maux, d'en retirer beaucoup de fruit, de les voir changés en des biens immuables et qui n'auront jamais de fin. Je me ressouviens de la pauvre Anne, mère de Samuel, qui, dans la douleur extrême que lui cause sa stérilité, reçoit de son bon mari des caresses si tendres et une consolation si raisonnable :

Anna, cur fles, et quare non comedis, et quamobrem affligitur cor tuum? Pourquoi pleurez-vous, Anne, et pourquoi ne mangez-vous pas? Quel sujet avez-vous de vous abandonner ainsi au chagrin? Vous n'avez pas d'enfants. Mais que vous importe, puisque je suis satisfait et que je ne vous en aime pas moins? Ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de plusieurs enfants? *Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii*? Voilà à peu près quelle est la voix de la Conscience, ou plutôt la voix de Dieu, lorsqu'il parle à une âme fidèle qui est dans la désolation? *Cur fles, et quamobrem affligitur cor tuum*? Quel sujet avez-vous de vous affliger, ma Bien-aimée, puisque je vous aime et que je suis content de vous? C'est moi-même qui vous ai donné le coup dont vous vous plaignez, et puisque vous ne m'avez offensé en rien, vous pouvez bien penser que ce n'est pas en ma colère que je vous frappe. De la manière que vous vivez aujourd'hui, le paradis ne vous peut manquer. Laissez les réprouvés jouir de cette fausse et courte félicité. Songez que les maux que vous endurez ne servent pas peu à augmenter la gloire que je vous prépare: *Numquid non ego melior tibi sum quam decem filii*? Vous n'avez pas de fils; vous avez perdu celui sur qui vous aviez fondé de si grandes espérances et dont la naissance vous avait causé tant de joie. Mais pensez-vous que cela soit arrivé sans ma permission ou que je l'aie permis sans dessein? Et, vous aimant comme je fais, puis-je avoir de dessein qui ne soit pour votre avantage? Je veux vous tenir lieu, et de père, et de fils, et de toutes choses. Non, vous ne devez point vous affliger, quelque

perte que vous puissiez faire, tandis que vous ne perdrez pas mon amitié. Ce sont les consolations intérieures qui causent aux véritables chrétiens cette égalité d'esprit, cette admirable constance qui nous édifie et qui nous ravit; c'est ce qui les soutient contre des revers sous lesquels nous ne doutions presque pas qu'ils ne dussent succomber; c'est ce qui fait qu'ils n'ont à la bouche que des paroles de soumission, d'actions de grâces, en des rencontres où les pécheurs donnent des marques si visibles et si scandaleuses de leur désespoir. Mais c'est assez parlé de la peine que la Conscience fait au pécheur par ses reproches continuels; disons un mot de la frayeur qu'elle lui cause par ses menaces. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Quoique le Saint-Esprit ait parlé en divers endroits de l'Écriture de cette crainte mortelle dont l'âme du pécheur est éternellement affligée, et que partout il se soit exprimé d'une manière très énergique, il me semble néanmoins qu'il n'en a rien dit de plus fort que ces paroles que nous lisons au livre de Job, chapitre quinzième : *Sonitus terroris semper in auribus ejus :* l'impie a toujours aux oreilles un son terrible, ou plutôt la voix de la terreur même qui l'épouvante et le fait sécher de crainte. *Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem circumspectans undique gladium :* S'il est dans la nuit, il ne saurait croire qu'il doive vivre jusqu'au jour,

parce qu'il lui semble voir de tous côtés l'épée de la justice de Dieu qui le poursuit et qu'il ne peut éviter. Il est vrai, Messieurs, il lui semble que tout ce qu'il entend lui annonce une mort certaine et que tout ce qu'il voit l'en menace : une nue qui couvre le ciel, un éclair qui paraît, un tonnerre vient à gronder le glace jusqu'au fond de l'âme. Le son d'une cloche, la vue d'un convoi funèbre le remplissent de mille funestes pensées. S'il voit une ombre, c'est un démon qui le va saisir ; s'il entend le moindre bruit, c'est la maison qui va fondre, ou sous ses pieds, ou sur sa tête. Il croit mourir des maladies les plus légères, et pour peu qu'il chancelle ou qu'il se voie près de tomber, il s'imagine que c'est la main de Dieu qui le pousse pour le précipiter dans les abîmes. Comme il est déjà condamné par sa propre Conscience, il attend à chaque moment l'exécution de ce juste arrêt. C'est comme un voleur à qui la sentence de mort a déjà été prononcée : il est toujours dans la cruelle attente de son supplice ; pour peu qu'on remue le verrou de son cachot, il s'imagine que c'est qu'on l'en vient tirer pour le conduire au gibet.

Et non seulement sa Conscience lui fait appréhender la colère de son Juge, mais elle l'effraie jusqu'à ce point qu'il se défie de tous les hommes, de toutes les créatures qu'il croit s'intéresser toutes à la vengeance de leur Créateur. Quoique personne ne songe à lui, il croit, dit Saint Jean Chrysostôme, que tout le monde connait son péché, qu'on le lit sur son visage, qu'on s'en entretient dans toutes les assemblées, qu'il y a des embuscades dressées dans tous les coins pour le surprendre. Si on

le caresse, c'est qu'on veut cacher le dessein qu'on a de le perdre; si on le reçoit plus froidement, c'est qu'on est averti de son infamie. Il se défie de ses propres serviteurs, des complices mêmes de son péché. C'est pour cela que Caïn errait dans les bois, qu'il fuyait jusqu'à ses enfants et qu'il croyait que tout ce qu'il y avait d'hommes sur la terre avaient conjuré sa mort. *Cum sit enim timida nequitia*, dit le Sage, *dat testimonium condemnationis; semper enim præsumit sæva perturbata conscientia.* C'est que l'iniquité est extrêmement timide et, comme elle se sent digne de la haine de tout le monde, elle se persuade dans son trouble que tout le monde la hait effectivement.

Ce que cette frayeur a de fort particulier, c'est qu'elle n'est pas comme ces terreurs paniques dont on se peut guérir par le secours de la raison. C'est la raison elle-même qui forme la crainte du pécheur : plus il la consulte, plus il trouve qu'il y a de sujet de trembler. *Tetendit enim adversus Deum manum suam, et adversus Omnipotentem roboratus est* : en effet, dit le saint homme Job, il s'est attiré sur les bras un redoutable ennemi, il a été assez insensé pour s'en prendre à Dieu et pour attaquer le Tout-puissant. Quoi de plus raisonnable, chrétiens Auditeurs, que la crainte d'une chétive créature qui a si lâchement, si cruellement offensé Celui qui la peut punir éternellement. Celui qui a entre les mains la vie de tous les hommes, qui a tout fait, qui peut tout détruire, à qui tout obéit, les anges, les démons, les éléments, en un mot, tous les êtres sensibles et insensibles ! On a vu des malheureux qui, ayant

choqué des personnes d'une grande élévation dans le monde, ont perdu l'esprit par l'appréhension continuelle où ils étaient de ne pouvoir échapper à l'autorité et à la puissance de leurs ennemis. Que ne doit donc pas craindre un homme qui a eu l'insolence de mépriser, d'outrager le Seigneur, et du ciel, et de la terre? Pour être en assurance, quand on a péché, il faut nécessairement, ou avoir déjà perdu l'esprit, ou croire qu'il n'est point de Dieu. On trouve des gens qui, pour vivre plus tranquillement, tâchent de se le persuader; mais en viennent-ils à bout? Cela, à mon sens, est impossible. Le plus qu'ils peuvent faire, c'est de douter s'il y en a un. Mais, dans ce doute, je vous laisse à penser si l'on peut être exempt de toute crainte, quand on fait réflexion qu'on hasarde toutes choses sur une opinion contraire à l'opinion de toute la terre, sur une opinion qui n'est jamais tombée que dans l'esprit d'un petit nombre d'hommes impies et corrompus dans leurs mœurs.

Mais quel supplice, chrétienne Compagnie, d'être ainsi toujours en alarmes, toujours saisis d'une mortelle frayeur! Saint Jean Chrysologue dit que la mort est un moindre mal que la crainte de mourir. Aussi ne voit-on que trop de pécheurs qui, ne pouvant plus supporter les terreurs que leur cause leur Conscience, se font mourir eux-mêmes à l'exemple de Judas. On en voit qui vont confesser leurs crimes et se livrer volontairement aux juges, aimant mieux finir leur vie par les supplices les plus cruels que d'entendre plus longtemps cette voix terrible. Quand je vois un homme qui a la pierre et qui, pour se soulager, consent qu'on l'aille

chercher avec le fer jusque dans ses entrailles, je dis qu'il faut que cette maladie soit bien douloureuse, puisqu'elle fait désirer un si étrange remède. Que dirons-nous donc des frayeurs que donne une mauvaise Conscience, puisque, pour s'en délivrer, on voit des criminels qui s'offrent de leur plein gré à être roués et brûlés tout vifs ! Enfin, Messieurs, ce mal a paru si grand à Origène qu'il a cru, quoique faussement, que même après cette vie il n'y aurait pas d'autre enfer pour les réprouvés ; et Saint Jérôme, qui lui reproche ce sentiment comme une erreur tout à fait grossière, ne laisse pas de dire, en faveur de la vérité que j'explique, qu'il y a un enfer supérieur qu'on peut opposer à cet enfer inférieur dont David fait mention, et que le premier n'est autre que la mauvaise Conscience. Le plaisir du pécheur, dit Saint Ambroise, est comme un songe qui s'évanouit, quand on s'éveille. Encore faut-il reconnaître que ce qui paraît un sommeil et un repos, à en juger par les apparences, est un véritable enfer où ils tombent tout vivants et où leur Conscience toute seule leur tient lieu de flammes et de démons. *Licet ipsa, quæ videtur, etiam dum vivunt impiorum requies in inferno sit, viventes tamen in inferna descendunt.*

Si cela est ainsi, chrétiens Auditeurs, qui pourra jamais admirer assez la stupidité et l'aveuglement du pécheur ! Je me suis toujours extrêmement étonné qu'il y eût des hommes qui n'eussent, ni respect pour la grandeur infinie de notre Dieu, ni amour pour sa bonté ; qui ne fussent touchés, ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a enduré pour nous. Je ne puis encore comprendre

comment, avec la créance que nous avons, on peut vivre de la manière qu'on vit dans le monde, avec si peu de souci de la mort et dans un si grand oubli de l'éternité. Quels si puissants attraits doit avoir la volupté, me suis-je dit souvent à moi-même, pour nous entraîner dans le mal, malgré les menaces et les promesses d'un Dieu, malgré l'espérance du paradis et la crainte de l'enfer, à la vue de ces joies si pures et de ces cruelles flammes ! Mais voici quelque chose de bien plus surprenant, chrétienne Compagnie. La vie du pécheur est une gêne, un supplice perpétuel ; il marche sans cesse sur les épines et sur les charbons ardents ; ses péchés ne le conduisent pas seulement à l'enfer, ils lui font un enfer de ce monde-ci ; et cependant il les aime, il les renouvelle tous les jours, il ne peut se résoudre à y renoncer ! *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer ! Duo mala fecit populus meus : me dereliquerunt, fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* Arrêtez-vous, ô Cieux, et demeurez immobiles d'étonnement ! Et vous, ô Portes de la céleste Jérusalem, abandonnez-vous au deuil et aux larmes, à la vue d'un aveuglement si prodigieux ! Mon peuple m'a abandonné, moi qui suis la fontaine d'eau vive ; il m'a méprisé pour des citernes bourbeuses qui ne peuvent pas même contenir les eaux sales et amères qui s'y ramassent !

Hélas ! chrétiens, lorsque nous avons renoncé au monde pour éviter le péril de tomber dans le péché, nous avions cru faire à Dieu un grand sacrifice, et vous avez cru lui immoler toutes vos joies et entrer dans un

chemin rude et étroit. Et cependant il se trouve que vous avez fui le travail et la douleur, vous avez brisé de pesantes chaines, vous avez pris la plus douce voie, la voie de la liberté et de la paix. Si quelqu'un hésitait donc encore à faire le même choix, j'espère qu'il s'y résoudra après ces pensées : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* C'est trop résister à cette voix de Dieu qui nous appelle à une véritable conversion. Pourquoi renvoyer à Pâques ce qui se peut faire aux fêtes prochaines ? N'avons-nous point encore assez souffert sur ce chevalet où notre Conscience nous tient depuis tant de temps? N'avons-nous point assez gémi sous ce faix d'iniquité qui nous accable? Je sais que ce mot de pénitence en effraie plusieurs. Mais qu'est-ce que la plus rigoureuse pénitence en comparaison de ce qu'il faut endurer dans la servitude du démon? Croyez-moi, chrétiens Auditeurs, ce n'est, ni à travailler, ni à souffrir que l'on nous invite; ce n'est point pour devenir malheureux qu'on nous presse de changer ; au contraire, parmi les motifs qui réveillent et qui enflamment davantage le zèle des prédicateurs, un des plus forts est la véritable compassion qu'ils ont de nous voir languir sous un joug insupportable, le désir de nous faire passer à une vie plus calme et plus douce et de nous en procurer une éternelle. *Ainsi soit-il.*

LXIII^e SERMON

DE

LA RECHUTE

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

(*S. Luc*, c. 11).

Quiconque retombe a sujet de croire qu'il ne s'était pas bien relevé ; il a sujet de craindre qu'il ne se relèvera jamais.

Il me semble que c'est avec beaucoup de raison que Saint Jean Chrysostôme, parlant du carême, dit que c'est le printemps de l'Église. En effet, tout de même qu'en la nouvelle saison il semble que la terre rajeunit et que tout l'univers ressuscite, de même on peut dire qu'en ce saint temps l'Église se renouvelle, qu'elle reprend sa première beauté et tous ses enfants leur première

vie. O le beau temps, chrétiens Auditeurs, et qu'il cause de joie à tous ceux qui ont quelque zèle et qui travaillent à la vigne du Seigneur, non seulement parce qu'ils ont le plaisir d'y voir la verdure et les fleurs du printemps, mais encore parce qu'ils recueillent les fruits de l'été et de l'automne, que la parole de Dieu y est semée, qu'elle y germe et que, dans l'espace de quarante jours, la moisson mûrit et récompense abondamment les travaux des laboureurs. Si les anges font une si grande fête dans le ciel pour la conversion d'un seul homme, quel sujet n'avons-nous pas de nous réjouir, voyant tant de pécheurs qui songent à se réconcilier avec Dieu et qui se disposent par l'abstinence et par le jeûne, par l'éloignement des débauches et même des plaisirs permis, qui se disposent, dis-je, à une véritable pénitence !

Voilà des pensées, chrétiens Auditeurs, qui, depuis le carnaval, me sont revenues souvent à l'esprit et m'ont donné bien de la consolation. Mais il faut avouer que l'Évangile de ce jour a mêlé un peu d'amertume à cette douceur, en me faisant ressouvenir de notre inconstance et des Rechutes, dont cette pénitence peut être suivie. Il est vrai, me suis-je dit à moi-même, que presque tous les catholiques songent présentement à expier leurs fautes par la confession, et que d'ici à Pâques la plupart s'acquitteront de ce devoir. Mais que leur servira ce sacrement si, incontinent après, ils foulent aux pieds le sang de l'alliance par lequel ils auront été sanctifiés, si, renouvelant leurs désordres, ils retombent dans un état encore pire de celui d'où ils seront sortis, selon le mot de

notre Évangile : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Mon Dieu, si nous pouvions aller au devant d'un si grand mal! Si nous pouvions donner un peu plus de fierté à ces résolutions qu'on va former à ces fêtes ! Si nous pouvions les rendre immuables! Divin Esprit, vous seul pouvez fixer l'inconstance du cœur des hommes ! Pour moi, je ne puis que répandre des paroles stériles et faire des prières indignes d'être exaucées. Mais j'espère que vous accompagnerez mes paroles de votre grâce et que nos prières seront soutenues de l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

Pour ramasser en deux mots ce qu'il y a de plus important en cette matière, il me semble que la Rechute dans les péchés a beaucoup de rapport avec les rechutes qui arrivent dans les maladies, soit qu'on en recherche la cause, ou qu'on en considère les effets. C'est une chose certaine que les rechutes dans les maladies sont causées, le plus souvent, par les mêmes humeurs qui avaient altéré le corps la première fois, lesquelles n'ont pas été tout à fait purgées. Je dis la même chose des péchés où l'on retombe après avoir été à confesse. Il est à craindre que ces nouveaux péchés ne soient des effets des anciens dont on n'avait pas reçu l'absolution ; et il est vrai que plus j'examine cette pensée, et plus elle me paraît véritable. En second lieu, tout le monde sait que le retour des maladies est fort dangereux et qu'il est ordinairement mortel, parce que la nature, affaiblie par les premières atteintes du mal, a moins de force pour soutenir un second assaut et pour seconder l'art des

médecins qui ne peuvent rien sans elle. C'est encore la même chose des péchés réitérés : on s'en relève difficilement, et c'est merveille s'ils ne conduisent à la mort. Je ne pense pas que sur ce sujet on puisse rien dire de plus terrible. Vous jugerez, par les preuves que j'en donnerai, si ce sont des vérités solides ou mal fondées. Voici donc quelle sera la division de tout ce discours. Nous parlerons, en premier lieu, de la cause de la Rechute, et, en second lieu, de son effet. Je dis que sa cause la plus ordinaire, c'est la fausse pénitence et que l'impénitence est un effet qu'elle ne produit que trop souvent. Quiconque retombe a sujet de croire qu'il ne s'était pas bien relevé : c'est le premier point. Il a sujet de craindre qu'il ne se relèvera jamais : c'est le second.

PREMIER POINT

Il y a longtemps que je suis dans cette pensée, et plût à Dieu que ce fût une illusion, qu'il se fait très peu de véritable pénitence. Les raisons que j'ai de le croire, c'est qu'ayant conçu une grande idée de cette vertu, je ne vois rien dans la pénitence ordinaire des chrétiens qui réponde à cette idée. La pénitence, dit admirablement Tertullien, est l'abrégé des feux éternels, *compendium ignium æternorum*, c'est-à-dire, ou qu'elle fait souffrir à l'âme une douleur qui égale par sa violence la durée éternelle de l'enfer, ou qu'en un moment elle paie Dieu, par sa valeur, de tout ce que sa justice aurait pu exiger de nous par un supplice qui n'aurait jamais

eu de fin. La pénitence, dit Saint Grégoire de Nysse, est la ruine et le renversement du péché, de ce péché, dis-je, qui a perdu les anges, qui a désolé tout l'univers, qui a creusé les abîmes, qui a détruit les plus beaux ouvrages de Dieu et que Jésus-Christ n'a enfin détruit que par sa mort. La pénitence, dit Saint Bernard, est le sentiment d'un homme irrité contre soi-même ; et j'ajoute, Messieurs, que cette colère a la vertu d'éteindre celle de Dieu et de lui faire changer en amour une haine infinie, pareille à cette haine implacable qu'il a conçue contre les démons, et de laquelle il ne reviendra jamais.

Cependant, Messieurs, on veut me faire accroire que, pour faire cette pénitence si efficace, si merveilleuse, après un an de libertinage, il suffit d'être un quart d'heure de temps à se préparer, autant à dire les péchés que l'on a commis, peut-être moins à satisfaire à la justice de Dieu, et tout cela sans sortir des occasions, sans changer de vie, sans se réconcilier avec ses ennemis, sans renoncer au monde ni à la vanité du monde, sans détacher son cœur des objets qui nous ont porté au mal, avec moins de sentiment d'avoir perdu Dieu qu'on n'en aurait quelquefois pour avoir perdu un chien ou une paire de gants. J'avoue que cela me paraît presque incroyable. Je le croirais néanmoins si, après une pénitence si froide et si courte, on s'amendait effectivement. Mais, quand je vois que, après quelques jours, on retombe dans les mêmes fautes, qu'à peine a-t-on reçu l'absolution, on se souille de nouveaux péchés mortels, Messieurs, je doute si avec l'absolution on a reçu la grâce de Dieu, et, pour parler plus sincèrement,

je crois fermement, hors de certains cas extraordinaires, qu'on ne l'a nullement reçue. Sur quoi est-ce que je me fonde?

Premièrement, pour une véritable pénitence, tous les théologiens conviennent qu'il faut une douleur qui surpasse toute autre douleur; de sorte qu'il n'y ait rien au monde qui soit capable de vous causer un regret pareil à celui que vous avez d'avoir violé la loi de Dieu. Je sais qu'il n'est pas nécessaire que ce regret soit tel dans le sentiment; mais, dans l'effet, personne ne doute qu'il ne doive aller aussi loin que je le dis.

Un regret est extrême dans le sentiment, lorsqu'il va jusque à étouffer celui qui en est saisi, comme il arriva à cette femme qui expira aux pieds de Saint Vincent Ferrier, de l'ordre de Saint Dominique, et à ce patriarche de Constantinople qui, s'étant laissé engager par des raisons humaines à favoriser les hérétiques de son temps, mourut de douleur au souvenir de ce crime, en présence des grands de la cour qui l'étaient allés trouver dans sa retraite, pour apprendre de sa propre bouche les motifs de sa conversion. Ce reproche réveilla en lui celui de la conscience et donna tant de pointe et tant de force à la douleur dont il avait déjà le cœur percé, qu'il ne put la soutenir, qu'il en fut étouffé aux yeux de ceux qui lui avaient fait cette question. Ce regret est extrême quant à l'effet, lorsque, au sentiment près, il produit en nous tous les effets de la plus excessive douleur. Voyez cette jeune femme dont le mari vient d'être cruellement égorgé. Qui peut exprimer la haine et l'horreur qu'elle conçoit pour cette action barbare? La seule vue du

poignard qui a fait le coup est capable de la faire pâmer de douleur. Il faut lui ôter de devant les yeux, et cette chemise sanglante, et ce manteau qui a été le premier percé, et tout ce qui peut la faire ressouvenir de son infortune. Elle ne se résoudra jamais à passer par le lieu où le crime a été commis. Elle fait un divorce éternel avec tous les parents de l'assasin, avec tout ce qui lui appartient; sa femme, ses enfants, ses amis, sa maison même sont pour elle des objets si odieux qu'elle ne peut les envisager que toutes ses entrailles ne soient émues, qu'elle ne soit comme hors d'elle-même. Mais surtout elle n'oublie rien pour le ruiner lui-même, pour détruire jusqu'à son nom, jusqu'à sa mémoire, ou du moins pour le rendre infâme à toute la postérité.

Messieurs, la sincère contrition doit produire en nous les mêmes effets à l'égard du péché dont nous voulons être absous. Tout ce qui nous fait ressouvenir de notre malheur doit renouveler et augmenter notre déplaisir ; tout ce qui a contribué à nous faire offenser Dieu, cette maison, ce jeu, cette compagnie, cet argent, ce vin, doivent être pour nous des objets d'horreur. Voir cette personne qui a été la cause de notre chute, en entendre même parler, ce doit être pour nous une peine qui égale le plaisir que nous prenions auparavant à son entretien. O Dieu ! voilà le piège qui m'a fait tomber dans votre disgrâce et qui a failli me précipiter (1) dans l'enfer ; Voilà l'ennemi qui a voulu me perdre sans ressource ! voilà l'instrument dont je me suis servi dans ma fureur

(1) Texte original : *Failli à me précipiter...*

pour percer Jésus-Christ et pour me percer moi-même ; voilà le lieu où je me suis livré au démon et où tout le ciel a été témoin de l'outrage que j'ai osé faire à Dieu en sa présence ! Comment est-ce que je puis encore en soutenir la vue, que je ne meurs pas de honte, de douleur, de désespoir à ce souvenir !

Or, je vous demande, chrétienne Compagnie, si une personne, qui est dans ces sentiments, est capable de se rendre une seconde fois et sans résistance à la première tentation ? Si cette femme si désolée, qui ne respirait hier que la vengeance, consent aujourd'hui à épouser le meurtrier de son époux, ne direz-vous pas, ou qu'elle a perdu l'esprit, ou que sa douleur était feinte et qu'elle s'est réjouie en son cœur dans le temps qu'elle versait plus de larmes ? Je dis la même chose de vous, si vous retombez sitôt après avoir eu un si grand regret d'être tombé. Il faut nécessairement, ou que vous ayez cessé d'être raisonnable, ou que le péché ait cessé d'être odieux, ou que vous ne l'ayez jamais haï effectivement. Mais j'ai soupiré, me direz-vous ; j'ai pleuré, j'ai été inconsolable durant quelque temps. Cela peut être ; il se peut faire que vous ayez pleuré, mais il ne se peut pas faire que ces larmes aient été sincères. Vous avez pleuré de ce que vous ne pouviez pas prendre vos plaisirs et vous sauver en même temps. Vous avez pleuré à la seule pensée de quitter ce qui vous est cher, quoique vous n'en ayez jamais eu la volonté. Ces larmes ont été des effets de votre attache et non de votre aversion au péché ; c'est la nature et non la grâce qui vous les a arrachées.

Mais, quand même elles auraient été surnaturelles, si

elles ne sont pas suivies d'amendement, il y a lieu de présumer qu'elles ont été inutiles. Vous savez, Messieurs, que les personnes du monde les plus vertueuses et les plus chastes sont tentées quelquefois, comme Saint Paul, avec tant d'importunité et de violence qu'elles sont en doute si elles ont consenti aux suggestions du démon, qu'elles croient même avoir consenti effectivement et en tombent dans des tristesses et des désolations incroyables. Cependant, il est certain qu'elles ne sont jamais si pures que lorsque leur imagination est ainsi assiégée de mille fantômes impurs et que leur corps même est dans des ardeurs dont il semble qu'elles doivent être consumées. La raison qu'on a de faire ce jugement, c'est qu'on ne voit rien au dehors qui puisse faire croire qu'il y ait de l'infidélité dans l'intérieur : nulle liberté, nulle action déréglée, toujours même réserve, soit dans les paroles, soit dans les regards, nulle faute contre la vertu qui est attaquée dans leur imagination. Ce qui se passe dans les gens de bien, à l'égard des tentations, n'arrive que trop souvent aux méchants à l'égard des mouvements du Saint-Esprit. Vous avez gémi aux pieds du prêtre ; vous vous êtes senti ému et pénétré du regret de vos péchés ; cela est allé jusqu'aux sanglots, jusqu'aux pleurs. Cela veut dire que la grâce a été forte, que l'Esprit de Dieu vous a pressé extraordinairement. Mais je soutiens que vous ne vous êtes point rendu à cette grâce, que vous avez résisté, que vous avez étouffé l'esprit de Dieu. J'en juge par vos actions qui sont des preuves qui ne trompent point. Vous vous êtes incontinent rengagé dans les premières

occasions ; vous avez d'abord recommencé la même vie ; vous n'avez pas fait un seul pas pour vous retirer du mal, pas une démarche pour suivre Jésus-Christ qui vous appelait. Sachez que, comme les saints souffrent la tentation sans y succomber, les méchants sentent la contrition sans y consentir : *Ita plerique mali,* dit Saint Grégoire, *inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut plerique boni innoxie tentantur ad culpam.*

En second lieu, pour une vraie pénitence, il faut une vraie résolution de ne plus commettre le péché qu'on veut effacer par la pénitence. Il faut que la volonté qu'on a de ne plus offenser Dieu soit absolue, disent les théologiens : c'est-à-dire qu'on soit prêt de résister au péché, quelque plaisir qui nous y invite, quelque grand que soit l'intérêt qui nous y puisse attirer, quelques menaces qu'on nous puisse faire, quelque longue, quelque pressante que soit la tentation qui nous y porte, en tous temps, en tous lieux, en toutes les circonstances que l'on prévoit ou que l'on ne prévoit pas. Est-il possible que, si on avait cette volonté, on fût capable de succomber à la première occasion, à la tentation la plus légère, pour un intérêt de rien ? Cette volonté doit-être efficace, c'est-à-dire qu'il faut désirer de fuir le péché, comme un avare désire l'or et l'argent, comme un malade a envie de guérir, comme un pauvre souhaite d'être soulagé dans son indigence. Encore faut-il porter la chose plus loin. Il faut désirer une vie sainte et chrétienne avec plus d'ardeur qu'on ne désire, ni la santé, ni les biens, puisqu'il faut être disposé à tout perdre plutôt que de perdre la grâce qu'on espère. Messieurs, je vous

en laisse vous-mêmes les juges, croyez-vous qu'un pénitent qui, le lendemain de sa confession ou peu de jours après, retourne à ses premiers dérèglements, ait plus souhaité de se corriger que de vivre et de s'enrichir ? Que ferait-il, s'il avait eu un désir contraire ? Serait-il, au moins, sur ses gardes ou plus prompt à se rendre étant attaqué ? Pour moi, je suis persuadé que, dans le fond de son cœur, il a eu cette volonté toute contraire ; que du moins il a senti qu'il reprendrait sa première route et que ce n'était que pour peu de temps qu'il se retirait. C'est pour cela qu'il s'est approché du sacrement avec la même indifférence, avec autant de sang-froid que s'il ne s'agissait de rien et que sa confession ne dût avoir nulle suite. Quoi ! jeune Homme, vous allez à la pénitence et vous ne frémissez pas en y allant ? Et comment pourrez-vous renoncer pour toujours à cette volupté, à cette créature, à ce jeu ? Etes-vous donc résolu à souffrir et à pardonner ? Quoi ! ces habitudes qui vous tiennent lié, qui vous ont rendu le mal comme nécessaire, sont-ce pour vous des ennemis peu terribles ? O, que si vous croyiez véritablement que c'est pour toujours, ce seraient bien d'autres combats, et la résolution ne s'en prendrait pas si brusquement.

Voulez-vous voir un homme bien convaincu qu'il faut changer, quand on veut se réconcilier avec Dieu ? C'est Saint Augustin. Mais voyez aussi quelles résistances il trouve en soi-même, quels efforts il faut qu'il fasse pour se résoudre ! S'il ne fallait que pleurer pour une parfaite conversion, il a déjà versé plus de larmes, il a plus soupiré, plus prié que vous n'avez fait en

toute votre vie; mais il croit n'avoir rien fait, s'il n'a la volonté de mieux vivre. Bien davantage : il le désire, il se reproche sa faiblesse et sa lenteur, il voudrait pouvoir se faire violence et dire adieu à la volupté. Mais il se fait justice à lui-même ; il sent que malgré toutes ses larmes, tous ses désirs, sa volonté est encore enchaînée, qu'il n'est point encore résolu à renoncer pour toujours à ses plaisirs criminels, et qu'ainsi il n'y a rien encore de fait, et que Dieu et sa conscience ont encore droit de le tourmenter. Il faut vouloir efficacement. Il a combattu durant dix années avant que de pouvoir former cette volonté efficace ; mais aussi, quand une fois il l'aura conçue, il fera un divorce entier et éternel avec le péché.

En troisième lieu, une véritable pénitence nous faisant rentrer dans l'amitié du Seigneur, elle nous attire une puissante protection qui nous rend redoutables aux ennemis du dehors, qui les éloigne de nous, qui désarme et affaiblit nos ennemis domestiques. De sorte que, dans la suite, on est tenté bien plus faiblement et on se sent beaucoup plus de force pour résister. Pendant que nous sommes ennemis de Dieu, le tentateur n'a pas de peine de nous engager tous les jours en de nouveaux crimes. Voilà pourquoi le grand Saint Grégoire dit que, quand on diffère d'effacer un péché par la pénitence, ce péché nous attire bientôt dans un autre : *Peccatum quod pœnitentia non deletur, mox suo pondere ad aliud trahit.* C'est que le démon est le maître de la place : tout plie, tout est à sa discrétion. Mais, si un guerrier plus puissant le vient attaquer, s'il

se rend maître du fort, il ôte au vaincu toutes les armes où il mettait sa confiance et le met hors d'état de nuire, ainsi que Jésus-Christ lui-même le dit aujourd'hui dans l'Évangile. Si donc, après votre confession, vous vous laissez vaincre, si vous retombez avec la même facilité qu'auparavant, si vous ne sentez pas plus d'horreur pour le péché, pas plus de force dans l'occasion, si vous vous rendez au premier assaut, il est tout visible que le tyran n'est point désarmé, qu'il est encore maître de votre cœur. Quoi! votre âme aura été déchargée de milles pesantes chaînes; elle aura reçu la grâce sanctifiante avec ce grand nombre de grâces actuelles et de dons surnaturels dont elle est toujours accompagnée; Dieu même sera descendu en vous, et tout cela n'aura fait nul changement! Vous vous sentirez aussi faible, vous tomberez avec la même facilité que si vous étiez destitué de tous ces secours! Messieurs, cela est, à mon sens, absolument impossible; et il me semble que c'est là ce qu'on appelle une démonstration, pour quiconque croit en Jésus-Christ, aux mérites de son sang et à la vertu de la grâce.

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, dit une chose étrange au sujet de la Rechute. Il dit qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés de Dieu, qui ont goûté sa grâce et reçu son Esprit Saint, et qui, après cela, sont tombés, qu'il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent par la pénitence! Ces paroles donnent de l'effroi à bien des gens. Pour moi, je n'ai nulle peine à y ajouter une foi entière. Oui, je crois qu'une personne qui, vraiment touchée d'en-haut, a

conçu une aversion sincère pour ses désordres et cette grande volonté qu'il faut avoir pour les abandonner pour toujours et sans réserve, un homme qui, par la force de sa douleur, a chassé le démon de son cœur et obligé le Saint-Esprit d'y venir faire sa demeure; je crois, dis-je, que si cette personne était assez malheureuse pour retomber, elle se fermerait par sa chute tout retour à la miséricorde; il lui serait moralement impossible de se relever. Mais aussi à quiconque a fait une pareille pénitence, je tiens la Rechute moralement impossible.

Faire pénitence, chrétienne Compagnie, c'est mourir au péché, selon l'expression de Saint Paul. Or, comme après la mort il n'y peut avoir du retour à la vie que par un miracle, de même, après qu'on est vraiment mort au péché, il faut une espèce de prodige pour faire que le péché revive en nous : *Qui mórtui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Comment se pourrait-il faire, dit le grand apôtre, que nous ressuscitassions au péché, nous qui y sommes morts véritablement? Mais permettez-moi, chrétiens Auditeurs, de changer un peu ces paroles et de dire, en nous les appliquant à nous-mêmes : Si nous étions véritablement morts à nos crimes, comment se serait-il pu faire que nous y fussions sitôt et si aisément ressuscités ? Si la pénitence que nous fîmes à Pâques, l'année précédente, avait été faite dans les formes et dans toutes les circonstances requises; si elle avait été de même nature que celle de Saint Augustin et de Magdeleine, par quel miracle diabolique aurions-nous été, cette année, sujets aux mêmes vices

qu'auparavant? Comment se pourrait-il faire que nous eussions encore les mêmes péchés à confesser, et peut-être de plus grands encore? Quel monstre, si Magdeleine, après l'Ascension du Sauveur, s'était rengagée dans sa vie licencieuse, si Saint Augustin fût retourné à ses débauches après avoir rendu si publics, et ses péchés, et son repentir! *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo?* Non, non : l'expérience nous fait voir tous les jours que les véritables pénitences sont suivies d'un divorce éternel avec le crime. Que s'il arrive quelquefois qu'on retombe dans le même état d'où l'on était sorti effectivement, ce n'est jamais tout d'un coup, ni du premier pas. Il faut du temps pour effacer le souvenir de cette amère contrition, pour détruire cette grande volonté dont j'ai parlé, pour ruiner ce trésor de grâces et chasser le Saint-Esprit qui s'est rendu le maître du cœur. On ne recommence point par les plus grands crimes ; on se relâche peu à peu des exercices de piété ; on se permet de petites libertés qui ouvrent la porte aux tentations ; on se rend infidèle en mille rencontres peu importantes qui accoutument l'âme, qui la disposent à de plus grandes infidélités, avant que d'en venir au péché mortel. Il faut étouffer bien des inspirations, bien des reproches de conscience. Mais que, dans l'espace de huit jours de temps, dès le lendemain, ce péché éteint, ce péché mort ressuscite, cet ennemi affaibli, vaincu, désarmé, chassé du cœur, détruit, anéanti se trouve, un moment après, aussi fort, aussi redoutable, aussi maître de la place que si Dieu ne s'en était pas emparé, ne s'y était pas retranché et

fortifié contre tous les efforts de Satan ; j'avoue que je ne puis comprendre comment cela se peut faire : *Qui mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo* ? Il faut donc que cette douleur ait été feinte, ce propos imparfait, cette réconciliation fausse, cette pénitence nulle. Que si elle a été véritable et que néanmoins on soit assez lâche pour retomber, on a lieu de craindre que ce ne soit pour ne se relever jamais. C'est le second point.

SECOND POINT

C'est une parole qui me paraît bien forte et bien expressive que celle que Saint Luc rapporte de Jésus-Christ, au chapitre neuvième de son Évangile : *Nemo, mittens manum ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei.* Quiconque a mis la main à la charrue et regarde derrière soi n'est pas propre pour le royaume du ciel. Eh ! quoi, Seigneur, n'avons-nous pas tous été faits pour votre royaume ? N'avez-vous pas donné à nos cœurs un désir secret de vous posséder ? Ne les avez-vous pas tous formés pour votre amour ? Oui, sans doute, chrétienne Compagnie. Mais il me semble que par cette expression il a voulu marquer la difficulté qu'il y a de reprendre une meilleure vie, quand on l'a une fois abandonnée, en nous faisant comprendre qu'il est aussi mal aisé de revenir qu'il est difficile à un homme de réussir dans un art dont il est naturellement incapable et à quoi il n'a nulle disposition. Mais encore

d'où peut venir une si grande difficulté ? Hélas ! Messieurs, je ne sais d'où c'est qu'elle ne vient point. Il me semble que tout contribue à la rendre insurmontable.

Le Sauveur du monde semble nous vouloir faire entendre aujourd'hui qu'elle vient particulièrement du démon qui, ayant été chassé une fois du cœur de l'homme, n'y rentre point qu'il ne soit accompagné de sept autres esprits plus méchants que lui, pour être en état de faire une plus longue et plus rigoureuse résistance. Sans doute qu'il est beaucoup plus soigneux et plus vigilant, après avoir regagné ce poste, qu'il n'était avant que de l'avoir perdu. Il a appris, par expérience, par où c'est que la grâce peut avoir accès ; il ne manque pas de fermer, autant qu'il peut, les avenues et de se fortifier dans les endroits qu'il a reconnus les plus faibles. En un mot, il emploie, et toutes ses forces, et toutes ses ruses, pour éviter la confusion d'une seconde surprise.

De plus, nous trouvons dans nous-mêmes de grands obstacles à une seconde conversion. Car il est vrai, Messieurs, que, par cette Rechute, la pente que vous avez au mal s'est plus augmentée en vous qu'elle n'aurait pu faire par cent et par mille actes réitérés avant votre pénitence. On peut dire qu'elle est, à l'égard du vice, ce qu'un acte héroïque est en matière de vertu : il n'en faut qu'un seul pour produire une très grande habitude. Par exemple, une femme qui, dans le plus fort de sa douleur, aura le courage d'embrasser son ennemi encore tout couvert du sang de son fils ou de son père, cette femme, dis-je, acquerra par cette action une

si grande facilité à souffrir et à pardonner les injures qu'elle y paraîtra comme insensible. Ces saints qui, pour surmonter la répugnance extrême qu'ils sentaient à panser des plaies, ont même sucé la boue qui en sortait, ces saints, dis-je, n'ont jamais eu depuis nulle peine au service des malades.

Or je dis qu'un péché, fait après une véritable pénitence, est un péché héroïque, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte. Pour le commettre, il a fallu étouffer toutes les lumières qui nous avaient retiré du mal, toutes les grâces qu'on avait reçues, tous les bons désirs qu'on avait formés avec tant de ferveur. On a péché à la vue de tout ce qui peut rendre le péché difficile ; on a rendu inutiles tous les obstacles qui peuvent traverser un mauvais dessein. Cela étant, qu'est-ce qui sera capable désormais de nous arrêter ? Quel ravage ne fera point un torrent qui a pu rompre de si fortes digues ? Et s'il est vrai, comme les Docteurs l'assurent, qu'après une action d'une piété forte et magnanime, il est difficile d'être damné, ne peut-on pas dire qu'après une semblable Rechute le salut est comme impossible ?

Tout ce qui pourrait rester d'espérance, ce serait en vous, ô Dieu infiniment bon, infiniment pitoyable ! Mais, au contraire, on peut dire que c'est de votre part que nous viennent les plus grandes difficultés. Messieurs, quoiqu'il soit très vrai que le Seigneur est plein de miséricorde, toutefois il est certain qu'il ne pardonne pas toujours ni toutes sortes de péchés : autrement l'enfer ne se remplirait pas tous les jours des âmes qu'il

sacrifie à sa justice. Il y a une mesure de grâces. Il vient un temps qu'on crie et qu'on n'est point exaucé. Mais envers qui cette rigueur se peut-elle exercer avec plus de justice qu'envers un chrétien qui, après avoir fait sa paix avec son Dieu et lui avoir juré une fidélité éternelle, se rend coupable d'une seconde rébellion ?

Car, en premier lieu, il ne peut plus s'excuser sur son ignorance : la confusion qu'il a soutenue en confessant ses crimes fait assez voir qu'il en avait reconnu l'énormité. Il a avoué qu'il avait besoin d'une grande miséricorde et que même il en était tout à fait indigne. Il a eu peine de se défendre du désespoir ; il a fallu que le confesseur l'ait consolé, lui ait relevé le courage, qu'il ait déployé à ses yeux toutes les richesses, tous les trésors de la bonté infinie de Dieu ; il s'est reproché cent fois son aveuglement, son obstination, son ingratitude passée. Il retombe après tout cela. Voilà un péché commis avec une malice entière et, par conséquent, très digne de toutes les rigueurs de la justice de Dieu.

Pourquoi pensez-vous qu'il n'y a eu nulle grâce, nul temps de pénitence pour les démons, si ce n'est parce qu'ils avaient offensé Dieu avec une connaissance parfaite du mal qu'ils faisaient? Si cela est ainsi, qui d'entre les hommes a plus de sujet d'appréhender un jugement pareil à celui de Lucifer que ceux qui retombent dans leurs désordres, après en avoir été retirés à force de lumières et de vues surnaturelles, par la connaissance distincte qu'ils ont eue de la grandeur de leurs fautes et de leurs obligations? *Voluntarie peccantibus nobis, post acceptam notitiam veritatis, jam non*

relinquitur pro peccatis hostia. Si tous les chrétiens sont sauvés je n'ai plus rien à vous dire. Mais s'il y en doit avoir, même parmi nous, qui doivent éprouver les rigueurs éternelles de la justice divine, encore une fois qui sera-ce, si ce n'est pas cet homme qui, après s'être accusé avec tant de confusion, après avoir demandé grâce avec ce regret et cette horreur de son crime, cette résolution de ne plus pécher qui a ému les entrailles du confesseur, qui a touché le cœur de Dieu même et sans quoi il ne peut avoir obtenu aucun pardon, et qui, après tout cela, dis-je, retourne froidement à sa première vie et aux désordres qu'il a pris tant de soin de réparer ?

En deuxième lieu, cette Rechute renferme un mépris de Dieu qui ne peut manquer de nous attirer sa colère. C'est pourquoi Saint Paul l'appelle un outrage fait à l'esprit de la grâce qu'on chasse honteusement de son cœur, après l'y avoir appelé par de grands cris et avec de grandes instances. Il semble, dit Tertullien, que vous n'ayez voulu vous bien mettre avec le Seigneur que pour éprouver si vous trouveriez mieux votre compte en le servant qu'en servant le monde, et que, ayant fait comparaison, vous ayez donné la préférence à l'ennemi de Jésus-Christ. Avant votre réconciliation, vous ne saviez, à vrai dire, ce que vous faisiez ; l'attache que vous aviez au mauvais parti était plutôt un effet de votre malheur que de votre choix. Si vous préfériez la créature à son Créateur, c'est que vous ne connaissiez, ni l'un, ni l'autre, et ainsi votre jugement ne faisait pas grand tort à votre Dieu. Mais, que veut dire ce second changement,

cette seconde pénitence? Quoi! vous avez goûté Dieu et vous cherchez un autre maître? Vous vous repentez de vous être réconcilié avec Dieu, de lui avoir demandé pardon? Sachez donc qu'il se repentira de vous avoir pardonné et qu'il ne se repentira jamais de ce repentir. Il se repentit d'avoir fait Saül roi, de l'avoir tiré de la poussière : *Pœnitet me quod constituerim Saül regem.* Mais Samuël le priant de recevoir ce prince à miséricorde, il lui déclara qu'il n'était pas capable, comme les hommes, de ces secondes pénitences. *Porro triumphator in Israël non parcet ; neque enim homo est, ut agat pœnitentiam.*

Donc, lorsqu'à ces fêtes de Pâques vous irez vous présenter au sacrement de la pénitence, lorsque le prêtre, au nom de Jésus-Christ, vous remettra les péchés que vous lui aurez déclarés, imaginez-vous que Jésus-Christ lui-même vous dit comme au paralytique de trente-huit ans : *Vade et noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat* : Allez, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque mal encore plus grand que celui dont je viens de vous guérir. Mais à un paralytique, à un malheureux qui est privé de l'usage de tous ses membres, et qui, depuis tant d'années, est comme mort entre les vivants, que peut-il lui arriver de pire? La mort ou une maladie dont il ne guérisse jamais. *Noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.* Croyez-moi, Ame chrétienne, défendez-vous d'une Rechute qui pourrait être mortelle et de laquelle vous ne pourriez peut-être pas vous relever.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes retombé.

Cela peut-être ; mais, peut-être aussi ne vous étiez-vous encore jamais relevé comme il faut, et que toutes vos pénitences jusqu'ici ont été fausses et inutiles. Mais, quoiqu'il en soit, prenez garde que vous vous exposiez si souvent au même péril, que vous y périssiez enfin ; prenez garde que le démon ne s'établisse chez vous de telle sorte que vous ne contractiez une si forte habitude d'offenser Dieu que Dieu lui-même ne se trouve si offensé par votre première Rechute que votre salut en devienne entièrement impossible. Allez ; on vous pardonne pour cette fois ; mais songez que c'est peut-être ici le dernier pardon que vous pouvez espérer de la miséricorde divine. C'est beaucoup ; c'est un prodige de bonté qu'ayant été outragé si cruellement d'une créature si vile et si misérable, il daigne aujourd'hui oublier votre ingratitude et vous présenter le baiser de la paix. Mais croyez-moi, ne vous hasardez point une seconde fois à lui déplaire ; il se peut faire que désormais rien ne sera capable de le fléchir en votre faveur et que ce sera en vain que vous jeûnerez, que vous prierez, que vous tâcherez de l'amollir par votre douleur et par vos larmes : *Vade et noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.*

Mais, qu'est-ce donc qu'il faut faire pour prévenir cette Rechute ? Il faut se comporter, surtout dans les commencements, comme les malades qui sortent de grandes maladies et qui entrent en convalescence : jamais plus de soin ni de retenue, jamais plus de sobriété, plus de crainte des mauvaises viandes ni du mauvais air. Souvenez-vous que le démon ne nous tend jamais

tant de pièges que lorsque nous sommes nouvellement sortis de ses liens, et qu'à moins d'user d'une extrême vigilance il nous y aura bientôt rengagés. Votre chute vous a appris de quoi vous êtes capable; vous voyez combien vous êtes faible dans l'occasion, ce que le monde et les compagnies peuvent sur votre cœur et sur votre esprit ; la cause du mal vous est connue, c'est à vous à la retrancher. Il faut arracher cet œil, couper ce bras qui vous a scandalisé, autrement vous n'avez rien fait, vous avez laissé la source du mal dans les entrailles, vous serez bientôt au même état que vous étiez il y a deux jours. Sachez que jamais personne ne vivra d'une vie bien innocente qu'il ne change tout à fait de vie et qu'il n'aspire à quelque chose de plus qu'à éviter le péché. Tandis que vous hanterez le même monde, que vous fréquenterez les mêmes lieux, que vous prendrez les mêmes divertissements, vous ferez toujours les mêmes fautes. Il est presque impossible de ne pas tomber par un chemin si étroit et si glissant ; il faut prendre une voie plus sûre et plus éloignée du précipice.

Enfin, le dernier conseil que je vous donne, c'est d'avoir souvent, et très souvent, recours à Dieu avec une entière confiance. Dites-lui avec les apôtres, surtout au temps de la tentation : *Domine, salva nos, perimus.* Ah! Seigneur, je suis perdu, si vous ne venez à mon secours. Je suis, par votre grâce, plein de bonnes résolutions et de bons désirs ; mais je suis assiégé d'ennemis qui n'ont pas moins d'envie de me perdre que je n'en ai de me sauver, et qui font tous leurs efforts pour me ravir le trésor que je viens de recevoir. J'ai quitté le péché, il

est vrai; mais il me reste encore des passions, une nature extrêmement gâtée, une grande pente au vice, fortifiée par de longues habitudes. *Perimus.* Hélas! je sens déjà que cette première ardeur se ralentit, que cette grande volonté, qui semblait me rendre invincible, perd tous les jours quelque chose de sa ferveur; je sens revenir cette mortelle faiblesse. Si vous ne me soutenez, ô mon Dieu, je ne puis pas vous répondre pour une heure de ma constance. La première tentation me va renverser. Je vous échapperai, Seigneur; vous me perdrez infailliblement, si vous n'avez sans cesse l'œil sur moi, si votre main m'abandonne un seul moment à moi-même: *Domine salva nos, perimus.* Conservez votre ouvrage, ô mon Dieu, l'ouvrage de votre miséricorde infinie. Faites, car enfin vous le pouvez, faites que, vous ayant servi constamment ici-bas, je puisse vous aimer éternellement au ciel. *Ainsi soit-il.* (1)

---

(1) Ce sermon fut prêché pendant le Carême de 1677 ou de 1678. Voir p. 89, l. 13.

LXIV^e SERMON

DE

L'HABITUDE VICIEUSE

Invenietis asinam alligatam et pullum cum ea ; solvite, et adducite mihi.

Vous trouverez une ânesse liée et son ânon auprès d'elle ; déliez-la et me l'amenez.

(*S. Math.*, c. 21).

Quiconque s'engage dans une Habitude vicieuse n'en sortira pas, quand il le voudra ; quiconque pourtant y est engagé en sortirait, s'il le voulait bien.

Saint Bernard, dans le troisième discours qu'il a fait sur notre évangile, nous apprend que la conversion du pécheur est mystérieusement exprimée dans les paroles que je viens de rapporter. Il dit que ces animaux que Jésus-Christ fait délier pour être amenés à lui sont la figure des âmes que leurs mauvaises Habitudes enchaî-

nent de telle sorte qu'elles ne peuvent, ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien, ou plutôt qu'elles ne peuvent et ne veulent pas en même temps : *Solutus est ad mandatum Domini, qui antea tenebatur, aut non valens, aut non volens benefacere, aut utroque fortius vinculo alligatus, nec volens scilicet, nec valens.*

Je ne pense pas qu'on pût dire, ni plus nettement, ni en moins de paroles tout ce qui regarde la matière des mauvaises Habitudes. Il est vrai, Messieurs, que, quand on les a contractées, on y croupit ordinairement, et parce qu'on ne peut pas les vaincre et parce qu'on ne veut pas les combattre. Je veux dire qu'il est comme impossible d'en sortir et qu'il n'est pas néanmoins absolument impossible; que la difficulté est si grande qu'elle parait insurmontable ; qu'elle n'est pas si grande toutefois qu'on soit digne de quelque excuse, quand on ne la surmonte point.

Et c'est par cette doctrine que je prétends détruire aujourd'hui deux illusions, et très pernicieuses, et très communes parmi les mauvais chrétiens. La première est de ceux qui s'engagent dans une Habitude vicieuse, sous espérance qu'ils pourront s'en retirer quelque jour. La seconde est de ceux qui y demeurent, sous prétexte qu'ils ne peuvent plus s'en retirer. Lorsque le démon sollicite une âme de se relâcher et de donner entrée à l'amour du monde, il ne manque pas de lui faire entendre que ce n'est que pour un temps, et de lui représenter le retour du mal au bien aussi aisé que l'est la chute du bien dans le mal. Mais, lorsque Dieu nous presse de revenir à lui, le même ennemi de notre salut tâche de

nous persuader que ce retour nous est autant impossible que la chute nous a été aisée. Il nous trompe, chrétiens Auditeurs, et je veux, avec le secours du Saint-Esprit, vous découvrir aujourd'hui ses artifices. Je vous ferai voir, dans le premier point, que quiconque s'engage dans une Habitude vicieuse n'en sortira pas quand il le voudra; et, dans le second, que quiconque y est engagé en sortirait, s'il le voulait bien. Il n'est point si aisé de s'en défaire qu'on se l'imagine, quand on commence à la contracter; et il n'est point si difficile qu'on veut le croire, quand une fois on l'a contractée. Voilà tout le sujet de cet entretien. Mon Dieu, je vois le fruit que pourraient faire ces deux vérités, si elles étaient bien pénétrées. Je sens l'impuissance où je suis de les faire entrer dans l'âme de mes auditeurs; mais je sais que vous pouvez tout et que vous ne refusez rien à Marie. C'est pourquoi je me sers de son intercession auprès de vous, et, auprès d'elle, des prières de l'Église : *Ave Maria.*

PREMIER POINT

On ne saurait dire combien il est malaisé de réformer la nature, lorsque malheureusement elle se trouve défectueuse. Ceux qui sont nés avec de méchantes inclinations et qui s'appliquent à les corriger peuvent dire combien cette étude demande de vigilance et le peu de progrès qu'ils font avec tous leurs soins et tous leurs efforts. Si quelqu'un est lent de son naturel, quelque

biais qu'on prenne pour le réveiller, on aura bien de la peine à le rendre agissant et laborieux. Un esprit vif ne peut être retenu, ni facilement, ni longtemps dans les bornes d'une modération parfaite. Il faut un miracle, et un grand miracle, pour adoucir un cœur qui a de la pente à la colère ou pour inspirer l'amour de la mortification à une âme molle et qui aime naturellement le plaisir. Cela est si difficile que la grâce elle-même, toute puissante qu'elle est, n'ose, ce semble, espérer d'en venir à bout. C'est pourquoi, au lieu d'entreprendre de changer nos passions naturelles, elle est comme obligée de les suivre et de leur chercher des objets à quoi elles puissent s'attacher innocemment. Par exemple, à un homme emporté elle inspirera des sentiments de pénitence, c'est-à-dire d'aigreur et de vengeance contre lui-même; elle portera un avare à faire amas de richesses pour l'autre vie, un ambitieux à marcher sur les pas des plus saints, un cœur amoureux et susceptible des plus tendres passions à aimer Celui qui mérite d'être aimé sur toutes choses et qui répond si fidèlement et si généreusement à notre amour.

Cela supposé, Messieurs, pour vous faire comprendre combien il vous sera malaisé de vous défaire d'un vice, quel qu'il puisse être, lorsque l'habitude s'en sera formée en vous, il suffit de vous dire que l'habitude est une seconde nature, une nature ajoutée, ainsi parle Saint Augustin, et comme entée sur nos inclinations : *Secundam et quasi affabricatam naturam.* De sorte que, si vous vous accoutumez à la vanité, au luxe, à la médisance, au jeu, à la volupté, à une vie oisive et mon-

daine, il vous sera aussi difficile, en peu de temps, de vous réformer qu'il est difficile de gagner une humeur sombre et d'adoucir un esprit rude et brutal.

Bien davantage : je dis que l'accoutumance est encore plus forte que la nature, puisqu'elle peut la dompter, qu'elle peut la plier, pour ainsi dire, toute inflexible qu'elle est. Ainsi nous voyons que les corps les plus faibles s'endurcissent peu à peu aux plus grands travaux, que les plus timides apprennent à mépriser les périls à force d'y être exposés, et que, usant souvent des poisons les plus mortels, on s'en fait enfin une nourriture. Et ceci détruit la vaine présomption de ceux qui, se sentant un bon fonds ou ayant eu une éducation avantageuse, croient qu'ils pourront résister à la malignité de la mauvaise Habitude et trouver dans les premières impressions un secours pour revenir, quand il leur plaira, à une meilleure vie. Mais, hélas ! qu'il faut peu de temps au vice pour détruire ces avantages si faibles, que nous avons apportés au monde ou que nous devons au zèle de ceux qui ont pris soin de nos premières années ! On ne reconnaît plus une personne, après six mois d'une vie un peu déréglée, et elle ne se reconnaît plus elle-même. Il me semble voir le pauvre Samson qui s'endort dans le sein de Dalila et qui se laisse lier, sur la confiance qu'il a en sa force naturelle. Mais le malheureux ne fait pas réflexion que toute cette force est dans ses cheveux, qui est la chose du monde la plus aisée à couper, et que la perfide ne manquera pas de le tondre pour l'affaiblir.

Que si l'habitude est si puissante, lors même qu'elle a

la nature à combattre, que sera-ce, chrétiens Auditeurs, lorsqu'elle se joindra à elle, lorsque leurs forces seront unies, lorsqu'on se sera accoutumé à faire des choses à quoi on est déjà porté par son inclination ? Vous aimez naturellement le plaisir du goût, et ceci peut être appliqué à tous les autres plaisirs ; vous ne pouvez vous en abstenir, non pas même dans les temps destinés au jeûne et à la pénitence, dans ces temps où l'Église, où la bienséance même exigeait de vous plus de mortification. Lorsque, par un bon usage des choses qui flattent vos sens, vous aurez ajouté à ce penchant qui vous attire le poids de la mauvaise habitude, comment est-ce que vous pourrez résister ? Quand on obéit à la passion, dit Saint Augustin, il se forme bientôt une habitude, et cette habitude, si vous lui laissez prendre pied, se changera en nécessité : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo ; cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* On raconte d'une reine des Assyriens, de laquelle il est même fait mention dans l'Écriture, qu'ayant obtenu de son mari qu'il lui fût permis de régner en sa place seulement un jour, elle commença à exercer son autorité souveraine par lui faire ôter le diadème royal, comme si elle n'eût songé qu'à se divertir ; puis, voyant qu'il ne s'en défendait pas, elle le dépouilla de toutes les marques de la royauté, elle lui fit demander jusqu'à son épée, enfin, elle lui fit trancher la tête et lui ravit ainsi, avec la vie, une couronne qu'il avait cru pouvoir reprendre après vingt-quatre heures de servitude.

Voilà justement ce qui arrive presque à tous ceux qui

accordent quelque chose à la passion, sous prétexte que ce n'est que pour un temps et que la raison et la vertu reprendront bientôt leurs premiers droits. On continue de faire par force ce qu'on a d'abord commencé par plaisir et par complaisance. C'est ainsi que ce religieux dont il est parlé dans Saint Dorothée, ayant dérobé quelque temps par la pure nécessité où il était de manger, ne laissa pas de le faire encore, lorsqu'il n'y eut plus de nécessité et que, ces larcins lui étant devenus entièrement superflus, le pain se gâtait et pourrissait dans la paillasse de son lit. C'est ainsi qu'on voit les vieillards, en qui l'âge a presque éteint jusqu'au sentiment de la volupté, être entraînés, comme malgré eux, à des actions honteuses, sans que, ni l'amour de leur réputation, ni la crainte de la mort qu'ils attendent à chaque moment soit capable de les retenir.

Plût à Dieu, chrétiens Auditeurs, qu'il y eût moins d'exemples de cette invincible nécessité, et qu'on n'entendît pas tous les jours ceux qui s'en sont rendus esclaves gémir vainement dans leurs chaînes et rendre inutiles des lumières, des inspirations, des désirs de faire le bien capables de sanctifier plusieurs âmes à qui il resterait encore quelque liberté. Ah ! pauvre Homme, que je vous plains, que je vous trouve digne de compassion ! Au commencement que vous vous adonnâtes à la débauche, au jeu, à la médisance, à la colère, la débauche vous paraissait un vice conforme et bienséant à votre âge, le jeu, une occupation honnête, la médisance, un entretien nécessaire, la colère, une passion raisonnable, vu les sujets qu'on a tous les jours de se

mettre en mauvaise humeur. Mais aujourd'hui ce n'est pas la même chose. Votre raison mûrie par l'âge, votre conscience éclairée de mille lumières surnaturelles, vous représente toutes ces choses comme des défauts, comme des vices honteux, injustes, pernicieux, détestables; et néanmoins vous ne laisserez pas d'y tomber. *Vides quam male facies*, dit Saint Augustin, *quam detestabiliter, quam infeliciter; et tamen facies.*

Vous savez que de boire jusqu'à perdre la raison, c'est une brutalité dont un honnête homme doit rougir pour tous ceux qui s'y abandonnent; vous en rougissez vous-même, lorsque vous êtes raisonnable; et cependant vous vous enivrerez à la première occasion. Vous êtes convaincu que vous hasardez votre bien à jouer; qu'outre l'argent, vous y perdez votre temps, votre âme, le paradis; vous vous reprochez en cela votre faiblesse; vous voudriez bien vous en corriger; vous avez demandé conseil pour cela, vous avez tenté quelques moyens; et vous n'avez rien avancé: *Fecisti heri, facturus es hodie.* Vous jurâtes hier le nom de Dieu; vous en êtes au désespoir, vous vous en êtes confessé aujourd'hui vous en avez pleuré amèrement; vous ne pouvez comprendre comment vous avez pu consentir à un crime que vous détestez, ce vous semble, de tout votre cœur; et, nonobstant tout cela, vous jurerez aujourd'hui même, vous le ferez encore demain, vous vous en accuserez cent fois et toujours avec larmes, mais toujours inutilement.

La chose va quelquefois encore plus loin. Les nécessités naturelles ne nous attirent ordinairement qu'aux

choses qui sont agréables : quelque besoin qu'on ait de prendre de la nourriture, on ne se sent pressé de le faire qu'autant de temps qu'on y trouve quelque plaisir; du moment qu'on a pris du dégoût pour les viandes, on ne sent plus la nécessité qu'on a de manger. L'ardeur de la soif a autrefois forcé des soldats à boire leur propre sang mêlé à la boue d'un ruisseau; mais ce breuvage affreux leur était alors une boisson très délicieuse. L'habitude produit une nécessité plus forte et plus invincible que tout cela. Elle nous contraint de pécher, lors même que nous n'avons pas de plaisir à le faire. Saint Jean Chrysostôme a eu raison de la comparer à un vieux tyran dont la domination injuste est encore extrêmement cruelle, qui ne se contente pas d'imposer de grands tributs, mais qui les exige d'une manière dure et impitoyable, qui ne veut pas seulement être servi, mais qui demande des services honteux et pénibles. Si je vous disais, chrétiens Auditeurs, que, si vous ne vous hâtez de changer de vie, vos mauvaises habitudes se fortifieront de telle sorte que vous ne pourrez vous empêcher d'offenser Dieu autant de temps que le péché aura pour vous quelque douceur, il me semble que ce serait assez pour vous faire désirer une prompte conversion. Mais je passe encore plus loin : il viendra peut-être un temps que le mal se présentera à vous sans aucuns charmes, que vous en aurez du dégoût, que vous y trouverez même de l'amertume, et cependant vous serez comme contraints de le faire. Je ne sais comment *cela* (1)

(1) Texte original : *Comment il arrive...*

arrive; mais je sais pourtant que cela arrive, que l'attrait qui nous a portés au crime venant à manquer, on aime encore le crime où l'on ne trouve plus rien qui ne rebute. Il semble que c'est un effet de la justice de Dieu, qui nous aveugle pour nous châtier et qui permet que nous fassions longtemps, avec peine et malgré nous, ce que nous avons fait quelque temps malgré lui avec plaisir.

Je sais que ceci paraîtra incroyable à ceux qui ne l'ont pas expérimenté. Mais je les conjure au nom de Dieu de ne s'en fier pas à leur jugement, d'en croire ceux que l'expérience a instruits et qui, pour ainsi dire, voient tous les jours, qui touchent les liens dont la mauvaise Habitude tient ses esclaves enchaînés. Certainement on ne saurait rejeter sur ce sujet le témoignage de Saint Augustin qui l'avait lui-même expérimenté; il était encore jeune, lorsque Dieu commença à lui découvrir le péril où il était et à lui inspirer le désir d'une vie plus réglée. Quel pécheur a jamais reçu de plus grandes grâces! Et quelle serait notre présomption, si, nous engageant au péché avec tant de connaissance, nous espérions d'en avoir d'aussi fortes pour nous aider à en sortir! Cependant toutes ces grâces furent inutiles durant plusieurs années. Non seulement il se défendit contre le zèle et l'éloquence des plus savants prélats, des plus grands saints de son siècle; mais il se résista longtemps lui-même à lui-même. Persuadé, convaincu de la vérité, rempli d'admiration pour la vie des personnes vertueuses et d'amour même pour la vertu, il se jette encore dans les plaisirs qu'il a si souvent détestés, il se

plonge dans des crimes où il ne trouve plus de plaisir, où il trouve même mille douleurs : *Dum irruebam in voluptates,* ce sont ses paroles, *irruebam in dolores.*

Mais comment serait-il facile à l'homme de sortir d'une habitude de plusieurs années, si Jésus-Christ lui-même a fait entendre qu'il lui était malaisé de l'en retirer après quelques jours ? Tous les Pères conviennent que ce fut pour marquer cette difficulté extrême que, voulant ressusciter le Lazare, qui représentait l'état d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, il pleura, il frémit, il éleva la voix et donna toutes les marques d'une action qui demandait un effort et un pouvoir extraordinaire : *Difficultatem quamdam ostendit ibi : infremuit spiritu, ostendit multo clamore objurgationis opus esse ad eos qui consuetudine duruerunt.* C'est Saint Augustin. Cependant, Messieurs, nous avons si peu profité de cette leçon que je ne sais si de toutes les personnes, ou qui se jettent dans une vie mondaine, ou qui y persévèrent avec quelque connaissance du péril où elles sont, je ne sais, dis-je, s'il y en a une seule qui ne fasse des projets de retraite et d'amendement pour l'avenir, et qui ne compte là-dessus, comme *si elle était* (1) tout à fait *maîtresse* de *sa* volonté ou des secours qui *lui* seront nécessaires pour la fléchir.

Mais quoi, Ame chrétienne, vous avez déjà une si grande pente à la vanité, à la paresse, au plaisir, à la colère, à l'intempérance, à l'ambition, que vous n'y pouvez résister. Et, quand toutes ces passions se seront

(1) Texte original : *S'ils étaient tout à fait maîtres de leur volonté ou des secours qui leur seront nécessaires.*

établies et fortifiées en votre cœur par plusieurs années de dérèglement, vous espérez de les pouvoir vaincre ? Aujourd'hui que Dieu vous touche, qu'il vous presse, qu'il vous offre sa grâce, vous n'avez pas la force de lui obéir ; et vous croyez que vous serez plus fort après dix ou vingt années de faiblesse et de continuelles rechutes ! Et moi, je crois au contraire, et c'est sur la parole de Dieu que je le crois, que, si présentement vous vous accoutumez à mal faire, on blanchira plutôt un More qu'on ne vous fera pratiquer le bien : *Si potest Æthiops mutare pellem suam et pardus varietates suas, et vos poteritis bene facere cum didiceritis male.* Vous vous promettez une vieillesse toute différente de cette jeunesse vaine, oisive, vicieuse ; et moi je vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices et qu'il augmentera encore les anciens.

Vous vous rendez aujourd'hui à la volupté qui vous poursuit ; elle vous fuira pour lors et vous courrez après elle. La beauté vous corrompt et vous embrasserez alors des cadavres. Vous péchez à cette heure par intérêt et pour plaire aux hommes ; un jour viendra que les hommes mêmes vous condamneront et vous ne laisserez pas de pécher. Après avoir aimé les ajustements, pour vous rendre agréable au monde, vous continuerez à les aimer, lorsqu'ils vous rendront ridicule. Vous vous laissez tenter présentement au premier qui vous invite à boire ou à jouer ; vous tenterez alors les autres, vous deviendrez un corrupteur de la jeunesse et vous irez partout cherchant des gens qui veuillent vous tenir compagnie dans vos débauches. Enfin, Chrétiens, si je vous

disais que vous médirez encore en mourant, que même au lit de la mort vous blasphèmerez, vous ferez l'amour, vous songerez à la vanité et à la vengeance, je ne vous dirais rien qui ne soit arrivé à bien des gens qui s'étaient longtemps flattés des mêmes espérances qui entretiennent aujourd'hui votre lâcheté. Mais non ; je me contente de vous annoncer que vous mourrez dans les mêmes habitudes où vous vivez présentement, c'est-à-dire qu'à la dernière confession que vous ferez, vous vous accuserez encore de cette même faiblesse, de ce même péché que vous ne voulez pas quitter sitôt, que vous y tomberez deux jours avant votre dernière maladie, que vous mourrez avant que d'avoir la consolation d'avoir passé quinze jours ou un mois de temps sans y retomber et avant que d'avoir jamais exécuté le propos que vous réitérez pourtant chaque fois que vous vous confessez.

Que pensez-vous de cette mort, chrétiens Auditeurs ? Pour moi, je vous avoue que je n'y saurais penser sans frémir. Mourir dans une méchante Habitude, mourir avant de s'être corrigé, avant que d'avoir changé de vie, mourir avare, vain, ambitieux, intempérant, voluptueux, colère, vindicatif, quoique ce soit après s'être confessé et *avoir* reçu tous les sacrements de l'Église ! O mon Dieu, ne permettez pas que je meure d'une telle mort ! Savez-vous à quoi c'est que je compare ce genre de mort ? Je le compare à celle de ce malheureux homme dont la fin tragique arriva du temps de Saint Pierre de Damien qui la raconte en une lettre au pape Alexandre. Cet homme étant allé dans une forêt avec un autre pour

couper un arbre, au premier coup de cognée qu'il donna, il sortit du tronc un serpent d'une grosseur et d'une longueur énorme. Comme ce monstre venait à lui pour le dévorer, de deux têtes qu'il avait, il lui en abattit une. Mais, sa hache lui étant en même temps échappée des mains, il demeura en proie à la vengeance du serpent qui, l'ayant saisi par le milieu du corps, l'entraîna dans son trou malgré ses cris et sa vaine résistance. Il demanda en vain du secours à son compagnon, il le supplia d'une manière pitoyable de venir du moins lui donner sa hache ; mais il le supplia inutilement ; il fallut suivre le dragon et essuyer toute sa rage. La nouvelle de ce funeste accident remplit tout le monde de frayeur et de tristesse ; le saint surtout dit de lui-même qu'il ne pouvait retenir ses larmes toutes les fois qu'il se représentait cet homme infortuné au fond d'une caverne et au pouvoir de cet horrible ennemi, quoiqu'on ne sût que penser des dernières circonstances de sa mort et qu'on ignorât s'il avait été étranglé par ce monstre, ou empoisonné de son venin, ou mangé tout vif, ou étouffé par ses terribles étreintes. Voilà, chrétiens Auditeurs, ce que je pense d'une âme qui meurt dans une méchante Habitude. Je ne sais si la dernière contrition qu'elle a eue a été sincère, si elle a formé en mourant un propos plus efficace que tous les autres précédents qui n'avaient encore jamais rien produit. Je ne sais si, après *qu'elle a* reçu l'absolution, (1) le démon ne lui aura point pré-

(1) Texte original : *Après avoir reçu l'absolution...* ce qui fait une amphibologie.

senté encore une fois les objets où elle avait tant d'attache, et si, dans la faiblesse où elle s'est trouvée, elle aura fait plus de résistance qu'elle n'avait coutume d'en faire en pleine santé. Je sais que plusieurs ont péri de la sorte, après avoir reçu l'extrême-onction. Ce qui est certain, c'est qu'elle a expiré entre les mains d'un horrible monstre. Dieu sait quel traitement elle en a reçu ; mais il n'y a que trop d'apparence qu'elle en a été traitée cruellement.

Prévenons ce malheur, chrétienne Compagnie, et ne faisons point, s'il est possible, une mort douteuse. Hâtons-nous d'arracher de notre cœur des habitudes qui nous accompagneraient autrement jusqu'au dernier moment de la vie, qui apparemment nous rendraient ce moment funeste. Mais, si ces habitudes sont déjà formées, est-il encore en notre pouvoir de les détruire ? Oui, Messieurs, cela est encore en notre pouvoir. Cela est difficile à la vérité, mais (1) n'est pas absolument impossible. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Saint Bernard, au sermon quatre-vingt-unième sur les *Cantiques*, parlant de la nécessité qu'impose à l'âme l'habitude d'offenser Dieu, dit que c'est une nécessité que la volonté se fait à elle-même, une nécessité libre qui la presse, mais qui ne l'excuse pas. C'est une violence

(1) Texte original : *Mais il n'est pas...*

qu'elle souffre, mais qu'elle veut bien souffrir ; c'est une volonté si forte qu'elle exclut toute volonté opposée ; en un mot, c'est une impuissance qu'on veut et qu'on aime. *Non ergo parum firmiter vis quod et necessario vis ; multum vis quod nolle nequeas, nec multum obluctaris ; porro ubi voluntas, et libertas.* Non seulement vous voulez le mal que vous faites, mais vous le voulez fortement, puisque vous le voulez nécessairement. Il faut qu'on veuille bien une chose, quand on ne peut pas ne la point vouloir. Or, partout où il y a de la volonté, il y a du choix et par conséquent de la liberté.

Ce raisonnement, quoique invincible, paraîtra peut-être obscur à ceux qui ne sont pas accoutumés aux subtilités de l'École. Mais tout le monde entendra ce que je vais dire. Quelque forte, quelque enracinée que soit l'Habitude qui s'est assujetti notre cœur, il est certain que nous péchons, quand nous lui obéissons. Par conséquent nous pouvons refuser de lui obéir, puisque tout péché est une action libre et faite avec délibération, et qu'agir librement, c'est faire une chose qu'on pourrait ne faire pas. Que si toutes les fois que je me rends à la violence d'une Habitude vicieuse, je puis lui résister, si je le veux bien, je pourrai lui résister si souvent que je perdrai la coutume que je m'étais faite de lui céder : ce qui n'est autre chose que de la détruire elle-même et l'anéantir entièrement. Bien davantage : je puis, autant de fois qu'il me plaira, pratiquer des actes opposés à ceux qui ont servi à former cette Habitude. On peut jeûner pour rétablir ce que l'oisiveté avait gâté, affecter de dire du bien de tout le monde, pour corriger l'inclina-

tion à mal parler des autres, et me faire ainsi une Habitude qui me rende le bien aussi aisé que le mal m'était nécessaire auparavant. Je sais que cela ne se fait pas toujours tout d'un coup ; on évite d'abord les occasions où l'on sait qu'on tombe ordinairement ; on se prépare à celles qu'on ne peut pas éviter ; on prend des précautions, on se tient en garde, on s'arme de bonnes pensées, on se fait violence en des rencontres qu'on a prévues ; et, partie en fuyant, partie en combattant avec avantage, on s'épargne bien des rechutes, on donne loisir à la grâce de s'établir ; on se sent revenir les forces et le courage, on ne désespère plus de la victoire, on conçoit une forte volonté de la remporter toute entière. Cette volonté forte et sincère vient à bout de tout ; et ce n'est que parce qu'elle nous manque que la mauvaise Habitude est si difficile à surmonter.

Oui, une bonne volonté est toute-puissante ; il n'est rien dont elle ne vienne à bout. En effet, que ne fait-on pas, quand on le veut bien ? On plie le fer, on fond le bronze, on fait des figures de marbre aussi fines et aussi tendres que si le marbre était mou lui-même et qu'il ne fît nulle résistance à la main du statuaire. Nous en voyons tous les jours, dit Saint Augustin, qui, ayant quitté de très méchantes Habitudes, vivent mieux que ceux qui les ont corrigés dans leurs désordres et qui s'en sont scandalisés. Magdeleine ressuscita plus parfaitement de sa vie déréglée, que Lazare, son frère, ne ressuscita du tombeau où il était à demi pourri. Nous en voyons plusieurs, dit ce Père, nous en connaissons plusieurs qui ont imité cette grande sainte : *Videmus multos,*

novimus multos. Il pouvait se proposer lui-même pour exemple; il suffisait pour établir cette doctrine et pour confondre nôtre lâcheté; car enfin il amollit cette volonté de fer, comme il l'appelle, qui paraissait si dure et si inflexible. Non seulement il se réduisit à pécher plus rarement, mais à ne pécher jamais plus, non pas même légèrement avec délibération. Non seulement il gagna cela sur soi peu à peu et à force de patience; mais il l'emporta tout d'un coup; dès qu'il eut résolu de chasser la volupté, elle fut bannie pour toujours; il n'y eut plus de retour pour elle. Il n'était pas lié d'une seule chaîne: l'ambition, l'orgueil, l'avarice régnaient dans son âme, aussi bien que l'incontinence: un même jour le délivra de tous ces tyrans. Mais de quelle manière fut-il affranchi et combien parfaite fut la liberté qu'il se procura? Il fait vœu de chasteté, lui qui ne pouvait se résoudre à la contrainte du mariage; il n'avait pu jusqu'alors se passer des plaisirs les plus criminels, il se fait des crimes des plus innocents; il voudrait pouvoir perdre le goût des viandes; il craint d'être attiré à l'église par la douceur du chant; il reproche à ses yeux jusqu'au plaisir que leur cause la lumière. Lui qui, pour acquérir du bien, venait de risquer sa vie dans l'université de Milan, lève l'étendard de la pauvreté volontaire qui n'avait point encore eu d'exemple en Afrique. Le plus vain de tous les hommes accepte la qualité de prêtre malgré lui et pleure amèrement la nécessité où il est d'obéir en cela à celui qui a le pouvoir de lui commander. La gloire était une de ses plus grandes passions; il se confesse à tout l'univers, à tous les siècles à venir et

fait un livre pour rendre immortelle la mémoire de ses plus honteux dérèglements.

Que ne peut point notre volonté, Messieurs, lorsque, soutenue de la grâce, il lui plaît de se tourner à un objet et de l'embrasser tout de bon? Quels obstacles, quelles si fortes chaînes peuvent arrêter une personne qui a une véritable envie d'aller à Dieu? Quelles difficultés n'est-elle point capable de surmonter? Qu'y a-t-il de si grand, de si pénible dans les conseils les plus relevés! Qu'ont fait les saints les plus illustres, les plus magnanimes que je n'entreprenne aujourd'hui, dont aujourd'hui même je ne vienne à bout, si je le veux?

Pourquoi prenons-nous plaisir à nous tromper nous-mêmes et à couvrir de vains prétextes la faiblesse et le peu de sincérité de nos bons désirs? — Je voudrais bien devenir meilleur; je ferai pour cela ce que je pourrai. — Et moi je vous dis que, si vous faisiez seulement la dixième partie de ce que vous pouvez en cela, la chose serait faite en moins de vingt-quatre heures. — Je ne saurais me vaincre dans l'occasion, si je suis emporté malgré moi; je fais ce que je ne voudrais pas faire. — Mon Dieu, osons-nous bien dire cela en votre présence! Vous ne pouvez pas vous passer de ce plaisir! Et vous vous en passeriez si facilement, s'il y avait un témoin, si une affaire de conséquence vous appelait ailleurs! Si vous étiez assuré d'avoir une fièvre ardente au retour de cette assemblée, de ce rendez-vous, vous ne songeriez pas seulement à y aller. Si la personne du monde que vous aimez davantage vous priait de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour Dieu, si vous étiez cer-

tain qu'en vous abstenant, ou de boire, ou de jurer, ou de médire, ou de vous venger, vous qui n'êtes qu'un simple gentilhomme, vous deviendrez Pair du royaume avec cent mille livres de rente, trouveriez-vous quel qu'une de ces choses impossibles?

Savez-vous bien quel est le vrai sens de ces paroles que nous avons si souvent en bouche: Je voudrais bien servir Dieu, si je le pouvais? Cela veut dire que je voudrais qu'on pût servir Dieu, contenter les hommes et se satisfaire en même temps. Je voudrais être dévot, c'est-à-dire, je voudrais trouver autant de facilité, autant de plaisir à jeûner, à prier, à lire des livres de piété que j'en trouve au jeu et au théâtre. Je voudrais être saint, si cela se pouvait faire sans peine, sans soin, sans contrainte; je voudrais que ce fût la mode d'être vêtu simplement, que le monde laissât vivre chacun à sa fantaisie, qu'on cassât toutes les assemblées, qu'on ne me donnât plus de sujet de me mettre en mauvaise humeur; je voudrais pouvoir regarder, entendre toutes choses, prendre toutes sortes de libertés sans être touché de rien, ou du moins être forcé à pratiquer tout le bien que je connais, sans qu'il fût en mon pouvoir de m'en défendre. Quelles chimères! Et pouvons-nous dire que c'est sérieusement que nous formons de semblables souhaits? Oserons-nous bien produire cette faible excuse à la mort, lorsque notre Juge nous reprochera notre négligence? J'aurais bien voulu, si j'avais pu? Que dites-vous, si vous aviez pu? Et qu'y avait-il donc d'impossible en la pratique de la piété la plus parfaite? Est-ce qu'il n'y a jamais eu, ni saint, ni sainte de votre

état, de votre tempérament? Cet homme, qui était plongé en toutes sortes de vices, s'en est entièrement retiré; cette femme qui était possédée, pour ainsi dire, de sept démons, dont vous avez tant blâmé la légèreté et la mauvaise conduite, cette femme, dis-je, a changé à vos yeux, en six mois de temps; elle n'a rien laissé à réformer, elle est devenue un modèle de toute vertu; et vous n'avez pu vous défaire d'un seul vice auquel vous aviez de l'attache! Une prédication a fondu ce cœur de bronze, une parole a ouvert, a brisé ce rocher, a transporté cette montagne; et vous, après tant d'instructions, tant de lumières, tant de grâces, vous êtes demeuré endurci et immobile, et vous prétendez que nous n'avez pu faire autrement! Vous auriez bien voulu vous corriger; et moi j'aurais bien voulu aussi vous sauver, et vous savez assez ce que j'ai fait pour cela; mais comment est-ce que le ciel, qui ne peut admettre un seul péché, pourrait souffrir une mauvaise Habitude, c'est-à-dire un amas et une source de péchés?

Oh! chrétienne Compagnie, qu'une âme qui a une véritable envie de se convertir parle bien d'une autre manière. *Domine,* dit-elle avec Saint Paul, *quid me vis facere*? Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Me voici tout prêt à vous obéir et je me sens des forces pour toutes choses. Pourrez-vous bien avaler le calice que le monde vous prépare et comme il me l'a préparé à moi-même, souffrir les persécutions, les risées, les jugements qu'on fera de vous? *Possumus.* Et pourquoi ne le pourrions-nous pas, puisque tant d'autres l'ont pu avec votre grâce? Mais ce n'est rien que de commencer;

il faut persévérer jusqu'au bout. — C'est aussi ce que je prétends, Seigneur, de vous aimer et de vous servir jusqu'à la mort; et qui est-ce qui pourra me détacher de vous, si une fois je suis à vous? *Quis nos separabit a charitate Christi.* Oui, Seigneur, je veux être à vous, je veux arracher ces Habitudes que je n'ai que trop nourries; et je le ferai, quoiqu'il m'en coûte, dussé-je mourir à la peine. Je tenterai du moins ce que tant d'autres ont si heureusement accompli; je verrai si la chose est effectivement impossible et je ne le croirai qu'après que j'aurai mis toutes sortes de moyens en usage pour réussir. Je sais que j'aurai des combats à rendre et des obstacles à vaincre; mais je suis résolu à tout. Je ne prétends ménager, ni parents, ni amis, ni bien, ni honneur, ni santé, ni vie; je tiens pour ennemi quiconque s'oppose à mon dessein et je ne reconnais désormais, ni bien, ni mal sur la terre que ce qui peut, ou me nuire, ou m'aider à servir Dieu. Messieurs, quand on veut le bien de cette manière, on ne trouve plus, ni impuissance, ni faiblesse en soi; on ne trouve plus de difficulté dans les choses même difficiles; les vices, les méchantes inclinations, les plus anciennes habitudes, le monde, le démon, tout fuit, tout disparaît devant une âme ainsi résolue; elle cherche partout les obstacles qu'on lui avait figurés, les ennemis dont on l'avait menacée et elle trouve tous les chemins unis et tous les passages libres. C'est alors qu'elle s'écrie avec le prophète : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis.* Eh! Seigneur, où sont donc ces monstres et ces géants qui devaient s'opposer à nos saints désirs, dont on nous

faisait tant de peur? Ah! que j'aurais été malheureux, si je m'étais laissé effrayer par ces fantômes, si je ne m'étais plus confié en votre grâce que je ne me défiais de mes propres forces! Oh! quel bonheur pour moi de m'être engagé dans une route si large et si belle, qui me conduira si doucement et si sûrement au terme où j'aspire, qui est la félicité éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

LXV^e SERMON

DE

LA CONFESSION

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers par lesquels il doit venir.

(*S. Luc*, c. 3).

Deux erreurs, où nous tombons presque tous, rendent la plupart de nos confessions inutiles : nous nous croyons plus innocents que nous ne sommes ; nous nous croyons vraiment pénitents, quoique nous ne le soyons point du tout.

Nous voici enfin à la veille de notre bonheur. (1) Le Désiré des nations vient à nous et nos cœurs commencent à s'épanouir à l'odeur de ses parfums. Il n'est

(1) Ce sermon dut être prononcé le 24 décembre 1676 d'Angleterre, c'est-à-dire le 3 janvier 1677, IV^e dimanche de l'Avent.

point nécessaire d'observer le ciel pour savoir que l'heure de sa naissance est fort proche ; nous en avons un infaillible présage en cette joie si douce et si pure qui a coutume de la précéder et de se répandre dans l'âme de tous les fidèles. Je ne sais, Messieurs, si vous ne vous êtes jamais appliqués à rechercher la cause d'une si grande allégresse. Il est visible que la foi du Rédempteur, que le souvenir d'un mystère aussi tendre et aussi dévot que celui que nous allons bientôt célébrer en est la première source ; mais je ne doute point qu'elle ne vienne encore de la sainte disposition où la plupart des chrétiens sont en ce temps-ci, de se réconcilier avec Dieu. Comment est-ce que la paix et la consolation du Saint-Esprit ne se répandrait pas sur toute l'Église, en un jour où presque tous ses enfants songent à se purifier par la pénitence, et à arracher de leurs cœurs le péché, cette racine amère de tous les maux et de tous les chagrins de la vie ?

Voilà quelle est ma pensée, chrétiens Auditeurs ; et je vous avoue que dans cette vue je suis monté en chaire aujourd'hui beaucoup plus volontiers qu'à l'ordinaire ! De tous ceux qui m'entendront, me suis-je dit à moi-même, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit dans le dessein d'aller à confesse, ou dès ce soir même, ou demain, ou du moins avant que les fêtes soient passées. Quelle disposition plus avantageuse peut-on souhaiter dans des auditeurs ? Quand est-ce que la parole de Dieu fera du fruit, si elle est stérile dans une conjoncture si favorable ? Mais quel sujet pourrais-je choisir, ou plus agréable, ou plus utile à des personnes qui se pré-

parent pour se confesser que la Confession même ? C'est la voie par laquelle Jésus doit venir à eux, c'est cette voie qu'il m'ordonne de lui préparer et de redresser, s'il est possible : *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.*

Que je m'estimerais heureux, chrétienne Compagnie, si, par l'instruction que je m'en vais faire, je pouvais vous aider à vous approcher dignement au moins une fois du sacrement de pénitence ! Au reste, ce mot d'instruction ne vous doit point rebuter ; je sais que je parle à des personnes qui savent leur catéchisme ; c'est pourquoi je tâcherai de ne rien dire de trop commun ; j'ose me promettre que, si l'on daigne bien m'écouter avec quelque attention, il y aura peu de mes auditeurs qui ne profitent de ce discours et qui ne se confessent ensuite un peu mieux qu'ils ne faisaient. Vierge Sainte, je ne m'engage que dans la confiance que j'ai en votre protection. Je vous la demande humblement au nom de toute cette assemblée : *Ave Maria.*

A entendre les terribles menaces que Dieu fait au pécheur presque dans toutes les pages de l'Écriture, à voir les supplices qu'il tient tout prêts pour nous punir, ce semble, aussitôt que nous aurons commis quelque crime, il n'est personne qui n'ait sujet de croire qu'il est perdu sans ressource, s'il est assez malheureux pour l'offenser. Mais n'est-ce pas une chose bien digne d'admiration, chrétiens Auditeurs, que tandis que le Seigneur tonne, qu'il semble tout prêt à foudroyer d'une part, qu'il allume des brasiers, des étangs de feu pour l'homme rebelle, il lui prépare en même temps un bain

d'un prix infini pour le guérir de tous les maux que sa désobéissance lui pourrait causer?

Lorsque, nonobstant toutes ces menaces, tout cet appareil de terreur, nous venons à tomber dans quelque crime, il ne laisse pas de se trouver auprès de nous pour nous secourir, pour nous relever avec douceur, pour nous laver dans son propre sang! O amour! O miséricorde! O sévérité même pleine de tendresse! Il me semble de voir une bonne mère qui, dans la crainte qu'elle a que son enfant ne se blesse, lui arrache en colère le couteau des mains, lui défend sous de grièves peines de le reprendre. Vous diriez alors qu'elle n'a, ni tendresse, ni amitié; mais si, nonobstant ces précautions, le pauvre enfant vient à se blesser; elle se sent comme frappée elle-même, elle court à lui toute émue; et bien loin d'exécuter ses menaces, elle ne songe qu'à laver la plaie, qu'à la panser, qu'à le consoler lui-même et à essuyer ses larmes. Que serait-ce de nous, chrétiens Auditeurs, si l'on en usait avec nous d'une autre manière, si nous ne recevions le remède de nos offenses de Celui-là même que nous offensons!

Le démon qui n'ignore pas qu'étant fragiles comme nous sommes nous ne pourrions manquer de périr sans ce remède, le démon, dis-je, n'oublie rien, ou pour nous le ravir, ou pour nous le rendre inutile. Il est venu à bout de l'ôter entièrement à ceux qui sont hors de l'Église romaine; il porte nos catholiques à ne s'en servir que rarement; et lorsqu'ils y ont recours, il tâche de le leur tourner en poison par le peu de préparation qu'ils y apportent. C'est un grand malheur sans doute, que

dans le même sacrement qui a été établi pour notre réconciliation nous trouvions le sujet d'une plus grande disgrâce, qu'il nous arrive la même chose qu'à ceux qui se noient en prenant le bain qui leur était ordonné pour leur santé. Mais quelle peut être la source d'un si grand malheur? Ce n'est pas pour l'ordinaire qu'on manque de sincérité; il est peu de pénitents à qui la confusion ferme la bouche au tribunal de la pénitence. Non, si je ne me trompe, c'est plutôt qu'on se flatte et qu'on s'aveugle soi-même; mais il arrive très souvent que nous trompons nos confesseurs, parce que nous sommes trompés les premiers.

Il y a donc deux erreurs où nous tombons presque tous et qui nous rendent la plupart de nos Confessions inutiles. Pour vous obliger à les éviter, chrétiens Auditeurs, il suffit de vous les découvrir; et c'est ce que je tâcherai de faire dans ce discours. La première erreur, c'est que nous nous attribuons beaucoup plus d'innocence que nous n'en avons effectivement; et la seconde, c'est que nous nous flattons d'une pénitence que nous n'avons pas. Nous nous croyons plus innocents que nous ne sommes: voilà le premier point; nous nous croyons vraiment pénitents, quoique nous ne le soyons point du tout: ce sera le second point. C'est tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT

On voit quelquefois des chrétiens qui s'excusent de se confesser souvent, sur ce qu'ils ne trouvent pas de quoi s'accuser à moins qu'ils ne laissent couler un espace de temps considérable après chaque Confession. Et, en effet, il peut arriver qu'après avoir reçu l'absolution du prêtre, on passe quelques jours dans une assez grande innocence par la vertu de la grâce qu'on a reçue dans ce sacrement, laquelle venant ensuite à se ralentir, on retombe dans les mêmes fautes. Si cela est, par cette même raison qu'on n'a rien à dire après quelques jours, il faudrait réitérer souvent la Confession pour n'avoir jamais rien à dire, et pour passer ainsi sa vie dans un parfait éloignement du péché. Mais il est bien plus probable, selon la parole du savant abbé de Celles, que ceux qui ne trouvent point de péchés en eux ne soient dans cette peine que parce qu'il y en a trop : *Revera tales inopes copia fecit.* Ce sont des personnes qui, dans l'examen qu'elles font d'elles-mêmes, ne vont point jusqu'au fond de l'âme, parce que dans ce fond elles entrevoient un amas de corruption qu'elles craignent de découvrir entièrement, de peur qu'une plus grande connaissance ne les oblige à se réformer. C'est pourquoi on se contente de passer légèrement sur ce qu'on a fait depuis le dernier examen ; on ne s'attache qu'aux fautes qu'on peut retrancher sans donner atteinte à certain

plan de vie qu'on s'est tracé à soi-même sur les règles du monde et qu'on n'a pas envie de changer.

Ce plan auquel on ne touche point quand on s'examine renferme mille maximes contraires aux maximes de Jésus-Christ. L'avarice, l'ambition, la vanité, l'amour du plaisir y règlent toutes les actions de la journée, il ne faut rien oublier pour s'enrichir, pour s'élever, pour plaire, pour passer le temps agréablement. Il faut avoir la réputation d'honnête homme, d'homme galant, d'homme de cœur, en quelque sens qu'il plaise au siècle corrompu de prendre ces termes ; il faut paraître dans les assemblées, y briller, y effacer, s'il est possible, le reste du monde ; et pour cela il ne faut rien négliger, il faut se servir de tous les artifices que le monde a coutume de mettre en usage. Enfin il faut tâcher de mener une vie gaie et commode et de goûter toutes les douceurs qu'elle nous présente. Tout cela ne se peut faire, qu'on ne coure mille hasards de pécher, qu'on ne pèche effectivement en mille manières ; tout cela est formellement opposé à la sainteté du christianisme à laquelle chaque chrétien est obligé d'aspirer à proportion de son état. Ce n'est pas là une vie simplement à réformer, mais à changer de fond en comble. Cependant, de peur d'être obligé effectivement de changer de vie ou de réveiller les reproches de la conscience, lesquels troubleraient ensuite tous les divertissements, on ferme les yeux à tous ces désordres, on se persuade que ce n'est rien, que si l'on pèche quelquefois en vivant de la sorte, ce sont des effets de la fragilité plutôt que des occasions où l'on s'en-

gage ; en un mot, que c'est une nécessité de vivre ainsi.

Cela supposé, chrétiens Auditeurs, il ne faut pas s'étonner qu'on ait peu de choses à dire en Confession. Quand on a posé pour principe que c'est une nécessité de vivre comme l'on vit dans le monde, et que pour être chrétien il suffit d'en avoir le nom, je comprends comment c'est qu'on se trouve fort innocent et qu'on est embarrassé, quand il faut aller à confesse. Mais si l'on voulait y procéder avec sincérité, si l'on voulait examiner à fond la vie qu'on mène, voir un peu sur quels principes, sur quelles maximes elle roule, ce qu'elle a de conformité ou d'opposition avec la vie de Jésus-Christ ; si, dis-je, on voulait remuer cette cloaque, percer cet abcès, où il se fait un si grand amas de pourriture, on serait bientôt hors de cet embarras prétendu, pour tomber dans un embarras tout contraire, où nous jetterait la vue d'un nombre presque infini de désordres.

Pour sortir entièrement d'une erreur si dangereuse, il me semble que, quand on se prépare pour se confesser, il n'y aurait qu'à jeter les yeux sur la vie de quelque saint ou de quelque sainte de même condition que nous, car il y en a de toutes les conditions, et à remarquer en combien de choses notre conduite se trouve directement opposée à leur conduite. Comparez-vous un peu, chrétiens Auditeurs, avec quelque personne d'une vertu éminente, et d'une piété exemplaire. Voyez de combien de choses elle fait scrupule, dont vous ne vous confessez pas. Comparez ses prières avec vos prières, ses discours avec les vôtres, ses repas avec vos repas, ses habits avec vos habits, ses occupations avec votre

oisiveté. Si cette personne avait vécu, seulement un jour, de la manière que vous vivez, elle se croirait la plus misérable de toutes les créatures, elle se croirait perdue ; et cependant vous ne vous croyez coupable de rien. Vous êtes chrétien toutefois aussi bien qu'elle, et, par conséquent, vous avez les mêmes obligations.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui sont extrêmement dans le monde qui s'aveuglent ainsi volontairement. Il y a quelquefois des personnes qui se croient elles-mêmes délicates jusqu'au scrupule, qui omettent de s'accuser de leurs principales fautes, parce qu'elles ne peuvent se résoudre à croire que ce sont des fautes. Par exemple, on doit au marchand, on doit aux ouvriers, aux domestiques, on doit à d'autres, desquels on a autrefois, ou emprunté, ou peut-être même usurpé le bien ; et néanmoins on ne veut rien retrancher de la dépense, pour se mettre en état de payer ; ou, quoiqu'on pût payer sur l'heure, on diffère à un autre temps ; on croit que c'est assez d'être dans le dessein de le faire. On se trompe : c'est une injustice manifeste. On s'en doute ; et si l'on n'est pas tout à fait incertain, c'est qu'on est bien aise de l'ignorer. Cependant on met son esprit à la torture pour dire des péchés, où l'on trouve à peine matière d'absolution, et l'on ne dit mot de ces choses qui sont tout à fait essentielles. Il y a des familles entières toutes divisées qui ne veulent point entendre parler de réconciliation. Ce sont, au reste, des gens de bien ; mais ils ont persuadé à leur conscience qu'ils ne sont pas obligés de faire nulle démarche ; qu'on a des raisons de ne se point voir, de se plaindre éternellement

les uns des autres, et de faire savoir ces raisons à toute la terre. On s'en confesse deux fois, trois fois, quatre fois ; mais enfin, comme on sent bien qu'on n'a pas envie de s'amender, on ne s'en confesse plus et on se fait accroire à soi-même qu'il n'y a pas d'obligation de s'en confesser. Combien de personnes, adonnées à la dévotion, sont sujettes à des impatiences, dont elles prétendent se faire un mérite auprès de Dieu ; qui, bien loin de s'accuser du trouble qu'elles causent dans leur maison, veulent faire passer leur chagrin pour un effet de leur vigilance et du soin qu'elles prennent de leurs domestiques. Combien de zélés, sous prétexte d'avoir à cœur la religion et la justice, de ne pouvoir rien souffrir qui ne soit dans l'ordre, sous prétexte de faire des leçons aux faibles et aux ignorants ou de se consoler avec les bons du malheur de ceux qui périssent, s'abandonnent à une cruelle médisance, qu'ils aiment mieux colorer et déguiser de la sorte que de combattre l'inclination qu'ils ont à ce vice ?

Que si ces défauts, quoique grossiers, échappent à ceux qui n'ont pas trop d'envie de les connaître, combien de mouvements intérieurs seront omis dans l'examen de la conscience, si l'on ne s'applique à sonder le cœur pour en découvrir toutes les plaies ? Vous dites que, Dieu merci, vous êtes sans passions. Quoi ! sans amour, sans haine, sans envie, sans nul désir de vengeance, sans aversion ? D'où vient donc ce secret empressement que vous avez de voir je ne sais quelle personne, de lui plaire et de lui faire du bien ? C'est un effet, me direz-vous, de votre amitié. Oui, mais vous

savez bien qu'en toutes ces amitiés prétendues il y a toujours quelque chose d'impur et de sensuel, et, si vous voulez bien nous dire ce qui en est, ce n'est plus amitié mais un amour très dangereux. Que veut dire cette joie que sent votre cœur, lorsqu'il arrive à cet homme quelque petite disgrâce? D'où vient que vous prenez tant de plaisir à voir cette femme humiliée? D'où vient que vous souffrez, que vous êtes à la torture, quand on dit du bien de cet autre? Je veux que cela n'aille pas plus loin ; il est certain que ces sentiments sont contraires à la charité chrétienne.

Que si vous me dites que vous vous êtes examiné sur tous ces points et de la meilleure foi du monde, que vous êtes remonté jusqu'à la source, jusqu'aux motifs de vos actions, que vous êtes descendu jusqu'au fond de votre âme et que vous avez tout dit au confesseur, Dieu en soit loué mille fois. Si vous continuez de vous faire ainsi justice à vous-même, je vous réponds qu'en peu de temps vous tirerez un grand fruit de l'usage de la Confession. Mais après vous être redemandé un compte si exact de ce que vous aviez fait, avez-vous eu le courage de jeter la vue sur ce que vous n'aviez pas fait? Je demande si vous avez eu assez de courage pour cela, parce que je crains que ce ne soit pour vous un abîme, une mer inépuisable. Pour une action que l'on fait et qu'on ne devrait pas faire, il est sûr qu'il y en a cent qu'on devrait faire et qu'on ne fait pas. Avez-vous eu soin que vos sujets, que vos serviteurs ne fissent rien d'injuste sous votre nom et sous votre autorité? Vos domestiques savent-ils ce qu'il faut savoir pour être

sauvés? Prient-ils Dieu, et le matin, et le soir? Observent-ils les jeûnes de l'Église? Se confessent-ils? Sont-ils réservés dans leurs actions et dans leurs paroles? Vous n'en savez rien, me dites-vous. Hé bien, cette ignorance est une matière de Confession. Quand toutes les choses se trouveraient heureusement fort réglées, vous ne laisseriez pas d'être coupable pour ne vous être pas informé de l'état où elles étaient. Si vous n'avez soin de ceux qui sont à votre service, que deviendront-ils, surtout en un pays où ils n'ont, ni évêque, ni curé, ni catéchiste, où ils ne peuvent apprendre les devoirs du christianisme que de vous-même ou de ceux à qui vous en donnerez la charge? Vous n'ignorez pas les obligations que vous avez à l'égard de vos enfants; vous savez que ce n'est pas assez qu'ils soient instruits aux lettres humaines ou aux exercices du corps, mais qu'il faut leur apprendre à connaître Dieu, à le craindre, à l'aimer de tout leur cœur. A qui les confiez-vous, ces enfants? Savez-vous bien qu'ils n'ont nul principe de piété, qu'on ne songe à rien moins qu'à les mettre en voie de salut?

De plus, il y a des occasions où vous êtes obligé de corriger vos frères, de les conseiller charitablement. N'y avez-vous point manqué en quelque rencontre? Le principal usage que vous êtes obligé de faire de votre autorité, de vos biens, de votre prudence, c'est pour empêcher que le Seigneur ne soit offensé. Vous devez, quand il est en votre pouvoir, aller au devant des querelles, les éteindre, réprimer les personnes injustes, violentes, imposer silence aux impies et aux médisants. Vous êtes-vous bien acquitté de tous ces devoirs? Cette demoiselle,

qui écoute si patiemment des discours qui blessent la pudeur chrétienne, cette demoiselle, dis-je, sait bien qu'en le prenant sur un certain ton elle fermerait la bouche à tous ceux qui osent parler de la sorte en sa présence. Si elle ne l'a pas fait, elle a manqué à son devoir, elle s'est rendue coupable de toutes les fautes qu'elle aurait pu empêcher. Vous n'avez point arrêté vos yeux sur ce tableau, vous n'avez point lu ce mauvais livre; ce n'est pas assez : il fallait brûler l'un et l'autre, et ne faire pas difficulté de sacrifier un meuble, de quelque prix qu'il pût être, au salut des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a donné son sang jusqu'à la dernière goutte.

Davantage: quand vous n'auriez point fait de mal depuis votre dernière Confession, il faudrait encore examiner quel bien c'est que vous avez pratiqué, quel usage vous avez fait de votre loisir et de vos biens. C'est un article de foi que vous devez rendre compte à Dieu de toutes vos paroles oiseuses : *Rationem reddet de omni verbo otioso.* Mais, si Dieu est si rigoureux à rechercher vos paroles inutiles, croyez-vous qu'il vous pardonnera vos dépenses inutiles, vos ajustements inutiles, vos actions inutiles, toute votre vie que vous passez toute entière dans une inutile oisiveté ? — Je sers mon prince, me dira quelqu'un, dans un emploi qui m'occupe extrêmement.— Et moi, dira un autre, je rends la justice avec toute sorte d'équité. — Et moi je suis engagé dans un grand trafic que j'exerce de bonne foi. — On peut avoir toutes ces occupations et mener une vie oiseuse et tout-à-fait inutile. Comment cela ? Si c'est la vanité, ou l'ambition

qui vous attache au service de votre maître; si vous n'êtes équitable que parce que vous aimez la gloire ou que vous avez naturellement l'esprit droit; enfin, si le désir du bien est le ressort qui fait aller tout ce commerce, non seulement vous ne faites rien, mais encore vous êtes injuste envers Dieu, qui doit être le but de toutes les pensées des hommes. Tout ce qui ne se rapporte pas à lui manque d'une circonstance essentielle pour être bon. Vous offrez à Dieu, dès le matin, toutes les actions de la journée; voilà qui est bien. Mais cette offrande n'est qu'une routine, qu'un vain compliment, si, dans le fond, ce n'est pas le désir de lui plaire et d'accomplir sa volonté qui vous fait agir, si vous vous recherchez vous-mêmes en toutes vos actions.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'au dernier jugement notre procès ne nous doit être fait que sur nos omissions. Allez, Maudits, dira le Sauveur du monde, allez au feu éternel. — Mais pourquoi, Seigneur? Qu'y a-t-il eu en mes actions de contraire à vos saints commandements? — Ce n'est pas de vos actions que je me plains; mais j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été malade, et vous n'avez pas daigné me visiter; j'ai eu froid, et vous ne m'avez pas revêtu; vous avez mieux aimé jouer l'argent dont vous pouviez m'assister; vous avez mieux aimé le consumer en ornements et en repas inutiles. Voilà quel est le sujet de mes plaintes et de votre condamnation : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare; sitivi, et non dedistis mihi potum : hospes eram, et non collegistis me; nudus, et non cooperuistis me; infirmus et in carcere, et non visitastis me.* Il

faut donc que je dise à mon confesseur, si, pouvant faire l'aumône, je l'ai refusée à une seule personne ; si j'ai négligé les pauvres malades, si j'ai secouru mes frères en quelque nécessité que la Providence les ait réduits. Il le faut, dis-je, si je ne me trompe ; il le faut, ou je ne comprends, ni Jésus-Christ, ni l'Évangile. Ce qui me persuade entièrement que nous nous flattons, pour la plupart, dans l'examen que nous faisons de nos consciences, c'est que, lorsqu'il arrive que Dieu nous touche tout de bon, qu'il nous inspire une véritable résolution de changer de vie, de ne vivre désormais que pour bien mourir, alors, dis-je, il n'est personne qui ne se croie obligé de commencer par faire une Confession générale, et qui, dans cette Confession, ne s'accuse de cent choses dont il n'avait fait nulle mention dans toutes les Confessions précédentes.

Voilà ce que j'avais à vous dire pour vous donner quelque entrée en la connaissance de vous-mêmes. Mais c'est de vous, ô mon Dieu, que nous attendons les véritables lumières dont nous avons besoin pour nous connaître parfaitement. Sans ces lumières, tout ce que je viens de dire ne sera qu'une instruction vaine et infructueuse. J'aurai appris à mes auditeurs à connaître les autres, à les juger, à les censurer, mais nullement à se juger et à se condamner eux-mêmes. Sans ces lumières, nous verrons sans voir, comme vous nous l'avez dit vous-même ; nous verrons assez pour être coupables, mais non pas assez pour reconnaître que nous le sommes. Plutôt que de l'avouer, nous croirons qu'on nous prêche des hyperboles et que la vérité même use d'exa-

gération : en un mot, nous nous ferons toujours plus innocents que nous ne sommes; nous nous croirons même de vrais pénitents, sans avoir souvent nulle raison de le croire. C'est la seconde erreur qui peut rendre nos Confessions inutiles, et que je dois découvrir en la seconde partie.

SECOND POINT

La pénitence intérieure, qui est celle dont il s'agit en ce lieu, consiste en un repentir amer d'avoir péché, joint à une résolution sincère de ne pécher plus. C'est de cette pénitence que Saint Ambroise a bien osé dire cette terrible parole : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* On trouve rarement des personnes qui n'aient jamais perdu l'innocence du baptême; mais cependant le nombre de ceux qui, après l'avoir perdue, font une véritable pénitence est encore beaucoup plus petit; et ce n'est point une imagination, c'est une chose que je sais par ma propre expérience : j'ai plus trouvé de personnes vraiment innocentes que je n'ai trouvé de vrais pénitents : *Plures reperi qui innocentiam servaverint, quam qui recte pœnitentiam egerint.* Or, comment cela serait-il vrai, s'il n'y avait qu'à lire en son livre un acte de contrition et à frapper deux ou trois fois sa poitrine?

Pour le repentir, qui est la première partie de la pénitence, une preuve que la plupart des gens ne savent pas même ce que c'est, c'est qu'on ne craint guère de s'y

exposer. Il n'est rien de si cruel au monde qu'un véritable repentir; il faut avoir une grande force d'esprit pour souffrir ce genre de douleur et n'en être pas accablé. On voit tous les jours des personnes qu'elle porte jusqu'au désespoir. Il faut que ce soit quelque chose de bien amer, puisque Dieu l'accepte à la place des supplices éternels qui sont dûs à nos péchés. C'est pour cela que cette douleur est appelée attrition ou contrition ; parce qu'elle ne blesse pas simplement le cœur; elle le brise, elle le broie en quelque sorte, elle lui fait, pour ainsi dire, autant de plaies qu'il a d'atômes qui le composent. Mais quoique cela soit ainsi, voit-on que l'appréhension d'un si grand mal détourne les chrétiens d'offenser Dieu? Au contraire, ne se détermine-t-on pas, tous les jours à l'offenser par l'espérance de rentrer en grâce par cette voie? Je m'en confesserai, dit-on. Je le crois. S'il n'y avait que cela à faire, je comprends comment c'est que pour contenter une passion on s'exposerait volontiers à toute la honte que peut causer l'aveu du péché. Mais ce n'est pas assez de s'en confesser; il faudra s'en repentir. — Aussi m'en repentirai-je, répliquez-vous. — Vous vous en repentirez, et vous ne laissez pas de le commettre? Dites-moi, chrétiens Auditeurs, hors du péché avez-vous rien fait en votre vie dont vous fussiez bien assurés de vous repentir? La seule crainte du repentir n'est-elle pas le motif le plus fort pour détourner un homme de quelque action que ce puisse être? Comment donc l'assurance que vous avez de souffrir ce même mal vous est-elle un motif d'agir contre votre conscience, si ce n'est, parce que ce n'est pas en effet le même mal, parce

que le repentir que vous avez du péché est d'une autre nature que les autres, qu'il n'a que le nom du véritable repentir.

La deuxième raison que j'ai de croire que cette douleur est feinte ou du moins qu'elle est très faible, c'est la lâcheté avec quoi on se comporte ordinairement, soit à confesser ses péchés, soit à en demander ou à en recevoir la pénitence. Si cette faute nous faisait autant de peine à l'esprit qu'elle a causé de plaisir à la chair, qui est la règle que donne Saint Augustin pour discerner une véritable contrition, non seulement nous n'hésiterions pas à la déclarer, cette faute, mais nous aurions de la peine à la retenir. Balancerions-nous à rejeter un charbon ardent que nous aurions dans le sein ou un aspic qui nous piquerait cruellement? Le même Saint Augustin ressentait sans doute ce véritable regret. Aussi ne se contente-t-il pas de s'accuser en secret des désordres de sa jeunesse ; il les publie hautement, il veut que toute la terre, que toute la postérité sache qu'il a été sujet à cent passions, et surtout à la plus honteuse de toutes les passions, trop heureux si, rendant ainsi la confusion, et publique, et immortelle, il peut se venger lui-même de lui-même, et adoucir un peu la douleur que lui cause le souvenir de ses crimes.

Nous lisons, dans l'*Histoire des Conciles de Tolède*, qu'un évêque de Brague, nommé Potamie, vénérable par son âge, célèbre dans toute l'Espagne par sa vertu et surtout par le zèle avec lequel il s'était déclaré plusieurs fois contre les impudiques, étant tombé lui-même, par une étrange fragilité, en une secrète fornication, il

en fut touché si vivement qu'il ne put jamais s'empêcher de faire éclater sa douleur. Mais quelle occasion prit-il, Dieu du ciel! pour se satisfaire? Messieurs, ce fut en un concile où il présidait lui-même! Ce concile était composé de cinquante évêques, d'un grand nombre d'abbés, de docteurs et d'autres ecclésiastiques. Ce fut en présence d'une si nombreuse et si illustre assemblée que ce grand homme, protecteur public de la chasteté, se prosternant contre terre, confessa son incontinence à haute voix, tout le monde frémissant à ce spectacle et ne pouvant comprendre quel motif si pressant le pouvait porter à essuyer volontairement une si horrible confusion.

Que ne fait-on point, chrétienne Compagnie, pour apaiser une douleur fort aiguë ? Jugez donc, s'il vous plait, qu'elle est la faiblesse de la nôtre. Non seulement on excuse, on déguise, on diminue ses péchés par des expressions faibles et ambiguës ; mais encore, après les avoir à peine avoués, on dispute au confesseur un jeûne de deux ou trois jours, on se défend de faire une aumône, on ne peut consentir à se priver d'une légère satisfaction! Quelle pénitence! Quel repentir est celui-ci ? On en voit quelquefois, de vrais pénitents, se venir jeter aux pieds du prêtre; mais il est bien aisé de les distinguer. Il me semble voir des malades qui ne peuvent plus supporter le mal qui les tue et qui veulent guérir à quelque prix que ce soit. Qu'on perce, qu'on coupe, qu'on brûle ; pourvu qu'on me soulage, il n'importe par quel tourment on mette fin à mon supplice. On est obligé de gronder les autres pour les rendre sensibles à

leurs propres maux ; ceux-ci nous tirent à nous-mêmes les larmes des yeux ; il faut les consoler, au lieu de leur faire des reproches : ils n'ont jamais assez fortement exprimé la malice de leurs péchés ; quelque rigoureuse que soit la peine qu'on leur impose, ils n'en sauraient être satisfaits !

Je comprends, chrétienne Compagnie, comment c'est que Jésus-Christ triomphe et que tous les anges tressaillent de joie à la vue d'un homme qui fait une pareille pénitence. Je comprends comment c'est que Dieu oublie ses dérèglements, qu'il l'embrasse, qu'il le comble de faveurs, qu'il aime cet enfant encore plus tendrement qu'il ne faisait avant sa désobéissance. Mais que ce chrétien insensible lequel, après avoir péché mortellement, a eu le courage de s'endormir entre les bras du démon, qui a pu supporter la haine de Dieu durant un mois, durant plusieurs mois, et attendre froidement que les fêtes fussent venues pour sortir d'un état si funeste et si dangereux ; que cet homme, dis-je, pour m'être venu conter sa vie, comme il ferait une histoire, sans larmes, sans sentiment, ait fait cette admirable pénitence qui chasse les démons, qui fait descendre le Saint-Esprit, qui éteint les flammes de l'enfer, qui force le ciel, qui désarme la colère du Tout-puissant, non, Messieurs, je ne puis me le persuader, et je suis sûr que vous en doutez vous-mêmes.

Ce que j'ai dit du repentir, je le dis encore de la résolution de ne pécher plus. Tout le monde sait qu'elle doit être ferme et sincère ; mais, hélas ! que peu de gens mettent en pratique ce qu'ils savent sur ce point ! Il ne

suffit pas, chrétiens Auditeurs, que la bouche prononce certaine formule qui exprime cette résolution en trois ou quatre paroles ; il faut que le cœur parle et qu'il s'accorde avec la langue. Faisons-y un peu de réflexion, ce soir, lorsque nous nous préparerons pour nous confesser ; tâchons d'entrer dans ce cœur et de découvrir quels sont ses véritables sentiments. Nous trouverons peut-être qu'il ne prend guère de part à tous les bons desseins que nous avons de nous convertir. Vous promettez donc de ne plus vous venger de vos ennemis ; vous promettez de ne plus médire, surtout de certaines personnes de qui vous détractez souvent par un esprit, ou de vengeance, ou d'envie. Vous le promettez, dites-vous ; prenez garde à ce que vous dites ; le cœur ne s'engage point du tout à cela, au contraire, il sent très bien qu'à l'avenir il en usera comme il a fait auparavant. Quel moyen de recevoir une injure sans en tirer la vengeance ? Et de quoi parlerait-on, si l'on ne médisait plus ? Vous vous accusez de vous être trouvé à des divertissements, dans des assemblées où toutes les choses, du moins à votre égard, ne se passent pas dans une aussi grande innocence qu'on nous le veut faire accroire. Vous vous accusez d'y avoir jeté des regards lascifs, d'y avoir entretenu volontairement des pensées impures, d'y avoir vu des objets, d'y avoir entendu des discours qui ont été dans votre âme comme la semence de plusieurs péchés que vous avez commis même dans la solitude. Êtes-vous bien résolu de vous corriger de tout cela ; n'êtes-vous pas tout résolu, au contraire, de passer le carnaval dans ces mêmes divertissements,

dans ces mêmes compagnies où votre faiblesse vous expose à tant de périls d'offenser Dieu ? Vous ne jeûnâtes pas hier ; il n'y a point eu de quatre temps pour vous. Vous dites que vous vous amenderez ; mais pourquoi le dites-vous ? Vous n'observâtes pas le dernier carême, et vous savez bien que vous trouverez un prétexte pour ne faire pas celui qui vient ; il y a déjà plusieurs années que vous en usez de la sorte, et vous n'êtes point tout à fait résolu de changer sitôt. Vous promettez de vous corriger de vos emportements, de vos blasphèmes ; mais, de bonne foi, croyez-vous que cette promesse ait un autre effet que celle que vous aviez faite à la dernière Confession ? N'êtes-vous pas tout persuadé que, la première fois que vous reviendrez, vous aurez encore ces mêmes péchés à dire ?

Je ne m'étonne pas, chrétiens Auditeurs, que de toutes les résolutions qu'on fait dans la vie, il n'y en ait aucune dont on se ressouvienne moins que de celles qu'on fait quand on se confesse. C'est que, dans la vérité, quand on se confesse on ne fait nulle résolution. Au contraire, on est très résolu de vivre comme on a fait jusqu'alors ; et, quoiqu'on dise, on ne doute pas que les choses ne doivent toujours aller de même. De là vient qu'à la première occasion qui se présentera, et peut-être se présentera-t-elle deux jours après, non seulement on sera vaincu, mais on ne daignera pas même combattre, on ne délibèrera pas pour se rendre. Si l'on avait conçu un véritable désir de s'amender, on se garderait bien d'aller de plein gré chercher le péril où l'on n'ignore pas qu'il se rencontre. Dans les occasions qu'on

n'aurait pas recherchées, on se ressouviendrait du propos qu'on a formé ; la crainte d'irriter Dieu par une si grande perfidie combattrait en notre cœur l'attrait au péché ; on consentirait du moins plus difficilement qu'on ne faisait autrefois. Et ne dites pas qu'on est fragile, qu'il est impossible de résister aux tentations ; car je connais cent personnes qui, après s'être plaint dix et vingt ans de leur impuissance et de leur fragilité, ont fait enfin une résolution de ne plus offenser Dieu qu'elles n'ont jamais violée depuis, que j'ose assurer qu'elles ne violeront jamais.

Mais qu'est-il nécessaire de chercher si loin des preuves de notre peu de sincérité dans le propos que nous faisons de changer de vie, puisque, dans le temps même qu'on fait ce propos, on est encore bien souvent dans le désordre dont on s'accuse. Vous avez chez vous une personne dont tout le monde est scandalisé ; vous êtes dans une maison où vous avez une occasion prochaine d'offenser Dieu : vous dites que vous êtes dans le dessein d'ôter ce scandale, de sortir de ce péril, mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait avant que de venir à confesse ? Comment osez-vous paraître aux yeux de votre juge sans lui donner cette preuve de votre repentir ? Comment osez-vous dire que vous ne retomberez plus dans le crime après vous être confessé, puisque vous ne le quittez pas même pour vous confesser ? N'était-il pas plus à propos, n'y avait-il pas plus de bienséance de commencer par vous réconcilier avec votre ennemi, par restituer cet argent qui n'est pas à vous, par réparer le tort que vous avez fait à la réputation

de votre frère? Pourquoi voulez-vous attendre après la Confession de vous acquitter de ces obligations indispensables? Voulez-vous que je vous le dise? C'est parce que vous avez une volonté secrète de ne rien faire de tout cela. Sans doute, il était plus naturel de détruire avant toutes choses l'ouvrage d'iniquité. Mais il vous plaît encore, cet ouvrage, et vous ne pouvez vous déterminer à le détruire; le cœur espère qu'il subsistera, s'il peut le sauver seulement jusqu'après la Confession.

Voyez, Mesdames, en quel état Magdeleine se jeta aux pieds du Fils de Dieu, lorsqu'elle se fut résolue à la pénitence. Elle se garda bien d'y porter les mêmes ajustements qui avaient rendu sa vertu suspecte à toute la ville de Jérusalem; elle y parut toute négligée, toute échevelée; elle n'aurait *pas* osé se montrer à Jésus-Christ en l'état où elle avait été vue jusqu'alors; elle aurait été bien ridicule, bien extravagante de le faire; ce n'aurait pas été un fort bon moyen de faire oublier son luxe et sa vanité passée que de l'aller étaler aux yeux du Sauveur. Mais combien d'hommes et de femmes tomberont demain dans une faute toute semblable à celle qu'ils auraient condamnée en cette sainte pénitente. C'est se tromper soi-même, Messieurs, de penser qu'on nous doive remettre des péchés que nous aimons, où nous avons encore quelque attache; c'est se moquer de Dieu que de lui faire une promesse à quoi l'on manque dans le temps même qu'on la fait. *Irrisor est*, dit Saint Isidore, *et non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet.*

Pour la conclusion et pour le fruit de ce discours, vous me demanderez peut-être par quel moyen on peut

exciter en son cœur, et ce regret d'avoir péché, et cette résolution de ne pécher plus ? D'où vient, me direz-vous, que nous sommes si insensibles en une occasion où nous devrions mourir de douleur ? Saint Chrysostôme dit que le péché est l'unique mal qu'on puisse guérir avec des larmes ; on peut dire encore que c'est l'unique mal qui mérite d'être pleuré. D'où vient donc qu'il est l'unique qu'on ne pleure point ? Est-il possible qu'on sache bien toutes les raisons qu'on a de s'en affliger ? Oui, chrétienne Compagnie, on les sait ; mais on ne les comprend pas. Ce petit enfant sait bien qu'il a perdu son père, que la mort vient de le lui enlever ; il ne laisse pas de jouer toutefois et de rire dans le plus grand deuil de sa famille, parce que le pauvre enfant ne connaît pas la perte qu'il vient de faire. Cet aîné, en qui l'âge a déjà mûri la raison, ne peut pas s'en consoler. Toutes les fois que nous commettons ce péché mortel, nous nous faisons à peu près autant de mal que s'en fit Saint Pierre en renonçant Jésus-Christ, que s'en était fait Magdeleine en s'attachant trop au monde. Les larmes de ce grand pénitent ne tarirent point jusqu'à sa mort, quoiqu'il ne pût pas douter du pardon qu'il avait reçu ; et nous, qui ne savons, ni si l'on nous a pardonné, ni si l'on nous pardonnera jamais, nous ne sommes nullement touchés de nos désordres ! Ceux qui sont en cette disposition ont peut-être besoin d'un plus grand remède que je ne le puis donner en si peu de temps. Je vous dirai néanmoins que ceux qui sont en cette disposition, après avoir pris un temps raisonnable pour examiner leur conscience, en doivent prendre un

beaucoup plus long pour demander instamment à Dieu la grâce de sentir leur mal. Il faut que, par la considération de cette Majesté infinie qu'ils ont osé outrager, par la considération de Jésus-Christ crucifié pour leur amour, à la vue du paradis auquel ils ont renoncé, de l'enfer qu'on leur prépare, ils tâchent d'exciter en leur cœur cette véritable componction, sans quoi il n'y a point de grâce pour eux.

Que si toutes les considérations de la grandeur, de la bonté, de la justice de Dieu ne sont pas capables de les émouvoir, qu'ils éprouvent un peu si la vue de leur propre dureté ne pourrait point les attendrir. Malheureux que je suis ! Ai-je donc perdu la raison et le sentiment en perdant la grâce ? Rien ne me touche, ni amour, ni crainte, ni bienfaits, ni châtiments ? N'est-ce point que j'ai mis le comble à mes infidélités et que le Seigneur m'abandonne ? Un ver de terre a osé se lever contre le Créateur de l'univers, et il ne saurait se repentir de sa félonie ? J'ai méprisé, j'ai outragé mille fois Celui qui m'a donné la vie, Celui qui m'a donné sa vie pour moi, et je n'ai point d'horreur d'une ingratitude si énorme ? Je me vois sur le bord de l'enfer, je puis mourir dans l'état funeste où je me trouve, et je ne tremble pas, et je ne meurs pas de crainte ! Je ne faisais pas ces réflexions dans le temps que j'offensais Dieu, et quand je les aurais faites, la passion était si forte alors qu'on n'aurait pas dû trouver si étrange si je n'y eusse pas été sensible. Mais, à cette heure, c'est de sens froid que j'envisage ces vérités, et elles ne font nulle impression sur mon esprit ! Qu'y a-t-il donc, ô mon aimable

Rédempteur ? Suis-je perdu sans ressource ? Mon Dieu, n'y aurait-il plus de miséricorde pour moi ? Serait-il bien possible que vous m'eussiez rejeté pour toujours ? Hélas ! que deviendrai-je si vous me délaissez de la sorte ?

Ces mêmes motifs nous peuvent encore aider à former un propos sincère d'amendement. On peut aussi s'y exciter par la juste crainte que nous devons avoir de pousser à bout la patience de notre Juge, et de nous fermer par la première rechute tout retour à la clémence.

Mais ce qui doit avoir, ce me semble, plus de force que tout cela, du moins sur les cœurs qui ne sont pas entièrement endurcis, c'est la facilité étonnante avec laquelle nous voyons que Dieu nous fait grâce après tant de perfidies. *Tu fornicata es cum amatoribus multis*, nous dit-il par la bouche du prophète Jérémie : Ame chrétienne, tu m'as offensé cruellement, et non pas une seule fois, mais cent, mais mille, mais deux mille fois. *Leva oculos tuos in directum, et vide ubinam prostituta sis* : Jette les yeux sur ta vie passée : à peine trouveras-tu une année, un jour ou même une heure d'innocence. Tu n'as eu égard, ni à temps, ni à lieu ; tu as péché même aux jours destinés à mon service, et jusque dans les temples où je faisais ma demeure. *Posuisti terram in fornicationibus tuis, et in malitiis tuis.* Tu as abusé de toutes mes créatures ; tu m'as débauché mes serviteurs, tu les a corrompus par tes scandales. *Quamobrem prohibitæ sunt stellæ pluviarum et serotinus imber non fuit* : Pour t'obliger à rentrer dans ton devoir, je t'ai envoyé des afflictions, j'ai rendu ton travail inutile, j'ai

confondu tes desseins ; tout cela n'a servi de rien. *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere.* Bien loin d'avoir honte de tes désordres, tu t'en es glorifiée devant les hommes ; je n'ai pu même t'obliger à en rougir en ma présence. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus.* Retourne toutefois, pauvre égarée ; me voici tout prêt à te recevoir. *Saltem amodo voca me Pater tuus.* N'est-il pas temps que tu reviennes enfin à moi ? Ne sais-tu pas que je suis ton Père ? Pourquoi veux-tu l'ignorer, quoique tu reçoives de moi chaque jour, et la vie, et tous les biens de la vie ?

Voilà, Messieurs, de quelle manière en use avec nous le Créateur du ciel et de la terre, au lieu de nous mépriser, de nous détruire, de nous damner, comme il en a damné tant d'autres bien plus innocents et moins opiniâtres que nous ne sommes. Il nous a attendus jusqu'aujourd'hui, et le voilà qui nous presse lui-même amoureusement de lui demander pardon, *saltem amodo* ; au moins à ces fêtes, que tous les chrétiens songent à me donner quelque marque de leur piété ; à ces fêtes que tout le monde se réconcilie, que les plus durs sont touchés par le souvenir de ma naissance, appelle-moi ton Père ; je me laisserai fléchir par un nom si tendre, je viendrai à toi, je te reconnaîtrai pour mon fils, *saltem amodo voca me Pater tuus.*

Non, Seigneur, je ne suis pas digne d'être compté parmi vos enfants ; c'est beaucoup que vous daigniez bien me recevoir au nombre de vos serviteurs. Mais je jure aujourd'hui, en présence de tout le ciel que j'ai irrité, que vous n'aurez jamais de serviteur plus fidèle.

C'est trop abuser d'une miséricorde si excessive ; il n'y a plus moyen de vous résister, ô mon Dieu ; je confesse que toute ma dureté ne saurait tenir plus longtemps contre une tendresse si paternelle. Que vous êtes bon, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir dans mon péché, quoiqu'il semblât que j'eusse dessein de vous y forcer par mon audace et par mon obstination ! Que je vous suis obligé de ce que vous me rappelez encore une fois ! Mais combien vous dois-je savoir plus de gré de ce que vous me rappelez enfin, pour ne vous abandonner jamais plus ! Je vous l'ai promis cent fois, mon bon Maître, et cent fois j'ai manqué à ma promesse. Mais je ne l'ai jamais promis comme je le fais présentement, et je sens bien que désormais je vais vous être fidèle. Ce désir que j'ai non seulement d'éviter le péché, mais toutes les occasions et les apparences mêmes du péché ; ce dégoût où je me trouve de tout ce qui m'a charmé autrefois ; ce courage que vous m'inspirez pour déclarer une guerre immortelle à mes passions ; cet amour de la retraite, de la prière, de la mortification que votre amour commence à produire en mon cœur ; tout cela sont des grâces qui me répondent en quelque sorte de ma constance. Réjouissez-vous hardiment, Esprits bienheureux ; non, ce n'est point ici une fausse joie que je vous donne. Je ne suis plus ce que j'ai été, et si vous daignez bien m'assister de vos prières, je serai éternellement ce que je suis.

Si vous êtes dans cette disposition, chrétiens Auditeurs, allez, à la bonne heure, allez vous plonger dans le sang de Jésus-Christ ; allez reprendre dans ce bain

sacré une beauté qui doit ravir les anges et vous gagner le cœur de Dieu même. Allez, pleins de foi, de douleur et de confiance, vous prosterner aux pieds du prêtre, ouvrez-lui votre conscience avec humilité et avec courage. Acceptez avec joie la pénitence qu'il voudra vous imposer; forcez-le de vous en donner une qui ait un peu plus de proportion avec vos péchés et avec votre douleur, et ne doutez pas que l'absolution que vous recevrez ensuite ne soit ratifiée dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

LXVI^e SERMON

DE

LA MISÉRICORDE DE DIEU

ENVERS LE PÉCHEUR

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.

(*S. Math.*, c. 21).

Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence : il court après lui dans sa fuite ; à son retour il vient au-devant de lui.

C'est un sentiment assez commun parmi les maîtres de l'éloquence chrétienne, que les prédicateurs ne doivent parler qu'avec réserve de la Miséricorde de Dieu, de peur que les pécheurs, qui ne sont déjà que trop disposés à user de délai et de remise, ne prennent occasion

de ce discours de différer encore davantage leur pénitence. Ce n'est pas qu'on ne sache très bien qu'il n'est rien de plus déraisonnable que de se déterminer à déplaire à Dieu, parce qu'il est bon. On sait d'ailleurs qu'il n'est point de pécheur plus désespéré que celui qui pèche sur l'espérance qu'on lui fera grâce, et que se servir de la pensée de la Miséricorde comme d'un motif pour persévérer dans le mal, c'est, à vrai dire, se fermer tout retour à cette même Miséricorde. On le sait, chrétiens Auditeurs ; mais comme il est mal aisé de le bien faire entendre à tout le monde, on craint de scandaliser les faibles en leur parlant d'une chose qu'ils n'entendent pas ; on craint de les porter à offenser Dieu, en leur représentant sa facilité à pardonner nos offenses.

Mais quoi, Seigneur, serons-nous donc muets sur la plus aimable de vos divines perfections? Ne dirons-nous rien de cette Miséricorde dont toute la terre est remplie, selon ce mot de David : *Misericordia Domini plena est terra* ? Cette Miséricorde paraît en tout ce que vous avez fait et en tout ce que vous faites ; elle est elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* Et elle sera la seule qu'il ne nous sera pas permis de louer ! Elle nous prévient, elle nous accompagne partout, nous en sommes tout environnés ; c'est à elle que nous devons tout ce que nous sommes ; c'est d'elle que nous attendons tout ce que nous espérons : et nous ne la ferons pas connaître à tout l'univers, et nous n'oserons pas même en parler ! Non, chrétienne Compagnie, je ne puis m'empêcher de vous dire mes pensées sur ce sujet. Je ne saurais retenir

l'admiration que me cause cette bonté infinie ; et puisque notre évangile me donne occasion de vous en entretenir, je suis résolu de me satisfaire. Bien loin de hasarder quelque chose, en m'attachant à ce dessein, j'ai sujet de m'en promettre beaucoup de fruit. Je parlerai de la Miséricorde à des personnes, ou qui l'ont déjà obtenue, ou qui la demandent actuellement, ou, du moins, qui songent tout de bon à la demander. Or, pour toutes ces sortes de personnes, rien ne peut être plus utile, plus édifiant que ce discours que je m'en vais commencer. Aidez-moi, divin Esprit, à étaler les richesses de cet amour infini que vous avez pour les pécheurs. Je vous demande cette grâce au nom de Marie qui est votre Épouse et leur Avocate : *Ave Maria.*

Le péché est comme une route perdue par laquelle, en s'éloignant de la loi de Dieu, l'homme s'éloigne en même temps de Dieu même, et s'en éloigne jusqu'à une distance infinie. La pénitence est comme un sentier tout opposé, par où l'on tâche de revenir de ce funeste égarement. Dans la première de ces deux voies, le pécheur est un insensé qui court après de chétives créatures dont il fait plus d'état que du Créateur ; dans la seconde, c'est un malheureux qui, s'étant aperçu de sa folie, voudrait bien, s'il était possible, la réparer. Il est certain que, dans sa fuite, il mérite les plus rigoureux châtiments, parce qu'elle est extrêmement outrageuse à Dieu, et que, même à son retour, il est indigne de la Miséricorde qu'il demande, parce qu'il a péché avec une malice extrême et contre une Majesté infinie. De sorte

que, si le Seigneur n'était infiniment bon, le plus doux traitement à quoi j'aurais sujet de m'attendre, ce serait d'être abandonné à moi-même, quand je me retire, et d'être rejeté, lorsque je reviens. Mais admirez l'amour de ce bon Pasteur, de ce bon Maître ! Il n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence. Bien davantage : soit que nous nous éloignions ou que nous cherchions à nous rapprocher, nous le trouvons toujours en notre chemin ; ou il nous poursuit, si nous le fuyons, ou il se présente lui-même, si nous le cherchons. C'est, Messieurs, ce que j'ai dessein de vous faire voir dans les deux parties de ce discours. Je veux vous montrer avec quelle bonté notre Dieu en use avec le pécheur, en quelque disposition qu'il le trouve : comment, dans sa fuite, il court après lui ; ce sera le premier point ; comment, à son retour, il vient au devant de lui ; ce sera le second. C'est tout ce que j'ai à dire.

PREMIER POINT

Dans la séparation qui se fait de l'âme d'avec Dieu par le péché, nulle langue ne peut exprimer, nul esprit ne peut comprendre quelle est la perte que nous faisons, puisque nous perdons l'amitié de Dieu, puisque nous perdons Dieu même. Cependant, c'est merveille de voir avec quelle indifférence on fait cette perte du plus grand de tous les biens. Cela ne me surprend guère ; c'est que nous ne savons ce que nous faisons ; nous ne

connaissons presque pas Dieu ; et la passion étouffe en nous le peu de connaissance que nous en avons. Ce qui m'étonne, c'est que Dieu à qui notre néant est parfaitement connu, qui ne fait nulle perte effective, lorsque nous nous séparons de lui, que Dieu, dis-je, témoigne, à cette séparation, une si grande douleur, et qu'il s'empresse si fort pour nous faire revenir. Et ceci, Messieurs, n'est point une rêverie ; c'est de l'Évangile, c'est de Jésus-Christ lui-même que nous l'apprenons. Voulez-vous savoir, Ame chrétienne, quels sont les sentiments du Sauveur du monde toutes les fois que vous perdez la grâce de Dieu ? Il en est affligé jusqu'au fond de l'âme ; il en est aussi troublé qu'un pauvre pasteur qui a perdu une de ses brebis ; autant qu'une pauvre femme qui, n'ayant que dix pièces d'or en tout son bien, s'aperçoit qu'une de ces pièces lui manque. Voilà les deux comparaisons dont le Fils de Dieu se sert, pour nous faire entendre le regret qu'il a de nous perdre.

Représentez-vous donc, s'il vous plait, la désolation d'un pauvre berger dont la brebis s'est égarée. On n'entend dans toutes les campagnes voisines que la voix de ce malheureux, lequel ayant abandonné le gros du du troupeau, court dans les bois et sur les collines, brosse (1) à travers les halliers et les buissons, en se lamentant et criant de toute sa force, et ne pouvant se résoudre à se retirer qu'il n'ait retrouvé sa brebis et qu'il ne l'ait ramenée à la bergerie. Voilà ce qu'a fait le

(1) Terme de chasse peu usité dans le discours. Il signifie : Parcourir, soit à pied, soit à cheval, les endroits les plus épais d'un bois.

Fils de Dieu, dit Saint Cyrille, lorsque les hommes s'étant soustraits par leur désobéissance à la conduite de leur Créateur, il est descendu sur la terre et n'a épargné, ni soins, ni fatigues pour nous rétablir dans l'état duquel nous étions déchus. C'est ce qu'il fait encore tous les jours pour ceux qui s'éloignent de lui par le péché ; il les suit, pour ainsi dire, à la trace, ne cessant de les rappeler qu'il ne les ait remis en voie de salut. Et certes, s'il n'en usait pas de la sorte, vous savez que ce serait fait de nous après le premier péché mortel : il nous serait impossible d'en revenir. Il faut que ce soit lui qui fasse toutes les avances, qu'il nous présente sa grâce, qu'il nous poursuive, qu'il nous invite à avoir pitié de nous-mêmes, sans quoi nous ne songerions jamais à lui demander Miséricorde.

C'est pour cette raison que David disait à Dieu : Seigneur, je me suis égaré comme une brebis perdue ; ayez la bonté de chercher votre serviteur. *Erravi sicut ovis quæ periit : quære servum tuum.* Cette prière paraît d'abord assez incivile ; c'est au serviteur à chercher son maître dont il a perdu les bonnes grâces, et non pas au maître à chercher le serviteur qui lui a été infidèle. Mais nous sommes si malheureux qu'après avoir fait tant de chemin en fort peu de temps pour nous égarer, nous ne saurions faire un seul pas pour nous remettre dans la voie, et, si notre Dieu n'a la bonté de courir après nous pour nous arrêter dans notre fuite, nous fuirons éternellement et ne retournerons jamais à son service.

Mais admirez, s'il vous plait, le zèle et l'amour de ce bon Maître. Nous n'avons pas plus tôt perdu son amitié,

en l'offensant, que, tout alarmé de ce malheur qui nous est pourtant arrivé par notre faute, il se met à nous poursuivre avec des cris qui nous marquent admirablement bien l'émotion de son cœur. Cette conscience qui se trouble, tout d'un coup éclate en mille plaintes, en mille reproches. Cette conscience n'est pas la voix du démon, puisqu'elle nous porte au bien ; ce n'est pas notre propre voix, puisqu'elle parle malgré nous et contre nous. Il faut donc que ce soit la voix de Dieu. Et c'est pour cela que tout ce qu'elle dit est comme infaillible, que ce sont comme autant de lois sur lesquelles nous serons jugés. Que ne vous dit-elle point, cette voix secrète ? Si Dieu avait quelque grand intérêt à vous conserver ; si, en vous perdant, il avait, pour ainsi dire, perdu la moitié de son royaume, serait-il, ou plus prompt à vous rappeler, ou plus assidu à vous représenter le péril extrême où vous êtes, ou plus souple pour s'insinuer dans votre cœur, ou plus constant à rechercher votre amitié ? N'est-il pas vrai qu'il ne cesse de vous mettre devant les yeux tout ce qui est capable de vous toucher : l'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ses bienfaits, ses récompenses, sa justice, son amour, sa Miséricorde ? N'est-il pas vrai qu'il vous poursuit en tout temps et en tous lieux, au sermon, à la messe, dans la solitude, au milieu même des assemblées ; qu'il se trouve partout, que partout il renouvelle ses gémissements et ses plaintes ? N'est-il pas vrai qu'il prend occasion de tout ce qui se présente à vous, ou d'édifiant, ou de terrible, pour vous parler de réconciliation. Êtes-vous malade ? Le voilà à votre chevet, pour vous faire ressouvenir

qu'il peut, et vous rendre la santé, et vous ôter aussi la vie, mais que vous courez encore un plus grand péril, par le péché dont votre âme est mortellement blessée, que par la fièvre qui consume votre corps. Si quelque accident trouble le cours de vos affaires, si quelque disgrâce vous est arrivée, il se trouve incontinent auprès de vous, pour vous faire entendre que la source de tous vos maux est en vous-mêmes et que vous ne serez jamais heureux que vous ne retourniez à lui, qui est la source de tous les biens. Enfin, il me semble qu'il ne prend point de relâche et qu'il ne vous donne point de trêve.

Mon Dieu, vous est-il donc si important de recouvrer ce serviteur inutile ? Est-ce que vous ne sauriez vous passer de moi ? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaise volonté et à mon sens réprouvé, en seriez-vous pour cela plus malheureux ? Pour une âme perdue n'en pourriez-vous pas créer dix mille que vous sanctifieriez et que vous attacheriez à votre service par des nœuds indissolubles ?

Cette ardeur avec laquelle il nous poursuit est sans doute un effet d'une très grande Miséricorde. Mais la douceur dont ce zèle est accompagné marque une bonté encore plus admirable. Nonobstant le désir extrême qu'il a de nous faire revenir, il n'use jamais de violence, il n'emploie pour cela que les voies de la douceur. Je ne vois nul pécheur, en toute l'histoire de l'Évangile, qui ait été invité à la pénitence autrement que par des caresses et par des bienfaits. Il attira Saint Mathieu, Zachée et les autres publicains, en s'invitant lui-même

à manger chez eux, et témoignant qu'il ne les fuyait point, comme faisaient les Pharisiens, qui les regardaient comme des infâmes. Il toucha Magdeleine, non point en lui permettant de l'aborder toute décriée qu'elle était, mais en disant du bien d'elle et prenant sa défense en toutes rencontres. Un autre aurait ordonné qu'on observât contre la femme adultère la loi qui la condamnait à la mort. Jésus-Christ, au contraire, la sauva par un miracle : il obligea les juges et les accusateurs de se retirer, et, la voyant toute seule : Femme, lui dit-il, personne ne vous a donc condamnée ? — Non, Seigneur. — Allez : je ne vous condamnerai pas non plus ; ne retombez plus dans votre péché. Il ne fit point rougir la Samaritaine en lui disant d'abord ce qu'il savait de sa vie scandaleuse ; il l'engagea adroitement à commencer elle-même sa confession ; après quoi il s'insinua peu à peu si avant dans son esprit qu'elle lui avoua tout, qu'elle le reconnut pour ce qu'il était et le fit connaître à toute la ville de Samarie. Que ne fit-il point pour gagner Judas ? Il fit tout, hors de le confondre et de le traiter durement. Il lui dit qu'il savait son crime ; mais il le lui dit de telle sorte qu'il le pût comprendre sans que les autres s'en aperçussent ; il lui lava les pieds, il les lui essuya, il se laissa baiser à ce perfide, il ne le traita, ni d'apostat, ni de traître ; il l'appela son ami et ensuite, par son nom, pour marque de familiarité et de tendresse. Pour porter Saint Pierre à la pénitence, il se contenta de le regarder ; et ce ne fut point d'un œil terrible qu'il le regarda, ce fut un regard plein de douceur et d'amour. Enfin, pour vaincre l'opiniâtreté de Saint Thomas, il lui prit lui-

même la main et la porta dans la plaie de son côté.

Si, lorsque Dieu nous veut convertir, il travaillait pour ses propres intérêts, je ne m'étonnerais pas qu'il en usât avec tant de modération et tant de bonté. Mais il est admirable que, son zèle n'ayant pour but que de nous retirer de la mort et de l'enfer, il garde tant de mesures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la sorte. Quand un père voit son fils qui se noie ou qui est en danger d'être enveloppé dans un incendie, il ne considère pas si c'est par le pieds ou par la main, si c'est par les habits ou par les cheveux qu'il le saisit pour le tirer de ce péril; il croit qu'il aura beaucoup fait, s'il peut lui sauver la vie, quand même il le blesserait un peu. Mais notre Dieu a égard à notre faiblesse, même dans ces pressantes occasions. Il étudie notre humeur, nos inclinations, nos passions mêmes, et nos mauvaises habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qu'il nous fera le moins de peine. A cet homme qui aime l'argent il offre les trésors du ciel, il le fait ressouvenir de l'extrême pauvreté où il se doit trouver en l'autre vie, s'il n'y envoie, par les mains des pauvres, ce qu'il possède en celle-ci. Il propose à ce voluptueux les délices et la tranquillité d'une vie pure et éloignée de toutes sortes de crimes. A cette personne, qui est fort sensible aux plus légères douleurs, il lui met les supplices des damnés devant les yeux. A cette autre, qui a du cœur et de l'amitié, il lui représente tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il fait encore pour elle.

David avait enlevé la femme d'Urie et, de plus, il avait fait mourir le mari. Voilà deux grands crimes,

surtout pour un homme extrêmement éclairé et favorisé de Dieu. Dieu lui envoie Nathan pour l'obliger à se reconnaître ; car le pauvre prince ne songeait nullement à la pénitence. Que fera-t-on pour le réveiller de cet assoupissement et pour lui donner une grande horreur du péché. David aimait beaucoup l'équité et par conséquent il avait une grande horreur du vice contraire : il faut donc lui représenter sa faute comme l'action la plus injuste qui ait jamais été faite et, de peur qu'on ne lui fasse trop de peine, si on va lui dire ouvertement en quoi consiste son injustice, Dieu veut que le prophète lui expose son crime sous une espèce de parabole, feignant qu'un de ses sujets fort riche en troupeaux avait ravi à son voisin la seule brebis qu'il avait, laquelle faisait tout son plaisir et tout son trésor, afin que David s'étant condamné lui-même à la mort, comme il le fit en la personne de ce riche injuste, il n'eût pas de peine à connaître qu'il était coupable et digne de châtiment.

Je suis assuré, Messieurs, que si nous faisions un peu de réflexion sur ce qui se passe en nous-mêmes, sur ce qui s'y est passé autrefois, lorsqu'il nous a retirés du désordre ou d'une vie tiède et imparfaite ; si vous vouliez un peu examiner les moyens dont il s'est servi pour vous vaincre ; avec quelle douceur il vous a disposés à la pénitence ; comme insensiblement il vous a adouci l'exercice de la vertu ; comme, sans effort et sans bruit, il s'est rendu le maître de tous vos désirs ; comme il a profité de vos petites adversités ; comme il s'est même servi de vos défauts et de vos passions pour vous engager à son service : je suis assuré que vous remar-

queriez que tout ce que j'ai dit vous est arrivé, et peut-être quelque chose encore de plus aimable que tout ce que je vous pourrais dire.

Que si vous n'avez pas fait de réflexion à la douceur admirable dont il a usé pour vous attirer à lui, vous ne pouvez pas ne vous être point aperçu de sa constance. Nous ne pouvons nier que nous ne l'ayons pour la plupart étrangement exercée. Vous avez été longtemps que vous ne daigniez pas même écouter Dieu. Ensuite vous avez délibéré longtemps, si vous deviez vous rendre à ses pressantes et amoureuses sollicitations. Lorsque vous avez été persuadé que le meilleur parti pour vous était de vous donner tout à lui, combien a-t-il fallu qu'il livrât encore de combats à votre cœur pour l'obliger de suivre les lumières de votre esprit ? Combien de termes pris les uns après les autres ? Combien de paroles données et trahies ? Combien d'engagements violés ? Combien d'années d'obstination et de rechutes, avant que vous vous soyez rendus de bonne foi et pour toujours ?

Mon Dieu, votre amour s'est trouvé à l'épreuve de cette longue et outrageuse résistance. Tout cela n'a pas été capable de vous refroidir. Vous avez continué de me poursuivre, de m'appeler, de me solliciter, de m'aimer. Que sait-on, vous êtes-vous dit à vous même, que sait-on, si ce cœur ne se laissera point fléchir après avoir été longtemps inflexible ? Je vois bien que ce ne sera pas si tôt ; qu'il ne me tiendra non plus la parole qu'il me donne aujourd'hui que celle qu'il me donna il y a six mois ; qu'après ce délai il en demandera encore un autre ; que ce demain, où il me renvoie, ne reviendra

peut-être *pas* de plusieurs années. Mais peut-être aussi que, si je ne me lasse pas de le suivre, il se lassera enfin de me fuir. Je voudrais bien que, dès ce moment, il fût tout à moi; mais j'aime encore mieux l'attendre longtemps que de le désespérer pour toujours.

Voilà quel est l'amour que notre Dieu a pour les pécheurs. Rien de plus pressant, rien de plus doux, rien de plus constant que les instances qu'il leur fait pour les retirer du malheur où ils se sont précipités. Quand, après avoir examiné avec attention ce zèle infatigable et plein de tendresse, je jette les yeux sur ce même pécheur qui en est l'objet; je vous avoue, Messieurs, que je tombe dans un étonnement dont je ne puis revenir. David, considérant notre bassesse et l'opposant en son esprit à la Majesté infinie de Dieu, s'écriait: Hélas! Seigneur, qu'est-ce que c'est que l'homme, que vous daigniez bien vous en ressouvenir? *Quid est homo, quod memor es ejus?* Mais voici bien un autre sujet d'admiration! Dieu se ressouvient de l'homme, lorsque l'homme l'a entièrement oublié! Bien davantage: il semble oublier tout le reste, pour ne se ressouvenir que de cet ingrat; il laisse les nonante-neuf brebis dans le désert, et court après celle qui s'est égarée, aimant mieux exposer tout le troupeau que d'abandonner cette malheureuse! Il nous aime, tout pécheurs que nous sommes, c'est-à-dire, quoique nous le haïssions et, ce qui est encore plus admirable, quoiqu'il haïsse infiniment nos péchés!

Oui, Messieurs, Dieu hait naturellement le péché; et l'âme qui en est souillée est quelque chose de si affreux

à ses yeux, qu'un chien pourri, c'est la comparaison de Saint Augustin, qu'un chien pourri fait infiniment moins d'horreur aux personnes les plus délicates : *Quam tolerabilius canis putridus fœtet hominibus quam anima peccatrix Deo!* Jugez donc quelle doit être la force de son amour, puisqu'il veut vaincre une si grande aversion. Cela me fait ressouvenir de ces amants insensés que l'on dit avoir déterré eux-mêmes les corps à demi-corrompus des personnes qu'ils avaient aimées et s'être attachés à ces cadavres infects et défigurés, avec les mêmes emportements que si elles eussent été vivantes, la passion étouffant en eux l'horreur que nous avons tous naturellement de cette corruption. Toutes ces idées de cadavre et de pourriture expriment si imparfaitement l'état hideux d'une âme qui est en péché mortel que ce n'est qu'à regret que j'use de ces faibles comparaisons. Et cependant Dieu ne laisse pas de l'aimer en cet état, de lui tendre les bras, de lui présenter le baiser de paix, de courir après elle, comme après la beauté du monde la plus parfaite!

Quem persequeris, Rex Israel, disait autrefois David à Saül; et nous le pouvons bien dire à Dieu, au sujet de l'amour qu'il nous témoigne : *Quem persequeris? Canem mortuum persequeris.* Après qui courez-vous, Roi d'Israël, Roi du ciel et de la terre? Vous courez après un chien mort qui, bien loin de mériter vos empressements, n'est pas même digne de votre colère et ne peut que vous causer de l'horreur? Mais nous, chrétiens Auditeurs, qui est-ce que nous fuyons? A quoi pensons-nous de mépriser Dieu, de nous moquer de son amour, d'exercer

si longtemps sa patience, de refuser son amitié qu'il nous offre et qu'il nous presse de recevoir? Nous croyons que cette voix secrète que nous entendons au fond du cœur, qui nous invite à la pénitence, qui nous représente avec tant de douceur et tant de force le danger où nous sommes de périr éternellement; nous croyons, dis-je, que cette voix est la voix de Dieu, et nous n'en faisons point de cas, et nous osons bien la faire taire! Quoi! nous n'appréhendons point de rebuter cette Majesté infinie! Nous ne nous ressouvenons point, ni de ce qu'il est, ni de ce que nous sommes! Nous ne sommes point effrayés de voir le Maître de l'univers, après avoir été offensé cent fois, venir lui-même à notre porte rechercher notre amitié! Nous le laissons frapper, nous le faisons attendre depuis si longtemps, sans daigner lui ouvrir ou lui répondre! Que dois-je admirer ici davantage, ô mon Dieu, ou votre patience, ou notre opiniâtreté; ou votre amour, ou la dureté de notre cœur? Quelle sera la confusion de cette âme ingrate et audacieuse, si jamais vous lui ouvrez bien les yeux? Osera-t-elle paraître en votre présence, après vous avoir traité de la sorte? Mais quand nous aurions la hardiesse de nous présenter devant lui, voudrait-il bien nous recevoir, après avoir été rejeté d'une manière si indigne?

Oui, Messieurs, il ne laisse pas de recevoir le pécheur, lorsqu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à son devoir. Je dis bien davantage : le même amour qui porte Dieu à courir après lui dans sa fuite l'engage à aller au-devant de lui à son retour. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Quand je dis que Dieu va au-devant du pécheur qui retourne à lui par la pénitence, je ne veux dire autre chose, chrétienne Compagnie, si ce n'est qu'il pardonne les plus grands crimes avec une facilité incroyable. Il les pardonne promptement, il les pardonne avec joie, il les pardonne de bonne foi et sans réserve, il fait même de nouvelles grâces au lieu de punir. Je m'en vais toucher en passant chacun de ces points.

Sur sa promptitude à pardonner, je remarque qu'il traite le pécheur d'une manière opposée à celle dont il en a été traité lui-même. Le pécheur l'a laissé frapper longtemps, il l'a laissé gémir, crier à la porte de son cœur. Il serait bien juste que Dieu se ressouvînt de ces rebuts et qu'il laissât le pénitent soupirer et se morfondre à son tour. Mais non, il ne peut se résoudre à en user de la sorte. Dès que j'ai avoué mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas même toujours cet aveu ; à peine ai-je conçu le désir de rentrer en grâce que j'y suis reçu sur l'heure, sans caution, sans assurance pour l'avenir, quoique j'aie cent fois manqué de parole et que ce soit tous les jours à recommencer. Il semble que notre Dieu se laisse aveugler par le désir qu'il a de se réconcilier avec nous ; il aime mieux s'exposer à une infidélité, qu'il a si souvent éprouvée, que de différer un moment sa grâce pour prendre ses sûretés ; en un mot, Saint Augustin dit qu'il

est dans une plus grande impatience de pardonner au pécheur que n'est le pécheur de recevoir le pardon. *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Mon Dieu, que vous nous avez bien fait entendre cette vérité dans la parabole de l'enfant prodigue !

L'enfant prodigue était un jeune libertin, qui avait traité son père de la manière du monde la plus indigne. Il l'avait contraint de faire le partage de tous ses biens et de lui donner la part qu'il avait droit d'y prétendre. Ensuite, il était sorti de la maison paternelle et était allé pour passer ses jours dans une région si reculée qu'il était visible que son intention était alors de ne revenir jamais : *Abiit in regionem longinquam.* Je n'oserais vous dire la vie infâme et scandaleuse qu'il mena dans ce pays étranger; il y consuma tout son bien en des débauches honteuses; et une famine horrible étant survenue, il se vit réduit à garder les pourceaux, souhaitant tous les jours d'apaiser sa faim avec du gland; mais il le souhaitait inutilement, personne ne lui en voulait donner. Une si grande disgrâce le fit revenir à lui. Il se ressouvint de l'abondance où il avait vécu, lorsqu'il s'était tenu dans son devoir. Combien, dit-il en lui-même, combien mon père a-t-il de personnes à son service, lesquelles ne manquent de rien, qui ont même toutes choses avec abondance, pendant que je meurs ici de faim ! Il faut que je me résolve à l'aller trouver et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; mais recevez-moi dans votre maison en qualité de serviteur et traitez-

moi comme les autres qui sont à vos gages. *Jam non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il n'est rien de plus juste que cette histoire pour exprimer les égarements du pécheur, les maux que ses désordres lui attirent, la condition vile et honteuse où il se réduit, le peu de satisfaction qu'il trouve dans les plaisirs sensuels, comm*ent* il en est toujours affamé, comm*ent* il est plus charnel et plus misérable que les bêtes, comm*ent*, après bien des chutes et des rechutes, étant enfin touché de Dieu, il commence à envier l'innocence et la tranquillité des gens de biens, à se dégoûter de sa vie déréglée et à concevoir le désir de mettre fin, par quelque voie que ce puisse être, à son malheur et à ses désordres.

Voilà donc ce jeune homme qui part pour s'en retourner, mais qui part dans un équipage bien différent de celui auquel il était venu, non seulement à pied et sans argent, mais à demi-nu, faible, exténué, tout *poudreux* (1), tout couvert d'ordures. Comment croyez-vous qu'ayant mangé, comme il a fait, le bien de son père en toutes sortes de débauches, il doive être reçu à son arrivée? Il était encore bien loin, dit l'Évangile, lorsque son père l'ayant aperçu dans le pitoyable état où il était, il se sentit ému de compassion; et, sans attendre qu'il vînt se jeter à ses pieds, il court promptement au-devant de lui, il se jette lui-même sur son cou, il l'embrasse, il le baise, il pleure sur lui, pendant que ce pauvre malheureux lui fait le compliment qu'il avait prémédité. Ce

(1) Texte original : *Tout crasseux...*

compliment était fort court, mais cependant le bon père ne lui donne pas le loisir de l'achever. C'est assez, c'est trop de la moitié de ce qu'il avait à dire : *Cito, cito proferte stolam primam, et induite illam.* Vite, vite, qu'on m'apporte le plus bel habit de ma garde-robe et qu'on l'en revête ; qu'on amène le veau gras, qu'on le tue, et qu'il ne se parle aujourd'hui que de joie et de bonne chère, parce que ce pauvre enfant était mort et il est ressuscité ; je l'avais perdu, et voilà que je le retrouve : *Mortuus erat, et revixit, perierat et inventus est.* Messieurs, je sais ce que c'est que la tendresse d'un père ; je sais qu'il est malaisé de l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se réveille bientôt, lorsqu'un enfant se soumet et qu'il reconnaît sa faute. Mais cependant il est de certaines fautes, si considérables et si importantes, qu'on ne les pardonne qu'avec peine. Un autre père, quelque facile, quelque tendre qu'il eût été, aurait non seulement attendu chez soi ce prodigue, mais il aurait du moins fait semblant d'être en colère ; il aurait dissimulé son empressement, il ne l'aurait reçu qu'à la prière de ses amis, il lui aurait fait des leçons et des reproches en le recevant, et la prudence aurait, ce semble, demandé qu'il en usât de la sorte. Mais notre Dieu, représenté par ce père dont nous parlons, a trop d'amour pour pouvoir le dissimuler un seul moment.

L'impatience où il est de voir son fils au même état où il était autrefois ne lui permet pas de garder toutes ces mesures. *Cito, cito,* vite, vite. On ne saurait en cette occasion le servir assez promptement à son gré ; il s'en faut beaucoup que le fils ne souhaite son rétablissement

avec autant d'ardeur que le père le désire : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.* Voilà, Messieurs, comment c'est que Jésus-Christ a voulu dépeindre lui-même la facilité et la promptitude avec quoi il reçoit les plus grands pécheurs à pénitence.

Pour la joie que cette même pénitence lui cause, il semble qu'il ait manqué, et de symbole, et de termes pour l'exprimer. Quelle serait la joie d'une mère à qui la mort aurait enlevé son enfant, si, dans le plus fort de sa douleur, on lui remettait ce cher enfant entre les bras, plein de vie et de santé ? Voilà, à peu près, qu'elle est la joie que Dieu ressent à notre conversion ; *Mortuus erat et revixit* ; c'est comme s'il était mort et ensuite ressuscité. Je ne dis rien du régal qui fut fait à l'enfant prodigue, de la musique, des danses, de la bonne chair où toute la journée se passa. Mais rien ne me touche comme ce transport du bon Pasteur, lorsqu'ayant trouvé sa brebis, il s'en revient triomphant et, ne pouvant contenir toute sa joie, il appelle tous ses amis et tous ses voisins et les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem, quæ perierat.* Réjouissez-vous avec moi, car j'ai recouvré la brebis que j'avais perdue. Ne dirait-on pas, Messieurs, que notre Dieu a fait quelque grande conquête, qu'il est devenu maître d'un nouveau royaume ? Ce n'est qu'une pauvre âme qui se retire du désordre, et il veut que tous les anges l'en félicitent, qu'on en fasse fête dans le paradis, et, ce qui semble incroyable et plein d'une exagération excessive, il témoigne être plus satisfait du repentir de cette âme pécheresse que la persévérance de

quatre-vingt-dix-neuf (1) personnes justes qui n'ont rien jamais fait dont elles aient sujet de se repentir.

Nous aurions de la peine à croire toutes ces choses, si tous les jours nous n'en avions des preuves sensibles à la conversion des chrétiens les plus déréglés. Ce ne devraient être que larmes, que deuil, qu'amertume; et cependant, ce n'est qu'allégresse, ce n'est que douceur et que consolation. Dieu y fait d'abord au pécheur un festin délicieux qui lui fait oublier toutes les voluptés passées. Si la douleur y fait quelquefois verser des larmes, Ames pénitentes, je vous prends à témoin que dans la plus grande joie du monde il n'est rien de plus agréable que ces pleurs. Avez-vous jamais eu une plus belle journée que celle où vous avez déchargé votre conscience du pesant fardeau qui l'accablait, où vous avez dit un adieu éternel au péché et à toutes les créatures qui vous y tenaient assujetties?

J'ai dit, en troisième lieu, que Dieu pardonnait entièrement et sans réserve. En effet, il perd jusqu'au souvenir des plus grands outrages, il n'en tire nulle vengeance. Lorsque le bon Pasteur a retrouvé la brebis, il ne la maltraite point, dit Saint Grégoire de Nysse, il ne l'oblige point, en la poursuivant à grands coups, de retourner au troupeau ; au contraire, il la prend sur les épaules, il lui épargne la fatigue du chemin et la remet doucement avec les autres. Je vous fis déjà remarquer, il y a quelque temps, de quelle manière le Sauveur du monde en avait usé envers Saint Pierre et tous les

(1) Texte original : *Nonante-neuf...*

autres disciples qui lui avaient été infidèles à sa Passion. Il leur avait prédit à tous leur lâcheté ; mais il ne la reprocha à aucun d'eux, il ne laissa pas de les voir, de les instruire, de les caresser après la Résurrection. Saint Pierre, qui l'avait renoncé, ne laissa pas d'être le premier des apôtres et le chef visible de toute l'Église ; on peut dire qu'il n'en fut pas moins saint pour avoir été pécheur. Non, chrétiens Auditeurs, notre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offensé fort cruellement, quelque paix, quelque réconciliation qui se fasse ; quoique, au dehors, les choses se rétablissent assez bien ; quoiqu'on ait envie de pardonner de bonne foi et qu'on fasse des efforts sur soi-même pour cela ; cependant on a bien de la peine à revenir à cette même tendresse, à cette même confiance ; malgré qu'on en ait, il reste au fond de l'âme je ne sais quelle amertume qui se fait sentir de temps en temps, lorsqu'on se ressouvient de ce que l'on nous a fait. Notre bon Maître n'est point sujet à cette faiblesse. Je voudrais que tous les pécheurs, qui se repentent de leurs désordres, puissent voir dans son cœur les sentiments qu'il a pour eux, comm*ent* il n'y reste nul ressentiment, nulle aigreur ; avec quelle sincérité il leur pardonne, avec quelle franchise il leur remet toute la peine qu'il pourrait leur imposer.

Il ne s'en tient pas là ; il ne se contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres que nous avions perdu en perdant sa grâce ; mais il nous rend, et cette grâce, et ces mérites, avec un notable accroissement ; il nous met dans un état plus

avantageux que celui duquel nous étions déchus. De là vient cette ferveur des pénitents, laquelle, comme l'a observé le grand Saint Grégoire, surpasse souvent celle des âmes les plus innocentes. *Sæpe ferventiores pœnitentes innocentibus.* C'est dans cette vue que le Saint-Esprit a dit ces belles paroles de l'âme pénitente sous la figure de Jérusalem : *Consolamini, consolamini, populo meus ; loquimini ad cor Jerusalem : completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius ; suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.* Consolez-vous, mon Peuple, et faites entendre à Jérusalem les sujets qu'elle a de se réjouir : il est vrai que sa malice était arrivée à son comble ; mais tous ces péchés lui ont été remis et, pour toute vengeance, elle a reçu le double des biens qu'elle possédait auparavant : *Suscepit de manu Dei duplicia pro omnibus peccatis suis.*

Après cela, je ne m'étonne point que, durant l'espace de trente ans, Magdeleine n'ait cessé de pleurer ses dérèglements, quoiqu'elle ne pût pas douter qu'ils ne lui eussent été pardonnés. Je ne m'étonne point que Saint Pierre ait été inconsolable, jusqu'à la mort, d'avoir manqué de fidélité à Jésus-Christ, quelque assurance qu'il eût de la rémission de son crime. Peut-on se ressouvenir qu'on a offensé un si bon Maître, sans avoir le cœur percé de douleur et sans concevoir une haine mortelle contre soi-même ? Peut-on penser qu'on l'a outragé de sens froid, sans nulle raison, ayant, au contraire, mille raisons de l'aimer ; qu'on a si longtemps abusé de ses biens, de sa patience, de son amour, sans mourir de regret et de repentir ?

Mais tout cela vous a été pardonné. Le Seigneur vous a donné sa parole qu'il ne s'en souviendra jamais : bien loin d'en avoir du ressentiment, il vous aime encore plus qu'il ne faisait avant votre chute. Et c'est cela même qui aigrit et qui redouble ma douleur, d'avoir si cruellement offensé un Dieu qui me pardonne si facilement, si parfaitement, qui me rend le bien pour le mal et toutes sortes de biens pour toutes sortes de maux ! Se peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudes qu'il a si tôt oubliées, que je me pardonne des perfidies dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même pressé de recevoir le pardon ; enfin, que je me console de l'avoir haï si longtemps, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faisait avant que je l'eusse jamais offensé ? Mon Dieu, que vous vous vengez cruellement, ce me semble, en ne prenant nulle vengeance de tant d'infidélités ! Que votre Miséricorde me paraît bien plus sévère que ne le pouvait être votre justice ! A quel bourreau auriez-vous pu me livrer, qui m'eût été plus cruel que le déplaisir que je sens d'avoir choqué cette infinie Miséricorde ? Combien cette excessive bonté me rend-elle haïssable à moi-même, qui n'ai rien oublié pour m'attirer votre colère, pour pousser à bout votre patience ? Faut-il, ô mon Dieu, que je vous aie traité si indignement, vous qui ne me traitez pas pour cela avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite passée !

Que vous êtes dur, Pécheur, qui que vous soyez, qu'une si grande facilité ne touche point, qu'elle n'attire point à la pénitence ! Mais que vous êtes déraisonnable,

si elle vous porte à commettre de nouveaux crimes ! C'est une inhumanité qu'on ne peut souffrir, de prendre avantage de la faiblesse d'un homme pour le maltraiter, de le frapper parce qu'il ne peut pas se défendre. Mais que doit-on dire de ceux qui offensent Dieu, parcequ'il ne veut pas nous punir, parce que nous savons qu'il nous chérit, et qu'il appréhende de nous perdre ! On a raison d'espérer beaucoup d'une si grande Miséricorde ; mais malheur à ceux qui s'en défient, en quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur obstination, quelque énormes que soient leurs péchés, quelque grand qu'en soit le nombre, quand il ne resterait plus qu'un moment de temps, quand on n'aurait plus qu'un souffle de vie. Mais malheur, et double malheur, à ceux qui diffèrent d'y recourir, parce qu'elle les attend avec patience ; qui ne veulent pas se hâter de lui demander grâce, parce qu'elle est toujours prête de l'accorder ; qui sont méchants, parce que Dieu est bon ; qui pèchent facilement, parce qu'il pardonne facilement ; qui se déterminent à lui déplaire, parce que ce n'est qu'avec peine qu'il se résout à les châtier !

Comment est-ce que la Miséricorde sauverait des gens à qui elle est un motif de persévérer dans le crime, à qui elle est une occasion de se damner ? La Miséricorde nous doit sauver, il est vrai ; mais est-ce par le péché ou par la pénitence qu'elle le doit faire ? Elle sauve ceux qui veulent en profiter, mais sauvera-t-elle ceux qui n'en profitent pas, ceux qui en abusent, ceux qui se la changent en un poison mortel, par le mauvais

usage qu'ils en font? Elle doit défendre le pécheur du désespoir, j'en conviens : mais il est certain qu'il n'est point de pécheur plus désespéré que celui qu'elle porte à l'impénitence.

Seigneur, consommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette Miséricorde infinie. Ne permettez pas qu'elle nous devienne funeste ou qu'elle nous soit inutile. Ne souffrez pas que nous nous perdions dans cette source de salut. Faites que l'amour infini que vous avez pour le pécheur l'oblige à haïr le péché d'une haine en quelque sorte infinie, qu'elle l'oblige à vous aimer constamment en ce monde, afin qu'il vous aime éternellement en l'autre. *Amen.*

LXVII^e SERMON [1]

DE

LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

Quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là me tiendra lieu de frère, de sœur et de mère.

(*S. Math.*, c. 12).

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bienheureux dans le ciel et notre Soumission nous rend bienheureux dès cette vie.

Quoique l'Évangile, en nous invitant à vouloir tout ce que Dieu veut de nous, semble insinuer qu'il est en

(1) Prêché en 1677, peu avant le jour des morts. Voir III^e sermon, exorde.

notre liberté de nous assujettir ou de nous soustraire à la conduite de la Providence : il est vrai toutefois qu'il faut obéir de gré ou de force, et que la volonté du Seigneur s'exécute également à l'égard de ceux qui lui résistent et de ceux qui s'y soumettent : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet,* nous dit Isaïe : Mes desseins subsisteront et votre rébellion n'empêchera pas que mes ordres ne s'accomplissent ; si vous n'agréez pas ce que j'ordonne, je ferai malgré vous ce qu'il me plait et vous serez entraînés, lorsque vous refuserez de suivre. Que prétend donc le Fils de Dieu, lorsqu'il nous exhorte à faire la volonté de son Père, puisqu'elle se fait toujours nécessairement et qu'il n'est nullement au pouvoir de l'homme de s'y opposer? Il veut nous engager à porter de bonne grâce un joug que nous ne saurions secouer. Il veut nous porter à aimer nos chaînes, afin qu'elles en soient plus légères, et qu'il ait lieu de récompenser notre obéissance. De sorte que, quand on nous prêche la conformité au bon plaisir de notre Maitre ou que nous délibérons en nous-mêmes si nous devons nous abandonner entièrement à sa divine Providence, savez-vous bien de quoi il s'agit, Messieurs? Il s'agit de savoir si, dans la nécessité où nous sommes d'en passer par où il lui plaît, il vaut mieux se faire un mérite auprès de lui d'une Soumission indispensable que de s'attirer sa colère par une résistance inutile ; s'il vaut mieux que notre cœur soit dans la loi de Dieu, comme parle le Prophète, ou qu'il gémisse sous cette loi ; s'il vaut mieux s'y attacher comme des serviteurs zélés et des amis complaisants ou y être liés comme des

esclaves : en un mot, s'il vaut mieux faire la volonté du Seigneur en la manière qu'elle se fait au ciel, comme nous le demandons tous les jours en l'Oraison dominicale, ou bien comme elle s'accomplit dans les enfers. Je suis assuré que de tous ceux qui m'entendent nul n'hésitera entre deux partis si inégaux ; et ainsi c'est pour vous confirmer dans vos sentiments, plutôt que pour vous en inspirer de nouveaux, que je m'en vais vous exhorter à préférer une Soumission libre et amoureuse à l'obéissance forcée et involontaire. La Sainte Vierge, dont la vie a été un exercice continuel de cette vertu, nous obtiendra les lumières dont nous avons besoin pour en découvrir les avantages. Demandons-lui cette grâce avec confiance. *Ave Maria.*

Si tous les hommes se conduisaient par les lumières de la raison, il est certain qu'entre leurs volontés et celle de Dieu il y aurait toujours une conformité très parfaite. Car se peut-il faire qu'il y ait au monde une personne assez déraisonnable pour nier qu'il est juste que Dieu soit le maître et que tout plie sous les ordres de sa Providence ? Lorsque ses désirs se trouvent opposés à nos désirs, est-il quelqu'un qui osât soutenir que c'est au Seigneur à céder et à se régler selon nos caprices ? La folie des hommes est-elle jamais allée jusqu'à penser que deux volontés contraires puissent être également droites, et, supposé que l'une des deux soit nécessairement déréglée, qui fut jamais si présomptueux que de croire que c'est la volonté de Dieu qui s'égare et qui doit être réformée sur notre aveugle et

inconstante volonté ? Tout le monde est donc persuadé qu'il faut que l'homme obéisse et qu'il trouve bon tou ce qui vient de la part de son Créateur. *Justum est subditum esse Deo,* disait le malheureux Antiochus : il est juste que l'homme soit soumis à Dieu. D'où vient donc que nonobstant cette persuasion on a tant de peine à se soumettre ? D'où vient qu'on se plaint, qu'on s'afflige, qu'on se désespère, lorsqu'il arrive quelque chose qui n'est pas conforme à nos désirs ? Ce n'est pas que les dispositions de Dieu nous paraissent injustes ; non, nous avons trop de lumières pour former un jugement si faux et si ridicule ; mais c'est que nous croyons qu'elles ne nous sont pas avantageuses. C'est pourquoi on ne les condamne pas, ces dispositions saintes, mais on ne peut se résoudre à les aimer ; ce n'est pas la raison, c'est le cœur qui se révolte. En un mot, on calme l'esprit assez aisément ; toute la peine est de réduire la volonté. Mais pourra-t-on refuser de la soumettre cette volonté et de la soumettre même avec plaisir, si je vous fais voir que celle de Dieu nous est aussi favorable, en toutes choses, qu'elle est équitable en elle-même ; si je prouve qu'il n'est pas moins de notre intérêt que de notre devoir de nous assujettir ?

Je m'en vais vous en convaincre, Messieurs ; et pour cela je n'ai que deux raisons à vous proposer, dont la première est tirée de la volonté même de Dieu, et la deuxième de notre Soumission. Je dis que nous avons intérêt à nous soumettre parfaitement à ce que Dieu veut, parce que sa volonté ne tend qu'à nous rendre éternellement bienheureux dans le ciel : c'est le pre-

mier point; en second lieu, parce que notre Soumission nous rend bienheureux dès cette vie : c'est le second.

PREMIER POINT

Je suppose d'abord une vérité des mieux établies et des plus consolantes qui nous aient jamais été révélées : c'est que, à la réserve du péché, rien ne nous arrive ici-bas que parce que Dieu le veut; c'est lui qui donne les richesses et c'est lui qui envoie la pauvreté; si vous êtes malade, Dieu est la cause de votre maladie; si vous avez recouvré la santé, c'est lui qui vous l'a rendue; si vous vivez, c'est uniquement à lui que vous devez ce grand bien; et lorsque la mort viendra terminer votre vie, ce sera de sa main que vous en recevrez le coup mortel : *Bona et mala*, dit l'Ecclésiastique, *vita et mors*, *et paupertas et honestas a Deo sunt.*

Les libertins, qui attribuent au hasard la plupart des événements de la vie, sont des aveugles qui font pitié à quiconque s'applique un peu à rechercher les causes des effets les plus imprévus. Pour les rendre muets sur ce point je ne veux que l'exemple de Saül. Vous savez que ce prince fut élu roi par le sort, qui de toutes les élections est celle où la raison et la volonté humaine ont moins de part. Le sort fut jeté premièrement sur les douze tribus; et celle de Benjamin l'emporta. On le jeta ensuite sur les familles de cette tribu; la famille de Metri fut la bienheureuse. On vint aux particuliers qui composaient cette famille; et le sort tomba sur Saül qui

en était, et que son air et sa taille rendait plus digne du trône que nul autre des Israëlites. On ne manqua pas de s'écrier d'abord. Quel hasard! Quelle fortune! Et cependant il y eut si peu de hasard à tout cela que Saül avait déjà été sacré par le prophète Samuël, sept jours avant qu'on s'assemblât pour l'élection. Tout ceci ne fut qu'une cérémonie par laquelle Dieu voulut déclarer à tout son peuple le choix qu'il avait fait de cet homme : *Sortes mittuntur in sinum*, dit le Sage, *sed a Domino temperantur*. C'est bien souvent un enfant qui met les billets dans le pan de sa robe et qui les tire à l'aveugle et sans savoir ce qu'il fait ; mais c'est le Seigneur qui conduit sa main selon qu'il le juge plus à propos pour faire sortir tel prince ou tel magistrat qu'il lui plaît : *Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur.*

Mais lorsque les méchants nous persécutent avec injustice, devons-nous encore alors nous en prendre à Dieu et l'accuser du mal que nous endurons? Oui, chrétiens Auditeurs, vous devez l'en accuser uniquement. Il n'est pas la cause du péché que fait votre ennemi en vous maltraitant ; mais il est la cause du mal que cet homme vous fait souffrir en péchant. Cet homme injuste est comme un torrent qui du haut d'un rocher vient fondre sur une vaste campagne ; ce n'est pas le laboureur qui donne à ce torrent rapide le mouvement qui l'emporte ; mais c'est le laboureur qui, tantôt rompant une digue, tantôt comblant un fossé ou élevant une chaussée, fait entrer ces eaux dans un champ plutôt qu'en un autre, soit qu'il prétende engraisser ce champ ou le désoler par cette voie ; ou, si vous

aimez mieux, ce méchant homme est entre les mains de Dieu comme un poison entre les mains d'un opérateur habile : ce n'est pas l'opérateur qui a donné à cette herbe ou à ce minéral la vertu maligne qui leur est propre ; mais c'est lui qui les a mêlés dans ce breuvage qu'il vous présente, soit qu'il ait dessein de vous donner la mort ou, comme il se peut faire, de vous guérir. Ainsi ce n'est pas Dieu qui a inspiré à votre ennemi la mauvaise volonté qu'il a de vous nuire ; mais c'est lui qui lui en a donné le pouvoir, c'est lui qui a détourné sur vous la malice de cette personne, qui a disposé les choses de telle sorte qu'elle s'est trouvée en état de troubler votre repos, qu'elle l'a troublé effectivement. Le Seigneur a bien voulu que vous tombassiez en ce piège, puisqu'il ne l'a pas empêché, puisqu'il a même prêté la main à ceux qui vous le tendaient ; c'est lui qui vous a livré à eux sans défense et qui a conduit, pour ainsi dire, tous les coups qu'ils vous ont portés : *Prorsus ad Deum tuum*, dit Saint Augustin, *refer flagellum tuum*. N'en doutez nullement, si vous recevez quelque plaie, c'est Dieu lui-même qui vous a blessé. Quand toutes les créatures se ligueraient contre vous, si le Créateur ne le voulait pas, s'il ne se joignait à elles, s'il ne leur donnait, et la force, et les moyens d'exécuter leurs mauvais desseins, elles n'en viendront jamais à bout : *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper*, disait le Sauveur du monde à Pilate. Nous pouvons dire le même, et aux démons, et aux hommes, et aux choses mêmes qui sont privées de raison et de sentiment. Non, vous ne m'affligeriez pas, vous ne m'incommoderiez pas

comme vous faites, si Dieu ne l'avait ainsi ordonné. C'est lui qui vous envoie avec pouvoir de me tenter et de me faire souffrir : *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper.*

Si de temps en temps nous méditions un peu cet article de notre créance, il n'en faudrait pas davantage pour étouffer tous nos murmures dans toutes les pertes, dans tous les malheurs qui nous arrivent. *Dominus dedit, Dominus abstulit.* C'est le Seigneur qui m'avait donné ces biens, c'est lui-même qui me les a ôtés; ce n'est, ni cette partie, ni ce juge, ni ce voleur qui m'a ruiné ; ce n'est point cette femme qui m'a noirci par ses médisances ; si cet enfant est mort, ce n'est, ni pour avoir été maltraité, ni pour avoir été mal servi : c'est Dieu, à qui toutes ces choses appartenaient, qui n'a pas voulu que j'en jouisse plus longtemps : *Dominus dedit, Dominus abstulit.*

C'est donc une vérité de foi, que Dieu fait tout le mal dont on se plaint dans le monde. Je passe plus avant : je dis non seulement qu'il le fait, mais encore qu'il le fait avec raison, puisque tout ce qui se passe ici bas à notre égard est un effet de sa Providence, c'est-à-dire, de la sagesse divine appliquée à nous gouverner. De cette proposition il est aisé de conclure que tout ce qui nous arrive est infailliblement pour notre avantage; et voici comment je le prouve.

C'est un principe de morale, dont tout le monde convient, que tout gouvernement juste et réglé a pour sa fin le bonheur de ceux qui y sont soumis. Or de tous les gouvernements, il n'en est point de plus réglé que celui

que Dieu exerce sur nous par sa Providence, qui ne tend qu'à nous rendre bienheureux. D'ailleurs la foi nous enseigne que cette Providence est universelle, c'est-à-dire, que tout ce qu'il y a dans l'univers, tout ce qui s'y fait par la volonté absolue ou par la permission de Dieu, tout cela se rapporte au bon gouvernement des hommes, et par conséquent il se rapporte à leur bonheur.

De sorte que nous ne pouvons douter que tous les maux que Dieu nous envoie, de quelque nature qu'ils puissent être, nous ne pouvons douter, dis-je, qu'ils ne nous soient très utiles, sans soupçonner Dieu même, ou de tyrannie, ou d'imprudence, sans l'accuser d'avoir des vues contraires à celles que doit avoir un bon souverain ou de manquer de lumières pour discerner ce qui nous est avantageux. Combien y a-t-il plus d'apparence que c'est nous qui nous trompons; qui ignorons, et ce qui nous est bon, et ce qui nous est mauvais; qui désirons souvent tout ce que nous devrions craindre et qui craignons tout ce que nous devrions désirer ! C'est un signe d'un orgueil insupportable, dit Saint Basile, de croire qu'en ses propres affaires on n'a besoin de prendre avis de personne et qu'on a de soi-même assez de prudence pour choisir le meilleur parti. Mais si, aux choses qui nous regardent, tout autre voit mieux que nous ce qui est plus utile, quelle folie de penser que nous le voyons mieux que Dieu même ; que Dieu, dis-je, lequel est exempt des passions qui nous aveuglent, qui pénètre dans l'avenir, qui prévoit les événements et l'effet que chaque cause doit produire ! Vous savez que les accidents les plus fâcheux ont quelquefois d'heu-

reuses suites, et qu'au contraire les succès les plus favorables peuvent enfin se terminer à de funestes issues. C'est même une règle que Dieu garde assez ordinairement, d'aller à ses fins par des voies toutes opposées à celles que la prudence humaine a coutume de choisir.

Or ignorant, comme nous faisons, ce qui doit arriver dans la suite, comment osons-nous murmurer de ce que nous souffrons par la permission de Dieu ? N'appréhendons-nous point de nous plaindre à faux et lorsque nous aurions le plus de sujet de nous louer de la Providence ? On vend Joseph, on l'emmène en servitude, on le jette dans une prison ; s'il s'afflige de ces disgrâces apparentes, il s'afflige en effet de son bonheur, car ce sont autant de marches qui l'élèvent insensiblement jusque sur le trône d'Egypte. Saül a perdu les ânesses de son père ; il faut les aller chercher fort loin et fort inutilement ; c'est bien du temps et de la peine perdue : il est vrai ; mais si cette peine le chagrine, il n'y eut jamais de chagrin plus déraisonnable, vu que tout cela n'a été permis que pour le conduire au prophète qui doit l'oindre de la part de Dieu pour être le roi de son peuple. Que nous serons confus, lorsque nous paraîtrons devant Dieu et que nous verrons les raisons qu'il aura eues de nous envoyer ces croix, dont nous lui savons si mauvais gré ! J'ai regretté ce fils unique qui m'est mort à la fleur de l'âge ; hélas ! s'il eût encore vécu quelques mois, quelques années, il aurait été tué malheureusement et serait mort en péché mortel ! Je n'ai pu me consoler de la rupture de ce mariage : si Dieu eût jamais permis que l'affaire se fût conclue, j'allais passer mes

jours dans le deuil et dans la misère. Je dois trente ou quarante ans de vie à cette maladie que j'ai soufferte avec tant d'impatience. Je dois mon salut éternel à cette confusion qui m'a couté tant de larmes. Mon âme était perdue, si je n'eusse perdu cet argent. De quoi nous mêlons-nous, chrétiens Auditeurs ! Dieu se charge de notre conduite, et nous sommes dans l'inquiétude ; on s'abandonne à la bonne foi d'un médecin, parce qu'on suppose qu'il entend sa profession ; il ordonne qu'on vous applique le trépan, qu'on vous taille, qu'on vous coupe le bras ou la jambe, pour arrêter la gangrène qui pourrait enfin gagner jusqu'au cœur ; on souffre toutes ces cruelles opérations, on lui en sait gré, on l'en récompense libéralement, parce qu'on juge qu'il ne le ferait pas, s'il n'était bien nécessaire et qu'il faut croire chacun en son art ; et nous ne voulons pas faire le même honneur à notre Dieu ! On dirait que nous nous défions de sa sagesse et que nous craignons qu'il nous égare, en pensant nous conduire à notre fin. Quoi ! vous livrez votre corps à un homme qui peut se tromper et dont les moindres erreurs pourraient coûter la vie ; quoiqu'il vous tourmente, qu'il vous cause d'horribles douleurs, vous le laissez faire tout comme il l'entend ; et vous ne pouvez laisser faire Dieu, vous prétendez lui faire leçon en un art où il est si savant et où les hommes ni les anges mêmes ne voient goutte !

Mais c'est pour cela même que nous murmurons, parce que nous n'avons jamais pénétré dans les mystères de sa Providence, parce que nous ignorons les motifs qu'il a d'en user comme il en use. Si nous voyions tout ce qu'il

voit, nous voudrions infailliblement tout ce qu'il veut ; on nous verrait lui demander avec larmes les mêmes afflictions que nous tâchons de détourner par nos vœux et par nos prières. C'est pour cela qu'il nous dit à tous en la personne des enfants de Zébédée : *Nescitis quid petatis*. Pauvres gens, votre aveuglement me fait pitié ; laissez-moi gouverner votre fortune ; je connais mieux ce qui vous est nécessaire que vous-mêmes ; si jusqu'ici je vous avais conduits par vos sentiments et selon vos goûts, vous seriez déjà perdus sans ressource : *Nescitis quid petatis*. Mon Dieu, que vous êtes bon de n'avoir nul égard à nos aveugles prières ! Que deviendrions-nous si, pour punir notre peu de soumission, vous vous déterminiez enfin à contenter tous nos désirs ! Que d'égarements, que de chutes, que de plaies mortelles et incurables ! En quel embarras, en quels abîmes de maux ne serions-nous pas bientôt plongés ! Continuez, Seigneur, à mépriser nos volontés et à faire régner la vôtre : nous sommes bien déraisonnables, si nous refusons de nous y soumettre, puisqu'elle fait toutes choses avec tant de sagesse, avec tant de raison, que la raison même l'engage à ne rien faire contre nos véritables intérêts.

Mais, Messieurs, Dieu ne fait pas seulement avec raison tout ce qu'il a fait à notre égard ; il le fait encore avec amour. Oui, Chrétiens, tout ce qui nous arrive en cette vie arrive par l'ordre ou la permission d'un Dieu qui nous a toujours aimés, et qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Il nous regarde comme ses créatures, comme ses enfants, comme ses

héritiers, comme ses images. Les bienfaits que nous avons reçus de lui ont surpassé tous nos désirs; ils surpassent même nos conceptions, et ceux que nous en recevons tous les jours sont sans mesure et sans nombre. Il nous a tirés du néant, et il est continuellement appliqué à nous conserver l'être et la vie. Il nous a lavés dans le sang de son propre Fils, et il nous nourrit aujourd'hui de la chair de ce Fils unique. Un cœur si tendre et si amoureux pourrait-il se résoudre à nous faire le moindre mal ; pourrait-il même permettre qu'on nous en fît, pouvant l'empêcher, comme il le peut? Mon Dieu, plutôt que de le penser, je croirai que les plus grands maux sont de très grands biens et que vos coups les plus pesants sont de très douces et très magnifiques caresses.

Voulez-vous donc, chrétiens Auditeurs, voulez-vous être persuadés qu'en tout ce que Dieu permet qu'il vous arrive, il n'a en vue que vos véritables avantages et votre bonheur éternel? Faites un peu de réflexion à ce qu'il a fait pour vous. Vous êtes présentement dans l'affliction; songez que celui qui en est l'auteur est Celui-là même qui a bien voulu passer toute sa vie dans les douleurs pour vous en épargner d'éternelles; que c'est Celui dont l'ange est toujours à vos côtés, veillant, par son ordre, sur toutes vos voies et s'appliquant à détourner tout ce qui pourrait blesser votre corps ou souiller votre âme. Songez que Celui qui vous cause cette douleur est Celui qui, sur nos autels, prie sans cesse et se sacrifie mille fois le jour pour expier vos crimes et pour apaiser le courroux de son Père à mesure que vous l'irritez ; que c'est Celui qui vient à vous avec tant de bonté dans le

sacrement de l'Eucharistie, qui n'a pas de plus grand plaisir que de s'unir à vous et de converser avec vous. Quelle ingratitude, après de si grandes marques d'amour, de se défier encore de lui, de rejeter ses présents comme suspects, de douter si c'est pour nous faire du bien, ou pour nous nuire qu'il nous visite! — Mais il me frappe cruellement et appesantit sa main sur moi. — Que craignez-vous d'une main qui a été percée, qui s'est laissé attacher à la croix pour vous? — Il me fait marcher par un chemin fort épineux. — Et s'il n'y en a pas d'autre pour aller au ciel. Malheureux que vous êtes, aimez-vous mieux périr pour toujours que de souffrir pour quelque temps? N'est-ce pas cette même voie qu'il a tenue avant vous et pour l'amour de vous? Y trouverez-vous une seule épine qu'il n'ait foulée, qu'il n'ait émoussée, qu'il n'ait rougie de son sang? — Il me présente un calice plein d'amertume. — Oui; mais songez que c'est votre Rédempteur qui vous le présente; que, vous aimant autant qu'il le fait, pourrait-il se résoudre à vous traiter de la sorte, s'il n'y voyait, ou une utilité extraordinaire, ou une pressante nécessité. Vous avez ouï parler de ce prince qui aima mieux s'exposer à être empoisonné que de refuser le breuvage que son médecin lui avait ordonné, parce qu'il avait toujours reconnu ce médecin fort fidèle et fort attaché à sa personne. Et nous, chrétiens Auditeurs, nous faisons cet outrage à notre bon Maître que de refuser le calice qu'il nous a préparé lui-même! Je vous prie de n'oublier pas cette considération; elle suffit, si je ne me trompe, pour nous faire agréer les plus fâcheuses dispositions de la volonté divine.

Lorsque le démon vous suggèrera des pensées d'impatience et de blasphême, lorsque la nature se révoltera dans vous contre les ordres du Seigneur, lorsque les hommes, comme il arrive quelquefois, voudront vous porter au murmure ou à la vengeance, répondez à ces dangereux conseillers ce que le Seigneur dit à Saint Pierre, pour l'obliger à remettre son épée dans le fourreau : *Calicem, quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum* ? Quoi donc, vous prétendez m'empêcher de boire le calice que mon Père m'a donné ; vous voudriez que je le refusasse de sa main, de cette main qui m'a créé, qui me soutient, qui me conduit, qui me protège, qui m'a toujours été si douce et si libérale ? *Calicem, quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum* ? Si c'était un ennemi qui me le présentât, ce calice ; s'il me venait d'une main suspecte ou inconnue, vous auriez raison de me porter à le rejeter ; mais c'est mon Père, c'est le meilleur, le plus tendre, le plus passionné de tous les pères ; c'est Celui de qui j'ai tout reçu et de qui j'attends toutes choses ! *Vade post me, satana : scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt.* Taisez-vous, pensées rebelles et séditieuses, et vous, faux amis, hommes charnels, retirez-vous ; vous m'êtes à scandale ; on voit bien que vous n'avez nul discernement, nulle prudence ; c'est vous qui êtes mes véritables ennemis, puisque vous voulez me détacher de l'ami le plus généreux, le plus constant que j'aie au monde ; puisque vous me voulez rendre suspect mon bon Père. Mais vous avez beau dire, je suis assuré qu'il m'aime, qu'il ne veut que mon bien, qu'il veut me rendre éternellement heureux, et que je le

serai même dès cette vie, si je me soumets à tout ce qu'il veut. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Saint Augustin, au vingt-deuxième livre de la *Cité de Dieu*, parlant de la félicité des saints, dit que, dans le ciel, il n'y aura dans tous les bienheureux qu'une seule volonté, laquelle sera accompagnée de quatre prérogatives qui composeront tout leur bonheur. En premier lieu, cette volonté sera parfaitement libre et indépendante : en deuxième lieu, elle sera affranchie de tout mal : en troisième lieu, elle jouira de toutes sortes de biens ; enfin, elle en jouira pour toujours et sans crainte de les perdre : *Erit illius civitatis, et una in omnibus, et inseparabilis in singulis voluntas libera, ab omni malo liberata, impleta omni bono, fruens indeficienter æternorum jucunditate gaudiorum.* Voilà sans doute tout ce qu'on peut souhaiter pour rendre la félicité accomplie. Mais est-il bien vrai que sur la terre, en cette vallée de larmes, en cette région si fertile en maux et en douleurs, où règne la fortune et l'inconstance, en cette vie qui n'est que tentation, que guerre continuelle ; est-il vrai, dis-je, qu'on y puisse rassembler ces avantages? Oui, Messieurs, cela se peut. Mais pour en venir à bout, il n'y a qu'une seule voie à prendre : c'est de soumettre parfaitement sa volonté à celle de Dieu.

Je suppose donc qu'une personne chrétienne s'étant guérie par ses réflexions et par les lumières qu'elle a

reçues de Dieu, de toutes les illusions du monde, voyant que tout n'est que vanité, que rien ne peut rassasier son cœur, que ce qu'elle a souhaité avec plus d'empressement est souvent ce qui lui fait plus de peine ; qu'on ne saurait quasi distinguer ce qui nous est bon de ce qui nous est contraire, le bien et le mal se trouvant presque partout mêlés ensemble, et ce qui était hier le meilleur se trouvant aujourd'hui le pire ; voyant que ses désirs ne font que la tourmenter, que les soins qu'elle prend pour réussir la consument et nuisent même quelquefois à ses desseins au lieu de les avancer ; qu'après tout c'est une nécessité que la volonté de Dieu s'accomplisse ; qu'il ne nous arrive rien que par ses ordres et qu'il ne peut rien ordonner à notre égard qui ne soit à notre avantage : je suppose, dis-je, qu'après toutes ces vues une personne se jette entre les bras de Dieu comme à l'aveugle, qu'elle se livre à lui, pour ainsi dire sans condition et sans réserve, bien résolue de se rapporter à lui désormais de toutes choses et de ne rien plus désirer, de ne rien plus craindre ; en un mot, de ne plus rien vouloir que ce qu'il voudra et de vouloir également tout ce qu'il voudra : je dis que, dès ce moment, cette heureuse créature s'acquiert une liberté parfaite, qu'elle ne peut plus être gênée, ni contrainte par qui que ce soit ; qu'il n'est nulle autorité, nulle puissance sur la terre, qui soit capable de lui faire violence ou de lui donner un moment d'inquiétude.

Comment est-ce que vous m'obligerez à faire ce que je ne veux pas, disait un saint homme dont un ancien rapporte les sentiments ? *Nulla res cogere me magis potest*

quam ipsum Deum. Il faudrait pouvoir contraindre Dieu même pour me pouvoir faire faire quelque chose contre mon gré ; car tandis que Dieu fera tout ce qu'il voudra, je ne puis manquer d'être fort libre, puisque je ne veux que ce qu'il fait. Dieu veut-il que je sois malade ? La maladie m'est plus agréable que la santé. Que je sois pauvre ? Je ne voudrais pas être riche. Que je sois le rebut de tout le monde ? Je consens que le monde me méprise ; je mets à cela toute ma gloire. Faut-il que je vive ici ou ailleurs, que je passe mes jours dans le repos ou dans l'embarras des affaires, que je meure fort jeune ou fort vieux ? Je ne saurais dire ce que j'aime le mieux de toutes ces choses. Mais du moment que Dieu aura fait son choix et qu'il m'aura fait connaître de quel côté son cœur penche, le mien pourra embrasser ce parti-là et il y trouvera sa félicité : *Nulla res cogere me magis potest quam ipsum Deum*.

Je dis, en second lieu, que cette personne est hors d'atteinte à toute sorte de maux, et à celui qu'on appelle moral, qui n'est autre chose que le péché, et à celui qu'on appelle naturel. Le péché n'est autre chose qu'une rebellion de notre volonté contre la volonté de Dieu. Or, il est visible qu'il ne peut y avoir de rébellion où il y a une Soumission parfaite. Tous les autres maux ne sont des maux pour nous que par l'opposition qu'ils ont avec notre propre volonté ; car du moment que nous voulons une chose, quelque mauvaise qu'elle soit dans l'estime des autres hommes, elle est bonne à notre égard. C'est dans ce sens qu'on peut prendre les paroles de Saint Bernard, quand il dit qu'il n'y aurait point d'enfer, s'il

n'y avait point de volonté propre : *Cesset voluntas propria, et infernus non erit*, parce que la grande peine des damnés est en ce qu'ils auront éternellement tout ce qu'ils ne voudront pas, qu'ils n'auront jamais rien de ce qu'ils voudraient avoir. De sorte que, si je veux tout ce que Dieu veut, je serai infailliblement exempt de tous maux, rien ne pouvant arriver en la vie qui soit contraire à la volonté de Dieu ni par conséquent à la mienne. Mais n'est-ce point une chimère, qu'un homme sur qui les biens et les maux font une égale impression ? Non, ce n'est point une chimère ; je connais plusieurs personnes qui se trouvent également bien dans la maladie et dans la santé, dans les richesses et dans l'indigence ; j'en connais même qui préfèrent l'indigence et la maladie aux richesses et à la santé. Et combien y en a-t-il qui vont encore plus loin, qui se font un plaisir de la douleur et qui sont plus jaloux de leur pauvreté que les plus avares ne le sont de leur trésor?

C'est beaucoup, pour cette malheureuse vie, que de n'avoir plus rien à souffrir. Ce n'est pourtant pas assez. Pour une félicité entière il faut encore n'avoir rien à désirer ; c'est l'état de ceux qui veulent aveuglément tout ce que Dieu veut. Comme leurs désirs sont les mêmes que ceux de Dieu, ils ne peuvent manquer d'avoir tout ce qu'ils désirent, puisque Dieu ne désire rien inutilement. Mais, de plus, il n'est rien de si vrai que ce que je m'en vais dire : autant que nous avons de Soumission pour la volonté de Dieu, autant Dieu a-t-il de condescendance pour nos volontés ; il semble que du moment qu'on s'attache uniquement à lui obéir, il ne

s'étudie plus lui-même qu'à nous contenter. Non seulement il exauce nos prières, mais il les prévient, il va chercher jusqu'au fond du cœur ces mêmes désirs qu'on tâche d'étouffer pour l'amour de lui, et il les accomplit, il les comble, il les surpasse tous de beaucoup.

Enfin, le bonheur de celui dont la volonté est soumise à celle de Dieu, est un bonheur constant, inaltérable, éternel. Nulle crainte ne trouble sa félicité, parce que nul accident ne la peut détruire. Je me le présente comme un homme assis sur un rocher au milieu de l'Océan; il voit venir à lui les plus furieuses vagues sans en être effrayé; il prend plaisir à les considérer et à les compter à mesure qu'elles se viennent briser à ses pieds. Que la mer soit calme ou agitée, que le vent pousse les flots d'un côté ou qu'il les repousse d'un autre, il est également immobile, parce qu'il s'est attaché à quelque chose de ferme et d'inébranlable.

De là vient cette paix, ce calme, ce visage toujours serein, cette humeur toujours égale que nous remarquons aux vrais serviteurs de Dieu. Vous avez bien raison, Ames saintes, d'être sans inquiétude; vous avez trouvé dans la volonté de votre Dieu une retraite inaccessible à tous les malheurs de la vie : *Altissimum posuisti refugium tuum; non accedet ad te malum et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Vous vous êtes élevés bien haut au dessus de la région des tempêtes : il n'est point de trait qui puisse aller jusque-là. Vous ne devez craindre, ni les hommes, ni les démons Quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, vous aurez toujours votre compte ou Dieu même se trouvera loin du sien :

Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.

Il reste à voir comment c'est que nous pourrons acquérir cette heureuse Soumission. Cela ne se peut faire, Messieurs, que par l'exercice fréquent de cette vertu. Et parce que les grandes occasions de la pratiquer sont assez rares, tout le secret consiste a profiter des petites qui sont journalières et dont le bon usage nous aurait bientôt mis en état d'essuyer les plus grands revers sans en être ébranlés le moins du monde. Il n'est personne à qui, chaque jour, il n'arrive cent petites choses contraires à ses désirs et à ses inclinations, soit que notre imprudence ou notre peu d'esprit nous les attire, soit qu'elles nous arrivent par l'inconsidération ou par la malignité d'autrui, soit enfin que ce soit un pur effet du hasard et du concours imprévu de certaines causes nécessaires. Quoi qu'il en soit, toute notre vie est semée, pour ainsi dire, de ces menues épines, lesquelles produisent en notre cœur mille mouvements involontaires de haine, d'envie, de crainte, d'impatience, mille petits chagrins passagers, mille inquiétudes légères, mille troubles, qui du moins pour un moment altèrent la paix de l'âme. Par exemple, il échappe une parole qu'on ne voudrait pas avoir dite ; on nous en dit une autre qui nous choque ; un domestique vous sert mal ou avec trop de lenteur ; un enfant vous incommode, un fâcheux vous arrête, un étourdi vous heurte ; un cheval vous couvre de boue ; il fait un temps qui vous déplaît ; votre ouvrage ne va pas comme vous le souhaiteriez ; un petit meuble se casse, un habit se tache ou se

déchire. Je sais bien que ce n'est pas de quoi exercer une vertu fort héroïque ; mais je dis que ce serait assez pour l'acquérir infailliblement, si nous le voulions. Je dis qu'une personne qui serait sur ses gardes pour offrir à Dieu toutes ces petites contrariétés, et pour les accepter comme étant ordonnées par la Providence, outre qu'elle acquerrait par cette pratique un grand nombre de mérites, que par ce moyen elle se disposerait insensiblement à une très grande union avec Dieu ; je dis qu'en peu de temps, elle serait capable de soutenir les plus tristes et les plus funestes accidents de la vie.

On peut ajouter à cet exercice, qui est aisé et néanmoins plus utile pour nous et plus agréable à Dieu que je ne puis vous le dire, on peut, dis-je, y en ajouter encore un autre. Quoique les grandes disgrâces n'arrivent pas tous les jours, on peut s'offrir tous les jours à Dieu pour les endurer, quand il lui plaira. Si Dieu voulait vous ôter, ou ce fils, ou ce mari ; s'il permettait que vous perdissiez ce procès ou cet argent que vous avez mis à intérêt, vous auriez besoin d'une grande force pour supporter de si rudes coups. Vous ne savez pas encore qu'elle sera sa volonté sur ce point. Prévenez ses ordres et, dès ici, soumettez-vous à tout ce qu'il a résolu de faire. Renoncez souvent en sa présence à tous les désirs que vous pouvez avoir d'augmenter ou de conserver vos biens, votre santé, votre réputation, et protestez-lui que vous êtes prêt de vous passer de toutes choses, s'il le veut ainsi. Pensez tous les jours, dès le matin, à tout ce qui peut vous arriver de plus fâcheux durant le cours de la journée. Il se peut faire que, dans ce jour, on vous

apportera la nouvelle d'un naufrage, d'une banqueroute, d'un incendie ; peut-être qu'avant la nuit vous recevrez quelque affront insigne, quelque horrible confusion ; peut-être que la mort vous ravira la personne du monde que vous aimez davantage. Vous ne savez pas si vous ne mourrez point vous-même subitement et d'une manière tragique. Acceptez tous ces malheurs en cas qu'il plaise à Dieu *de* les permettre ; contraignez votre volonté de consentir à ce sacrifice, et ne lui donnez point de relâche que vous ne la sentiez disposée à vouloir ou à ne pas vouloir tout ce que Dieu peut vouloir ou ne pas vouloir.

Enfin, lorsque quelqu'une de ces disgrâces vous sera effectivement arrivée, au lieu de perdre du temps à vous plaindre, ou des hommes, ou de la fortune, allez vous jeter promptement aux pieds de votre bon Maître pour lui demander la grâce de la supporter avec constance. Un homme qui a reçu une plaie mortelle, s'il est sage, ne court (1) point après celui qui l'a blessé ; il s'en va tout droit au médecin qui le peut guérir. Mais quand, en de pareilles rencontres, vous chercheriez l'auteur de vos maux, ce serait encore à Dieu qu'il faudrait aller, puisqu'il n'y a que lui qui puisse en être la cause.

Allez donc à Dieu, mais allez-y promptement, allez-y sur l'heure ; que ce soit le premier de tous vos soins ; allez lui rapporter, pour ainsi dire, le trait qu'il vous a lancé, le fléau dont il s'est servi pour vous battre : *Ad Deum tuum refer flagellum*. Baisez mille fois les mains

(1) Texte original : *Il ne court point...*

de votre crucifix, ces mains qui vous ont frappé, qui ont fait tout le mal qui vous afflige. Dites-lui souvent ces belles paroles qu'il disait lui-même à son Père en sa plus cruelle agonie : *Non mea, sed tua volontas fiat* : Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. Je vous bénis de tout mon cœur, je vous remercie de ce que vos ordres s'accomplissent sur moi ; et quand il serait en mon pouvoir d'y résister, je ne laisserais pas de m'y soumettre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'agrée cette calamité, et en elle-même, et dans toutes ses circonstances ; je ne me plains, ni du mal que je souffre, ni des personnes qui me le causent, ni de la manière qu'il m'est arrivé, ni de la conjoncture du temps ou du lieu dans laquelle il m'a surpris. Je suis assuré que vous avez voulu toutes ces choses et j'aimerais mieux mourir que de m'opposer en rien à votre très sainte volonté : *Fiat voluntas tua.* Oui, mon Dieu, tout ce que voudrez en moi et en tous les hommes, et aujourd'hui, et en tout temps, et dans le ciel, et sur la terre; qu'elle se fasse, votre volonté; mais qu'elle se fasse sur la terre, comme elle s'accomplit au ciel. *Ainsi soit-il.*

LXVIII^e SERMON

DE

LA CONFIANCE EN DIEU

Fides tua te salvum fecit.
C'est votre confiance qui vous a guéri.
(*S. Luc*, c. 11).

Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur Confiance, et, quand il ne s'y serait pas engagé lui-même, cette Confiance l'y engagerait.

Messieurs, je ne sais si je dois admirer davantage, ou la vertu infinie de cette Confiance, qui opère tant de miracles, ou l'invincible dureté des hommes, en qui tant de miracles ne peuvent faire naître cette Confiance. Ce second prodige me paraît d'autant plus digne d'admiration, qu'on ne peut pas l'attribuer, du moins universel-

lement, à certaine crainte naturelle, qui porte les esprits timides à se défier de tout et à croire que les plus fermes appuis sont fragiles. Au contraire, nous sommes, pour la plupart, dans une disposition tout opposée ; les plus faibles soutiens nous paraissent inébranlables : les sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle était infaillible ; les riches comptent sur leur or, les jeunes gens sur leur âge, les personnes robustes sur leur santé, comme sur de très solides fondements ; on fait un si grand fonds sur la faveur, sur l'autorité, sur les amis qu'on croit avec cela pouvoir se passer de Dieu même. Nous expérimentons tous les jours l'impuissance et l'infidélité des créatures, sans que cela puisse donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons ; nous ne laissons pas de retourner à ces roseaux qui ont plié, qui se sont brisés si souvent entre nos mains. D'où vient donc que nous espérons si peu au Seigneur, en lui, dis-je, dont le pouvoir est immense et la fidélité si éprouvée ? D'où vient que, quoique la nature ait mis en nos cœurs des semences de cette vertu, comme il paraît aux plus impies qui, dans les grands périls et aux accidents inopinés, ne peuvent s'empêcher de lever les mains au ciel et d'appeler Dieu à leur secours ; d'où vient, dis-je, que, nonobstant cet instinct, nous avons tant de peine à mettre notre Confiance au Créateur ? Comme cela est tout à fait déraisonnable, il est impossible d'en rendre aucune raison ; ce que l'on peut dire, c'est que nous n'avons jamais bien considéré celles que nous aurions d'en user tout autrement. Je m'en vais vous les proposer, ces raisons, chrétiens Auditeurs, avec cette ferme espé-

rance que le Saint-Esprit me donnera les lumières dont j'ai besoin pour le faire avec quelque utilité, et que je lui demande au nom de Marie. *Ave Maria.*

Il faut avouer que la religion chrétienne demande de ceux qui en font profession des vertus bien hautes et bien héroïques : croire aveuglément ce qu'on ne peut concevoir, aimer de toutes ses forces ce que l'on n'a jamais vu, espérer fermement contre toute sorte d'espérance, c'est à quoi nous appelle le christianisme et ce que Dieu exige de chacun de nous. Il est le Maître, chrétiens Auditeurs, et il est juste que tout plie sous les ordres d'une Majesté si absolue. Mais, n'avez-vous jamais fait réflexion qu'encore que d'une part il demande une soumission tout à fait aveugle, il use d'ailleurs de tant de condescendance pour nous y porter qu'il semble se défier de son autorité souveraine et vouloir nous persuader plutôt que de nous forcer de nous y soumettre. Ainsi, quoique les mystères qu'il nous oblige de croire soient extrêmement obscurs, néanmoins il en établit la vérité par des preuves si fortes et si convaincantes qu'à moins d'avoir renoncé à toute raison nous ne pouvons pas en douter. Il fait la même chose pour nous engager à son amour : quoiqu'il veuille être aimé sans être vu, cependant il ne veut pas être aimé sans nous avoir convaincus qu'il est aimable. C'est ce qu'il fait par les divers portraits qu'il a tracés, dans les créatures, de ses infinies perfections, et par les marques effectives qu'il nous donne tous les jours de sa bonté. Je m'en vais vous faire voir qu'il garde la même

conduite à l'égard de l'espérance. Il veut qu'elle soit ferme et inébranlable, lors même que tous ses appuis semblent ruinés et que nous ne voyons plus de ressources. Mais alors, quoiqu'il nous cache les voies par où le secours nous doit venir, il ne nous cache pas les motifs qui nous persuadent qu'il viendra infailliblement; de sorte que, bien loin qu'il y ait des conjonctures où l'exercice de cette vertu soit impossible, il est impossible qu'on ne l'exerce en toutes rencontres, pour peu qu'on s'applique à considérer ces motifs. Je les rapporte tous à deux, qui seront les deux parties de ce discours : le premier, c'est que Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur Confiance ; ce sera la première partie : le deuxième, c'est que, quand il ne s'y serait pas engagé lui-même, cette Confiance l'y engagerait infailliblement; c'est la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE

Les hommes s'engagent en plusieurs manières, soit à faire, soit à donner ; ils y engagent quelque chose : leur honneur, en promettant; leur conscience, en promettant avec serment; (1) leurs biens, en donnant des gages réels de leur parole; enfin, leur liberté et leur vie, en livrant leurs propres personnes, jusqu'à ce qu'ils se soient acquittés de leur promesse. Or, Messieurs, Dieu

(1) Texte original : *En le promettant...*

s'est engagé à nous assister en tous nos besoins, à nous protéger en tous nos périls, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté, et il s'y est engagé en toutes les manières que je viens de dire. Il nous l'a promis ; le Dieu du ciel et de la terre, le Tout-puissant nous a donné sa parole ; et il l'a donnée en des termes si clairs et si forts qu'on ne peut douter de l'effet de sa promesse, sans le soupçonner de la plus lâche infidélité et de la fourberie la plus insigne. Je suis assuré, chrétiens Auditeurs, que nous ne faisons pas assez de réflexion sur ce motif; car, si nous en avions un peu pénétré la force, nous ne flotterions pas, comme nous faisons, entre l'espérance d'obtenir et la crainte de n'obtenir pas. Le Seigneur a dit que, dans la nature divine, il y a une trinité de Personnes qui ne détruit point l'unité d'essence. Quoique cela passe toutes nos conceptions, nous ne laissons pas de le croire aussi fermement que si nous le voyons de nos yeux, parce que nous sommes persuadés que Dieu ne saurait mentir. Le même Dieu dit, en termes encore plus clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons; que, sans attendre même qu'on le prie, il veille sur tous nos besoins pour y pourvoir. La chose n'est pas plus incroyable que le mystère de la Trinité et Dieu ne peut non plus mentir en ce point qu'en tous les autres. Pourquoi donc refuserions-nous d'ajouter une créance parfaite à ces derniers? Il déclare, en cent endroits de l'Écriture, que quiconque espère en lui ne sera point trompé dans son espérance, qu'il n'est point de danger si grand, de nécessité si pressante dont il ne tire ceux

qui auront recours à sa bonté. Cela ne doit-il pas suffire pour nous donner une entière Confiance, à moins que nous n'ayons de lui l'idée du monde la plus extravagante et la plus indigne? Abraham avait une femme stérile et de plus son âge, qui était fort avancé, lui avait ôté toute espérance d'avoir des enfants. Cependant Dieu promit à ce patriarche de peupler la terre de ses descendants. Il le crut sans peine, et bientôt après il fut confirmé dans sa créance par la naissance d'Isaac. Ensuite il reçut ordre d'égorger ce fils unique. Il se dispose à obéir et ne laisse pas d'espérer une nombreuse postérité, par ce même fils qu'il va sacrifier de sa propre main. Je ne sais, Messieurs, si vous admirez cette foi; pour moi, quoiqu'elle me paraisse très grande, je ne suis pas autrement surpris. — Mais quelle apparence qu'un enfant mort puisse être le père d'une nation entière? — Mais est-il plus probable que le Roi des vivants et des morts ait trompé son serviteur ou qu'il doive trahir sa parole? — Il faudra donc ressusciter Isaac? — Quand il faudrait anéantir l'univers et créer un nouveau monde, le Seigneur ne se démentira pas : il peut tout faire, et il fera tout plutôt que de commettre une perfidie.

Voulez-vous voir une Confiance vraiment admirable? C'est celle de la femme Chananéenne. Le Fils de Dieu n'oublia rien, ce semble, pour la jeter dans le désespoir. Bien loin de lui promettre quelque chose, il lui donna des réponses qui semblaient marquer une volonté déterminée de la refuser jusqu'au bout. Il la traita de chienne, il feignit de ne vouloir pas l'entendre, il rebuta les apô-

tres qui voulurent parler pour elle ; tout cela ne fut pas capable d'éteindre en son cœur l'espérance qu'elle avait conçue en la bonté de Jésus-Christ. Aussi Jésus-Christ lui-même en fut-il charmé et, ne pouvant plus retenir son admiration, il fut comme contraint de la faire éclater par ces paroles : O femme, il faut avouer que vous avez une grande Confiance ! *O mulier, magna est fides tua !* Oui, sans doute, il y a lieu de s'étonner que cette pauvre femme païenne ait pu soutenir ce refus sans être ébranlée. Cela s'appelle véritablement espérer contre l'espérance, *in spem contra spem*. Mais, pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris que nous attendions tout de Dieu après les paroles qu'il nous a données, après qu'il nous a non seulement permis, mais même commandé d'aller à lui, après qu'il s'est plaint si souvent de ce que nous ne lui demandions rien ou même de ce que nous ne lui demandions pas assez ? (1)

Lorsqu'un honnête homme nous promet de nous rendre un bon office ou de nous faire quelque autre grâce, qu'il nous en donne sa parole, c'est comme si nous avions déjà la chose entre les mains. Nous n'oserions lui demander de plus grandes sûretés et nous ne croyons pas même qu'elles soient nécessaires à son égard. Est-ce que je me fierais moins à la promesse de mon Dieu et que je ne me tiendrais pas aussi assuré sur sa parole que sur celle du plus honnête homme du monde ? D'autant plus que la parole qu'il nous a donnée n'est pas une parole en l'air et qu'il pût désavouer,

(1) Voir le sermon suivant *sur la Prière*.

quand même il serait sujet, comme nous, à changer de volonté; c'est une promesse par écrit et insérée dans le même livre sur lequel il nous doit juger quelque jour, c'est-à-dire dans le livre des Évangiles. S'il avait manqué à s'en acquitter avec une fidélité entière, comment, au jour du jugement, oserait-il produire ce livre saint pour condamner notre désobéissance, puisqu'il y trouverait en même temps la condamnation de son infidélité? Quelle apparence que ce Dieu, qui exige avec tant de rigueur l'accomplissement des vœux et des promesses que nous lui faisons, quelque pénibles que soient les choses qu'on lui a vouées, quoiqu'on se soit engagé sans nulle connaissance de l'avenir et sans avoir pu prévoir les difficultés qui devaient traverser l'exécution, comment, dis-je, ce même Dieu pourrait-il souffrir d'être convaincu d'avoir manqué de foi et mal tenu sa parole, lui à qui toutes choses sont si aisées et qui ne peut avoir aujourd'hui aucune raison de nous refuser qu'il n'ait prévue dès le temps de sa promesse? Or, il m'a donné de quoi l'en convaincre, au cas qu'il me refusât quelque chose de ce que je lui demanderai ou que j'attendrai de sa libéralité, sans que même je *le* lui demande. J'ai une cédule de sa main, dit Saint Jean Chrysostôme, qui me répond de tout ce qu'il m'a promis et qui rend ma Confiance inébranlable.

Après ces sûretés, toute autre précaution est inutile du côté de Dieu. Néanmoins, comme le serment est quelque chose de plus inviolable parmi les hommes que tous les autres engagements, le Seigneur a bien voulu l'ajouter à sa parole, afin de nous faire voir, dit Saint

Paul, avec plus de certitude, la fermeté immuable de ses promesses, et qu'étant appuyées sur ces deux choses, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous concevions une espérance ferme et solide. Quel bonheur pour nous, dit Tertullien sur ce sujet, que Dieu veuille bien jurer pour l'amour de nous ! Pourrait-il mieux nous faire entendre combien est sincère le désir qu'il a de nous donner ce qu'il nous promet? *O nos beatos quorum causa Deus jurat ! O miserrimos, si nec Deo juranti credimus*? Malheureux Homme, rien ne sera-t-il capable de te donner de la confiance? Je t'engage ma parole, dit le Seigneur ; souviens-toi que c'est la parole d'un Dieu ; je t'engage ma parole que je prendrai soin de toi et *que* je pourvoirai à toutes tes nécessités. Qu'il te suffise que je suis ton Père et que je n'ignore pas tes besoins. Demande-moi tout ce que tu voudras, je n'excepte rien ; je suis prêt de l'accorder. C'est beaucoup promettre ; mais, encore une fois, c'est Dieu qui s'engage. N'est-ce pas encore assez ? Je te jure, par moi-même qui suis la Vie et la Vérité éternelle, par moi qui hais le mensonge et qui punis le parjure d'éternelles peines, par moi qui ne puis non plus mentir ni tromper personne que cesser d'être ce que je suis ; je te jure que je te servirai de bouclier contre tous tes ennemis, de médecin dans toutes tes maladies, de guide dans toutes tes voies, de conseil dans tous tes doutes, d'asile dans tous tes périls, de ressource infaillible dans les plus grandes extrémités et lorsque tu seras abandonné de toutes les créatures.

Je ne pense pas, Messieurs, que notre peu de foi

puisse résister à de si grandes assurances. Après cela, si Dieu pouvait nous refuser quelque chose, il pourrait se renoncer soi-même et se rendre coupable d'un parjure horrible. Mais qu'est-il nécessaire de produire tant de raisons pour combattre notre défiance? Que craignons-nous, chrétiens Auditeurs? n'avons-nous pas des gages réels et effectifs de sa parole? On voit tous les jours des hommes qui retirent les paroles qu'ils ont données; on en trouve qui désavouent leur écriture; il en est qui osent même violer les serments les plus solennels; mais il n'en est aucun dont on puisse appréhender l'inconstance ou la perfidie, quand on a de bons gages entre les mains ou que la personne s'est donnée elle-même pour otage de sa parole. J'ai souvent admiré, dans la Sainte Écriture, la prière que Moïse fait à Dieu pour l'obliger à pardonner à son peuple. Pour obtenir de lui cette grâce, il fait un long détail de toutes celles qu'il a déjà départies à cette ingrate nation; il le fait ressouvenir des plaies d'Égypte, du passage de la mer Rouge et de tous les prodiges qui accompagnèrent ou qui suivirent cette mémorable journée. Il semble d'abord qu'il s'y prend fort mal; car enfin, ce n'est pas le moyen d'adoucir un maître offensé que de lui représenter ce qu'il a fait pour le serviteur dont l'ingratitude le met en colère; plus ses bienfaits sont insignes, plus le crime est énorme, et, par conséquent, le soin qu'on prend de lui exagérer la grandeur et le nombre de ses faveurs paraît bien plus capable d'irriter que d'éteindre son ressentiment. Cependant tout le contraire arriva; Dieu fut désarmé par le souvenir des biens immenses qu'il avait faits à son

peuple ; il ne put refuser à cette considération le pardon qu'on lui demandait. D'où vient cela, chrétiens Auditeurs ? C'est que les grâces que nous recevons de Dieu sont comme autant de gages de celles que nous pouvons demander et espérer dans la suite ; quoique nous l'ayons fâché, il ne peut se résoudre à nous perdre, parce qu'il perdrait en même temps toutes ses grâces. D'ailleurs la bienséance ne lui permet pas de rien refuser à des personnes à qui il a déjà témoigné son amour par de grandes libéralités, de peur qu'il ne parût en cela quelque inconstance, surtout si ce qu'on demande est beaucoup moindre que ce qu'il a donné de plein gré ou qu'il soit nécessaire pour accomplir les premiers présents.

Cela étant supposé, Messieurs, je vous prie de repasser vous-mêmes à loisir les bienfaits que vous avez reçus de Dieu et de considérer si, après de si grandes profusions, il est quelque chose que vous ne deviez attendre de sa bonté. En premier lieu, la plupart de ce que vous souhaitez est comme une suite et un accessoire de ce qu'il vous a déjà donné gratuitement et, par conséquent, il est tellement engagé à vous l'accorder qu'on peut dire qu'en le faisant il s'acquittera d'une dette plutôt qu'il n'exercera sa magnificence ; et ainsi, en vous donnant la vie, il s'est comme obligé à vous donner de quoi subsister ; en multipliant vos enfants, il s'est chargé du soin de les nourrir et de leur procurer des établissements raisonnables. Il vous a créé pour le ciel ; il vous doit en quelque sorte tous les moyens qui sont nécessaires pour y parvenir, des secours pour observer

ses commandements, des forces pour résister aux tentations, des lumières pour connaitre sa volonté, du courage pour l'exécuter, enfin, de la constance dans tous les maux de la vie, et la persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes. En second lieu, tout ce que vous pouvez désirer est infiniment au-dessous de ce que vous avez déjà reçu, de sorte que c'est lui faire tort de penser que son amour qui l'a porté à faire pour vous de si grandes choses, vous en puisse refuser de si petites.

Quoi ! chrétiens Auditeurs, ce Dieu qui a créé pour vous le ciel et la terre, n'aura pas soin de vous pourvoir *d'une chaumière* (1) en quelque coin du monde pour votre habitation ? Il vous a tiré du néant, et il ne vous tirera pas de la pauvreté ? Il a fait tant de merveilles pour le plaisir de vos yeux et de tous vos autres sens, et vous craignez qu'il ne vous laisse manquer du nécessaire ! Il pare si magnifiquement la terre qui vous sert de marche-pied, et il ne couvrira pas du moins votre nudité ! Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? *Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ.* Mon Dieu est devenu lui-même l'appui de ma Confiance ; il a bien voulu m'engager, pour ainsi dire, sa propre personne, afin qu'il n'y eût rien de si grand, rien de si précieux, rien de si extraordinaire que je n'attendisse de lui avec une certitude entière ; en effet, comme le gage est une sûreté qui ne laisse point de lieu à l'inquiétude, comme on croit déjà posséder tout ce qui est promis sous une si bonne cau-

(1) Texte original : *D'un taudis....*

tion, non seulement j'espère, mais je crois déjà tenir toutes choses en un dépôt de si grand prix. *Qui proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo,* dit l'apôtre Saint Paul, *non etiam cum illo omnia donavit.* Je ne dis pas que vous devez tout espérer de celui qui vous a donné son propre Fils ; je dis qu'il vous a déjà donné toutes choses avec lui, puisque, après cet engagement, vous ne devez non plus vous défier de sa libéralité que si vous étiez déjà en possession de tout ce que vous en pouvez attendre.

Mais, de quelle manière s'est-il donné lui-même à nous, ce Fils immortel ? Il nous a donné son sang, ses mérites, ses douleurs, sa vie, sa mort, et, après sa mort, son sang, pour nous servir de breuvage, et sa chair, pour nous tenir lieu de nourriture. Dieu a beau crier qu'il est notre Père, que c'est lui qui nous a créés, que nous ne lui sommes pas moins chers que les oiseaux qu'il nourrit au plus mauvais temps, qu'il tient le compte même de nos cheveux, qu'on ne peut pas nous en arracher un seul qu'il ne le sache : tout cela n'est pas capable ne nous raffermir. Il nous promet qu'il fera des miracles plutôt que de tromper notre espérance. Oui, nous dit-il, les montagnes changeront de place à votre parole, le poison le plus mortel n'aura nulle force pour vous nuire, les serpents seront sans venin et les lions sans férocité ; vous n'aurez qu'à toucher les malades pour les guérir ; vous serez redoutable à tous les démons ; toute la nature vous obéira. Je vous en réponds, je vous le jure ; j'ai fait tout cela pour cent autres, j'ai fait pour vous même plus que cela. De si

grandes promesses, de si grands serments faits, et pour nous, et pour les autres, tout cela ne peut nous rassurer contre le moindre péril, ne peut nous obliger à nous mettre entre ses mains, et nous aider à espérer en lui, et nous faire bien comprendre qu'il ne nous peut rien refuser; en un mot, pour rendre notre confiance inébranlable. *Factus est mihi Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ.* Quelle devrait donc être la fermeté de cette confiance qui est appuyée sur de si puissants engagements? Quel calme, quelle tranquillité ne devraient pas produire en nos cœurs des espérances si bien fondées? Comment se peut-il faire que nous hésitions encore dans nos demandes, et qu'il y ait des accidents qui nous effraient? Cependant il n'est que trop vrai que les soucis, la défiance et la crainte règnent presque universellement dans tous les cœurs.

L'un craint pour sa santé, l'autre pour sa réputation, l'autre pour son bien, un autre pour sa vie ou pour celle de ses amis; qui songe à placer son argent, qui à établir une fille, qui à ramasser de quoi subsister en la vieillesse; et tout cela avec beaucoup de chagrin, avec une extrême inquiétude; cette mère tremble sans cesse pour son fils unique et croit qu'à chaque moment on va lui annoncer quelque disgrâce qui lui sera arrivée; le moindre vent trouble ce pilote, le moindre nuage alarme ce laboureur. Mais, ce qui est bien étrange et tout à fait outrageux à Dieu, c'est qu'au même temps qu'on méprise ainsi le secours qu'il nous offre, on s'adresse à des créatures mortelles et impuissantes; on a recours à des hommes lâches, intéressés, inconstants,

qui n'ont jamais rien fait en notre faveur, qui nous ont été contraires, qui nous ont trompés en mille rencontres, en un mot, de qui nous avons autant de sujet de nous défier que nous en aurions de nous appuyer uniquement en notre bon Maître.

Voilà, chrétienne Compagnie, ce qui pousse à bout la patience du Seigneur. Voilà ce qui l'oblige non seulement à ne pas nous assister en nos desseins, mais encore à les traverser de tout son pouvoir. C'est pour se venger de ce mépris si injuste qu'il nous ôte ces appuis humains, qu'il arrache ces haies dont nous nous croyons bien défendus, qu'il coupe par le pied ces arbres, à l'ombre desquels nous pensions dormir en sûreté ; en un mot, qu'il tourne tout contre nous, même notre prudence charnelle, et nous réduit au point d'appréhender toutes les choses où nous avions plus de confiance, selon cette parole du prophète : *Destruxisti omnes sepes ejus, posuisti firmamentum ejus formidinem.* Passons à la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Quand Dieu ne serait pas engagé à secourir ceux qui ont mis en lui leur Confiance; je dis, Messieurs, que cette Confiance l'y engagerait suffisamment par elle-même. J'en rapporterai deux raisons que je me contenterai de toucher brièvement. La première, c'est qu'on ne peut faire plus d'honneur à Dieu qu'en attendant de lui toutes choses; la seconde, c'est que Dieu se déshonorerait infiniment, s'il vous frustrait de cette attente.

Pour la première, elle est si nettement exprimée dans l'Écriture par la bouche du prophète, qu'on ne peut en douter : *Invoca me in die tribulationis*, dit le Seigneur ; *eruam te, et honorificabis me :* Appelez-moi à votre secours au jour de votre affliction ; je vous délivrerai, et vous me ferez honneur. Mais quel honneur, chrétienne Compagnie ? Le plus grand, si je ne me trompe, le plus délicat, le plus digne de Dieu qu'il puisse recevoir d'une créature. C'est un honneur qui publie en même temps toutes ses perfections et qui les met dans leur plus grand jour. Car enfin, on ne se peut confier en Dieu qu'on ne le croie très véritable en ses paroles ; très éclairé pour voir nos besoins ; très bon pour vouloir nous secourir ; très puissant pour exécuter en notre faveur ce qui passe toutes les forces des créatures ; très sage pour le faire par des voies douces et faciles, inconnues à toute la prudence humaine ; très fidèle pour nous aider promptement, constamment, et sans jamais se lasser ; très magnifique pour nous accorder tout ce que nous lui demandons ; enfin très miséricordieux pour n'en être pas empêché par tous nos crimes. Je sais que tout chrétien doit avoir ces sentiments ; mais il s'en faut bien que tous ne les aient aussi avant gravés dans le cœur. Un homme plein de Confiance croit ces choses d'une manière effective ; il en est si persuadé qu'il hasarde toute sa créance, ou plutôt, qu'il s'y appuie entièrement sans qu'il croie rien hasarder.

Il est bien aisé de donner au Seigneur, dans une prière, la qualité de Père et de le louer de sa libéralité et de sa toute puissance : on le fait souvent sans savoir ce que

l'on fait. Mais vouloir bien dépendre en tout de sa Providence paternelle, attendre, sans inquiétude et dans les plus pressantes occasions, le secours qu'il nous a promis, faire plus de fond sur sa parole que sur tous les moyens humains, se remettre sur lui de tous nos soins, dormir, pour ainsi dire, entre ses bras au plus fort des horribles tempêtes, c'est ce qui s'appelle croire tout de bon qu'il y a un Dieu, et avoir de lui une idée conforme à sa grandeur infinie. C'est pour cela que, comme dans l'ancien Testament il s'est glorifié d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, à cause qu'il n'avait point eu d'adorateurs si fidèles, ni si soumis; aussi est-il appelé par Saint Paul le Dieu de l'espérance : *Deus spei*, pour nous faire entendre que de toutes les vertus il n'en est aucune qui l'honore davantage, et qui le traite plus véritablement en Dieu.

Mais quand cette vertu ferait moins d'honneur à Dieu, on ne peut nier qu'il se déshonorerait lui-même étrangement, s'il ne répondait par ses bienfaits aux sentiments qu'elle nous aurait inspirés de sa libéralité. Il serait donc dit que la confiance d'une créature aurait surpassé la générosité du Tout-puissant, et qu'un homme aurait trouvé la bonté divine moins libérale en effet qu'il ne l'aurait conçue dans son idée! Je vous laisse à juger quelle tache ce serait au nom du Très-haut, et s'il y a quelque apparence qu'il la souffre. C'est sur ce fondement que les Pères ont enseigné que notre espérance est la mesure des grâces que nous recevons de Dieu. Saint Thomas dit qu'elle est en nous le principe de l'impétration, comme la charité l'est du mérite; de

sorte que, comme nous méritons à proportion de l'amour qui nous fait agir, nous obtenons aussi toujours à proportion de la Confiance qui nous porte à demander. C'est encore pour cette même raison que Saint Grégoire de Nazianze dit que, du moment qu'on a prié, Dieu se croit engagé par gratitude à donner ce qu'on lui demande ; ce n'est plus une grâce qu'il accorde, c'est un bienfait qu'il reconnaît : *Cum a Deo beneficium petitur, beneficio affici se putat.* Comment donc, chrétiens Auditeurs, Dieu pourrait-il laisser tomber en confusion un homme qui l'honore si parfaitement ? Comment refuserait-il de nous protéger, s'il est vrai que nous ne pouvons le glorifier davantage qu'en lui demandant sa protection ?

C'est un mouvement si naturel, et si raisonnable en même temps, que celui qui nous engage à aimer et à secourir ceux qui recourent à nous qu'on jugerait indigne du nom d'homme quiconque en userait autrement. Nous lisons dans l'histoire grecque, qu'un sénateur de l'Aréopage ayant repoussé brutalement un moineau, qui s'était jeté dans son sein pour se sauver d'un vautour qui le poursuivait, cette action parut si lâche à tous ses collègues qu'ils le chassèrent de leur compagnie, comme s'il l'eût déshonorée par sa dureté. Qu'auraient fait ces juges, si, au lieu d'un oiseau, il eût été question, ou d'un homme, ou d'une femme? Mais que serait-ce, si le Seigneur en usait ainsi à l'égard de ses propres enfants, de ses pauvres créatures, lorsque, pleines de Confiance, elles vont à lui comme à la source de toute bonté ? Que cela serait indigne de sa grandeur et de son

infinie miséricorde ! Non, Messieurs, ne craignez point qu'il vous rejette. Quelque péril qui vous menace, quelque ennemi qui vous persécute, quelque douleur qui vous presse, en quelque faiblesse que vous vous trouviez, appuyez-vous sur votre Dieu, jetez-vous hardiment entre ses bras, il ne se retirera point pour vous faire donner du nez en terre : (1) *Projice te in eum, non se subtrahet, ut cadas.*

Pour moi, mon Dieu, je suis si persuadé que vous veillez sur ceux qui espèrent en vous et qu'on ne peut manquer de rien, quand on attend de vous toutes choses, que j'ai résolu de vivre à l'avenir sans aucun souci et de me décharger sur vous de toutes mes inquiétudes : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me.* Les hommes peuvent me dépouiller, et des biens, et de l'honneur ; les maladies peuvent m'ôter les forces et les moyens de vous servir ; je puis même perdre votre grâce par le péché ; mais jamais je ne perdrai mon espérance ; je la conserverai jusqu'au dernier moment de ma vie, et tous les démons de l'enfer feront à ce moment de vains efforts pour me l'arracher : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Les autres peuvent attendre leur bonheur, ou de leurs richesses, ou de leurs talents ; les autres s'appuient, ou sur l'innocence de leur vie, ou sur la rigueur de leurs pénitences, ou sur le nombre de leurs aumônes, ou sur la ferveur de leurs prières : *Tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.*

(1) Locution familière, synonyme de tomber, inusitée aujourd'hui.

Pour moi, Seigneur, toute ma Confiance, c'est ma Confiance même. Cette Confiance ne trompa jamais personne : *Nullus, nullus speravit in Domine, et confusus est.* Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être et que c'est de vous, ô mon Dieu, que je l'espère : *In te Domines speravi, non confundar in æternum.* Je connais, hélas ! je ne le connais que trop, que je suis fragile et changeant ; je sais ce que peuvent les tentations contre les vertus les mieux affermies ; j'ai vu tomber les astres du ciel et les colonnes du firmament. Mais tout cela ne peut m'effrayer tandis que j'espérerai ; je me tiens à couvert de tous les malheurs et je suis assuré d'espérer toujours, parce que j'espère encore cette invariable espérance. Enfin, je suis sûr que je ne puis trop espérer en vous et que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai espéré de vous. Ainsi j'espère que vous me tiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis. J'espère que vous m'aimerez toujours et que je vous aimerai aussi sans relâche ; et, pour porter tout d'un coup mon espérance aussi loin qu'elle peut aller, je vous espère vous-même de vous-même, ô mon Créateur, et pour le temps, et pour l'éternité ! *Amen.*

LXIX^e SERMON

DE

LA PRIÈRE

O mulier, magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis.

O femme, vous avez une grande foi. Que ce que vous demandez soit fait comme vous le désirez.

(*S. Math.*, c. 15).

Nous obtenons peu par nos Prières, parce que nous demandons trop peu, et que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez.

Voici un exemple de foi, d'humilité, de constance en la Prière, des plus illustres qui aient jamais été donnés au monde. Une femme Chananéenne dont la fille était possédée du démon, quoiqu'elle ne soit point du peuple de Dieu, qu'elle n'ait jamais lu les Livres saints ni

entendu expliquer les prophéties, conçoit une si haute idée du pouvoir et de la bonté du Sauveur du monde qu'elle ose bien espérer qu'il fera un miracle en sa faveur; et le Sauveur lui-même s'efforce en vain de détruire en elle cette espérance. Il méprise d'abord sa prière et ne daigne pas lui faire un mot de réponse; il rebute même les apôtres qu'elle avait contraints par ses importunités d'être ses intercesseurs; il leur déclare que son Père ne l'a envoyé que pour les enfants d'Israël : c'est comme s'il disait qu'il n'a point de pouvoir à l'égard de cette femme; il la refuse elle-même avec outrage; il lui déclare que ce serait jeter le pain aux chiens que de lui faire quelque grâce et qu'en exauçant sa prière il ferait une action indigne de lui et de toute personne raisonnable : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.* Il semble qu'en voilà bien assez pour désespérer une pauvre créature et pour l'obliger à se retirer toute couverte de confusion. Elle persiste encore toutefois dans sa demande, elle trouve un nouveau sujet de confiance dans ce même refus qui paraît si précis et si outrageux. Vous avez raison, Seigneur, lui dit-elle, le pain des enfants n'est pas pour les chiens : mais il ne laisse pas d'en tomber quelque miette sous la table du maître, dont ces pauvres animaux profitent : *Etiam, Domine, nam et catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.* O femme, s'écria alors le Fils de Dieu, vous avez une grande foi; allez, on ne saurait rien vous refuser. Oui, votre fille sera guérie et, dès ce moment, elle est délivrée du malin esprit qui la tourmentait. *O mulier, magna est*

fides tua ; fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illa hora.

Messieurs, je ne saurais vous dire avec quelle peine je sens l'impuissance où je suis d'exprimer par mes paroles ce que je conçois au récit de cette histoire. O Prière, puissante et divine Prière! Inépuisable trésor qui renfermez tous les trésors, et du ciel, et de la terre ! Admirable instrument accordé à la faiblesse des hommes pour opérer toutes les merveilles dont le Créateur lui-même est capable, que ne puis-je dire à mes auditeurs tout ce que je pense de ton efficace! Ou du moins que ne puis-je leur apprendre à faire ce que je vois qu'il faudrait faire pour l'employer efficacement! Je m'en vais tâcher de vous l'enseigner : après que nous aurons imploré le secours d'en haut par l'entremise de notre Avocate : *Ave Maria.*

Il est étrange que Jésus-Christ s'étant si souvent, si solennellement engagé à exaucer toutes nos prières, la plus grande part (1) des chrétiens se plaignent tous les jours de n'être pas exaucés. Car enfin, on n'en peut pas rejeter la cause sur la nature des biens que nous demandons, puisqu'il n'a rien réservé dans ses promesses : *Omnia quæcunque orantes petitis credite quia accipietis.* On ne doit non plus l'attribuer à l'indignité des personnes qui demandent, puisqu'il a promis, sans exception, à toutes sortes de personnes : *Omnis qui petit accipit.* D'où peut donc venir que tant de prières sont

(1) Texte original : *La plus grand part...*

rejetées? Ne serait-ce point peut-être que, comme la plupart des hommes sont également insatiables et impatients dans leurs désirs, ils font des demandes, ou si excessives, ou si pressantes qu'ils rebutent Dieu par leur indiscrétion ou par leur importunité? C'est tout le contraire, Messieurs. Je crois que l'unique raison pourquoi nous obtenons si peu de Dieu, c'est que nous ne lui demandons pas assez. C'est que nous sommes trop bornés dans nos désirs et trop languissants dans nos prières. Nous ne sommes, ni assez hardis, ni assez pressants; et c'est pour cela même que nous ne recevons rien. Je m'en vais vous faire voir, chrétiens Auditeurs, que c'est là effectivement ce qui tarit à notre égard les sources de la libéralité de Dieu. Nous obtenons peu, parce que nous demandons trop peu : ce sera le premier point; parce que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez : ce sera le second point.

PREMIER POINT

Je ne m'étonne point que Dieu ait tant d'égard aux prières des hommes, lorsqu'elles sont faites comme il faut. Pour les rejeter, il faudrait qu'il eût, ou moins de bonté, ou moins de puissance que ne croient ceux qui le prient, vu que nous ne nous adressons à lui dans nos besoins que parce que nous sommes persuadés que son pouvoir n'a point de bornes et que sa libéralité est infinie. De sorte qu'il faut nécessairement, ou que nous nous

soyons trompés dans l'idée trop haute que nous nous formons de ses perfections divines, ou qu'il nous donne ce que nous lui demandons. Voilà, Messieurs, la véritable source de l'efficace de la prière. Voilà pourquoi elle impose à Dieu une espèce de nécessité de nous accorder toutes choses. Prier Dieu, c'est faire une action de religion, par laquelle on lui rend le plus grand honneur qu'il puisse recevoir d'une créature; c'est rendre à la grandeur et à la bonté de son être le témoignage le plus avantageux que nous soyons capables de lui donner. C'est pour cela qu'elle est comparée au sacrifice et que Saint Clément d'Alexandrie dit que de tous les sacrifices elle est le plus excellent et le plus saint : *Deum precibus honoramus, et hoc est optimum et sanctissimum sacrificium.*

Mais comment est-ce que dans ce principe, qui établit si fortement et qui rend même nécessaire l'efficace de la prière en elle-même, on peut trouver la cause de l'inutilité des prières que nous faisons? Cela est aisé à comprendre, chrétiens Auditeurs : c'est que nos prières, n'étant que pour de petites choses, pour des choses humaines et temporelles, elles déshonorent Dieu, au lieu de lui faire honneur. Ce sont des sacrifices, il est vrai, mais semblables à ceux de Caïn qui ne lui offrait que le rebut de ses troupeaux et les plus vils d'entre les fruits de la terre. Comme ces offrandes outrageaient Dieu, parce qu'elles ne répondaient pas à l'excellence de sa nature; aussi a-t-il sujet de s'offenser de nos demandes, qui donnent une idée si basse de sa libéralité. Comme les grands se font tort, lorsqu'ils font des

présents indignes du rang qu'ils tiennent, aussi est-ce leur manquer de respect que de leur demander des choses qu'ils ne peuvent donner avec bienséance. C'est pour cela que Saint Jean de Damas dit que prier, c'est demander à Dieu des choses convenables à sa grandeur : *Oratio est petitio decentium a Deo.* Toute autre Prière ne mérite pas même le nom de Prière, et par conséquent, elle est indigne d'être exaucée.

Et il ne faut pas que nous disions que nous ne croyons pas demander peu de chose à Dieu, quand nous lui demandons de grandes richesses, une grande santé, beaucoup de gloire, le gain d'un procès où il s'agit de tout notre bien, le succès d'une affaire d'où dépend notre fortune; car nous ne pouvons pas ignorer quel rang tiennent toutes ces choses dans l'estime de Jésus-Christ. Nous savons le mépris qu'il en a toujours fait, le soin qu'il a pris de les décrier. Est-ce lui témoigner qu'on est fort persuadé de son humeur bienfaisante et magnifique? N'est-ce pas, au contraire, se moquer de lui et vouloir lui faire affront, de n'avoir recours à sa libéralité que pour des choses qui ne lui coûtent rien, dont il ne fait nul état, qu'il donne indifféremment à tout le monde, qu'il verse à pleines mains sur ses plus grands ennemis, sans attendre même qu'il les demandent?

Les avares, qui donnent si mal volontiers, auront peine à comprendre cette doctrine. Mais, si nous connaissions bien notre Dieu, si nous pouvions découvrir l'étendue et les généreux sentiments de son grand cœur, si nous savions combien il a naturellement de plaisir à

faire du bien et combien l'amour, qui est prodigue de sa nature, donne encore de pente à cette inclination, nous serions bientôt convaincus que rien ne lui déplait davantage que ces prières qui n'ont pour objet que des *bagatelles* (1).

Elles le choquent d'autant plus, chrétienne Compagnie, qu'avec des frais immenses et au prix de son propre sang, il nous a préparé des biens infinis dont nous ne faisons point de cas. Il a beau nous les vanter et les étaler à nos yeux pour réveiller nos désirs ; nous ne sommes nullement touchés à la vue de ces trésors de grâces et de dons surnaturels que nous ne daignons pas même regarder. Nous témoignons de l'empressement pour des biens fragiles, pour de la boue et de la fumée, comme si nous avions dessein de lui faire entendre que cette fumée, cette boue valent encore mieux que ce qu'il vous veut tant faire valoir. Quel serait votre dépit, si, après avoir ordonné un magnifique repas, après vous être épuisé pour ramasser de tous côtés les viandes les plus exquises, après avoir employé les plus habiles cuisiniers pour les apprêter, et les avoir fait servir avec le plus de propreté et de magnificence qu'il est possible, la personne que vous auriez priée ne daignait pas toucher à ce régal, qu'elle demandât de l'ail ou des noix pour manger à la vue de vos bisques et de vos ragoûts ? Si c'était une personne d'une condition inférieure à la vôtre qui vous fit un si grand affront, seriez-vous encore assez bon pour lui faire donner de quoi satisfaire ses

(1) Texte original : *Des niaiseries...*

ridicules appétits? Pourriez-vous vous empêcher de la chasser de votre table, comme indigne de l'honneur que vous lui auriez voulu faire? Mais ne faisons-nous pas à Dieu le même affront, lorsque, méprisant les précieuses richesses qu'il nous a destinées, qu'il nous offre, qu'il nous presse de recevoir, nous nous attachons à lui demander des prospérités temporelles? Et n'est-ce pas avec justice qu'il nous refuse ce que nous préférons si injustement à des choses qui lui coûtent et qu'il estime infiniment davantage?

Que veut donc dire, me dira peut-être quelqu'un, cet *omnia* de l'Evangile, que l'on nous fait tant valoir? Ne signifie-t-il pas toutes choses? *Omnia quæcumque petitis credite quia accipietis.* Soyez sûrs que, quoi qu'il vous plaise de demander, vous le recevrez infailliblement. Ce mot, chrétienne Compagnie, m'est plus favorable qu'il ne paraît d'abord. Jésus-Christ nous promet toutes choses, pour nous donner la liberté de demander les plus grandes choses, pour nous porter à ne donner nulles bornes à nos désirs. Il a beaucoup promis, afin que l'on demandât beaucoup; il a tout promis, par la crainte qu'il a eue qu'on ne se contentât de trop peu. Le sens le plus ordinaire, le plus naturel de ces paroles: On vous accordera toutes choses, n'est pas: On vous donnera jusqu'aux plus viles, mais: On ne vous refusera pas les plus précieuses. Un grand prince qui, dans quelque occasion, pour donner des marques de sa libéralité royale se serait engagé à un sujet de ne rien lui refuser, ce prince, dis-je, ne croirait pas manquer à sa parole en le rebutant, si, après une promesse si magnifique, le sujet lui deman-

dait un haillon ou un peu de pain. Tout de même, par la promesse que le Seigneur nous a faite de tout accorder à nos prières, il est tout visible qu'il a prétendu faire éclater sa magnificence. De sorte que, nos prières s'éloignant de cette fin, lorsqu'elles sont faites pour des choses de néant, il n'a nul engagement à les exaucer. — Il fallait donc s'expliquer davantage. — Mais qui aurait jamais cru que cela fût nécessaire ?

A cette réponse j'en ajoute une autre qui est sans réplique et qui servira en même temps de seconde preuve à la vérité que j'ai avancée, que nous n'obtenons rien parce que nous ne demandons pas assez. Je veux que Jésus-Christ nous ait promis, de la part de son Père, de nous accorder toutes choses, et même les plus petites. On ne peut nier qu'il ne nous ait prescrit un ordre à observer dans les choses que nous demandons, sans quoi nous espérons en vain de rien obtenir. Il nous a dit, en Saint Mathieu : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroit : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* On ne vous défend pas de souhaiter des richesses et toutes les choses nécessaires à l'entretien et même à la douceur de la vie ; mais il les faut souhaiter dans leur rang ; et si vous voulez que vos désirs soient infailliblement accomplis à cet égard, commencez toujours par demander de plus grandes choses, afin qu'en vous les accordant, j'y ajoute encore les plus petites.

Ce fut justement ce qui arriva à Salomon. Le Seigneur lui ayant donné la liberté de demander tout ce qu'il

voudrait, il le supplia de lui accorder la sagesse dont il avait besoin pour s'acquitter saintement des devoirs de la royauté. Il ne fit nulle mention ni des trésors, ni de la gloire du monde. Il crut que, Dieu lui faisant une offre si avantageuse, il devait s'en prévaloir pour obtenir des biens plus considérables. C'est pourquoi il reçut sans délai ce qu'il demandait et même ce qu'il ne demandait pas. *Quia postulasti verbum hoc, et non petisti tibi dies multos, nec divitias, etc. ecce feci tibi secundum sermones tuos.* Je vous accorde volontiers cette sagesse, parce que vous me l'avez demandée; mais je ne laisserai pas de vous combler d'années, d'honneur et de biens, parce que vous ne m'avez rien demandé de toutes ces choses : *Sed hæc quoque quæ non postulasti, divitias, scilicet et gloriam.*

Si c'est donc là l'ordre que Dieu observe dans la distribution de ses grâces, nous ne devons pas nous étonner que jusqu'ici nous ayons prié inutilement. Je vous avoue, Messieurs, que souvent je suis touché de compassion, quand je vois l'empressement de certaines bonnes personnes qui font dire des messes de tous côtés, qui distribuent des aumônes, qui vouent des pèlerinages et des jeûnes pour le succès de leurs entreprises temporelles. Pauvres gens, dis-je en moi-même, je crains fort que ce ne soit en vain que vous priez et que vous faites prier. Il fallait faire dire ces messes, vouer ces jeûnes, ces pèlerinages pour obtenir de Dieu un parfait amendement, la patience, le mépris du monde, le détachement des créatures. Après cela, vous auriez pu faire des prières pour le retour de votre

santé et pour le succès de vos affaires : Dieu les aurait écoutées avec plaisir, ou plutôt il les aurait prévenues et se serait contenté de connaître vos désirs pour les accomplir.

On demandera peut-être quelle raison notre Dieu peut avoir d'en user de cette manière. Outre ce que j'ai dit, qu'il n'y a que les biens surnaturels qui soient dignes de sa libéralité, c'est que les autres biens ne sont pas même des biens, lorsqu'ils sont séparés de ceux-ci. Toutes les créatures sont bonnes en elles mêmes ; mais, à notre égard, elles ne sont, ni bonnes, ni mauvaises qu'autant qu'elles nous peuvent, ou servir, ou nuire à l'acquisition de notre bonheur éternel. Or, elles nous sont inutiles pour cette fin, si la grâce ne les y rapporte, si la vertu, si la piété ne les emploie. Ainsi, Dieu ne les peut accorder qu'après avoir donné de la piété et de la vertu, parce que sans cela tout le reste ne peut être bon à rien.

Je dis bien davantage : sans cela tout le reste peut être nuisible, et il l'est pour l'ordinaire extrêmement; et c'est pour cela qu'on nous le refuse. Nous ne laissons pas de gronder, d'accuser le ciel de dureté, de peu de fidélité en ses promesses. Mais notre Dieu est un bon père qui aime mieux essuyer nos plaintes et nos murmures que de les apaiser à notre dommage. Quand nous lui demanderons du pain, il ne faut pas appréhender qu'il nous trompe en nous donnant un serpent ou un caillou, comme il le dit lui-même dans l'Évangile. Mais, si nous sommes assez enfants pour lui demander un caillou ou un serpent, il aime mieux nous voir pleu-

rer que d'avoir pour nous une complaisance dont il n'ignore pas que nous lui saurions quelque jour fort mauvais gré.

Ce que j'ai dit des biens, je le dis encore des maux dont nous souhaitons d'être délivrés. Je ne soupire point, dira quelqu'un, pour une grande fortune ; je me contenterais de sortir de cette extrême indigence où mes malheurs m'ont réduit. Je laisse la gloire et la haute réputation à ceux qui en sont le plus affamés ; je voudrais simplement éviter l'opprobre où me jettent les calomnies de mes ennemis. Enfin, je me passe des plaisirs ; mais je souffre des douleurs que je ne puis plus supporter : il y a longtemps que je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il veuille les adoucir ; mais je le trouve inexorable. Chrétiens Auditeurs, je n'en suis nullement surpris. Vous avez des maux secrets bien plus considérables que ceux dont vous vous plaignez, desquels toutefois vous ne demandez pas la guérison ; si pour l'obtenir vous aviez fait la moitié des prières que vous avez faites pour être guéri des extérieurs, il y a longtemps que Dieu vous aurait ôté les uns et les autres. La pauvreté vous sert à tenir dans l'humilité votre esprit naturellement orgueilleux ; l'attache extrême que vous avez pour le monde vous rend nécessaires ces médisances qui vous affligent ; les maladies vous sont comme un antidote contre la pente que vous avez au plaisir, laquelle vous entraînerait dans mille malheurs. Ce ne serait pas vous aimer, ce serait vous haïr cruellement que vous décharger de ces croix, avant que de vous avoir donné les vertus que vous n'avez pas. Si le Seigneur vous

voyait quelque empressement pour ces vertus, il vous les accorderait avec joie, et je suis sûr qu'il ne se ferait pas prier pour le reste.

Vous voyez donc, Messieurs, que, faute de demander assez, nous ne recevons rien du tout, parce que, si Dieu nous accordait les petites choses, il se ferait tort et il nous nuirait à nous-mêmes. Je vous prie d'observer, chrétiens Auditeurs, que je ne dis pas qu'on ne puisse, sans offenser Dieu, demander des prospérités temporelles et d'être délivré des croix sous lesquelles on gémit. Je sais que, pour rectifier les prières que l'on fait pour ces sortes de choses, il suffit de les demander à condition qu'elles ne soient contraires, ni à la gloire de Dieu, ni à notre propre salut. Mais je dis que, comme il est malaisé qu'il soit glorieux à Dieu de vous exaucer, ou utile à vous d'être exaucé, à moins que vous n'aspiriez à de plus grands dons, tandis que vous vous contenterez de si peu de chose, vous courez grand hasard de ne jamais rien obtenir.

Voulez-vous que je vous enseigne une manière de demander le bonheur même temporel, laquelle force Dieu à vous exaucer? Dites-lui de tout votre cœur : Mon Dieu, ou donnez-moi tant de richesses que mon cœur en soit satisfait, ou inspirez-m'en un si grand mépris que je ne les désire plus ; ou délivrez-moi de la pauvreté, ou rendez-la-moi si aimable que je la préfère à tous les trésors de la terre ; ou faites cesser ces douleurs, ou, ce qui vous serait encore plus glorieux, faites qu'elles se changent en plaisirs pour moi, et que, bien loin de m'affliger et de troubler la paix de mon âme, elles me

deviennent une source de joie et de consolation. Vous pouvez me décharger de la croix, vous pouvez me la laisser sans que j'en sois chargé le moins du monde. Vous pouvez éteindre le feu qui me brûle, vous pouvez, sans l'éteindre, faire qu'au lieu de me brûler il me rafraîchisse, comme il arriva aux jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone. Je vous demande l'un ou l'autre ; il ne m'importe de quelle manière je sois heureux. Si je le suis par la possession des biens d'ici-bas, je vous en rendrai d'immortelles actions de grâces ; si je le suis par la privation de ces mêmes biens, ce sera un prodige qui donnera encore plus d'éclat à votre nom et pour lequel je tâcherai de n'avoir pas moins de reconnaissance.

Voilà une prière digne d'être offerte à Dieu par un véritable chrétien. Lorsque vous prierez de la sorte, savez-vous bien ce qui vous arrivera ? Premièrement, vous serez content, quoiqu'il vous arrive. Et que désirent autre chose ceux qui sont les plus altérés de biens temporels, si ce n'est d'être contents ? En deuxième lieu, non seulement vous obtiendrez infailliblement l'une des deux choses que vous aurez demandées ; mais pour l'ordinaire vous les obtiendrez toutes deux. Dieu vous accordera la jouissance des richesses, et afin que vous les possédiez sans attachement et sans danger, il vous en inspirera en même temps le mépris. Il finira toutes vos douleurs et, de plus, il vous en laissera une soif ardente qui vous donnera tout le mérite de la patience sans souffrir. En un mot, il vous rendra heureux dès cette vie et, de peur que votre bonheur ne

vous corrompe, il vous en fera connaître et sentir la vanité. Que peut-on désirer au monde de plus avantageux que cela? Rien sans doute. Mais, comme la chose est tout à fait digne d'être demandée, souvenez-vous qu'elle mérite bien d'être demandée avec instance. Car la raison pourquoi on obtient si peu, ce n'est pas seulement parce qu'on demande peu ; c'est encore parce que, soit peu ou beaucoup, ce qu'on demande, on ne le demande pas assez. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

S'il y a de l'indécence à demander à Dieu de petits biens, il n'y en a pas moins à lui en demander de grands avec froideur. Si le Seigneur a sujet de rejeter nos prières lorsque nous désirons des choses indignes de lui, il a encore plus de raison, ce me semble, de nous rebuter, lorsque nous le prions d'une manière indigne des choses que nous désirons. Saint Jean Chrysostôme se plaignait que de son temps on priait Dieu comme si on n'avait rien attendu de sa libéralité. Je ne sais s'il n'y aurait pas lieu de nous faire aujourd'hui le même reproche. Mais si cela est, certainement nous aurions tort de reprocher à Dieu son insensibilité à des prières qui se font avec si peu de sentiment. Pour fléchir le cœur de notre Dieu, il faut le prier avec ardeur, il faut le prier avec constance.

Je dis, en premier lieu, qu'il faut prier avec ardeur,

pour faire connaître qu'on désire avec ardeur ce qu'on demande. Ce désir est un grand motif pour Dieu à nous satisfaire. *In auribus Dei*, dit Saint Augustin, *vehemens desiderium est magnus clamor*. Un désir violent est un grand cri aux oreilles du Seigneur. Et la raison de ceci, c'est que, quand on désire beaucoup, on se tient bien plus obligé à celui qui donne ce qu'on désire. C'est pourquoi notre Dieu, qui ne veut pas perdre ses bienfaits et qui ne les répand sur les hommes que dans la vue qu'on paiera sa libéralité de beaucoup de gratitude, Dieu, dis-je, a coutume de mesurer la grandeur de ses présents sur celle de nos souhaits, qu'il sait devoir être la mesure de notre reconnaissance.

Aussi l'éloquent Saint Jean Chrysostôme a remarqué, après David, que Dieu exauce volontiers les pauvres : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*, qu'il exauce volontiers les affligés ; *ad Dominum cum tribularer clamavi et exaudivit me*, parce que la nécessité extrême qui presse ces sortes de gens et l'impatience où ils sont d'être soulagés les oblige de faire à Dieu de très ferventes supplications. Leurs prières, dit ce Saint Père, sont semblables à ces eaux qui, pour être extrêmement gênées et pressées dans les canaux où elles coulent, en sortent avec impétuosité et se lancent en haut avec une violence extrême. Hélas ! Messieurs, si nous demandions à Dieu notre propre conversion, la victoire de nos passions, de nos tentations, de nos mauvaises habitudes, le détachement de toutes les choses de la terre, son amour, sa paix, son paradis, du moins avec autant d'ardeur que nous lui demandons le beau temps, quand nous avons une jour-

née de chemin à faire, avec la même ardeur qu'une pauvre fille lui demande la grâce de retrouver un meuble qu'elle a perdu, nous disposerions à notre gré de tous les trésors de Dieu, nous vaincrions nos vices sans avoir presque la peine de les combattre; tout l'enfer fuirait devant nous, le paradis nous serait ouvert et toutes ses délices descendraient par avance dans notre cœur. Mais, à l'égard de ces grâces surnaturelles, au lieu de cette ferveur dont je parle, peut-être, hélas! sommes-nous dans la disposition où Saint Augustin confesse qu'il se trouvait, lorsqu'il demandait la continence : *Timebam ne me cito exaudires, et cito sanares a morbo concupiscentiæ*. Je craignais d'être trop tôt exaucé, d'être trop tôt guéri de ma passion ; j'aimais mieux la satisfaire que l'étouffer. Si cela n'est pas, du moins sommes-nous fort froids, fort peu attentifs aux prières que nous faisons pour les obtenir. On a, dans son livre, des oraisons pour demander la patience, l'humilité, la contrition de ses fautes ; on les lit sans songer à ce qu'on lit ; le cœur n'y a nulle part et l'esprit est en même temps occupé de toute autre chose. Comment voulez-vous que Dieu vous écoute, dit Saint Cyprien, si vous ne vous écoutez pas vous-même? Je sais que quelques-uns s'excusent sur leur ignorance, sur ce qu'ils ne savent pas prier. Mais, si je ne me trompe, c'est une méchante excuse que celle-là. Quand on désire bien ce qu'on demande, on est naturellement éloquent à le demander. Les Saints Pères nous renvoient aux pauvres pour être instruits sur ce sujet. Mais il n'y a pas jusqu'aux plus petits enfants qui en cela ne puissent être nos maîtres.

A peine savent-ils parler qu'ils savent importuner et fléchir leurs mères par leurs prières. Si nous nous adressions à Dieu avec la même simplicité, la même confiance et surtout avec le même empressement que ces petits innocents font paraître, il est certain que jamais nous ne serions refusés.

Mais voulez-vous, chrétiens Auditeurs, que toutes vos prières soient infailliblement efficaces? Voulez-vous forcer Dieu à vous accorder tous vos désirs? Ne vous lassez jamais de prier. Ceux qui se relâchent après avoir prié quelque temps manquent, ou d'humilité, ou de confiance, et ainsi ils ne méritent pas qu'on les exauce. *Ne petas a Deo imperiose,* dit un ancien Père, *quod statim velis impetrare.* Il semble que vous prétendiez qu'on obéisse sur l'heure à votre prière, comme si c'était un commandement. Ne savez-vous pas que Dieu résiste aux superbes et qu'il n'a de complaisance que pour les humbles. Quoi! votre orgueil ne saurait-il souffrir qu'on vous fasse revenir plus d'une fois pour la même chose? Je dis, en second lieu, que c'est avoir bien peu de confiance en la bonté du Seigneur que d'en désespérer si tôt que de prendre les moindres délais pour des refus absolus.

Écoutez, Ames chrétiennes, un sentiment que je voudrais pouvoir graver dans le plus profond de vos cœurs. Quand on a un peu conçu combien Dieu est bon, on ne se croit jamais entièrement rebuté ; on ne saurait croire qu'il veuille nous ôter toute espérance. Pour moi, je confesse que plus je vois que Dieu me fait demander une même chose, et plus je sens croître en moi l'espé-

rance de l'obtenir. Je ne crois jamais que ma prière est rejetée que quand je m'aperçois que j'ai cessé de prier. Lorsqu'après une année de sollicitations je me trouve autant de ferveur à demander que j'en avais au commencement, je ne doute plus de l'accomplissement de mes désirs; et, bien loin de perdre cœur pour tant de remises, je crois avoir lieu de me réjouir, parce que je suis persuadé que je serai d'autant plus pleinement satisfait qu'on m'aura laissé prier plus longtemps. Si mes premières instances avaient été entièrement inutiles, je ne serais pas revenu si souvent pour la même chose. C'est bon signe qu'on souffre mon assiduité; je suis sûr d'en être payé libéralement.

En effet, Messieurs, on n'accorda la conversion d'Augustin à Sainte Monique qu'après dix-sept années de larmes; mais aussi ce fut une conversion entière et incomparablement plus parfaite qu'elle ne l'avait demandée. Tous ses désirs se terminaient à voir l'incontinence de ce jeune homme réduite dans les bornes du mariage, et elle eut le plaisir de lui voir embrasser les conseils les plus relevés de la chasteté évangélique; elle avait seulement souhaité qu'il fût baptisé, et elle le vit évêque d'Hippone; enfin, elle ne demandait à Dieu que de le voir sortir de l'hérésie; et Dieu en fit la colonne de son Église et le fléau de tous les hérétiques de son temps. Si après un ou deux ans de prières cette bonne mère se fût rebutée; si après dix ou douze années, voyant que les choses devenaient pires tous les jours, que ce malheureux fils s'engageait encore en de nouvelles erreurs, que ses débauches augmentaient au

lieu de diminuer, qu'à l'impureté il avait encore ajouté l'avarice et l'ambition : si, dis-je, elle eût enfin tout abandonné par désespoir, quelle aurait été son illusion ! Quel tort n'aurait-elle pas fait à son fils ! De quelle consolation ne se serait-elle pas privée elle-même ! De quel trésor n'aurait-elle pas frustré, et son siècle, et tous les siècles à venir !

Je finis ; et, en finissant, je m'adresse à ces personnes que je vois courbées aux pieds des autels pour *obtenir* (1) de Dieu ces précieuses grâces que Dieu prend tant de plaisir qu'on lui demande. Pauvre Ame, à qui Dieu a fait connaître la vanité des choses mondaines, qui gémissez sous le joug de vos passions et qui soupirez pour en être délivrée ; Ames ferventes qui êtes tout enflammées du désir d'aimer Dieu et de le servir comme les saints l'ont servi ; et vous qui sollicitez pour la conversion de ce mari, de cette femme, de ces enfants, de cette personne qui vous est si chère, au nom de Dieu, ne vous lassez point de demander ; soyez constant, soyez infatigable dans vos sollicitations. Si l'on vous refuse aujourd'hui, demain vous obtiendrez toutes choses ; si vous n'emportez rien cette année, l'année prochaine vous sera plus favorable. Et ne pensez pas que cependant votre peine soit une peine perdue ; on vous tient compte de tous vos soupirs ; vous recevrez à proportion du temps que vous aurez employé à demander ; on vous amasse un trésor qui comblera tout d'un coup, qui surpassera tous vos désirs.

(1) Texte original : *Impétrer...*

Je veux bien vous découvrir tout le secret. Le refus que vour recevez présentement n'est qu'une feinte dont Dieu se sert pour enflammer davantage votre ferveur. Voyez comme il en use envers notre Chananéenne, comme il refuse de la voir et de l'entendre, comme il la traite d'étrangère et même de chienne. Ne diriez-vous pas que c'est tout de bon qu'il est irrité contre elle et que son importunité l'a mis en mauvaise humeur? Cependant il l'admire en soi-même, il est charmé de sa confiance et de son humilité, et c'est pour cela qu'il la rebute. *O dissimulatrix clementia*, s'écrie admirablement l'abbé Guerric dans un semblable sujet, *quæ duritiem te simulas, quanta pietate pugnas adversus eos pro quibus pugnas* ! O artificieuse clémence qui prenez le masque de la cruauté, avec quelle bonté rejetez-vous ceux que vous avez envie d'exaucer. Gardez-vous bien, chrétienne Compagnie, de vous y laisser surprendre. Au contraire, pressez d'autant plus qu'on semblera vous rebuter davantage.

Faites comme cette bonne femme : servez-vous contre Dieu même des raisons qu'il peut avoir de vous refuser. Il est vrai, je ne suis qu'une chienne, je ne mérite pas la grâce que je demande ; mais aussi n'est-ce pas à mes mérites que je prétends qu'on l'accorde ; c'est aux mérites de mon très-aimable Rédempteur. Prenez garde, Seigneur, que vous n'ayez plus d'égard à mon indignité qu'à votre promesse, et qu'en voulant me faire justice vous ne vous fassiez tort à vous-même. Si j'étais plus digne de vos bienfaits, il vous serait moins glorieux de m'en faire part. Il n'est pas juste de favoriser un ingrat.

Hé ! Seigneur, ce n'est pas votre justice, c'est votre miséricorde que j'implore. *Constanter age, felix anima, quæ cum Deo luctari cœpisti? Amat utique vim abs te pati, desiderat a te superari.* Courage, heureuse Ame, qui avez si bien commencé à lutter avec votre Dieu ; ne lui donnez point de relâche ; il ne demande pas mieux que d'être vaincu. Signalez-vous par votre importunité ; rendez-vous un miracle de constance ; forcez Dieu à quitter le déguisement et à vous dire avec admiration : *Magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* O Homme, certainement votre foi est grande ; je confesse que je ne puis plus vous résister ; allez, vous aurez tout ce que vous désirez, et pour cette vie, et pour l'autre.

LXX^e SERMON

DE

L'AUMONE

Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit.

Jésus eut faim, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits.

(*S. Matth.*, c. 4).

Dieu, à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'Aumône ; il promet aussi de la rendre.

Messieurs, quelque bon que soit le jeûne en lui-même, ce n'est pas néanmoins pour le jeûne seul que l'Église nous commande de jeûner. Parmi les motifs qu'elle a eus en instituant le carême, elle a prétendu, disent les Pères, que les chrétiens retranchassent quelque chose de leur manger ordinaire, afin d'épargner, par l'abstinence, de quoi assister les pauvres dans

leurs besoins : *Ut detur pauperi quod subtrahitur ventri.* C'est pour cela que quelques docteurs assurent que les œuvres de miséricorde corporelle ne sont pas d'une moindre obligation, en ce saint temps, pour ceux qui ont du bien, que les actions de pénitence, pour ceux qui ont des forces et de la santé ; et que c'est en vain qu'on tâche d'affaiblir le corps par la soustraction des viandes, si les membres de Jésus-Christ ne sont pas nourris en même temps et secourus par nos aumônes. Je ne sais, Messieurs, si ce ne serait point pour cette raison que, dans l'évangile de ce jour, il est dit que Jésus eut faim, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, comme pour nous avertir qu'il faut imiter son jeûne et se ressouvenir en même temps de la nécessité où il est, c'est-à-dire, qu'il faut jeûner et donner l'Aumône, qu'il ne faut souffrir la faim, à son exemple, que pour devenir plus sensible à celle qu'il souffre dans les pauvres, et, pour être plus en état de la soulager.

Quoiqu'il en soit, j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui de l'Aumône, de cette grande vertu dont l'excellence et la nécessité a été si souvent prêchée par les Saints Pères qu'à voir comme ils en parlent à tout propos, on dirait que la morale chrétienne se réduit à ce seul point et que le paradis ne peut être ouvert que par l'Aumône, ni fermé qu'à ceux qui ne l'auront pas pratiquée. Comme j'ai un grand désir que nous passions saintement ce temps si favorable à la piété, je me hâte, (1)

(1) Ce sermon fut prononcé au commencement du Carême de 1677 ou de 1678.

Messieurs, de vous expliquer toutes les obligations qu'il impose aux véritables fidèles. Je prie le Saint-Esprit qu'il veuille bien seconder mes intentions, et que, au même temps que je parlerai, il vous donne non seulement l'intelligence de mes paroles, mais encore le désir de les accomplir. Demandons-lui tous ensemble cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Après avoir longtemps cherché la principale cause du peu d'amour que quelques chrétiens ont pour l'Aumône, j'ai cru l'avoir trouvée dans une erreur assez commune où l'on est à l'égard de cette œuvre sainte. On se persuade que c'est une pure libéralité, qui se fait à des gens à qui l'on ne doit rien et de qui l'on n'espère rien ; et, dans cette pensée, les tièdes la négligent et les avares en ont même de l'horreur. Mais non, Messieurs, l'Aumône n'est pas une pure libéralité. La libéralité s'exerce, dit un ancien philosophe cité par Saint Thomas, quand on donne son bien et qu'on le donne sans intérêt, quand on donne sans obligation de donner et sans espérance de recevoir. Or ces deux conditions ne se trouvent nullement dans l'Aumône. Elle n'est, ni tout à fait libre, ni tout à fait désintéressée ; il y a un commandement exprès de la faire ; il y a *de* magnifiques (1) promesses en faveur de ceux qui l'auront faite. Si vous avez égard au commandement, donner l'Aumône, c'est restituer un bien qui n'est pas à vous : si vous envisagez les promesses, faire l'Aumône, c'est mettre votre argent

(1) Texte original : *Des magnifiques...*

à usure. Il me semble que c'est là de quoi réveiller les plus lâches et les plus intéressés. Vous avez cru jusqu'ici, que ce qu'on donnait aux pauvres était un pur don que vous pouviez retenir sans blesser votre conscience, que vous ne pouviez faire sans diminuer votre trésor. C'est une illusion dont je veux aujourd'hui vous détromper. Non, chrétiens Auditeurs, vous n'êtes jamais moins libéraux que lorsque vous faites l'Aumône. En voici deux raisons qui feront le partage de ce discours : la première, parce que le Seigneur, à qui tous les biens appartiennent, vous commande de la donner ; la seconde, parce que le Seigneur, qui possède tous les biens, vous promet de vous la rendre. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIÈRE PARTIE

Entre toutes les obligations que nous impose le Christianisme, je n'en trouve guère de mieux établie que celle de faire l'Aumône. Elle est fondée sur trois différentes lois dont chacune pourrait suffire pour nous rendre ce devoir indispensable, sur la loi de la justice, sur la loi de la charité, et sur une loi spéciale, la plus claire, la plus forte qui ait jamais été faite par le souverain Législateur. Oui, Messieurs, la loi de la justice, cette loi que la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes, cette loi que les nations les plus barbares ont connue et révérée, cette loi qui nous oblige à rendre à chacun ce qui est à lui, cette loi, dis-je, vous oblige de faire l'Au-

mône. On ne doute pas que vous ne possédiez vos biens par de justes titres ; mais je dis, avec le Maitre de l'École, qu'il y a de l'injustice dans l'emploi que vous en faites, si vous les consumez tous à votre usage; je dis que vous retenez injustement ce que vous pourriez donner aux pauvres, sans rien retrancher de vos besoins. Ecoutez, s'il vous plait, les raisons que j'ai d'avancer cette proposition. On peut dire qu'elle est aussi vraie qu'il est vrai qu'il y a un Dieu. Car supposé qu'il y a un Dieu, lequel a créé tous les hommes, il faut nécessairement qu'il les ait tous pourvus des choses nécessaires à leur entretien, puisque Celui qui donne la vie est obligé de donner les moyens de la conserver. Cependant tous les biens sont distribués et il y a mille gens qui ne possèdent rien sur la terre. Il faut donc, ou que la Providence soit défectueuse, ou que le partage des pauvres soit entre les mains des riches. Il faut, ou que Dieu ait négligé le soin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en soit déchargé sur ceux qui possèdent tout avec abondance, c'est-à-dire, en un mot, qu'il faut, ou qu'il n'y ait point de Dieu, ou qu'une partie de vos richesses, Messieurs, appartienne à ceux qui n'ont pas de biens.

En effet, si vous croyez avoir reçu du Seigneur tout le bien que vous possédez, pourquoi pensez-vous qu'il ait été si libéral en votre endroit, tandis que vos frères n'ont eu pour partage que l'indigence? Je voudrais bien que vous me dissiez un peu votre pensée sur cette conduite. Tout de bon, croyez-vous qu'en vous comblant de richesses cette sagesse infinie n'ait prétendu autre chose, si ce n'est de vous enrichir? Croyez-vous que ce

bon Père n'ait laissé tant d'enfants sans héritage, qu'afin que vous eussiez plus de biens à dissiper, plus de moyens, et de l'offenser, et de vous perdre? C'est la Providence qui jette à pleines mains l'or et l'argent dans cette maison : cette divine Providence n'aurait point d'autre but en cela que de fournir de l'aliment au luxe et à la volupté? Ne serait-ce pas là une vue bien indigne de notre Dieu? Pourquoi donc ramasse-t-il ainsi les biens en des certaines familles, si ce n'est afin qu'ils soient distribués à propos à toutes les autres desquelles la Providence est comme chargée? Cet homme est extrêmement riche; Dieu lui a donné beaucoup de biens, et très peu ou même point du tout d'enfants. Il est tout visible que c'est afin qu'il soit le père des pauvres. C'est ainsi que dès le commencement du monde il rassembla toutes les eaux dans la mer, non pas simplement pour combler ces profonds abîmes, ou pour donner aux monstres qu'elle nourrit un empire plus étendu, mais afin que de là, comme d'un grand réservoir, ces mêmes eaux se répandissent sur toute la terre avec plus de règle et d'utilité. C'est ainsi qu'il réunit la lumière en un seul corps qu'il mit au ciel, non pas pour laisser dans les ténèbres tout ce monde inférieur, mais afin qu'il fût éclairé selon ses besoins et qu'il eût sujet de louer l'auteur d'une créature si parfaite et si bienfaisante.

Que suit-il donc de tout ce raisonnement? Il suit que si vous ne faites pas l'Aumône, vous usez de vos biens contre l'intention de Dieu qui en est le maître absolu, contre le droit des pauvres auxquels appartient l'usage

d'une partie de ces mêmes biens, et, par conséquent, contre toutes les lois de la justice, qui nous défend de disposer des choses qui ne sont pas à nous, si ce n'est en faveur ou suivant les ordres de leur légitime maître. Ce sentiment est le sentiment de tous les Docteurs et de tous les Pères, et je ne crois pas qu'il y ait rien sur quoi ils se soient si souvent ni si nettement expliqués. Ne donner pas aux pauvres les choses superflues, dit Saint Augustin, c'est tout visiblement retenir le bien d'autrui : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur* ; c'est sur le Psaume CXLVII. Oui, dit Saint Basile, vous commettez autant de larcins que vous pouvez assister de pauvres et que vous ne le faites pas. Savez-vous bien de quel crime vous vous rendez coupable, lorsque vous refusez à un pauvre la nourriture nécessaire? Du même crime, dit Saint Ambroise, que si vous lui arrachiez des mains le peu de pain qu'il a pour sa vie : *Neque enim*, ce sont les paroles de ce Père, *neque enim plus est criminis habenti tollere, quam, cum possis et abundes, indigentibus denegare*. Tous les autres Pères disent la même chose avec tant de conformité qu'il n'y a que très peu de différence même dans leurs expressions.

Doit-on s'étonner après cela que Jésus-Christ condamne au feu éternel quiconque ne donne pas à manger à ceux qui ont faim? Si ce que j'ai dit, si ce que tous les Pères ont dit est véritable, il n'y a point trop de rigueur à ce jugement. Avez-vous jamais trouvé fort étrange qu'on ferme la porte du ciel à ces malheureux qui ne vivent que de larcins, à ces maîtres cruels qui frustrent leurs domestiques de leurs salaires, à ces mauvais juges

qui par d'injustes arrêts renversent les familles les plus florissantes, à ces voleurs publics, à ces harpies insatiables qui s'engraissent des larmes des veuves et des orphelins, qui affament des provinces entières, pour avoir des tables plus délicates et plus splendides? Ne jugez-vous pas que toutes ces personnes sont bien dignes des mêmes flammes où le mauvais riche est enseveli? Or ce jugement condamne tous ceux qui refusent l'Aumône aux pauvres. Enlever le bien à ceux qui en ont et ne faire nulle part du sien à ceux qui en manquent, c'est tout une même chose: oui, je le répète, c'est la même chose? *Neque enim plus est criminis habenti tollere quam, cum possis et abundes, indigentibus denegare : Si nolueris dare,* ce sont les paroles de Saint Augustin, *noveris te res alienas auferre et injuste retinere.*

Mais pourquoi donc le Seigneur ne partage-t-il pas également tous les hommes, au lieu de se remettre du soin des uns sur la bonne foi des autres? Saint Basile et Saint Ambroise disent que c'est afin que tout le monde ait le moyen de gagner le ciel, les riches par la pratique de la charité et les pauvres par l'exercice de la patience. On peut dire qu'il l'a fait encore pour nous lier plus étroitement les uns aux autres, les riches étant obligés de considérer les pauvres comme leurs propres enfants qu'ils doivent nourrir, et les pauvres ne pouvant pas ne point aimer les riches comme leurs pères, puisque effectivement ils en font l'office à leur égard. On peut ajouter que, par cette voie, Dieu se rend plus aimable et plus admirable aux hommes qu'il n'aurait fait par une autre voie. Car, s'il nous avait tous égale-

ment partagés, nul ne se croirait obligé à une fort grande reconnaissance. Nous nous persuadons difficilement qu'on nous fait une grâce, quand on ne nous donne que ce qu'on accorde à tout le monde ; au lieu que, par cette distinction, les riches s'aperçoivent aisément des obligations particulières qu'ils ont à la libéralité de Dieu, tandis que les pauvres ont occasion de se louer de sa bonté paternelle, qui ne les abandonne pas dans leur plus grande nécessité ; d'admirer sa sagesse qui leur fournit souvent, par des ressources inespérées, tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Il est donc vrai que nous devons l'Aumône par justice. J'ajoute que nous la devons par charité ; et cette obligation n'est pas moins étroite que la première. Comme le commandement de la charité chrétienne est un commandement positif, il est tout visible qu'il nous oblige à quelque chose de positif envers nos frères. Peut-il nous obliger à moins qu'à ne les pas laisser périr de misère ? Le comble de cette vertu, dit le Sauveur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; mais le moins qu'on puisse faire, c'est assurément de leur donner du pain pour vivre, pour les empêcher de mourir.

Prenons, s'il vous plaît, les termes de notre loi et voyons si l'on peut, sans la violer, se dispenser de faire l'Aumône. *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Vous aimerez votre prochain, et vous l'aimerez comme vous-même. Quand il aurait dit simplement : Vous l'aimerez, il n'en fallait pas davantage. On sait que l'amour est extrêmement libéral, qu'il est prodigue, qu'il donne jusqu'à enrichir la personne aimée, jusqu'à s'appauvrir

soi-même. On ne vous demande que le superflu ; mais si l'on aimait véritablement, on ne se contenterait pas de cela ; on se retrancherait les choses même les plus nécessaires. C'est ainsi que les saints en ont usé : ils ont jeûné pour nourrir les pauvres, ils se sont dépouillés pour les vêtir, ils leur ont cédé leurs propres lits et ont dormi cependant sur la terre nue, ils ont tout vendu pour donner tout. Mais Jésus-Christ ajoute : Comme vous-même, *sicut te ipsum*. Comment peut-on observer ce commandement sans faire l'Aumône ? Comment me persuaderez-vous, chrétiens Auditeurs, que vous aimez votre frère comme vous-même, si vous souffrez qu'il soit nu dans le plus grand froid, tandis que vous êtes si mollement et si richement vêtu ? Que de viandes, que de ragoûts pour le plaisir de cette bouche, pendant que tant de pauvres n'auront peut-être aujourd'hui d'autre nourriture que leurs larmes. Et nous oserions assurer que nous les aimons comme nous-mêmes ! Ne pourrait-on pas dire, au contraire, que nous les haïssons mortellement, puisque, selon Saint Ambroise, c'est en effet leur donner la mort que de leur refuser la nourriture : *Si non paveris, occidisti.*

Mais venons à la loi particulière. Parlez-nous clairement, me direz-vous : est-on obligé de faire l'Aumône sous peine de péché mortel ? Mais dites-moi, s'il vous plaît, vous-même, si l'on peut être damné pour une faute qui ne serait que vénielle. On sera damné pour n'avoir pas fait l'Aumône. Bien davantage : on ne sera damné que pour cela. Parmi les réprouvés qui seront mis à la gauche, il n'y en aura pas un seul qui n'ait péché

contre ce précepte, puisque ces paroles leur seront adressées à tous : J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. Au contraire, dans la troupe des bons, il y aura des pécheurs de toutes sortes ; mais il n'y aura personne qui n'ait été charitable envers les pauvres. Autrement, comment est-ce que Jésus-Christ leur pourrait donner à tous cet éloge : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ? Croyez-vous, dit Saint Grégoire de Nazianze, que l'Aumône soit de dévotion seulement et non de nécessité, de conseil et non de précepte ? Je désirerais que cela fût et je serais tout disposé à le croire comme vous. Mais je suis effrayé par cette séparation des boucs et par le reproche que leur fait Jésus Christ, non d'avoir commis des vols, des sacrilèges, des adultères, mais de ne l'avoir pas assisté lui-même en la personne des pauvres : *Esurivi enim et non dedistis mihi manducare, sitivi et non dedistis mihi bibere.* Pouvait-il commander l'Aumône plus expressément qu'en nous faisant entendre que nous serons punis, si nous l'avons négligée ? Pouvait-il la commander plus fortement qu'en le faisant sur la plus grande de toutes les peines, qui est le feu éternel ? Il ne s'est pas contenté de dire, en général, qu'il prétendait que les pauvres fussent assistés ; il est descendu jusqu'au détail des choses qui leur peuvent être nécessaires. Et pour nous ôter toute espérance d'impunité, il a conçu la loi en forme d'arrêt pour nous faire comprendre qu'y contrevenir et être déjà condamné, c'était une même chose.

Il est étrange, chrétiens Auditeurs, que nonobstant tout cela, il y a des gens qui croient pouvoir se dispen-

ser de faire l'Aumône. Dieu n'exige de nous que le superflu ; nous n'en avons point, disent-ils ; chacun a assez besoin de ce qu'il a et on est bienheureux, quand on trouve au bout de l'année qu'on n'a mangé que le fruit de son travail ou le revenu de ses biens. Mais en bonne foi, croyons-nous que ce raisonnement nous doive sauver de la colère à venir ? Le Seigneur aura donc parlé, il aura menacé en vain ; un sophisme nous mettra au dessus de ses lois et de ses menaces ! Vous ne trouvez rien de superflu au bout de l'année. Mais, durant le cours de l'année, combien de dépenses superflues ? Vous comptez donc parmi les choses nécessaires à votre entretien tout ce que le jeu, tout ce que la vanité, tout ce que la débauche même a consumé ? Est-il possible que, sans vous incommoder, vous ne puissiez donner à Dieu ce que vous employez peut-être à offenser Dieu ? Non, Messieurs, je ne pense pas que de tous ceux qui croient n'avoir précisément que ce qui leur est nécessaire, il y en ait un seul qui ne pût encore épargner quelque chose pour faire l'Aumône. Examinez bien, Messieurs, et votre logement, et vos meubles, et votre table, et vos habits, et vos coffres. Si je consultais là-dessus ceux qui vous connaissent, vos voisins, vos amis, vos parents, vos femmes ; et vous, Femmes, vos maris, peut-être qu'ils me diraient qu'il y a de l'excès en tout cela, qu'on pourrait ôter bien des choses, sans rien retrancher à la nécessité et sans choquer la bienséance. Mais je ne veux consulter que vous-mêmes. Examinez, s'il vous plaît, vous-mêmes toutes ces choses et souvenez-vous qu'elles seront examinées encore une fois, au jugement, d'une

manière fort sévère ; souvenez-vous qu'on y examinera tout l'emploi que vous aurez fait du bien que vous aurez reçu de Dieu, et que ce sera Dieu lui-même qui jugera, si vous n'aurez point employé mal à propos ce qui devait être pour lui. Mais pourquoi se faire presser pour une action de justice et qui doit être si libéralement récompensée ? On ne nous demande rien du nôtre, chrétienne Compagnie, je viens de vous le faire voir ; et néanmoins on nous promet de nous rendre avec usure tout ce que nous aurons donné. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Quand l'Aumône ne nous rapporterait point d'autre fruit que le plaisir qu'il y a à faire du bien, il me semble que cela seul devrait suffire pour nous faire aimer cette vertu. On compte parmi les miracles de la Providence certaines libéralités que des gens de bien ont été inspirés de faire à des personnes qui, sans ce secours imprévu, allaient périr infailliblement : cette mère songeait à prostituer ses filles pour vivre aux dépens de sa conscience et de leur honneur, lorsqu'il lui est venu tout à propos une petite somme d'argent qui l'a détournée de ce détestable dessein et qui a sauvé ces pauvres victimes. Dans le même temps que cet homme s'allait abandonner à son désespoir, qu'il cherchait un cordeau pour mettre fin à ses jours, on lui a présenté heureusement ce qui lui était nécessaire dans une si

grande extrémité, sans qu'on sût pourtant qu'il fût déterminé à se perdre. Quelle merveille de la miséricorde de Dieu ! Quel effet de sa bonté vraiment paternelle ! Mais combien de merveilles de cette nature ne ferait pas une personne riche et charitable qui, dans le temps le plus mauvais et sans attendre d'être priée, enverrait, tantôt du blé, tantôt du charbon, aujourd'hui un lit, une autre fois une robe, une autre fois de l'argent à des malheureux dont la nécessité lui serait connue ? Le beau zèle, Messieurs, et qu'il serait fructueux de s'informer avec soin des pauvres qui aiment mieux souffrir que publier leur indigence, de les visiter, de les encourager à supporter patiemment leur affliction, à craindre Dieu, à espérer en lui, au même temps qu'on leur donnerait une preuve effective du soin qu'il a d'eux par l'Aumône qu'on leur ferait ! Mais quel plaisir d'entrer dans une maison comme un ange de paix, et de la laisser dans l'allégresse et dans les actions de grâces, après l'avoir trouvé plongée dans le deuil et dans la désolation ! Quel plaisir d'aller ainsi semant la joie dans les cœurs, répandant partout le calme et la sérénité, changeant le sort des hommes, faisant des heureux et opérant des miracles ! Est-il possible qu'il y ait des personnes qui aiment mieux voir leurs coffres remplis de terre et de boue, remplis de vieux métal enrouillé, de vieilles pièces mal fabriquées, que d'être les pères des pauvres, les ministres de la Providence, que d'être comme les dieux visibles du monde, aimés, bénis et presque adorés des hommes !

Cependant, Messieurs, ce n'est là que le moindre

fruit qu'on peut retirer de l'Aumône. Le pardon des péchés l'accompagne infailliblement ; elle est comme un doux purgatoire qui purifie l'âme, qui la nettoie de toutes ses taches ; et c'est pour cela que dans l'Écriture elle est comparée au feu où les métaux sont affinés. Saint Paul appelle l'Aumône un sacrifice d'expiation, Saint Augustin, un second baptême ; et Saint Ambroise trouve qu'elle a même quelque avantage sur ce sacrement. Enfin, donnez l'Aumône, dit Jésus-Christ, et tous vos crimes vous sont remis : *Date eleemosynam et ecce omnia munda sunt vobis.* On peut dire, Messieurs, que c'est ici l'unique ressource de la plupart des riches du monde. Leur état les expose à de grandes tentations, à de grandes chutes, et d'ailleurs ils souffrent peu, ils ont naturellement beaucoup d'aversion pour la pénitence ; c'est-à-dire, que les principales voies du salut leur sont en quelque sorte fermées ; il ne leur reste que l'Aumône ; s'ils la négligent, je ne vois pas par où c'est qu'ils espèrent de se sauver. Mais aussi faut-il avouer que le moyen est facile et qu'ils sont bien malheureux, s'ils se damnent éternellement, ayant la clef du ciel entre les mains et se le pouvant ouvrir aussi aisément qu'il leur est aisé d'ouvrir leur bourse. On demande le le sujet qu'ils ont de remercier Dieu des biens qu'il leur a donnés, s'ils n'en sont que les économes. Le voilà, chrétiens Auditeurs : c'est qu'ils ont de quoi se racheter de l'enfer, de quoi acheter le paradis ; c'est qu'on leur donne, pour leur argent, ce qui coûte aux autres du sang et des larmes, ce que les pauvres ne sauraient acquérir qu'à force de sueurs et de souffrances.

Mais l'avarice ne se dessaisit point de ses trésors pour des richesses spirituelles et invisibles ; il lui faut de l'or pour de l'or. Encore veut-elle être assurée qu'on lui rendra avec usure ce qu'elle donne avec tant de peine. Eh ! bien, Messieurs, Dieu s'engage à nous satisfaire ; il nous promet la multiplication de ces mêmes biens, dont nous lui aurons fait part en la personne des pauvres. Voyez, je vous prie, ce qui arriva au désert, lorsque, avec cinq pains, Jésus-Christ donna à manger à tout le peuple qui le suivait pour l'entendre. Ces cinq pains étaient toute la provision des apôtres ; ils ne laissent pas de les partager avec joie et de les distribuer à ce bon peuple. Perdirent-ils quelque chose à donner ainsi ce qu'ils avaient pour leur subsistance ? Au contraire, cinq mille personnes furent rassasiées de ces pains et il en resta pour eux douze corbeilles : *Crevit eis cibus, dum impenditur victus*, dit Saint Augustin ; leur provision fut augmentée de beaucoup par leur libéralité. Voilà une figure de ce qui arrive à toutes les personnes charitables. On a vu des maisons ruinées par le jeu ; le luxe et la débauche renversent tous les jours à nos yeux les fortunes les mieux établies ; on tombe souvent dans la pauvreté par les mêmes voies que la prudence humaine avait jugées les plus propres pour s'enrichir ; mais l'Aumône n'a jamais appauvri personne. Donnez-moi un seul homme qui se plaigne d'y avoir été trompé ; faites-moi voir des enfants que les aumônes de leurs pères aient laissé dans l'indigence, comme on en voit qui se sont ruinés dans les partis, dans les emplois, dans les charges, dans le commerce ? Au contraire, combien de prodiges pour

remplacer et pour multiplier ce que la charité avait répandu! On demande des miracles; j'ose dire qu'il s'en fait presque tous les jours en faveur de l'Aumône et qu'il est peu de personnes qui aient beaucoup aimé cette vertu et qui l'aient pratiquée avec constance, à qui il ne soit arrivé quelque chose qui paraît surnaturel en cette matière.

Ce n'est pas que Dieu se serve toujours des voies extraordinaires pour nous rendre ce qu'il a reçu de nous. Il le fait, le plus souvent, par des moyens naturels que sa sagesse dispose d'une manière également douce et efficace. Vous avez cent fois admiré ces grandes rivières qui, de toutes les parties du monde, vont se jeter dans l'océan. Ces rivières ne sont dans leur source que des petits filets d'eau qui, par des canaux secrets, sont sortis du même océan et qui y retournent avec cette pompe et cette augmentation que vous voyez. C'est ainsi que Dieu renvoie, au centuple et par des voies découvertes et éclatantes, ce que la charité a fait couler secrètement dans les mains des pauvres. Cet héritage, le gain de ce procès, le succès de ce trafic, ce mariage avantageux, c'est la récompense des aumônes de cette vertueuse femme, c'est le revenu de cet argent qu'elle distribue ou qu'elle fait distribuer à des personnes qui n'ont rien et qui, pour comble de malheur, sont d'une naissance qui ne leur permet pas de découvrir leurs besoins à tout le monde.

On dit qu'on donne peu aujourd'hui, parce que le temps est mauvais; et moi je dis que le temps n'est si mauvais que parce qu'on donne peu. L'Aumône est une

semence, dit Saint Cyprien, et il n'y a pas moins de folie à retrancher la charité dans les mauvais temps, qu'il y en aurait à n'ensemencer pas son champ, lorsque la récolte a été petite. Le temps pouvait-il être plus mauvais qu'il était dans la Judée, lorsqu'Élie avait fermé le ciel, comme parle l'Écriture, et qu'une longue et horrible sécheresse avait affamé tout le pays ? Le prophète, manquant lui-même de toutes choses, s'adresse à une pauvre veuve et lui demande à manger. Cette bonne femme n'avait plus qu'une poignée de farine et un peu d'huile dont elle se disposait à faire un gâteau pour elle et pour son enfant, après quoi il lui fallait songer à mourir. Cependant elle ne rebute point l'homme de Dieu. Quand elle aurait eu une fort grande provision, ç'aurait été beaucoup que de partager avec lui; mais elle n'a que très peu de chose, et pourtant elle donne tout ce qu'elle a : *Non de abundanti portio,* dit Saint Cyprien, *sed de modico totum.* Qu'arriva-t-il ? Dès ce jour-là la farine et l'huile ne manquèrent point en sa maison, Dieu lui en fournissant par un miracle continuel. Si dans cette extrémité elle avait suivi nos règles, chrétiens Auditeurs, elle serait morte de faim en moins de trois jours. Elle fit l'Aumône, même au temps de la plus cruelle famine, et le temps de la famine devint pour elle un temps d'abondance.

Mais j'ai beaucoup d'enfants, me direz-vous. C'est pour cela même qu'il faut faire beaucoup d'Aumônes ; le nombre des enfants vous a-t-il empêché jusqu'ici de donner votre argent à intérêt? D'ailleurs, il faut bien songer à vos enfants; mais aussi ne devez-vous pas

vous oublier. Vous craignez qu'ils ne manquent de quelque chose après votre mort? Et n'appréhendez-vous point de ne rien trouver pour vous-même en l'autre vie? Quand vous les logez, ces enfants, vous leur donnez une partie de votre bien; mais vous avez la prudence de retenir de quoi subsister en vos derniers jours; et vous seriez si imprudent que de ne vous rien réserver pour l'éternité? Considérez votre âme comme l'un d'eux, dit Saint Jérôme, et ne la frustrez pas de la part qu'elle doit avoir à votre héritage. Vous avez six, dix, douze enfants. Si vous en aviez encore un, vous trouveriez de quoi le nourrir, dussiez-vous épargner sur votre bouche ce qui lui serait nécessaire. Imaginez-vous que Jésus-Christ est ce treizième que vous n'avez pas et donnez-lui sa portion comme aux autres. Peut-être vous en est-il déjà mort quelqu'un? Faites des aumônes de ce que celui-là vous dépenserait, s'il vivait encore. Enfin, si vous avez envie de leur laisser à chacun un excellent patrimoine, inspirez-leur, par votre exemple, beaucoup de tendresse pour les pauvres; c'est un fond qui ne peut manquer, que celui-là, et ils sont assez riches s'ils le peuvent hériter de vous.

Voilà, chrétienne Compagnie, tout ce que j'avais à vous dire sur ce sujet de l'Aumône. Pauvres gens, je ne sais si cela suffira pour porter vos frères à vous assister; mais *cela* (1) doit suffire, ce me semble, pour vous persuader à vous-mêmes que Dieu ne vous a pas oubliés et que vous lui êtes plus chers qu'on ne pense. Si vous

(1) Texte original : *Mais il doit...*

manquez des choses nécessaires à la vie, plaignez-vous de l'injustice et de la dureté des riches ; mais certainement vous n'avez pas raison de murmurer contre la Providence de votre Père céleste. Car que n'a-t-il point fait pour vous procurer tous vos besoins ? Il ne s'est pas contenté de commander à un homme de vous assister ; il l'a ordonné à tous les hommes ; et, pour les engager par leurs propres intérêts à prendre quelque soin de vous, il leur fait espérer de grands trésors, et en cette vie, et en l'autre. Ce n'est rien qu'un verre d'eau; cependant, si c'est pour vous désaltérer dans votre soif, il y a une récompense, et une récompense éternelle, pour celui qui vous le présentera. Il n'y a point de paradis que pour ceux qui vous font l'Aumône, point d'enfer que pour ceux qui vous la refusent !

Quelques péchés qu'on ait commis contre lui, il ne se plaint de rien, pourvu que vous soyez satisfaits. Il fait encore plus ; il se met en chacun de vous, il se présente lui-même en vos personnes, afin qu'on ait honte de vous faire un refus qui tomberait sur lui, afin qu'on vous rende autant d'honneur qu'il en mérite lui-même. Enfin, il met tout en usage pour porter tout le monde à vous faire beaucoup de bien; il s'abaisse, il prie, il promet, il commande, il tonne, il foudroie, il donne avec profusion à ses économes, afin qu'ils vous pourvoient avec abondance. Que si, nonobstant tout cela, ils vous laissent dans la disette, s'ils détournent à leur usage ce qui ne leur a été donné que pour vous, ayez un peu de patience, il vous fera justice et vous vous la ferez vous-même quelque jour, puisque vous devez être leurs juges.

Premièrement, il cassera ces officiers infidèles : un procès, une banqueroute ou quelque autre accident à quoi l'on ne s'attend point, réduira bientôt à la plus extrême pauvreté cette puissante maison où l'on fait si peu de cas des pauvres. Mais la grande punition s'en fera au jour des vengeances. Ce jour épouvantable n'aura rien de terrible que pour eux ; ce sera contre eux seuls qu'il fera éclater ce tonnerre dont ils les a déjà comme frappés dans l'Evangile : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum* ! Retirez-vous de moi, Maudits. Qu'attendez-vous pour aller au supplice que vous avez mérité ? Ne vous souvient-il plus des rebuts que vous m'avez fait souffrir en tant de rencontres ? Oseriez-vous bien me demander le paradis, après m'avoir refusé du pain et de l'eau ? A votre Dieu, Ingrats, refuser ce pain qu'il avait créé et que vous teniez de lui ! Me refuser de l'eau, à moi qui vous avais donné tout mon sang ! *Discedite a me :* Eloignez-vous de moi, Monstres de cruauté et d'ingratitude, et qu'à l'avenir il y ait autant de distance entre vous et votre Seigneur qu'il y en a eu entre votre dureté et ma tendresse, entre vos entrailles de bronze et ma miséricorde infinie !

Et ne dites point que c'est un misérable, un fainéant, un importun que vous avez rebuté ; *mihi fecistis*, c'est moi-même que vous avez traité de la sorte. Vous ne l'avez pas cru ? C'est qu'il ne vous a pas plu de le croire ; je vous l'avais dit assez clairement et vous avez bien cru sur ma parole que c'était moi qu'on adorait sous les espèces du pain, quoique la chose ne fût pas moins incroyable. Mais c'est que cet article ne vous devait

coûter que des révérences, et que l'autre vous engageait à débourser quelques sols ou quelques écus. Allez, maudits Idolâtres, allez brûler éternellement. Nous verrons si votre or vous tirera de ces flammes où je vous envoie. C'est là que vous apprendrez, par la rigueur et par la durée de vos peines, si c'est un homme ou un Dieu que vous avez choqué par votre avarice.

Prévenez ce mal, Messieurs, et, puisque la foi vous apprend que c'est votre bon Maître que vous assistez en la personne des pauvres, faites-vous un plaisir de les nourrir, de les habiller, de les loger en votre maison, de les servir dans leurs maladies, de les caresser comme vos enfants, de leur procurer jusqu'aux délices. Soyez encore plus prompt à leur donner qu'ils ne sont ardents à recevoir. N'en refusez aucun, mes Frères bien-aimés, n'en refusez aucun, de peur que celui que vous aurez renvoyé triste par votre refus ne soit Jésus-Christ lui-même, lequel se trouve en chacun d'eux : *Date omnibus, dilectissimi fratres, date omnibus, ne cui non dederitis ipse sit Christus.* Souvenez-vous qu'il y aura un jugement sans miséricorde pour tous ceux qui n'auront pas exercé la miséricorde, et qu'il y aura une miséricorde et nul jugement pour ceux qui auront aimé cette vertu. *Ainsi soit-il.*

LXXI^e SERMON

DE LA

CHARITÉ CHRÉTIENNE

Unde ememus panes, ut manducent hi ?

Où prendrons-nous du pain, pour donner à manger à ce peuple ?

(*S. Joan*, c. 21).

Nous devons aimer notre prochain ; il est à Dieu, il en es l'image, et l'objet de sa tendresse et de son amour ; nous devons l'aimer comme nous voulons être aimés des hommes, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jésus-Christ nous a aimés.

L'Évangile de ce jour nous apprend que Jésus-Christ ayant été suivi au désert par une grande foule de peuple, sa bonté ordinaire lui persuada qu'il avait quelque obligation de leur donner à manger et fit pour cet effet un des plus grands miracles qu'il ait faits en

toute sa vie. Il prit cinq pains et deux poissons, ce qui était toute la provision qu'il avait pour lui-même et pour ses disciples ; il les bénit, il les distribua de sa propre main et, en les distribuant, il les multiplia de telle sorte que cinq mille personnes en furent rassasiées et qu'on eut encore de quoi remplir douze corbeilles de ce qui resta. Cet exemple de Charité me donne, ce me semble, une occasion avantageuse de vous entretenir de la Charité chrétienne, de cette vertu qui nous lie avec notre prochain et qui ne fait qu'un cœur de tous les cœurs des fidèles. J'en parle d'autant plus volontiers que ce discours me fraie le chemin à celui que je veux vous faire de l'amour de Dieu, vu que l'amour de nos frères est une partie essentielle de l'amour de Dieu et qu'on ne peut séparer ces deux vertus sans les détruire. Quand on nous parle de l'obligation que nous avons d'aimer Dieu, nous nous plaignons qu'on nous veut obliger à aimer un Être que nos sens n'aperçoivent point et dont notre esprit même ne se peut former une véritable idée. Mais ce n'est plus ici un objet invisible et surnaturel qu'on nous commande d'aimer : ce sont des hommes comme nous, pour qui la nature ne nous donne quelquefois que trop de penchant.

Il est vrai que l'amour que nous avons pour eux naturellement n'est pas le même que Dieu veut que nous leur portions. Il peut néanmoins disposer nos cœurs aux mouvements de cette vertu si excellente et si rare parmi les chrétiens. Serait-il possible que nous nous révoltassions encore contre ce précepte ou que nous fussions lents à y obéir! Esprit-Saint, si vous

n'amollissez nos cœurs, nous trouverons de l'impossibilité aux plus faciles commandements, nous haïrons toujours ce que vous nous ordonnez d'aimer ; nous aimerons ce que vous nous commandez de haïr. Disposez donc mes auditeurs à écouter avec docilité ce que je vais tâcher de leur dire avec tout le zèle qu'il vous a plu de m'inspirer pour leur salut. Ils vous demandent eux-mêmes cette grâce pour eux-mêmes. C'est pour cela que nous nous adressons tous ensemble à votre Épouse et que nous la saluons avec l'ange. *Ave Maria.*

Je ne doute point qu'on ne vous ait souvent raconté ce que Saint Jérôme rapporte de Saint Jean l'Évangéliste, qu'étant parvenu à une extrême vieillesse, pouvant à peine être porté à l'Église sur les bras de ses disciples, et n'ayant plus assez de force pour faire de longs discours, il se contentait de dire à chaque assemblée : Mes Frères, aimez-vous les uns les autres. Comme c'était toujours la même leçon, les fidèles s'ennuyèrent enfin de l'entendre et prirent la liberté de lui demander pourquoi il la répétait si souvent. Il fit une réponse vraiment digne du bien-aimé de Jésus : C'est le commandement de notre bon Maître et, si nous le faisons, tout est fait : *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.*

O la belle raison, chrétiens Auditeurs, pour nous porter à aimer nos frères ! Elle devrait faire, ce me semble, une grande impression sur nos cœurs et sur nos esprits ! Enfants de Jésus-Christ et de son Église, sera-t-il nécessaire de vous proposer d'autre motif pour vous engager à la pratique de cette vertu ? Ne suffit-il

pas de vous faire ressouvenir qu'elle nous a été recommandée par notre bon Maître, que c'est la chose qu'il a témoigné avoir le plus à cœur, qu'il a déclaré avant que de mourir qu'il n'avait que cela à nous ordonner, que c'est toute la récompense qu'il exige de nous, pour tout ce qu'il a fait pour nous : *Præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.* Je ne laisserai pas, Messieurs, d'ajouter à ce motif tous ceux qu'il plaira à Dieu de m'inspirer, et comme je ne doute point que vous ne vous y rendiez aisément et que vous ne soyez d'abord dans l'impatience de mettre en exécution les choses dont vous aurez été persuadés, je joindrai les règles qu'il faut observer dans l'amour du prochain aux raisons que j'aurai produites pour en établir l'obligation. Les raisons et les règles de la Charité chrétienne feront donc les deux parties de ce discours. Nous verrons, dans le premier point, pourquoi il faut aimer nos frères : et, dans le second, comment c'est qu'il faut les aimer. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Vous serez peut-être surpris, chrétiens Auditeurs, lorsque je vous dirai que nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos frères que nous en avons d'aimer Dieu. Mais on cessera de s'en étonner, quand on saura que l'amour dont s'entr'aiment les chrétiens n'est qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Je dis encore plus : ce

n'est qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu. Ces deux amours, dit Saint Grégoire le Grand, sont comme deux parties qui composent un même tout, deux anneaux d'une même chaîne, deux actions d'une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux mérites inséparables, dont l'un ne peut subsister sans l'autre. *Sunt duo isti amores duæ quædam partes, sed unum totum est ex utrisque compositum, duo annuli, sed catena una, duæ actiones, sed una virtus, duæ operæ, sed una charitas, duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

De ce principe je tire d'abord deux conclusions fort importantes pour notre conduite. La première contre les faux dévots qui se croient tout remplis de l'amour divin, parce qu'ils prient beaucoup, qu'ils communient souvent, quoique dans leurs cœurs ils nourrissent des aversions et des jalousies, quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. Quand il n'y aurait qu'une seule personne au monde que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu : *Duo apud Deum merita, sed unum sine alio inveniri impossibile est.*

La seconde conclusion est en faveur des personnes charitables. Elles se plaignent quelquefois qu'elles ne se sentent nulle tendresse pour Dieu, qu'elles sont froides dans des actions qui demanderaient le plus de

ferveur, qu'elles n'ont pas une seule étincelle de ce grand feu dont les saints ont été remplis. Mais consolez-vous, Ames chrétiennes. Vous ne haïssez personne, vous voulez du bien, vous en faites même à tout le monde ; bien loin de vous affliger de la prospérité de vos frères, vous prenez part à leurs avantages, vous êtes touchées de leurs maux temporels, vous vous sentez du zèle pour le salut de leurs âmes : allez en paix sur ma parole ; vous êtes toutes remplies de l'amour de Dieu, je vous en réponds ; ces deux amours ne se séparent jamais : *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Mais d'où vient que l'amour de Dieu renferme si nécessairement l'amour du prochain ? En voici trois raisons que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mots. La première, c'est que notre prochain est à Dieu ; la seconde, c'est qu'il est l'image de Dieu ; la troisième, c'est qu'il est lui-même l'objet de sa tendresse et de son amour.

Votre prochain est à Dieu, Messieurs ; il est son ouvrage, son bien, sa possession ; c'est lui-même qui l'a formé de ses mains et qui l'a mis dans le monde, comme dans son palais, pour le faire servir à sa gloire et à l'exécution de ses volontés. Nous voilà donc obligés à honorer, à respecter tous les hommes pour la considération du Maître auquel ils ont l'honneur d'appartenir. On honore jusqu'aux derniers domestiques des personnes de qualité, on respecte leurs chiffres et leurs armes jusque sur leurs chevaux et sur leurs mulets ; on ne touche point à ce qui porte, ou leurs noms, ou leurs livrées. Quand même on aurait reçu quelque insulte de

leurs gens, on pourrait s'en plaindre, mais on n'oserait s'en faire justice soi-même. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Écriture : *Mihi vindicta et ego retribuam.* Que personne ne prenne la liberté de se venger des outrages ou des injustices qu'il pourrait avoir souffertes ; je saurai punir ceux qui en sont les auteurs. Mais comme tous les hommes sont à moi, si vous étiez assez hardis pour porter vous-même la main sur quelqu'un d'eux, sans en avoir reçu l'ordre de ma part, vous vous rendriez coupables d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

J'ai dit que nous devions avoir du respect pour tous les hommes, parce que tous les hommes sont à Dieu. J'ajoute que cette même raison nous doit porter à les aimer, si nous aimons Dieu. Il n'est pas nécessaire que je vous explique les effets de l'amour. Vous savez mieux que moi qu'il a coutume de s'étendre à tout ce qui environne la personne aimée, à tout ce qui a rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis, on aime encore leurs enfants, leurs serviteurs, les ouvrages de leurs mains et de leur esprit. On dit qu'un homme vraiment passionné n'est pas seulement touché de l'objet de sa passion, mais qu'il est encore idolâtre de tout ce qui lui appartient ; il se sent ému à la seule vue de son logis ; un gant, un mouchoir qu'il rencontre par hasard lui causent des transports qu'il ne peut cacher.

Si cela est vrai, ô mon Dieu, qu'il est peu de personnes qui vous aiment véritablement ! Car enfin, si nous vous aimions, nous aurions moins de peine à supporter, à chérir même nos frères, qui sont, et vos servi-

teurs, et vos enfants. Comment pourrions-nous haïr des créatures que vous avez formées et que vous entretenez avec tant de soin, qui sont les chefs-d'œuvre de votre sagesse et de votre toute puissance ; des créatures qui sont si utiles à votre gloire et qui, non seulement vous appartiennent, mais qui tiennent le premier rang dans votre maison, qui sont, pour le dire ainsi, la plus belle portion de votre héritage?

La seconde raison que nous avons d'aimer notre prochain, c'est que, outre qu'il est à Dieu, il est encore l'image de Dieu. C'est de tout temps, chrétiens Auditeurs, que le mérite et la qualité des personnes ont rendu vénérables jusqu'à leurs statues et à leurs portraits. Mais, comme c'est l'amour qui a inventé l'art de représenter ainsi les hommes, aussi est-ce l'amour qui a fait valoir davantage ce bel art et qui a témoigné plus d'empressement pour ses ouvrages. C'est merveille de voir combien on s'estime heureux d'avoir un marbre ou un tableau sur quoi les traits de nos amis soient fidèlement exprimés. Avec quel soin on conserve ces représentations, quoique mortes, de leur visage ! Quel secours on y trouve pour se consoler de leur absence ! Et non seulement on les conserve avec soin ; mais, pour témoigner combien on les aime, on les enferme quelquefois dans des boîtes d'or, on les couronne de pierreries, on les baise, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse qu'on donnerait à l'original, s'il était présent. C'est pour cela que Sainte Thérèse, qui était vraiment embrasée de l'amour de Jésus-Christ, après l'avoir vu souvent lui-même, prenait tant de plaisir à regarder

ses images et disait qu'elle aurait souhaité d'en rencontrer partout où elle portait la vue.

Or je dis, Messieurs, que le Créateur, qui a pris plaisir de rendre visible en chaque créature quelqu'une de ses divines perfections, a comme réuni tous ses traits dans l'homme. Il a eu dessein, en le créant, de se peindre lui-même en petit et de donner à l'univers l'image la plus ressemblante qu'il eût encore donnée de sa nature divine, quoiqu'il eût déjà fait, et les anges, et le soleil. Cette ressemblance, chrétienne Compagnie, est la cause de la haine mortelle et irréconciliable que nous portent les démons, quoique, hélas ! ils n'aient jamais reçu de nous aucun déplaisir et que nous n'ayons nulle part à leur infortune. Mais ils haïssent en nous le portrait de Celui qui les a bannis du ciel et qui exerce sur eux une si rigoureuse vengeance. De sorte que si nous aimions autant notre Dieu qu'il est haï des démons, nous aimerions autant nos frères que les démons les haïssent, nous prendrions autant de plaisir à leur faire du bien que ces malheureux esprits ont de passion de leur nuire.

Et il ne faut point qu'on se retranche sur les méchantes qualités, soit du corps, soit de l'esprit, qui nous en peuvent donner de l'aversion. Comme on ne s'arrête pas à la matière, ni aux ornements du tableau, quand on nous représente quelqu'un que nous aimons tendrement, aussi, quand on aime Dieu tout de bon, on aime le prochain pour l'amour de lui, sans avoir égard, ni à ses talents, ni à ses défauts, ni à ses vertus, ni à ses vices. Oui, Seigneur, dit une âme vraiment possédée de

l'amour de Dieu, pour m'obliger à chérir mon prochain comme moi-même, il suffit que j'aperçoive en lui votre image, que j'y découvre un seul de vos traits ; que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un diamant ou sur du plomb, je la respecterai et je l'aimerai pour l'amour de vous.

J'ai dit que notre prochain est à Dieu, qu'il est l'image de Dieu, et par ces deux raisons nous sommes obligés de l'aimer. J'en ajoute une troisième : c'est qu'il est l'objet de l'amour de Dieu, et ce motif me paraît si fort que je ne pense pas qu'on y puisse résister. Le Seigneur ne hait rien de ce qu'il a fait ; il n'aime proprement que l'homme, vu qu'il a fait pour l'amour de l'homme tout le le reste des créatures ; les anges mêmes, dit Saint Paul, sont comme des gouverneurs destinés à la conduite de ceux d'entre nous qui doivent être les héritiers du salut. C'est pour cela que Saint Grégoire de Nysse dit que l'amour de l'homme est le propre caractère de la nature divine. D'où je conclus, Messieurs, que, si nous aimons Dieu, nous devons aimer notre prochain que Dieu aime ; soit parce que l'amour que nous avons pour Dieu ne doit faire qu'un cœur de notre cœur et du sien, soit parce que l'amour que Dieu a pour notre frère ne fait qu'un même objet de notre frère et de Dieu. L'amour transforme l'amant en la chose aimée, et, par conséquent, quiconque aime Dieu doit avoir mêmes désirs, mêmes sentiments ; il doit aimer tout ce qu'il aime et ne haïr que ce qu'il hait. L'amour, encore une fois, transforme l'amant en la chose aimée et, par conséquent, il ne fait de Dieu et de notre frère, il n'en fait, dis-je, qu'un

tout, qu'une même chose, laquelle étant indivisible en elle-même ne doit pas être distinguée par notre amour.

Cette raison en renferme plusieurs autres et détruit, ce me semble, tous les prétextes. Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain; faites un portrait de sa personne aussi désavantageux que vous voudrez; employez à peindre son esprit toutes les plus noires couleurs; dites si vous voulez, que c'est une âme lâche, perfide, ambitieuse, intéressée, qu'il est violent et brutal, qu'il n'a ni esprit, ni conduite, ni honneur, ni religion : tel qu'il est, Dieu le souffre; il lui fait du bien, il l'aime et il vous ordonne de l'aimer.— Mais il me persécute, il me dépouille, il me maltraite, il me hait à mort. — Nonobstant tout cela Dieu l'aime, et tout ce que Dieu aime mérite infiniment d'être aimé. D'autant plus que cet homme en use avec Dieu comme avec vous, qu'il l'offense, qu'il le déshonore, qu'il le trahit et que pour tout cela il ne laisse pas d'en être aimé. Quelque grand pécheur que je sois, le Seigneur ne hait en moi que le péché qui me déshonore, qui tue mon âme, qui m'expose à périr éternellement. Mais au reste toutes mes rébellions, mes ingratitudes, tous les outrages qu'il reçoit de moi ne peuvent l'empêcher de m'aimer, et de m'aimer au point de me chercher, de courir après moi, de souffrir, de mourir même pour mon amour. Il est donc vrai que Dieu aime votre prochain, quel qu'il soit, quelque indigne qu'il vous paraisse d'être aimé. Direz-vous que Dieu n'est pas raisonnable, qu'il s'aveugle dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr? Combien y a-t-il plus d'apparence

que c'est vous qui haïssez ce que vous devriez aimer? Quel serait notre orgueil et notre délicatesse, Ames chrétiennes, si nous trouvions indigne de notre amour ce que notre Dieu trouve aimable et ce qu'il aime effectivement?

Pour toutes ces raisons, il est visible, ce me semble, que l'amour de Dieu nous impose une obligation indispensable d'aimer le prochain; que même il ne peut subsister sans cette charité fraternelle. Ecoutez maintenant ce qu'a pensé sur ce sujet celui d'entre les apôtres à qui Jésus-Christ a témoigné plus de tendresse et celui qui a fait paraître plus d'amour pour Jésus-Christ : *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est.* Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, dit Saint Jean, à moins qu'il n'aime son frère, il ment. Dites-le sans crainte : quand vous verriez mener à cette personne une vie d'ange et que son frère serait encore pire que les démons, si *elle* (1) n'aime ce frère et qu'*elle* ose dire qu'*elle* aime Dieu, *elle* vous trompe, *elle* se trompe *elle*-même : *Mendax est.* Et Saint Paul : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Quand j'aurais reçu de Dieu les dons de toutes les langues de l'univers et que je parlerais le langage même des anges, si je n'ai pas de charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Bien davantage : quand Dieu m'aurait donné la connaissance

(1) Au XVII^e siècle, on mettait le masculin après *personne*, si le sens le demandait; le texte porte *il* ou *lui*, là où nous avons mis *elle*.

des choses à venir, quand il m'aurait ouvert tous les trésors de la sagesse infinie, quand je serais le plus éclairé de tous les hommes dans la science des saints, quand ma foi serait assez grande et assez vive pour transporter les montagnes et pour ressusciter les morts, si je manque d'amour pour mes frères, je n'ai nul mérite, nulle vertu, je ne suis rien devant Dieu, *nihil sum*. Quand j'aurais à ma disposion tous les trésors de la terre et que je m'en dépouillerais pour nourrir les pauvres, quand je me sacrifierais moi-même pour Dieu, jusqu'à souffrir le martyre, jusqu'à endurer la rigueur du fer et du feu, si je suis dépourvu de charité, tout cela ne me sert à rien, *nihil mihi prodest*.

O que je crains, Messieurs, que le défaut de cette vertu ne rende inutile et exécrable même aux yeux de Dieu, bien des jeûnes, bien des prières, bien des mortifications et des travaux essuyés en apparence pour l'amour de Jésus-Christ! O que de dévots et de dévotes, après mille et mille exercices de piété, après avoir passé leurs jours dans la solitude ou consumé leurs biens et leurs vies au service du prochain, se trouveront les mains vides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaits dans la charité! Que me servira d'avoir usé mon corps de pénitence, d'avoir exercé sur moi-même autant de cruauté que les tyrans en ont exercé sur les martyrs, si je ne puis supporter les imperfections de mes frères? Que me servira-t-il d'avoir par mes larmes forcé la justice de Dieu à me pardonner et à porter sur le passé une sentence favorable, si je vous juge, si je vous condamne sur de légères apparences?

Je porte toutes mes croix avec une force invincible; nulle adversité ne m'ébranle; je me réjouis au milieu des plus grands sujets de tristesse; mais je m'afflige de la joie d'autrui et sa prospérité me fait peine : *nihil sum;* toute ma patience est comptée pour rien. Je me fais un plaisir de rendre aux pauvres les derniers services; je m'humilie, je m'abaisse volontiers jusqu'aux pieds des autres; mais aussi je me plais à voir les orgueilleux humiliés et l'ambition confondue : *nihil sum;* mon humilité n'est qu'hypocrisie. J'aimerais mieux qu'on m'eût arraché la langue que d'avoir médit de mes plus grands ennemis; mais je souffre, quand on dit du bien de certaines gens, et je ne puis me vaincre jusqu'à applaudir aux louanges qu'on leur donne; je travaille de toutes mes forces à acquérir la sainteté, mais je crois facilement, quand on me dit qu'un autre n'est pas aussi saint qu'il le paraît : si cela est, *nihil sum; nihil mihi prodest;* encore une fois, toute ma constance ne me sert à rien, mon humilité est une fausse humilité, toute ma sainteté n'est qu'illusion.

Voulez-vous donc, chrétienne Compagnie, vous assurer le fruit de vos peines et fonder solidement l'édifice de votre sanctification? Entrez de temps en temps dans votre cœur et voyez si la charité y règne, si elle en règle tous les mouvements. Il ne vous sera pas si difficile de la reconnaître à cet admirable caractère qu'en a fait Saint Paul écrivant aux Corinthiens : *Charitas patiens est, benigna est, charitas non æmulatur* : La charité est patiente, elle est bonne, elle n'est point envieuse du bien d'autrui, non pas même des biens de l'âme; *non*

agit perperam, elle ne nuit à personne, ni par ses actions, ni par ses discours, elle craint même de le faire par son silence ; *non est ambitiosa*, ni en matière d'honneur, ni en matière de perfection chrétienne, elle ne prétend point l'emporter sur qui que ce soit; *non quærit quæ sua sunt*, elle est si peu intéressée qu'elle perdra tout, plutôt que d'entrer dans des contestations qui pourraient altérer la paix; *non cogitat malum*, si vous l'offensez, elle croira vous en avoir donné l'occasion ; si on la méprise, au lieu de s'en piquer, elle se persuade qu'on lui fait justice; elle donne un jour favorable aux fautes qui peuvent être excusées, elle s'afflige, sérieusement et de bonne foi, de celles qui sont trop visibles; elle est ravie, quand elle trouve quelque chose à louer; elle ne s'afflige point trop, si elle se trompe en jugeant bien même de ce qui est mal, *charitas non se multum dolet errare, cum bene credit etiam de malo.* C'est le sentiment de Saint Augustin. De plus, elle croit tout ce qu'on lui dit de la vertu des âmes saintes, *omnia credit*; et elle ne désespère jamais de la conversion des plus déréglés. Enfin, elle souffre tout sans se plaindre, de peur de faire quelque tort par ses murmures à ceux qui la font souffrir; elle supporte les plus imparfaits, elle leur pardonne leurs défauts, et trouve toujours dans les défauts mêmes quelque chose qui les rend dignes de son indulgence : *omnia suffert, omnia sustinet.* Je ne doute point qu'une si belle peinture ne vous donne de l'amour pour la charité et ne soit pour vous un grand motif d'aimer tous vos frères.

Après d'aussi puissantes raisons, capables d'ébranler

les plus inflexibles, s'il leur reste quelque sentiment de piété chrétienne ; après, dis-je, ces raisons, je me persuade que vous ne désirez rien tant que d'apprendre les règles de cette belle vertu, pour les observer exactement. Il y en a trois que je vais vous expliquer brièvement en la seconde partie.

SECOND POINT

Aimer comme nous voulons être aimés des hommes, aimer comme nous nous aimons nous-mêmes, aimer comme Jésus-Christ nous a aimés, voilà, Messieurs, les trois règles que renferment les devoirs de la charité que nous devons avoir pour nos frères. La première est tirée de la loi naturelle ; la seconde, de la loi écrite ; la troisième, de la loi de grâce. Par la loi de la nature nous sommes obligés de traiter les autres comme nous souhaitons d'en être traités : *Omnia quæcumque vultis, ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* C'est de la loi de Moïse que ce précepte a été tiré : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* Enfin, Jésus-Christ dans l'Évangile nous a commandé la charité en ces termes : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos :* Voici un nouveau commandement que je vous fais, qui est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Or, Messieurs, je trouve que nous voulons être aimés universellement de tout le monde, que nous nous aimons nous-mêmes sincèrement et que le Fils de Dieu

nous a aimés solidement. De sorte que, si nous voulons avoir une charité parfaite, elle doit être universelle, elle doit être sincère, elle doit être solide.

Je dis qu'elle doit être universelle et que nul homme ne doit être exclus de notre amour. Comme nous souhaitons d'être aimés de tout le monde et qu'un seul ennemi serait capable de troubler le repos de notre vie, il est juste aussi que nous aimions tout le monde à notre tour. Et il est vrai que la haine d'un seul de nos frères, quand nous aurions pour tous les autres les sentiments les plus charitables, détruit entièrement la charité. La raison de cela est, chrétienne Compagnie, toute la loi que j'ai alléguée; c'est que le motif de la charité est universel. Il embrasse tous les hommes, comme le motif de la foi s'étend également à tous les articles de notre créance; et comme, pour perdre la foi, il suffit de douter d'un seul point de la religion, aussi, pour perdre la charité, il suffit qu'un seul homme soit banni de notre cœur. Si vous aimez toute la terre à la réserve d'une personne, il faut que vous ayez une raison d'aimer les autres que vous ne trouvez pas en celui-ci. Cette raison est une raison naturelle; car, si elle était surnaturelle et divine, elle s'étendrait encore à celui que vous n'aimez pas, et, par conséquent, Dieu n'étant pas le motif qui vous fait aimer, ce n'est rien moins qu'une charité chrétienne: votre amour est purement naturel. Au reste, gardons-nous bien de nous plaindre de cette loi, comme d'une loi dure et gênante, vu qu'elle a été faite en notre faveur.

Je ne sais si vous y avez jamais fait réflexion, mais il

est certain que Dieu ne pouvait mieux témoigner jusqu'où va sa tendresse à notre égard. Car la raison pour quoi il a ordonné que la charité fût universelle, c'est qu'il a appréhendé que nous ne fussions pas aimés généralement de tout le monde. Il a voulu, par là, nous acquérir tous les cœurs; au lieu que s'il avait permis à chaque homme de haïr seulement un seul homme, je serais sans doute l'objet de la haine de plusieurs, je serais peut-être celui que personne ne voudrait aimer. Quelle ingratitude, si nous étions les premiers à mépriser une règle qui nous est si favorable! Avouons toutefois, Messieurs, qu'elle est observée de bien peu de gens. Il y a des chrétiens qui, bien loin d'aimer tout le monde, n'aiment personne qu'eux-mêmes et leurs intérêts. Mais je ne veux parler que de ceux qui ont le plus de naturel et de sensibilité. Combien ceux-là mêmes sont-ils bornés dans leurs amours? N'est-il pas vrai que ce sera beaucoup s'il s'étend à tous les parents et à un petit nombre d'amis? La véritable charité a autant de frères, autant d'amis qu'il y a d'hommes sur la terre; elle ne réserve rien, parce qu'elle trouve tout renfermé dans le cœur de Jésus-Christ. Dieu m'est témoin, dit-elle avec Saint Paul, que je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'explique Saint Jean Chrysostôme, qu'elle embrasse tout l'univers et porte beaucoup plus d'affection à tous les hommes que chaque père n'en a pour ses enfants.

C'est beaucoup dire, Messieurs; mais la Loi écrite semble exiger encore plus, quand elle nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes: *Sicut*

te ipsum. Saint Thomas, interprétant cette seconde règle, observe que le mot de *sicut* ne marque pas une égalité, mais seulement une ressemblance d'amour, c'est-à-dire que le sens de l'Écriture est celui-ci : Aimez votre frère non pas autant, mais aussi sincèrement et d'aussi bonne foi que vous vous aimez ; que ce ne soit, ni la raison de l'intérêt, ni celle du plaisir qui vous porte à le chérir, comme vous faites un cheval qui vous est utile ou un oiseau qui vous divertit ; aimez-le pour son bien, sans avoir nul égard à vous-même ni à vos propres avantages. Vous voyez que, par cette règle, la plupart des amitiés du monde perdent le mérite de la Charité. Car ne nous flattons point et ne dissimulons point la corruption de notre siècle.

S'est-on jamais entr'aimé d'un amour moins sincère et moins généreux ? N'est-ce pas le pur intérêt et je ne sais quelle politique qui fait la plupart des liaisons, je dis même de celles qui sont entre les personnes que la nature ou la Providence a le plus étroitement unies ? On ne fait rien dans le monde qu'à force d'amis, et un seul ennemi peut quelquefois donner de grandes inquiétudes. Il est peu de personnes si misérables, de qui l'on ne puisse tirer du service en quelque rencontre, et tel qui ne peut nuire par lui-même ni par son crédit, ne fera que trop de mal par sa langue. C'est pourquoi on veut être bien avec tout le monde. Pour cela, on dissimule, on fait force compliments, on s'entre-accable de vaines caresses. Si la chose va à des services effectifs, ce n'est qu'un trafic sordide ; on ne donne que pour avoir, on ne rend que pour recevoir encore davantage ;

le cœur n'entre point dans tout ce commerce. O à Dieu ne plaise que nous appelions Charité les sentiments d'une âme ainsi enveloppée et resserrée en elle-même, qui rapporte tout à son utilité propre, qui s'aime en ses meilleurs amis ou qui n'aime en eux que l'amour qu'ils ont pour elle, toujours prête à changer d'objet, lorsqu'elle trouvera son compte dans son inconstance! La charité que Dieu nous commande dans la Loi écrite nous retire entièrement de cette bassesse, de cette dissimulation intéressée; elle ouvre notre cœur à notre prochain, elle en dispute la possession à l'amour-propre et enfin elle le partage avec lui. De là vient que, comme l'amour que nous avons pour nous-mêmes diminue nos fautes dans notre pensée, augmente nos maux dans notre imagination et ne nous abandonne jamais; aussi la Charité couvre la multitude des péchés d'autrui, comme parle l'Écriture, elle est extrêmement sensible aux misères du prochain et ne l'abandonne pas même dans le tombeau.

Je parle, Messieurs, de la Charité selon la règle que Dieu en avait donnée par Moïse; car, par Jésus-Christ, il nous en prescrit une troisième encore plus relevée. Je vous fais un nouveau commandement, dit le Sauveur, qui est de vous entr'aimer, comme je vous ai aimés moi-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Saint Jean Chrysostôme dit que, par ce précepte, il nous est ordonné de prévenir nos frères en bienveillance et de n'attendre pas qu'ils aient mérité notre amitié par des bienfaits ou qu'ils s'en soient rendus dignes par leur vertu. Saint Cyrille dit que cette

loi nous oblige d'oublier nos propres intérêts pour ceux du prochain, ce qui néanmoins doit, ce me semble, être entendu avec quelque réserve. Mais, ce qui est hors de doute, c'est que par ces paroles le Fils de Dieu nous demande pour nos frères un amour solide, qui ne tende à rien moins qu'à l'éternité et à la possession de Dieu même. Pour nous procurer ce bonheur éternel et infini, vous savez, Messieurs, ce que Jésus-Christ a fait; il s'est anéanti, il a souffert, il est mort. Si je vous disais que, pour procurer le salut de vos amis, de vos enfants, de vos femmes, de vos amis, de vos ennemis, vous devez sacrifier jusqu'à votre vie, Saint Jean me garantirait cette pensée: *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Mais, hélas! chrétiens Auditeurs, comment oserais-je vous prêcher cette doctrine, voyant que, bien loin d'avoir ce zèle même pour les ennemis, on néglige d'apprendre aux enfants les principes de la religion, on les expose même à perdre la religion, par des voies qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici, on les flatte, on les entretient dans leurs vices, on leur inspire l'amour du monde et la haine du prochain, on les corrompt par des discours libertins et par des exemples encore plus scandaleux. Qui oserait parler aux chrétiens de mourir pour sauver leurs frères, aujourd'hui qu'ils semblent avoir pris à tâche de s'entre-perdre; que, pour se conserver dans l'innocence, on est obligé de fuir les compagnies, comme on fuyait autrefois les tyrans de peur de perdre la foi; où l'on dit à peine une parole qui ne couvre un piège tendu à l'innocence des gens de bien, on s'efforce en mille manières de débaucher ceux qui s'adonnent à

vivre chrétiennement, l'on souffre même persécution du moment qu'on se déclare pour la piété.

Cependant, la Charité est une vertu commandée, et le principal de tous ses devoirs c'est assurément de nous entr'aider à devenir bons et à gagner le paradis. Je vous disais tantôt que nous n'avons point d'amour pour Dieu, si nous n'aimons pas nos frères; mais il est certain que nous n'avons pas d'amour pour nos frères, si nous ne les portons à aimer Dieu. Et, si cette vertu nous manque, hélas! que sommes-nous, chrétiens Auditeurs? Pourrons-nous même nous flatter d'être chrétiens? Saint Augustin, parlant de l'Église comme de la maison de Dieu, dit qu'elle est composée d'autant de pierres mystérieuses qu'il y a de fidèles. Ces pierres sont tirées de la carrière par le baptême, elles sont écarrées et polies par les instructions et par la doctrine de Jésus-Christ. *Verumtamen domum Domini non faciunt, nisi quando Charitate compaginantur.* Mais elles ne sont dans l'édifice que par la Charité qui les lie ensemble, et, comme on ne peut dire qu'un marbre soit d'un palais, à moins qu'il ne soit joint aux autres pièces de marbre dont ce palais est bâti, de même un chrétien qui n'est pas uni à ses frères par la Charité porte à faux le nom de chrétien.

C'est pour cela que, dans les premiers siècles de l'Église, quoique les fidèles donnassent des exemples de toutes sortes de vertus, ils se signalaient néanmoins, sur toutes choses, par l'union qui était en eux. Jésus avait déclaré qu'on les reconnaîtrait à cette marque, et, en effet, Tertullien dit que c'était ce que les païens

observaient davantage en eux et ce qu'ils y admiraient aussi davantage. *Videte*, s'entre-disaient-ils au rapport de ce Père, *videte, ut se invicem diligant, et alter pro altero mori sint parati !* Voyez, je vous prie, comme ces chrétiens s'entr'aiment, comme ils se respectent les uns les autres, comme ils sont prompts à se rendre toutes sortes de services et à s'entre-pardonner les petits déplaisirs qu'ils peuvent s'être causés mutuellement : *Videte, ut se invicem diligant !* N'admirez-vous point cette douce facilité à se relâcher de leurs intérêts, à s'entre-céder les honneurs qu'ils pourraient exiger avec justice? Ne dirait-on pas que ce n'est qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme? O que cela est aimable! Que cela est honnête ! Et qu'il y a d'apparence qu'une religion qui unit si parfaitement des hommes si différents d'âge, de qualité, de nation, de profession, est une religion sainte ! Voyez comme ils méprisent la mort, quand il s'agit de donner à leurs frères les secours dont ils ont besoin ! Voyez comme ils les assistent dans les prisons, comme ils les encouragent dans les supplices, comme ils s'empressent pour les inhumer après leur mort, et avec quelle joie ils s'exposent à mille périls pour leur rendre tous ces devoirs ! *Videte, ut se invicem diligant, et alter pro altero mori sint parati !*

O que je souhaiterais, Messieurs, que tous ceux qui se sont séparés de l'Église eussent lieu d'admirer en nous la même union ! Mais, hélas ! ne pourraient-ils point dire des catholiques d'aujourd'hui, dans un sens tout opposé : *Videte, ut se invicem diligant !* Voyez, je vous prie, quelle Charité règne parmi ces chrétiens qui

se vantent d'avoir conservé le vrai esprit de Jésus-Christ et qui nous traitent d'hérétiques ! Qui ne sait que la Charité est le caractère des véritables fidèles ! Et quelle trace reste-t-il parmi eux de cette vertu ? *Videte, ut se invicem diligant* ! Voyez comme ils se déchirent par leurs médisances, comme ils travaillent à se détruire, à se ruiner naturellement, comme ils s'entendent souvent mieux avec nous qu'ils ne font entr'eux, comme il faut que nous nous mêlions de leurs différends et que nous leur suggérions des pensées de douceur et de patience ! Il s'en faut beaucoup qu'ils ne soient d'aussi bonne intelligence que nous le sommes entre nous, ni qu'ils s'entre-assistent comme nous dans leurs besoins. *Videte, ut se invicem diligant* ! Voyez comme ils tâchent de se surprendre, de se décrier les uns les autres ! De quels artifices ne se servent-ils point pour corrompre l'innocence et la pudeur ! Comme ils font passer à leurs enfants les haines qu'ils ont conçues ! Comme ils se chicanent, comme ils s'entre-ravïssent, et le bien, et l'honneur, comme ils laissent périr les pauvres par le froid et par la faim, comme ils négligent de tendre la main à ceux qui voudraient embrasser leur religion ! *Videte, ut se invicem diligant !*

Divin Esprit d'amour et de Charité, ne permettez pas que votre Épouse tombe jamais dans un si grand opprobre que celui-là ; ne permettez pas que nous renoncions ainsi à la gloire de vos premiers disciples, qui ont aussi été nos premiers maîtres, et que le défaut de cette belle vertu fasse douter, si nous sommes les vrais enfants des apôtres. Donnez-nous un cœur qui embrasse tous

nos frères dans une parfaite Charité qui ne fasse qu'un cœur de tous ceux qui n'ont qu'une même religion, et un zèle qui s'étende encore à ceux d'une religion différente, afin que, ayant aimé ici-bas notre prochain comme nous souhaitons d'être aimés, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jésus-Christ nous a aimés, c'est-à-dire universellement, sincèrement, solidement, nous vous aimions parfaitement et éternellement dans le ciel. *Amen.*

LXXII^e SERMON

DE

L'AMOUR DE DIEU

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres ; mais leur cœur est bien loin de moi.

(*S. Math.*, c. 15).

Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, et qui nous aime infiniment.

Dieu mérite sans doute nos respects extérieurs, et il les exige. Mais il veut que notre cœur l'honore, aussi bien que notre bouche; et tout l'honneur qu'il peut attendre de nos cœurs, c'est d'être aimé. Sans cela il traite d'hypocrite toute notre religion, il réprouve, et nos sacrifices, et nos louanges. Et il me semble qu'il le fait

avec justice. Car, si ce culte sensible était un effet de la connaissance que nous avons de ses divines perfections, je ne vois pas comment il ne serait point accompagné d'amour, vu qu'on est toujours porté à aimer le mérite que l'on connait. Si Dieu ne vous avait pas fait un précepte de la Charité, on pourrait dire que c'est par respect qu'on s'en défend ; mais puisqu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, si nous ne le faisons pas de tout notre cœur, il faut avouer que nous ne l'estimons pas et que ce n'est que des lèvres que nous l'honorons.

Mais à quoi songé-je, Messieurs, de m'engager ainsi à vous parler de l'Amour de Dieu ! Est-ce que j'ignore que ce sujet est un abîme où l'esprit humain se perd et où toute éloquence s'embarrasse et se confond ; qu'on ne peut manquer d'être ébloui par la sublimité et accablé par l'abondance de la matière; que ceux qui sont le plus embrasés de ce divin Amour ne trouvent nulle expression qui réponde à leurs sentiments et que ceux qui n'en ont pas l'âme remplie ne sont pas même capables d'en discourir? Je confesse que c'est avec une très grande peine que je me suis résolu à entrer dans ce discours, parce que je sais qu'on attend beaucoup de quiconque ose s'y embarquer, et que je sens combien toutes mes pensées sont peu capables de satisfaire à une si grande attente. Ce qui m'encourage, c'est que j'espère que le Saint-Esprit préparera vos cœurs à recevoir mes paroles ; et à des cœurs ainsi préparés, il ne faut souvent qu'une étincelle pour exciter un fort grand embrasement. Divine Marie, nous n'avons jamais eu un si

grand besoin de votre faveur ; nous vous la demandons, par ce même Amour dont nous devons nous entretenir. C'est un motif bien pressant pour vous et à quoi vous ne pouvez rien refuser, non plus qu'à la prière de l'Église. *Ave Maria.*

Il me semble que tout amour se produit en nos cœurs, ou par la connaissance du mérite qui est dans la personne que nous aimons, ou par reconnaissance des bienfaits que nous en avons reçus. Nous aimons ce qui est aimable, nous aimons encore ce qui nous aime. Le premier amour est un amour de nécessité, le second est un amour de justice. On peut dire que le premier est comme une espèce de tribut que le cœur, forcé par la raison aussi bien que par son inclination naturelle, rend aux objets où il a plu au Créateur de rendre plus sensibles ses divines perfections. Le second est comme une récompense qu'on ne peut légitimement refuser à ceux qui nous ont prévenus en nous aimant, l'amour ne se pouvant bien payer que par l'amour.

Cela étant supposé, chrétiens Auditeurs, je ne vois pas comment il se peut faire que nous ayons tant de peine à aimer Dieu. Car enfin, soit que je considère ce qu'il est en lui-même, ou que je fasse réflexion à ce qu'il a fait pour nous, je trouve que nous lui devons nos cœurs sans réserve, et que, pour les lui refuser, il faut que nous soyons en même temps, et fort insensibles et fort ingrats. Venez donc ici, Ame infortunée. Par quoi est-ce que vous prétendez vous défendre d'aimer votre Dieu ? Lui manque-t-il quelque chose de ce qui peut

attirer votre tendresse? A-t-il manqué à quelque chose de ce qui pouvait la mériter? Vous n'avez peut-être jamais bien examiné ni l'un ni l'autre de ces deux points. Je vais tâcher de le faire brièvement dans les deux parties de ce discours. Nous verrons, dans la première, que Celui qui nous demande notre Amour, est infiniment aimable; et, dans la seconde, qu'il nous aime infiniment. Voilà deux points qui renferment tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Mais il n'est point de langue qui puisse dire tout ce qui est renfermé dans ces deux points.

PREMIER POINT

Il est certain que si l'on consultait la raison avant que d'aimer, cette passion ne serait, ni si générale, ni si ardente qu'elle est dans le monde. Mais il y a longtemps qu'on nous représente l'amour, non seulement aveugle, mais encore enfant, pour faire voir que ce n'est pas seulement par accident qu'il se trompe, mais que ce défaut lui est naturel et que, quand il aurait des yeux pour voir les objets, il manquerait encore de discernement pour en juger. En effet, chrétiens Auditeurs, quelle est la créature qui mérite ce dévouement, ce sacrifice qui se fait, pour l'amour, de tout ce qu'on est à ce que l'on aime? L'amour est une espèce de culte divin; c'est un mouvement qui nous porte à l'objet aimé, comme à notre Souverain Bien, comme à une nature supérieure qui peut suppléer à tout ce qui manque à la nôtre pour

être tout à fait heureux. Si donc on s'appliquait à connaître les gens à fond, avant que de leur rendre ce culte, qui serait assez fou pour adorer, comme l'on fait tous les jours à l'exemple des plus barbares d'entre les païens, pour adorer, dis-je, des souches et des animaux ?

On se plaint que les hommes sont volages dans leurs attachements, et moi je trouve qu'il n'ont rien de raisonnable que cette inconstance. Elle est un effet de leurs lumières qui leur découvrent d'abord des défauts que la passion leur avait cachés ; elle est une preuve de la force de la raison qui dissipe en très peu de temps les ténèbres où elle s'était laissée ensevelir. C'est que le jugement nous revient, un moment après nous avoir abandonnés, et que, si l'on se laisse tromper quelquefois, on n'est pas longtemps sans se détromper. A l'égard de Dieu ce n'est pas la même chose; toutes les lumières naturelles favorisent l'Amour que nous lui portons ; plus il est connu, et plus il est aimable. C'est pour cela que ceux qui s'adonnent à la contemplation de ses perfections divines se sentent tous les jours embrasés d'un plus grand feu ; c'est pour cela que, dans le ciel où l'on verra Dieu, la Charité, bien loin de s'éteindre comme l'espérance et la foi, recevra un surcroît immense d'ardeurs et de flammes, et qu'elle sera plus ardente dans les esprits qui le verront de plus près.

Quiconque s'applique à connaître Dieu, premièrement trouve (1) en lui tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures, soit raisonnables, soit destituées de raison ou

(1) Texte original : *Il trouve...*

même insensibles et inanimées. Je sais que chacun a son attrait pour aimer, et que les uns sont plus touchés d'une grande beauté, les autres, d'une grande douceur d'esprit, les autres, d'une humeur complaisante et agréable; une valeur sans fierté, une probité indulgente, une science sans faste, une grande élévation jointe à une grande modestie sont pour quelques-uns des charmes à quoi ils ne peuvent résister; on en voit qui se laissent engager par les vertus qui leur manquent, parce qu'elles leur paraissent plus admirables que celles qu'ils ont; quelques autres sont plus sensibles aux qualités qui ont plus de rapport à leurs qualités naturelles, parce que l'amour propre leur persuade qu'il n'y en a pas de plus excellentes; les véritables vertus se font aimer de tout le monde, mais les âmes intéressées s'attacheront davantage à la libéralité, les timides à la clémence, celles qui sont naturellement superbes, à la complaisance et à la douceur. Mais, s'il y avait sur la terre une personne en qui toutes les raisons d'aimer fussent ramassées, qui pourrait lui refuser son amour? Or, Messieurs, tout cela se trouve réuni dans Dieu, de sorte qu'il est impossible d'avoir aucune inclination naturelle, aucun penchant qui ne nous portât à Dieu, si Dieu nous était connu.

Et non seulement il doit attirer tous les cœurs, parce qu'il a en soi ce qui nous charme dans les créatures, mais il doit les attirer avec une force infinie, parce qu'il possède excellemment ce qui n'est dans les créatures que d'une manière fort imparfaite. La beauté la plus éclatante n'est qu'une fleur sèche en comparaison

de celle de Dieu. Depuis que Jésus-Christ se fut montré un moment à Sainte Thérèse, les personnes les mieux faites ne lui parurent plus que des squelettes vivants, et le soleil, à son gré, ne versait plus sur la terre que de pâles ombres. Toute la science humaine consiste à savoir qu'on ne sait rien, qu'on ne se connaît pas soi-même ; Dieu seul possède les trésors de la science et de la sagesse, et n'a laissé aux hommes qu'un désir inquiet d'apprendre ce qu'ils ignorent. Je n'oserais dire à quoi l'Ecriture compare nos plus grandes vertus, lorsqu'elle les oppose à la pureté et à la sainteté infinie de Dieu.

Dans les créatures les qualités louables sont accompagnées de tant de méchantes qualités qu'elles nous rebutent d'un côté, tandis qu'elles nous attirent de l'autre ; en sorte qu'il est malaisé qu'elles excitent en nous une forte et constante passion. Tel, qui a de quoi plaire aux yeux, dégoûte l'esprit ; le solide manque où il y a du brillant ; le savant n'a, ni vertu, ni conduite ; le prudent est intéressé ; le vertueux n'a pas d'éducation ; le bon ami se rend incommode ; l'un manque de zèle et l'autre de bonne volonté. Dieu seul est souverainement parfait ; tout est en lui également aimable ; il se fait en lui un admirable concert des qualités les plus opposées ; tout est dans un tempérament également éloigné des vicieuses. Par quelque endroit qu'on l'envisage, le cœur, l'esprit, les sens sont également satisfaits ; il est impossible d'inventer des caractères si beaux, de se former des idées si accomplies qu'il ne les surpasse toutes infiniment.

Ce qui met le comble à de si grands avantages, c'est

qu'il les possède constamment et qu'il les possèdera éternellement. Les beautés créées sont journalières ; les affaires, les maladies troublent les humeurs les plus enjouées ; les plus beaux esprits ne brillent pas éternellement, et il y a des temps où il semble que la modération et la vertu abandonnent les plus vertueux. Dans Dieu tout est constant et inaltérable; il n'est point nécessaire d'étudier ses humeurs ni de choisir ses bonnes heures; il est toujours égal à soi-même, toujours également bon à ceux qui l'aiment.

Nous avons beau faire, quelque accompli que soit l'objet où notre cœur s'attachera sur la terre, notre amour ne nous rendra jamais tout-à-fait heureux; il ne nous rendra pas même heureux pour longtemps : *Non poterit labor finiri, nisi hoc quisque diligat, quod invito non possit auferri*, dit Saint Augustin. L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle; il y aura donc toujours beaucoup à souffrir en aimant, jusqu'à ce que nous aimions ce qu'on ne pourra pas nous ôter. Mais que peut-il y avoir ici-bas qui ne puisse nous être enlevé par mille manières ? Outre que l'âge use le corps et l'esprit, que la mort sépare l'un d'avec l'autre, mille accidents peuvent éloigner les personnes que nous aimons, et d'autres hommes nous les peuvent ravir à nos yeux, en nous ravissant leur amitié.

Vous seul, ô mon Dieu, vous pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai. Nulles aventures, nul renversement d'affaires, nulle puissance, soit au ciel, soit dans les enfers, ne peut vous enlever à mon âme. Je ne puis pas m'assurer de vingt-quatre heures

de séjour en nul endroit de la terre, je ne puis me promettre un moment de vie; mais je sais bien que, ni l'exil, ni la mort ne me saurait séparer de vous ; je sais que je vous trouverai partout, que partout je vous trouverai également bon et aimable, que rien ne peut m'empêcher de vivre avec vous, de mourir entre vos bras et d'entrer par la mort dans une jouissance encore plus pleine et plus douce de votre divine présence.

Mais quand nous aurions eu le bonheur de trouver tout cela dans un objet créé et sensible, je conviens que cet objet serait digne de notre amour ; mais tout cela n'empêcherait pas que notre amour ne nous rendît malheureux, comme nous voyons qu'il arrive à la plupart de ceux qui aiment. Premièrement, je doute qu'une créature si digne de notre amour ne nous jugeât point indigne du sien ; au lieu que le Seigneur, bien loin de mépriser notre cœur, nous presse de le lui donner et de ne le donner qu'à lui. Pauvre Enfant, pauvre Créature qui semblez être le rebut du monde, qui n'êtes considérable, ni par votre naissance, ni par vos biens, ni par vos talents; vous qui ne trouvez, ni appui, ni amitié dans les hommes, qui êtes odieuse à vos plus proches parents, que votre père et votre mère semblent désavouer et traiter en inconnue, oui, vous serez pour Dieu un objet aimable ; vous pouvez aspirer à sa faveur, vous trouverez infailliblement en lui un amant zélé et fidèle.

En deuxième lieu, quand les personnes que nous aimons auraient pour nous tout le retour qu'on peut souhaiter, tout notre zèle, toute notre fidélité, toutes les

ardeurs et les empressements de notre cœur ne peuvent pas nous répondre un moment de leur constance. Il ne faut qu'un soupçon pour détruire dans leur esprit tout ce que nous pouvons y avoir gagné par plusieurs années d'une amitié très parfaite. Nous ne pouvons pas lire dans l'âme de nos amis pour y combattre leurs défiances et les faux jugements qu'ils forment de nous ; et ils ne peuvent non plus voir nos cœurs à découvert pour se détromper eux-mêmes et pour nous tenir compte de nos plus tendres sentiments. Mais quelle douceur pour une âme qui aime son Dieu ! Elle est assurée qu'il est témoin de ses plus secrètes pensées, qu'il connaît toute l'ardeur et toute l'étendue de son Amour, qu'elle ne pousse pas un soupir qui n'aille jusqu'à lui et qu'elle ne se trompe nullement, lorsqu'elle juge des sentiments que son Bien-aimé a pour elle, par ceux qu'elle a elle-même pour son Bien-aimé.

Après cela il ne nous peut rester qu'un sujet d'inquiétude. Saint Jérôme dit qu'il faut chercher longtemps un bon ami, qu'on le trouve difficilement et qu'on a bien de la peine à le conserver : *Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur*. Ce Dieu, qui voit si bien notre cœur, n'y verra que trop souvent des choses qu'il serait à souhaiter qu'il n'y vît point. Comme il mérite d'être aimé de la manière du monde la plus parfaite et qu'il nous fait un honneur infini en nous aimant, il est apparemment d'une délicatesse infinie, et il est impossible qu'il puisse souffrir nos faiblesses et nos lâchetés, qu'il ne soit point rebuté par les infidélités continuelles que nous ne pouvons presque pas éviter de commettre

à son service. Mais non, chrétiens Auditeurs, l'excellence, la grandeur, la sainteté de notre Dieu ne le rend point plus impatient. La chose paraît incroyable ; mais il est vrai toutefois qu'on en a meilleur compte que de la plus chétive créature. Non, non, il ne faut point s'imaginer qu'il soit capable de rompre avec nous pour la plus légère ingratitude, qu'il ne faille que peu de chose pour le rebuter. Il souffre, avec une bonté incroyable, toutes les misères de ceux qu'il aime, il les oublie, il fait semblant de ne pas les apercevoir; sa compassion va jusqu'à consoler lui-même les âmes qui en sont trop affligées et à leur reprocher l'excès de leur douleur, qui semble marquer quelque défiance. Il ne veut point que la crainte qu'on a de lui déplaire aille jusqu'à nous troubler, jusqu'à nous gêner l'esprit. Il souhaite qu'on évite les moindres fautes ; il ne faut pas qu'on s'inquiète même des grandes. Il prétend que la liberté et la paix soient le partage éternel de ceux qui l'aiment véritablement.

Domine Deus virtutum, quis similis tibi ? O Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous, pour pouvoir vous disputer l'Amour et le cœur des créatures! On dit dans le monde, qu'on ne peut se passer d'aimer et qu'il faut nécessairement que le cœur ait quelque objet qui l'amuse ? Mais, mon Dieu, est-il quelque chose qui mérite mieux que vous d'occuper ce cœur qui n'a été fait que pour vous ? Hélas ! il faut si peu de chose pour nous attirer ! Un petit rayon de beauté, un peu de douceur, la moindre petite qualité de l'esprit ou du corps, quoique mêlée de mille défauts énormes, est capable de

nous enchanter, de nous faire perdre l'esprit. On aime un petit enfant, qui n'est encore qu'un amas de boue et d'humeurs mal digérées. Bien davantage : on a de la tendresse pour des chevaux, pour des chiens, pour des chats, pour des oiseaux, jusqu'à être inconsolable quand on les perd !

Nous donnons notre cœur, nous le prodiguons, nous le jetons, pour ainsi dire, au premier venu. Vous seul, ô mon Dieu, ne pouvez y avoir de part ! Vous, dis-je, qui seul êtes grand, bon, sage, fidèle, constant, très saint, libéral, impeccable, qui êtes sans défaut, qui possédez toutes les perfections, qui les possédez toujours et pour toujours ! Nos cœurs ont tant de pente à aimer ! On aime mieux souffrir, languir, se fatiguer inutilement, être dans le trouble, dans l'inquiétude, perdre la joie, le repos, les biens, la conscience et l'honneur que de n'aimer rien ; et nous refusons votre Amour, ô mon divin Maître, cet Amour si doux, si pur, si satisfaisant, si glorieux, qui porte avec soi la paix et la tranquillité, qui rend heureux tous ceux qu'il enflamme !

Je sais que la raison qu'on a coutume d'apporter pourquoi l'on n'aime pas Dieu, c'est parce qu'on ne le voit pas. Mais c'est une faible raison que celle-là, puisque tant de saints, tant de saintes, qui n'ont jamais vu Dieu non plus que nous, n'ont pas laissé de l'aimer avec des ardeurs incroyables et vivent encore, les uns dans des langueurs, les autres dans des transports que les plus violentes passions n'ont jamais produits. Si l'on ne pouvait aimer que ce qu'on voit, comment est-ce qu'on deviendrait quelquefois amoureux de l'esprit de certai-

nes personnes dont le visage difforme et le corps contrefait ne peut inspirer que de l'aversion et du dégoût? Combien de fois nous sommes-nous sentis portés à aimer des inconnus, sur le simple récit de ce qu'ils avaient d'aimable ou de ce qu'ils avaient fait pour nous obliger sans nous connaître? Eh! quoi, Messieurs, on se sent de la tendresse pour un honnête homme dont l'histoire ancienne nous fait une peinture avantageuse, on est touché du caractère d'un héros de roman, jusqu'à pleurer sur ses aventures fabuleuses; et nous oserons dire que l'amour ne peut entrer que par les yeux, et qu'on n'aime point ce qu'on ne peut voir! La seule raison pour laquelle nous n'aimons pas Dieu, c'est parce que nous ne le connaissons pas. Mais comment le connaîtrions-nous, vu que nous ne daignons jamais approcher de lui par la considération de ses perfections infinies, vu que nous fermons l'oreille à la voix de toutes les créatures qui nous entretiennent de sa grandeur et qui nous disent que c'est sa main qui les a formées, que c'est sa beauté qui les pare, sa sagesse qui les arrange et qui les conduit, sa bonté qui les conserve pour notre plaisir et pour notre utilité? Qui pourrait s'empêcher de vous aimer, si tous les jours on prenait un peu de temps pour vous étudier, ô mon Dieu, et pour voir combien vous êtes aimable; si du moins de temps en temps on faisait un peu de réflexion sur cette puissance infinie qui a tout créé de rien, et qui, sans effort, entretient toutes choses dans un si bel ordre et dans une si constante régularité, sur cette sage providence qui s'étend sur tout l'univers; qui conduit chaque être à sa fin avec

tant de douceur, que nul accident ne peut troubler, qui fait servir les plus grands dérèglements à ses desseins les plus admirables, qui s'applique aux plus petites créatures, aux plus petits soins, qui pourvoit à tout et qui ne s'embarrasse de rien ; sur cette libéralité qui n'exclut personne de ses bienfaits, non pas même vos plus mortels ennemis, ce zèle si désintéressé qui vous donne pour notre salut les mêmes empressements que si tout votre bonheur dépendait du nôtre, cette patience à supporter l'ingratitude et l'impiété des hommes, cette prudente douceur dont vous vous servez pour les ramener à leur devoir, cette facilité à leur pardonner après de si longs égarements, cette joie que vous cause leur pénitence, ces récompenses éternelles que vous préparez à vos serviteurs et dont vous leur donnez dès ici-bas des gages et des avants goûts qui surpassent infiniment tous leurs services. Entretenons-nous quelquefois de ces pensées, chrétiens Auditeurs, et, si nos cœurs ne sont *pas* plus durs que le bronze et le marbre, nous donnerons à notre divin Maître ce cœur ingrat que nous lui devons par tant de titres. Quoique, à vous dire ma pensée, rien ne me paraît plus aimable en Dieu que l'Amour même dont il nous a prévenus, il est juste que nous l'aimions, quand il ne serait pas infiniment aimable, parce qu'il nous aime infiniment. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

De toutes les preuves de l'amour, celle à laquelle les hommes ont coutume d'être plus sensibles, ce sont les bienfaits, soit parce que rien ne marque mieux la grandeur de la passion de celui qui aime, soit parce que rien ne plaît tant à notre humeur naturellement intéressée qu'un amour qui nous est utile. C'est aussi par là que Dieu a tâché de nous engager à l'aimer. Il nous a prévenus par mille bienfaits dont le moins considérable mérite toutes nos reconnaissances.

A force d'entendre parler de la création et de la conservation, nous nous sommes accoutumés à ces mots et aux choses qu'ils signifient, de sorte que nous n'en sommes presque plus touchés. Mais, si nous voulions un peu approfondir ces deux bienfaits importants, nous y trouverions deux grands motifs d'amour et de gratitude. Il me suffit de dire que c'est Dieu qui vous a créé de rien et qui, de son plein gré, vous a fait tel que vous êtes. Il pouvait vous laisser dans le néant, il pouvait vous former sans esprit et sans conduite, vous donner une naissance obscure, un corps infirme et horrible à voir. Cependant il vous a donné du bon sens et du naturel, il vous a fait sain et robuste, il vous a fait naître dans un palais, dans une maison où vous avez toutes choses en abondance et où mille personnes se sont d'abord présentées pour vous servir. Tous ces dons qui vous plaisent tant en vous même, et par où vous plaisez

encore aux autres, c'est de sa main que vous les avez reçus. Si vous étiez né, ou aveugle, ou muet, ou sourd, ou avec quelque autre défaut horrible au visage ou dans la taille; si vous aviez perdu un bras ou une jambe par quelque accident; si une maladie vous avait entièrement gâté le teint, que ne donneriez-vous point pour réparer ces défauts! Et, si un homme vous avait rendu la vue ou la parole, qu'il eût redressé votre corps, qu'il vous eût rendu beau de laid et de difforme que vous seriez, qu'elle obligation ne croiriez-vous pas lui avoir et que ne feriez-vous pour la reconnaître?

Eh! Messieurs, pensons un peu que c'est notre Dieu de qui nous tenons ces yeux qui nous sont si chers, cette langue qui nous sert à tant d'usages, ces oreilles, ces bras, et toutes les autres parties qui composent et qui embellissent le corps. Songeons qu'il n'a pas ainsi pourvu tout le monde et quelle peine ce serait pour nous d'être distingués par quelque défaut visible et considérable. Si l'on pouvait s'étendre sur tout, vous verriez que la conservation est quelque chose encore de plus obligeant. C'est par elle que nous jouissons des présents du Créateur. S'il cessait un moment de nous soutenir, de veiller sur nous, sur tous nos membres extérieurs, sur toutes nos parties intérieures, tout se démentirait, tout fondrait ou tomberait dans une horrible confusion : nous perdrions l'usage des sens et de toutes les facultés corporelles et spirituelles, nous ne jouirions de nulle santé, nous serions accablés de maladies, nous serions privés de cette vie que nous aimons tant. Un médecin qui, par son art et son assiduité, par des remèdes

fâcheux et un régime incommode prolonge à un vieillard déjà caduc une vie malheureuse et languissante, ce médecin, dis-je, non seulement est récompensé, mais encore on l'aime, on l'honore, on le regarde comme une divinité : nous ne savons point de gré à notre Dieu qui nous conserve une vie douce et agréable, une santé qui nous rend capables de toutes les fonctions et de tous les plaisirs de la vie !

Ce n'est pas encore tout. Jetez, s'il vous plaît, un coup d'œil sur tout l'univers. Voyez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent, tous les animaux dont elle est peuplée. Tout cela est à vous, et c'est Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. Le Seigneur est dans toutes ces choses. Il se donne lui-même à vous en toutes choses. Et non seulement il est en elles, mais il y agit sans cesse pour votre service. C'est Dieu, oui, c'est Dieu lui-même qui vous éclaire dans le soleil, qui vous échauffe dans le feu, qui vous rafraîchit dans l'air et dans l'eau, qui vous réjouit dans les odeurs, qui vous enchante dans les sons, qui vous pique dans les ragoûts, qui vous nourrit dans les viandes, qui vous charme dans les couleurs, qui vous sert dans tout ce qui vous est utile, et qui vous sert par amour et avec dessein de vous plaire. Ce n'est point une illusion, ni simplement une pensée de contemplatif : c'est une vérité naturelle qu'on découvre sans autres lumières que celles de la raison. Mon Dieu, si je me ressouvenais quelquefois que vous êtes éternellement autour de moi, non seulement occupé à me conserver la vie, mais encore appliqué, empressé,

pour le dire ainsi, à conserver tout ce qui m'environne, tout ce qui me peut être, ou utile, ou agréable, et à me servir vous-même en toutes choses et à toutes choses, quel motif d'Amour ne trouverais-je pas dans cette considération !

Que dirai-je donc du mystère de la Rédemption et de la sanctification de nos âmes, du bonheur qu'il nous prépare dans le ciel et de ce qu'il fait ici-bas pour nous y conduire ! Le Créateur des hommes s'abaisse jusqu'à se rendre semblable aux hommes ; il prend une chair, un corps pour vivre avec eux, pour souffrir comme eux et pour eux. Un Dieu veut naître dans une étable, vivre dans une boutique et mourir sur une croix, pour sauver des misérables et pour leur donner des marques de son Amour ! Le même Dieu revient encore tous les jours, couvert des espèces du pain, pour s'unir plus intimement à sa créature, pour lui servir de viande délicieuse et pour prendre lui-même en elle ses plus grandes délices ! Messieurs, je laisse cela à vos méditations ; l'éloquence n'a rien à y ajouter ; ce sont là de ces sujets qui confondent toutes les règles de la rhétorique et qui effacent toutes ses couleurs.

Je ne dois pourtant pas omettre deux ou trois considérations qui me paraissent fort propres pour exciter notre gratitude. La première, c'est que quelque grandes, quelque ineffables que soient les choses que le Seigneur a faites pour notre salut, l'amour qui l'a porté à faire toutes ces choses est encore plus grand que les choses mêmes, parce qu'il est infini. C'est le même amour dont il s'aime et dont il s'aimera lui-même éternellement. De

sorte que, faites tout ce qui est en votre pouvoir, aimez Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, vous ne pourrez jamais reconnaître l'amour qu'il vous a porté; il vous a aimé d'un amour divin et infini, et vous serez toujours borné dans votre reconnaissance.

Quand même nous pourrions aimer Dieu autant que nous en sommes aimés, notre gratitude n'égalerait pas pour cela les obligations que nous lui avons. Car enfin, nous ne l'aimerions qu'autant qu'il mérite; nous aimerions infiniment un Dieu qui est infiniment aimable: au lieu qu'en m'aimant, il s'est attaché à une créature indigne de son amour, à une créature vile, imparfaite, sujette à mille faiblesses, à mille vices, odieuse, insupportable au reste des créatures, et qui a souvent assez de peine à se souffrir elle-même.

Je passe plus avant et je dis que, quand nous serions aussi parfaits que Dieu même et que notre Amour serait infini comme le sien, il aurait encore sur nous cet avantage qu'il nous a aimés le premier, et, par conséquent, il nous a fait une grâce; au lieu qu'en usant de retour nous lui ferions tout au plus justice. Ce qui signale extrêmement sa charité en ce point, c'est, dit Saint Paul, qu'il nous a aimés non seulement avant qu'il eût nul sujet de nous aimer, mais encore dans le temps qu'il avait le plus de sujet de nous haïr, dans le temps que nous l'offensions, que nous abusions de tous ses bienfaits, dans le temps que nous le rebutions davantage et que nous n'avions que du mépris pour son amour: *Dilexit autem non existentes*, dit le dévot Saint Bernard, *sed et resistentes*, il nous a aimés malgré nous, il nous a fait des grâces

que nous ne voulions pas recevoir, auxquelles nous nous opposions de toutes nos forces. C'est surtout à vous, Ames pénitentes, qu'il a témoigné cet amour incompréhensible. Oui, dans le temps que vous lui disiez : Mon Dieu, je n'ai que faire de vos avis, ni de vos inspirations ; c'est en vain que vous voulez me sauver en dépit de moi ; je renonce à votre paradis et à mon salut : et moi, disait-il en même temps, je ne puis consentir à ton malheur ; je me rendrai si constant auprès de toi que tu cèderas du moins à mon importunité ; il faut que je te rende heureux de gré ou de force. — Je suis résolu à vivre jusqu'au bout dans mon péché. — Et moi, plutôt que t'y laisser mourir, je suis résolu de te poursuivre jusqu'au bout. — Pourquoi m'avez-vous donné la liberté, si vous ne m'en voulez pas laisser un libre usage ? — Mais pourquoi aurais-je donné ma vie et mon sang pour toi, si tu ne laissais pas de périr éternellement? *Dilexit autem non existentes, sed et resistentes.*

Messieurs, on dit que ceux qui portèrent les premiers les lumières de l'Évangile aux extrémités de l'Orient, ayant commencé d'expliquer publiquement les mystères de notre foi, et surtout celui de l'Incarnation et de la Mort du Fils de Dieu, ces pauvres barbares, tout surpris d'une charité si prodigieuse, si opposée à l'orgueil et à la dureté de leurs divinités infernales, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : O le grand Dieu, le bon Dieu que celui qu'adorent les chrétiens ! Qu'il est tendre, qu'il est bienfaisant, qu'il est aimable ! Mais qu'auraient dit ces infidèles, si on leur avait fait entendre que ce Dieu si aimable, que les chrétiens adorent, n'est point aimé

des chrétiens ! Quel serait leur étonnement si, encore aujourd'hui, on leur allait dire : Oui, les chrétiens ont le plus grand, le plus puissant, le plus sage, le plus juste, le plus libéral de tous les dieux ; et cependant, ils ne l'aiment point ! C'est lui qui les a tirés du néant, qui leur a donné tous les biens dont ils jouissent, qui prend soin de les conserver eux-mêmes et de leur conserver tous ses bienfaits ; il ne les perd pas un moment de vue, il ne fait rien que pour leur utilité et il leur rend immédiatement toutes sortes de services, avec un cœur plein d'un zèle et d'un amour infini ; et cependant ces ingrats ne l'aiment point ! Il s'est chargé lui-même de leurs péchés, il a bien voulu porter la peine qui leur était due, et tous les jours encore il souffre avec patience leurs rébellions et leurs outrages ; il leur pardonne, il est le premier à les rechercher, à leur offrir son amitié ; il n'a que faire d'eux et néanmoins, il est inconsolable quand il les perd ; il ne se comprend pas de joie, quand il les recouvre ; en un mot, il les aime au-delà de tout ce qu'on peut dire ; et toutefois, il ne peut en être aimé !

A quels peuples si sauvages, si dépourvus d'humanité pourrait-on tenir ce discours, qui ne nous regardassent pas nous-mêmes comme les plus durs et les plus inhumains de tous les peuples ? Que diraient-ils, quand ils apprendraient que, pour nous engager à cet amour, on a été contraint de nous le commander, sous peine de mort et d'une éternité de supplices, et que cela même n'a pu fléchir notre dureté ? Ne s'écrieraient-ils pas : O Ames mortes et insensibles ! Sous quel climat, sous quel ciel de fer et de bronze, sur quelle terre barbare et

maudite habitent ces hommes sans cœur, ces hommes de marbre et de glace? Seigneur, nous sommes très dignes de tous ces reproches; mais, si vous n'amollissez nos cœurs par votre grâce, nous y serons aussi insensibles qu'à tous vos bienfaits. *Da quod jubes, et jube quod vis.* Il faut que vous nous donniez vous-mêmes avec bonté cet Amour que vous exigez de nous avec tant de justice. Tout ce que nous pouvons faire de notre part, c'est de penser souvent combien vous méritez d'être aimé, combien vous nous avez aimé malgré notre peu de mérite, c'est de vous demander souvent ce que vous nous avez commandé, afin que, l'ayant obtenu de votre miséricorde infinie, nous commencions au plutôt à faire ici-bas ce que nous devons continuer durant l'éternité bienheureuse. *Amen.*

LXXIII^e SERMON

DE

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE

Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ?

Les Juifs de Jérusalem envoyèrent des prêtres et des lévites à Saint Jean pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous ?

(*S. Jean*, c. 1).

Tous les chrétiens ont un sujet continuel de s'anéantir devant Dieu dans leurs chutes passées ; le péril où ils sont de retomber les doit humilier. J'ai péché, je puis pécher, sont deux considérations qui doivent étouffer l'orgueil.

De tous les vices de l'homme le plus naturel, celui dont il est plus difficile de nous guérir, c'est l'orgueil. Les précautions que Dieu a prises pour nous en défen-

dre ont toutes été prises inutilement. La boue de notre naissance, la corruption du sépulcre, la ressemblance presque entière que nous avons avec les plus *vils* (1) animaux, nos passions, nos faiblesses, nos erreurs, notre ignorance, tout cela ne peut nous humilier. Nous sommes mortels, terrestres, aveugles, impuissants, variables, nous ne sommes rien de notre fond, et nous ne laissons pas d'être orgueilleux! Mon Dieu, qui est-ce qui pourra donc nous guérir d'un mal si opiniâtre? Comment pourrons-nous acquérir cette humilité si importante, si nécessaire à tous les chrétiens, sans quoi il ne peut y avoir, ni sainteté, ni dévotion, sans quoi il n'y a pas même de salut pour nous? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'un moyen fort efficace pour nous inspirer cette vertu, ce serait de nous faire souvent la même demande que l'on fait aujourd'hui à Saint Jean-Baptiste et qui lui donne occasion de pratiquer des actes d'une humilité si profonde : *Tu quis es*? Qui êtes-vous? Souffrez que je vous le demande aujourd'hui, chrétiens Auditeurs, que je vous oblige à entrer un peu en vous-mêmes, pour voir ce que vous avez à me répondre.

Ce sujet, qui nous est si utile en tout temps, me paraît encore plus propre pour ce temps où nous sommes. Nous songeons tous à nous préparer à la naissance du Rédempteur, à cette grande fête où le ciel a coutume de verser de si grandes grâces sur les âmes qu'il trouve disposées à les recevoir. J'espère que tous ceux qui sont

(1) Texte original : *Les plus sales...*

ici, s'y disposeront, cette semaine, en multipliant leurs prières et leurs aumônes, en faisant avec une grande exactitude le jeûne des quatre-temps, (1) en contemplant, dans une plus grande retraite, les admirables sentiments de Marie enceinte de Jésus-Christ et de Jésus enfermé dans le chaste sein de Marie. Mais il ne faut pas oublier que la disposition que les prophètes, que le Précurseur de Jésus-Christ, que l'Église elle-même nous recommande davantage, c'est l'Humilité. C'est à cette vertu qu'est promise la plénitude des bénédictions que Jésus-Christ nous doit apporter en naissant : *Omnis vallis implebitur :* Toute vallée, c'est-à-dire toute âme humble et pénétrée de la connaissance d'elle-même et de son néant, sera remplie et comblée de faveurs célestes. Adressons-nous à Marie, qui a été si humble, dans la plus haute élévation, et qui, par son Humilité, mérita de concevoir le divin Enfant dont nous attendons la naissance. *Ave Maria.*

Quand je vous demande qui vous êtes, Ame chrétienne, *Tu quis es*, je ne désire point savoir, ni quels sont vos revenus, ni quel rang vous tenez à la cour, ni quel emploi vous avez dans le royaume. Vos richesses, vos charges, vos qualités sont à vous, mais elles ne sont pas vous-même. Je ne prétends pas non plus m'informer de votre noblesse : ce serait pour connaître vos pères et vos

(1) Ce sermon fut donc prêché le IIIe dimanche de l'Avent 1676 ou 1677, plus probablement 1676, (23 décembre) car il est plus naturel de placer en 1677 les deux conversions qui furent mises en relief par les sermons XLII et XLIII.

aïeuls, mais non pas vous, qui pouvez avoir corrompu leur sang et dégénéré de leur vertu. Et non seulement je ne veux examiner que ce que vous êtes vous-même, mais encore que ce que vous êtes par vous-même. Je sais que Dieu vous a fait raisonnable en vous créant, et que par la Rédemption le Fils de Dieu vous a fait chrétien. Si vous êtes charitable, patient, plein de foi et d'amour pour Dieu, ce sont des dons surnaturels que vous tenez du Saint-Esprit. Pour les talents naturels, comme la force, la beauté du corps, la vivacité et la délicatesse de l'esprit, si vous aviez pu vous donner ces avantages, vous pourriez sans doute vous les conserver. Vous avez reçu tout cela dans le sein de votre mère, et votre mère elle-même ne sait comment tous ces biens vous sont venus.

Il est vrai, me direz-vous, je ne suis que cendre et poussière : c'est tout ce que je me puis attribuer. — Mais cette cendre même et cette poussière dont vous êtes composé, ne la devez-vous pas à Celui qui l'a tirée du néant? Faites-moi voir quelque chose en vous, quelque qualité que vous n'ayez reçue de personne, qui ne soit point empruntée, qui vous appartienne véritablement. Il n'y en a point d'autre en nous, chrétienne Compagnie, que la qualité de pécheur. C'est pourquoi, quand on nous demande ce que nous sommes : *Tu quis es*, qui êtes-vous en vous-même et de vous-même : — Je suis pécheur, c'est tout ce que nous pouvons répondre et c'est ce que nous pouvons tous répondre. Il est peu de saints qui n'aient péché ; il n'en est aucun qui ne soit capable de pécher. Il n'en faut pas davantage pour por-

ter avec justice le nom de pécheur, et, par conséquent, pour avoir un sujet continuel de nous anéantir devant Dieu. Je m'en vais tâcher d'éclaircir cette vérité dans les deux parties de cet entretien. Je montrerai, dans la première, combien les chutes passées nous doivent causer de confusion; dans la deuxième, combien nous devons être humiliés par la vue du péril où nous sommes de retomber. J'ai péché, je puis pécher, voilà deux considérations qui doivent étouffer l'orgueil dans une âme qui n'a pas perdu toute raison et à qui il reste un peu de christianisme. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Comme l'Humilité est une voie de la philosophie chrétienne que la morale des païens avait ignorée, il semble que les Saints Pères aient pris un soin tout particulier de nous en découvrir la nature et tous les effets. Saint Anselme dit qu'il y a sept degrés d'Humilité; Saint Benoît en rapporte huit, et Saint Grégoire-le-Grand en compte jusqu'à douze. Mais, pour ne dire ici que ce qui nous est précisément nécessaire pour notre sujet, il est certain que l'humilité dont nous parlons ne consiste pas seulement à nous connaître, mais *en* (1) une certaine confusion, *en* une certaine horreur qu'on a de soi, en suite de cette connaissance.

(1) Texte original : *A une certaine...*

Lorsque je me considère avec un peu d'attention, je trouve en moi quelque chose de honteux et dont j'ai sujet de rougir. J'en conçois du mépris et de la haine pour moi-même et je reconnais que je suis digne d'être méprisé et d'être haï de tout le monde. C'est pourquoi je me cache le plus que je puis, je ne marche plus que la tête et les yeux baissés, je n'ose presque ouvrir la bouche pour dire mon sentiment; si l'on me calomnie, si l'on me maltraite, je souffre en silence tous ces outrages, parce que je crois les avoir très bien mérités.

C'est l'image que Jésus-Christ nous a lui-même tracée de l'Humilité dans la personne du publicain. Il nous représente ce pécheur au plus bas du Temple de Jérusalem, qui n'ose, ni s'approcher de l'autel, ni même regarder le ciel. Un pharisien orgueilleux l'envisage avec dédain, le met au nombre des scélérats et des voleurs et, bien loin de s'en offenser et de s'en plaindre, il convient qu'il est en effet un grand pécheur et demande grâce en frappant sa poitrine et se prosternant contre terre : *Et publicanus a longe stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.* O sainte Humilité! belle et toute-puissante Vertu qui désarme Dieu, qui te fais aimer, et des anges, et des hommes, qui effaces les péchés, qui nous tires de tous les périls, qui répares, qui rétablis toutes choses avec tant de facilité, qui donnes aux autres vertus un lustre et un éclat si particulier, qui sais l'art de relever nos propres défauts et nos plus grandes misères et de nous en faire un plus grand mérite, comment est-ce que nous pou-

vons t'acquérir et te conserver éternellement? Cela ne doit être nullement difficile à quiconque a commis un péché mortel. Et qui est assez heureux pour n'en avoir jamais commis ou pour n'en avoir commis qu'un seul?

En péchant, chrétiens Auditeurs, nous avons fait l'action la plus honteuse, c'est-à-dire la plus opposée à toute justice, à toute droite raison, à toute sorte de bienséance, et par conséquent la plus humiliante qu'il est possible d'imaginer. J'ai offensé Dieu. Sa grandeur, sa majesté infinie devait me tenir dans le respect, si j'avais été raisonnable; sa bonté, son excellence, ses divines perfections m'auraient sans doute forcé à l'aimer, si j'avais eu quelque sentiment humain. Peut-on porter plus loin la brutalité que d'outrager un bon maître de qui on n'a jamais reçu que du bien et qui est le seul de qui l'on peut attendre sa fortune pour le temps, pour l'éternité? Messieurs, de quelque biais qu'on envisage l'offense de Dieu, il est impossible d'y trouver quelque chose qui la justifie, qui en couvre ou qui en diminue la honte, toutes les véritables lumières, soit naturelles, soit surnaturelles, ne pouvant servir qu'à la mettre dans un plus grand jour.

Je dis bien davantage : tout ce qu'il y a de honteux dans les choses dont nous rougissons naturellement, tout ce que l'honneur, le bon sens, la vertu morale condamne dans les actions les plus ridicules et les plus noires, tout cela est ramassé dans un seul péché mortel. Je ne parle point ici de la laideur, de la pauvreté, de l'obscurité de la naissance, de certaines maladies qui ne sont pas néanmoins des fruits de désordres. Je sais

rougir de toutes ces choses ; mais cette honte n'est pas naturelle, elle est un effet de la corruption de notre esprit qui abuse de tous les mouvements de la nature, qui en confond l'usage ou qui s'aveugle lui-même à l'égard de la gloire et de l'infamie. Les véritables sujets de confusion sont certaines actions qui mettent au jour notre imprudence, notre lâcheté, notre perfidie, qui marquent de l'emportement, de l'ingratitude, de l'injustice et de l'impiété. Un ministre expérimenté dans les affaires, qui s'est endormi dans une occasion où il s'agissait de tout, qui a pris le change, qui a donné fortement dans le panneau qu'on lui a tendu : cet homme, dis-je, n'ose plus paraître ; il s'imagine que tout le monde lui reproche son inconsidération et sa négligence. Un général qui a fui devant un ennemi qu'il pouvait combattre et défaire fort aisément, s'il se remontre à la cour, ce n'est qu'avec une confusion qui fait pitié à ses plus grands ennemis. Un magistrat qui se pique de modération, et qui s'est emporté ridiculement en quelque rencontre ; un faux ami qui aura été surpris dans une lâche trahison ; un homme qui veut passer pour honnête et qui est accusé et convaincu d'être un ingrat et de rendre le mal pour le bien ; une femme qui par pure débauche a manqué de fidélité à un mari fort aimable et s'est abandonnée à un misérable valet ; un avare qui a commis une injustice manifeste ou un meurtre pour s'enrichir ; un impie dont les sacrilèges sont venus à la connaissance du public : toutes ces personnes ont assurément sujet de rougir et de mourir de honte. Qui nous donnera donc des yeux et les lumières des saints pour

nous faire voir comment toutes ces sortes d'infamies sont ramassées dans un seul péché, de combien le péché est encore plus infâme et plus odieux que tout cela? Qui pourra jamais comprendre la sottise et la folie d'un pécheur, sa faiblesse, son peu de courage, la lâcheté de son procédé, sa brutalité, son humeur cruelle et intéressée, son insensibilité aux bienfaits qu'il a reçus et la profanation horrible qu'il fait des choses les plus sacrées?

Adam n'eut pas plutôt mangé du fruit défendu qu'il chercha les ténèbres pour couvrir sa honte, dit Saint Ambroise. C'est qu'il fut éclairé d'une lumière qui lui fit voir la difformité du péché; c'est qu'après sa désobéissance il se trouva si indigne de vivre et de voir le jour que, quoiqu'il n'y eût que lui d'homme sur la terre, il se serait volontiers enterré tout vif pour s'épargner l'horrible confusion qu'il souffrait. Caïn, qui pécha le premier après son père, ne cessa d'errer depuis son crime dans les plus épaisses forêts; il évitait partout la rencontre de ses frères, il craignait les yeux de ses propres enfants; il ne croyait pas que personne le pût souffrir dans le monde, couvert comme il était d'une si grande ignominie.

On s'étonne quelquefois de voir la modestie et la profonde Humilité des plus grands saints. Pour moi, Messieurs, quand ils auraient passé leur vie dans une parfaite innocence, je ne m'en étonnerais pas; mais, s'ils ont commis un seul péché mortel en leur vie, je m'étonnerais extrêmement, si, avec les lumières qu'ils ont reçues, ils étaient moins confus, moins humiliés qu'ils ne le sont.

Mais la pénitence ne les a-t-elle pas entièrement purifiés de cette tache honteuse? Il y a bien de l'apparence. Mais, quand ils en auraient une certitude entière, pour nous conserver dans l'Humilité il n'est pas nécessaire que le péché subsiste en lui-même, pourvu qu'il soit encore dans notre souvenir. C'est assez d'avoir commis une fois en la vie une action infâme, pour être infâme toute sa vie. Un homme qui s'est porté à cet excès de rage et d'ingratitude que d'ôter la vie à celui qui la lui avait donnée; un traître qui a vendu sa patrie et tué son prince; un voleur, un faux témoin, quelque grâce qu'on lui fasse, quoiqu'il obtienne son absolution, ou par la faveur de ses amis, ou par l'indulgence de ses juges, ne laisse pas d'être noirci pour le reste de ses jours, il ne laisse pas de se bannir volontairement de son pays et d'aller chercher, dans une province étrangère et sous un nom emprunté, une retraite contre l'ignominie qui le suit partout.

Les Juifs, qui vivent encore en quelques endroits du monde, ne sont que des descendants de ceux qui firent mourir notre Rédempteur; ils n'ont eu nulle part à la félonie de leurs pères; et cependant, ce crime fut si noir que plus de seize cents ans n'en ont pu effacer la honte; on regarde encore cette malheureuse nation comme la lie et le rebut de l'univers; elle est aujourd'hui, et elle sera toujours, un objet de mépris et de malédiction. Un chrétien qui a péché mortellement, si nous en croyons l'apôtre Saint Paul, a crucifié Jésus-Christ, il l'a fait mourir, pour ainsi dire, de ses propres mains. Il n'en faudrait pas davantage pour déshonorer sa postérité

jusqu'à la dernière génération ; mais, pour lui, il faut qu'il soit, ou bien dur, ou bien aveugle s'il n'y trouve pas un très grand sujet de s'humilier jusqu'à la mort.

Je conviens néanmoins, chrétiens Auditeurs, qu'il y a des âmes assez brutales, assez insensibles pour s'endurcir, avec le temps, au souvenir des plus indignes actions. Mais il me semble que la vue du supplice dont on s'était rendu digne est toujours quelque chose de fort pénible et de fort humiliant. Tel, qui aura l'imprudence de se vanter de ses vols et de ses meurtres, sera confondu et accablé, si on vient à lui reprocher qu'il a mérité la corde, qu'il a échappé, ou le fouet, ou la galère. Si cela est vrai, je ne sais comment une personne qui a péché mortellement peut se ressouvenir du supplice qui lui a été préparé et avoir encore quelque sentiment d'orgueil. C'est un grand bonheur, pour la plupart de nous, que nous ayons eu affaire à un Dieu infiniment bon ; car, s'il nous avait fait justice, nous brûlerions présentement avec ces désespérés sur qui sa colère exerce une si terrible vengeance. Si, à l'heure qu'il est, nous ne grinçons pas les dents au milieu de ces feux épouvantables, on peut dire qu'il n'a pas tenu à nous : nous avons fait plus qu'il ne fallait pour cela, nous avons été entre les mains de notre juge, atteints et convaincus de crimes dignes d'un tourment éternel ; nous avons été, pour ainsi dire, jusque sous la potence et sur l'échelle ; et, dans le temps que nous étions en ce déplorable état, on en a exécuté mille autres qui n'étaient pas plus méchants que nous, qui l'étaient peut-être beaucoup moins. On voit encore dans les enfers la place qui nous

avait été destinée; et peut-être que cent millions de damnés blasphèment Dieu et le blasphèmeront éternellement, de ce qu'il nous a épargnés, nous qui étions moins dignes qu'eux d'une si grande indulgence. Cette pensée a tenu les plus illustres pénitents dans une profonde humilité. Quelque saints qu'ils aient été depuis leur conversion, ils se sont toujours regardés comme des excréments de l'enfer, comme le rebut des démons; ils se sont comparés à des damnés, et en cela ils se sont fait justice à eux-mêmes.

Je parle, Messieurs, d'un Saint Pierre, d'une Magdeleine, d'un Saint Augustin, de ceux-là mêmes qui ont été assurés de leur réconciliation et qui ont été obligés de la croire comme un article de foi. Car pour nous qui ignorons encore si nos péchés nous ont été pardonnés, nous avons bien d'autre sujet de nous humilier et de nous anéantir. Il faut avouer, chrétienne Compagnie, que le comble de l'humiliation pour une âme qui a perdu la grâce de Dieu, quand elle n'aurait péché qu'une seule fois, c'est qu'elle ignore si elle l'a recouvrée. Je sais qu'il y a des théologiens qui croient qu'on peut être assuré d'avoir reçu le pardon de ses fautes d'une certitude théologique, c'est-à-dire la plus grande qu'on puisse avoir en ce monde, après celle de la foi. Il y en a même qui ont avancé qu'après une pénitence raisonnable on pouvait croire qu'on a reçu la rémission, aussi fermement qu'on croit que Jésus-Christ est dans une hostie sur laquelle on a vu prononcer les paroles sacramentelles. Mais, sans m'arrêter à expliquer ces opinions, qui ont pourtant fort besoin d'être expliquées,

c'est une vérité catholique qu'on ne peut avoir de certitude en ce point qui exclue toute sorte de doute, et par conséquent, qui nous empêche de trembler. Je sais bien, hélas ! je ne le sais que trop, que je me suis révolté contre Dieu, que je l'ai contraint de me haïr; mais quelque effort que j'aie fait depuis pour rentrer en son amitié, je ne puis savoir si j'en suis venu à bout.

Saint Augustin avait coutume de dire que les prêtres qui avaient vécu le plus saintement ne devaient pas laisser de faire pénitence à la mort, dans l'incertitude où ils étaient que leur premier repentir eût été accepté de Dieu. C'était une chose terrible, dit Saint Jean Climaque, de voir dans le désert certains pénitents qui, durant l'espace de trente années, s'étaient punis eux-mêmes par toutes sortes de rigueurs, qui avaient consumé leurs yeux à force de pleurer, qui avaient épuisé leurs veines de sang, à qui il ne restait plus sur les os qu'une peau sèche, ridée, meurtrie par les chaînes dont ils étaient chargés, enfin à demi rongés des vers, demander encore en mourant, d'une voix lamentable, à ceux qui les exhortaient à la confiance: Eh ! quoi, pensez-vous bien que Dieu nous ait accordé sa miséricorde ! Chrétienne Compagnie, lorsque vous avez offensé Dieu, vous avez commis une faute que toutes les larmes des pénitents, tous les jeûnes des anachorètes, tout le sang des martyrs, que toutes les peines de cette vie et tous les supplices de l'autre ne sont pas capables de réparer. Qui vous a donc dit que vous l'avez effacée, vous qui n'avez peut-être pas fait un jeûne à cette intention, qui n'avez pas versé une larme, qui continuez à choyer

votre corps, à l'épargner, à lui procurer toutes ses aises et toutes sortes de délices. Vous avez demandé pardon à Dieu comme David ; mais ne vous l'a-t-il point refusé comme à Saül, comme à Balthazar, comme à Antiochus, comme à Judas et à plusieurs autres ? *Nihil mihi conscius sum,* disait Saint Paul, *sed non in hoc justificatus sum. Qui autem judicat me Dominus est.* Je ne me sens coupable de rien ; mais cela ne veut rien dire; c'est le Seigneur qui me doit juger, et il se peut faire que son jugement soit tout opposé au témoignage que me rend ma conscience : *Qui autem judicat me Dominus est.*

Mais si depuis ma conversion, non seulement je ne suis plus retombé, mais que j'aie embrassé les exercices de charité et de mortification; si j'ai conçu un amour particulier pour la prière, si je vis dans un grand éloignement du monde et de tout ce que le monde estime? — Si cela est, Dieu soit éternellement loué! Vous avez lieu sans doute de vous réjouir. O les bonnes marques d'une véritable réconciliation, que cette haine du monde et cet amour pour la retraite et pour la prière! Souvenez-vous toutefois que ces marques ne sont pas absolument infaillibles et que, bien loin de vous dispenser de craindre et d'avoir de bas sentiments de vous-même, je les tiens toutes pour très suspectes, si elles ne sont accompagnées de crainte et d'Humilité.

C'est pourquoi je me suis toujours défié de ces dévots qui sont si contents d'eux-mêmes, et qui ne le sont quasi que d'eux-mêmes, qui ne sont pas plus tôt sortis de leurs désordres qu'ils s'érigent en censeurs publics dont la principale vertu est un zèle aveugle et inconsidéré qui

prétend réformer toût l'univers ; de ces saints et de ces saintes qui cherchent à se distinguer des autres, qui se piquent de savoir les secrets de la vie spirituelle, qui croient que l'on ne peut s'éloigner de leur conduite sans s'égarer, qui se comparent, qui se préfèrent en secret à toute la terre. Quand ces personnes auraient le bonheur de converser avec les anges, quand elles seraient parvenues au plus haut degré de la contemplation, tout cela ne me persuaderait pas de leur sainteté ; je douterais toujours si ce n'est point le démon qui se joue d'elles. Je ne veux point de consolation, dit le bon Thomas à Kempis, qui ôte la componction ; je ne veux point de ravissement qui ravisse l'Humilité. D'ailleurs, tout le monde convient que la charité est le bien de perfection, qu'elle en est le comble, qu'elle est la perfection même. Or, cette vertu, selon la définition de Saint Paul, ne diffère que très peu de l'Humilité, ou du moins elle ne saurait être sans elle. *Charitas patiens est :* la charité, dit-il, est patiente, parce que les personnes qui en sont remplies se croient dignes de tout mépris, et même des plus grands supplices ; et ainsi elles trouvent toujours qu'on les épargne, lors même qu'on les traite le plus durement. *Benigna est :* elle est douce et indulgente, parce qu'elle pense avoir besoin elle-même qu'on lui pardonne beaucoup de choses. *Non æmulatur, non inflatur* : un cœur que l'amour de Dieu possède ne s'enfle point de sa réputation, il n'est point jaloux de celle d'autrui. *Non est ambitiosa :* il ne recherche point l'honneur, parce qu'il s'en juge tout à fait indigne. *Non cogitat malum :* la charité ne forme point de soupçon désa-

vantageux, elle se persuade que tout le monde est bien intentionné et que les plus méchants sont encore meilleurs qu'elle. De sorte, Messieurs, que si la honte que mes péchés passés me doivent causer, si le souvenir du supplice que j'ai échappé, à la vérité, mais dont je m'étais rendu digne, si l'incertitude où je suis d'être sorti d'un état si infâme et si dangereux n'est pas capable de m'humilier, ce défaut d'Humilité, si je viens à m'en apercevoir, doit faire crever mon orgueil, puisque je ne puis avoir de marque plus convaincante que je n'ai nul amour de Dieu, et par conséquent nulle vertu.

Non sans doute ce n'est pas véritable sainteté, ce qui m'enfle et me remplit de l'estime de moi-même, puisqu'on ne peut être vraiment saint qu'on ne soit humble. Que me sert-il de n'être plus colère, intempérant, impudique, si je suis superbe, qui est un vice encore pire que tous ceux que j'ai quittés? Les Pharisiens étaient grands observateurs de la loi, ils étaient fort libéraux envers les pauvres; tout cela n'a pas empêché qu'ils n'aient été maudits de Jésus-Christ, parce qu'ils n'étaient pas humbles. Lucifer n'a aimé, ni les richesses, ni les plaisirs; il n'était pas même susceptible de ces passions : il ne laisse pas d'être le plus grand ennemi de Dieu et le chef des réprouvés, parce qu'il s'est trop aimé soi-même. Je ne suis pas semblable au reste des hommes qui s'enrichissent du bien d'autrui et qui font gloire de leurs adultères : *Non sum sicut cæteri hominum, raptores, adulteri*; mais je suis semblable au démon, et peut-être que j'ajouterai bientôt à l'orgueil de celui-ci l'avarice et

l'incontinence des autres. C'est un second motif d'Humilité que nous fournit la qualité de pécheur, qui nous est propre. Je suis pécheur, non seulement parce que j'ai péché, mais parce que je puis encore pécher. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est une vérité catholique que la grâce de la persévérance est essentiellement une pure grâce, c'est-à-dire qu'il n'est point d'action, quelque héroïque qu'elle puisse être, point de vie si pure et si sainte qui puisse la mériter. De cette proposition il est aisé de conclure qu'il n'est point d'homme si saint qui ne soit capable de pécher mortellement, qui, après avoir péché, ne puisse mourir dans l'impénitence, et, par conséquent, qui ne puisse être damné. Mais cela arrivera-t-il effectivement ou n'arrivera-t-il pas? C'est un secret que Dieu s'est réservé à lui seul et qui doit tenir tout le monde dans l'Humilité et dans la crainte. Car je dis, en premier lieu, que la sainteté, qui nous éloigne du mal ne nous affranchit *pas* du péril de le commettre, tout de même qu'un homme qui grimpe une montagne s'éloigne bien du fond du précipice à mesure qu'il avance vers le sommet, mais il n'est pas moins près pour cela de retomber : tout ce qu'il gagne à cet égard, en montant, c'est d'être exposé à une chute plus funeste. C'est pour cela qu'un saint *est* bien loin de vivre dans une plus grande sûreté qu'un homme d'une vertu médiocre. Au contraire, dit

Saint Jean Chrysostôme, celui-là doit craindre encore davantage que celui-ci, parce que le péril de tomber étant égal pour l'un et pour l'autre, le premier tomberait de plus haut et se ferait des plaies plus mortelles. C'est ainsi qu'un recouvreur de quelque palais, dit le même saint, sent redoubler sa frayeur à mesure qu'il s'approche du faîte. Et non seulement il n'est point d'homme si saint qui ne puisse pécher à chaque moment, mais il n'est point de péché si énorme, ni si honteux qu'il ne soit capable de commettre : *Non est peccatum, quod facit unus homo, quod non possit facere alter homo.* C'est l'incomparable Saint Augustin. Que cela est humiliant, chrétiens Auditeurs, pour qui veut un peu l'approfondir ! Vous vous applaudissez peut-être, lorsque vous apprenez qu'une personne de votre profession, de votre âge, que votre voisin ou votre voisine est tombé dans le désordre. Il vous semble que vous avez sujet de vous préférer à eux et d'admirer votre vertu et votre constance. Pour moi, je vous avoue que rien n'est plus capable de rabattre mon orgueil qu'un accident de cette nature. Eh ! quoi, si je marche avec plusieurs autres par un sentier étroit sur le bord d'un précipice, est-il rien qui puisse me causer plus de frayeur que de voir tomber à mes yeux la plupart de mes compagnons de voyage ?

Depuis le péché du premier homme on peut dire que nous sommes tous malades du même mal : la concupiscence déchaînée cause en tous les mêmes ravages. Quand je vois que mon frère pèche, que par la violence de ses passions il est emporté dans le crime, puis-je ne trembler pas moi-même qui me sens le même empêche-

ment, la même faiblesse? N'ai-je pas une nouvelle raison d'appréhender en le voyant mourir de la même maladie dont je suis atteint? Est-il possible, disait autrefois un saint solitaire, lorsqu'il voyait commettre quelque faute considérable, est-il possible que je puisse être tenté de cette action scandaleuse ou *de* ce péché infâme, *de* ce sacrilège, que je puisse même succomber à cette tentation! Peut-être que, si je me fusse trouvé dans la même occasion, j'aurais commis la même faute. Je m'y trouverai peut-être un jour; et qui m'a dit que je serai plus fort que ce malheureux qui s'est laissé vaincre?

Je dis, en troisième lieu, que non seulement il n'est point de péché si énorme que les plus grands saints ne puissent commettre, mais qu'il en est peu que de très grands saints n'aient commis effectivement. Je me sens saisi de crainte, quand je pense que c'est une vérité de foi, que même les gens de bien peuvent se précipiter dans les derniers dérèglements. Mais, quand j'apprends que l'expérience a confirmé dans tous les siècles et confirme encore tous les jours cette vérité, peu s'en faut que je ne me tienne déjà pour perdu; et je n'ai point de peine à me compter parmi les plus grands pécheurs. Quoi! David, l'homme selon le cœur de Dieu, est devenu adultère et parricide! Salomon, le plus sage, le plus éclairé, le plus religieux de tous les princes, a adoré des idoles d'or et d'argent! Saint Pierre, le chef des apôtres, la pierre fondamentale de l'Église, a renoncé Jésus-Christ! Je trouve dans l'histoire de l'Église des martyrs, des corps à demi-brûlés, à demi-mangés des bêtes, qui se sont laissés surprendre aux ruses de l'ennemi; des

anachorètes consumés de jeûnes, qui n'ont pu résister aux attraits de la volupté. Hélas! Seigneur, ne nous exposez pas aux tentations, car comment ne plierons-nous point où tant de braves, où vos plus grands serviteurs ont succombé?

Ce n'est pas tout, chrétiens Auditeurs; les plus saints peuvent perdre la grâce de Dieu, ils la peuvent perdre par les plus horribles péchés, ils la peuvent même perdre pour ne la recouvrer jamais; ils ne savent point s'ils persévèreront. La prédestination des hommes est un mystère caché et dont il ne faut pas juger par notre disposition présente. Quelque bon que vous soyez, vous pouvez changer pour ne changer plus; quelque bon que vous soyez, vous avez encore à craindre, et votre inconstance dans le bien, et ensuite votre obstination dans le mal. C'est dans cette considération que je trouve un remède admirable contre ces mouvements d'orgueil qui nous portent à mépriser les pécheurs ou à nous préférer à eux, en quelque manière que ce soit. Cet homme est méchant, je me crois bon; peut-être que je me trompe en l'un ou en l'autre de ces sentiments. Mais quand ces sentiments seraient véritables, il se peut faire toutefois que cet homme soit prédestiné et que je sois réprouvé. Il pèche aujourd'hui, peut-être, pour se relever demain; et peut-être que je pècherai demain pour ne me relever jamais. Qui m'a dit que ce pécheur ne sera pas quelque jour un second Saint Augustin, tandis que je finirai peut-être aussi mal que ce saint avait commencé; peut-être que Dieu l'a destiné pour être un modèle de pénitence, et moi pour

être un exemple de terreur à tous les présomptueux.

Combien connais-je de personnes qui m'ont autrefois scandalisé, et dont les bons exemples m'édifient aujourd'hui et me couvrent de confusion ! Lorsque le bon larron remplissait les bois de meurtres et de voleries, aurait-on pensé qu'il dût monter au ciel avec Jésus-Christ ! Au contraire, lorsque Judas suivait le Sauveur, qu'il faisait des miracles en son nom, eût-on pu croire qu'il était pour descendre dans les enfers, au même temps que le Fils de Dieu mourait pour en délivrer le genre humain ! Simon le lépreux jugeait Magdeleine en son cœur, et dans ce même moment Dieu la justifiait et la comblait de mille grâces ; on la traitait encore de prostituée, et elle était déjà, après Marie, la plus fidèle épouse que le Saint-Esprit eût sur la terre ! Enfin les Pharisiens ont condamné son luxe et ses dissolutions, et elle condamnera quelque jour leur incrédulité et la dureté de leur cœur.

Après toutes ces considérations, comment se peut-il faire, chrétiens Auditeurs, que nous ayons quelque sentiment de vaine gloire ? Qand Dieu nous révèlerait que nous sommes parvenus à un haut degré de perfection et qu'il nous répondrait de notre persévérance, nous n'aurions pas même alors sujet de nous élever. Une âme sainte est comme une pauvre paysanne à qui on a ôté ses haillons pour l'habiller à la royale; elle doit être toute honteuse de se voir revêtue d'habits qui ne lui appartiennent pas et qui sont si peu convenables à sa bassesse et à son extrême pauvreté. Quand nous serions assurés de persévérer dans le bien jusqu'à la mort, il y

aurait lieu de se réjouir sans doute, mais non pas de s'enfler d'orgueil, puisque, même en ce cas, la persévérance ne serait pas le fruit de nos mérites; ce serait toujours un pur effet de la miséricorde de Dieu, une grâce entièrement gratuite. Mais il s'en faut bien que nous ne soyons en des termes si avantageux; notre vie passée nous doit faire horreur; aujourd'hui même nos meilleures actions sont remplies de mille défauts; pour l'avenir c'est un abîme impénétrable que Dieu seul peut découvrir! Je sais que je puis changer, rentrer dans le mal, m'y obstiner, y mourir; je sais qu'on est d'autant plus près de ce malheur que l'on s'en défie moins. Qui m'a dit que je ne suis point du nombre de ces réprouvés dont parle Saint Augustin, que Dieu relève pour un temps, afin d'encourager ses élus et qu'il laisse retomber ensuite, pour entretenir les mêmes élus dans une défiance salutaire? Je marche au milieu de mille pièges, de mille embuscades, de mille ennemis; je ne sais pas si je me sauverai de tant de périls; en tous cas, il est très certain que si je m'en tire, ce ne peut être que par le secours de l'Humilité. Soyez donc humble, nous dit Saint Paul, tenez-vous dans la crainte; *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez les péchés de votre jeunesse, qui subsistent peut-être encore dans la tache qu'ils ont imprimée en votre âme et, par conséquent, dans la haine du Seigneur qu'ils ont méritée. Craignez vos péchés présents: quelque légers qu'ils vous paraissent, ils sont capables de détourner certaines grâces de conséquence sans quoi vous ne ferez pas votre salut. Enfin, craignez vos péchés

à venir, qui vous égaleront peut-être dans peu de temps aux plus scélérats de tous les hommes : *Noli altum sapere, sed time.*

Craignez Dieu sans l'aide duquel vous tomberiez dès cette heure dans les plus horribles dérèglements ; craignez le monde dont le souffle est si contagieux ; craignez le démon dont les artifices sont si subtils ; craignez-vous vous-même qui êtes si faible et si inconstant ; craignez vos yeux, vos oreilles, tous vos sens, puisque ce sont tout autant de portes par où le péché peut entrer ; craignez vos passions qui vous y portent, qui vous y entraînent malgré vous ; craignez jusqu'à vos bonnes œuvres, jusqu'aux victoires que vous remportez sur vous-mêmes et sur les tentations puisque selon Saint Cyprien, le démon n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il a été vaincu, parce qu'il prend avantage de sa défaite pour nous porter à la vaine gloire. Enfin, craignez sur toutes choses cet orgueil que Dieu ne peut souffrir, cette fausse assurance qui vous conduirait à une perte assurée.

C'est dans cette vue que le Sage recommande avec tant de soin cette crainte, si salutaire qu'elle est une espèce de bonheur, selon ces paroles : *Beatus homo qui semper est pavidus.* O que cette âme est heureuse, qui est ainsi toujours humble et toujours craintive ! Je dis qu'elle est heureuse, chrétiens Auditeurs, parce que cette Humilité n'est pas une Humilité qui abatte le courage, cette crainte n'est pas une crainte qui trouble ; au contraire, elle nourrit en nous cette magnanime confiance laquelle attend de Dieu toutes choses et qui

espère avec autant plus de certitude qu'elle n'attend rien que lui seul. Elle est heureuse, parce que cette crainte l'affranchit de toute autre crainte, parce que cette Humilité met à couvert toutes ses autres vertus et lui assure, autant qu'il est possible, sa persévérance : *In veritate didici nihil esse æque efficax ad gratiam Dei promerendam, retinendam, recuperandam, quam si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere.* Ce sont les paroles de Saint Bonaventure. En vérité, j'ai appris par expérience que rien n'est plus efficace pour gagner l'amitié de Dieu, pour la conserver, pour la recouvrer quand on l'a perdue, que de s'humilier en la présence du Seigneur et *de* craindre ses jugements. Dieu résiste aux superbes, chrétienne Compagnie ; mais il faut qu'il cède à l'Humilité de ceux qui le craignent ; il faut qu'il s'approche d'autant plus d'eux qu'ils tâchent de s'en éloigner par modestie, qu'il ait soin de les relever, à mesure qu'ils s'abaissent davantage ; enfin il ne peut se défendre de les combler de grâces en ce monde et de gloire en l'autre. *Amen.*

LXXIV^e SERMON

DU JEUNE

ET DE

L'ABSTINENCE DU CARÈME

Cum jejunatis, nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites.

(*S. Math.*, c. 6).

Le Chrétien qui n'observe pas, ou l'Abstinence, ou les Jeûnes de l'Église, fait un fort grand péché, où, comme dans le péché d'Adam, il entre de la désobéissance et de l'infidélité ; il est, comme celui du premier homme, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres.

Messieurs, il est bien difficile de voir revenir tous les ans le saint Jeûne où nous entrons aujourd'hui, sans nous ressouvenir avec douleur que c'est un des sujets

qui a porté une partie de l'Europe à se séparer de l'Église universelle, et qui les retient encore aujourd'hui dans leur schisme. Il est étrange que des personnes, qui font profession de la loi de Jésus-Christ, condamnent une observance que les premiers fidèles ont embrassée avec tant de ferveur et dont Jésus-Christ lui-même nous a donné le premier exemple. Il est étrange qu'on veuille faire passer pour nouveauté une coutume dont tous les Saints Pères font mention et qui, du temps de Saint Basile, il y a mille trois cents ans, était déjà vénérable à cause de son ancienneté. Ayez de la vénération, dit ce Père, pour l'âge du Jeûne. Comment peut-on nous reprocher comme un abus l'abstinence de certaines viandes, dont l'usage a été inconnu aux hommes jusqu'au déluge, dont Saint Jean-Baptiste s'est abstenu dans le désert et que la plupart des saints anachorètes, qui ont vécu dès la fin du troisième siècle, s'étaient entièrement interdites? Pourquoi traiter de coutume superstitieuse un exercice de pénitence et de mortification qui désarme la cupidité et qui fortifie en nous le parti de la vertu? Pourquoi nous faire un crime de l'obéissance que nous rendons à notre Mère, en une chose très sainte par elle-même et autorisée par la pratique de tous les saints de l'un et de l'autre Testament?

Mais, Messieurs, quelque déplorable que soit ce mal, nous avons des sujets de plaintes qui nous touchent beaucoup plus sensiblement. Ce n'est plus de nos adversaires, c'est de nous-mêmes que l'on se plaint. On dit que plusieurs catholiques jeûnent à peu près comme nos réformateurs; que les uns sur un prétexte, les autres

sur un autre, se sont dispensés ou se dispensent eux-mêmes du précepte ecclésiastique; que, tandis qu'on est tout prêt à mourir pour soutenir la sainteté du carême, on ne fait nulle difficulté de le rompre pour les plus légères incommodités, pour de fausses raisons et souvent même sans nulle raison. C'est une grande honte pour nous, chrétiens Auditeurs, d'être ainsi les premiers à déshonorer la religion que nous professons, de nous confondre volontairement avec ceux qui se sont séparés de nous, et de détruire notre créance par notre propre conduite. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise aujourd'hui ce que je pense de ce désordre, afin de l'arrêter, s'il est possible, dès le premier jour. (1) Je ne parlerai point pour ceux qui pèchent par libertinage et par un mépris formel de nos saintes lois : je convertirais plutôt des hérétiques que je ne réduirais ces sortes de gens à leur devoir. Je m'adresse particulièrement à ceux qui révèrent tous les préceptes de l'Église, mais qui manquent de courage et de ferveur pour les accomplir. Je parle surtout à ces personnes qui ont un soin excessif de leur corps et de leur santé, qui demandent trop facilement des exemptions et qui, sous couleur de discrétion et de prudence, succombent à la tentation du démon qui les presse de manger du fruit défendu. Je ne doute point que ceux-là ne se rendent à mes raisons et que, dès aujourd'hui, ils ne commencent un Jeûne qu'ils continueront jusqu'à Pâques. Divine

(1) Ce sermon fut donc prêché le mercredi des Cendres du Carême de 1677 ou de 1678.

Marie, toute mon espérance est fondée sur votre protection : je vous la demande par la prière que nous croyons vous être la plus agréable. *Ave Maria.*

Messieurs, il est certain que ce fut une intempérance assez légère en elle-même, que celle qui perdit le premier homme dans le paradis terrestre. Car enfin il ne mangea que du fruit, et l'Écriture ne dit pas qu'il en prit avec excès. Son péché fut grand toutefois : premièrement, à cause des circonstances de cette action et, en second lieu, à cause de ses conséquences. Il fut grand dans ses circonstances, d'autant que Dieu lui ayant défendu ce fruit et lui ayant prédit qu'il mourrait s'il y touchait, il méprisa ce précepte et n'ajouta nulle foi à la prédiction du Seigneur; et ainsi il se rendit en même temps coupable d'un double crime, d'une désobéissance et d'une espèce d'infidélité. Ce péché fut encore grand, si nous en jugeons par les suites; car, en révoltant la concupiscence, il fut la source de tous les péchés que le même Adam commit depuis et de tous les autres qui ont été commis par ceux de sa race.

Voilà, Messieurs, l'image la plus naturelle que je pouvais souhaiter pour vous faire comprendre le mal que fait un chrétien, lorsqu'il n'observe pas, ou l'Abstinence, ou les Jeûnes de l'Église. — Quel grand péché peut-il y avoir à manger un peu de viande en carême et de faire deux ou trois repas le jour? — Non sans doute, il n'y a rien en cela qui choque les règles de la sobriété ; mais cela n'empêche pas que, par d'autres raisons, ce ne soit un fort grand crime. Il est grand par ses circons-

tances : il est encore grand par ses conséquences. Pour ses circonstances : il y entre comme au péché d'Adam, et de la désobéissance, et de l'infidélité; je le ferai voir en mon premier point. Pour les conséquences : il est comme celui du premier homme, il est, dis-je, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres; c'est le second point. Voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT

De tout ce que l'on publie aujourd'hui contre l'Église romaine il n'est rien de moins plausible que le reproche qu'on lui fait d'avoir introduit une nouveauté, en établissant ce jeûne de quarante jours. Pour oser soutenir une chose si peu vraisemblable, il faut n'avoir jamais lu de Saint Père ou les démentir tous sans exception, puisqu'il n'y en a pas un seul qui n'ait parlé de cette sainte coutume, qui ne l'ait louée, qui ne l'ait recommandée comme une institution apostolique aussi ancienne que l'Église même. Clément le Romain, qui a fait un corps de toutes les constitutions ecclésiastiques, en a une des apôtres qui contient le précepte du carême. Cette même constitution est rapportée par Saint Jean de Damas, par Saint Anastase, qui était évêque d'Antioche il y a plus de mille ans, et par Saint Jean Chrysostôme. Saint Pierre Chrysologue dit, en termes formels, que le Jeûne que nous faisons de quarante jours n'est point une invention des hommes, mais un commandement de Dieu : *Quod quadraginta diebus*

jejunamus, non humana inventio, sed auctoritas divina est.

Oui, Messieurs, on a observé le carême dès le temps des apôtres, et la loi qui en fut faite dès lors n'a jamais été révoquée. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre la rigueur qu'on a tenue aux chrétiens, durant plusieurs siècles, et l'indulgence dont on use envers les fidèles aujourd'hui. Premièrement, il ne leur était permis de manger qu'une fois le jour, et seulement après le coucher du soleil, c'est-à-dire, environ six heures après midi : cela s'observait encore du temps de Saint Bernard, il n'y a pas plus de cinq cents ans : c'est Saint Bernard lui-même qui nous l'apprend, au troisième sermon qu'il a fait sur le carême. Il dit que cette coutume a encore toute sa vigueur; que les rois et les princes ne s'en exemptent non plus que le peuple et que les personnes religieuses.

En second lieu, l'usage du vin était entièrement défendu, aussi bien que celui de la chair; il n'était permis que de manger des herbes et des légumes apprêtés à l'eau ou à l'huile. L'Église a beaucoup relâché de cette sévérité. Sans parler des dispenses qu'on accorde assez facilement en certains temps et en certains lieux, elle souffre qu'on avance le repas de cinq ou six heures, qu'on en fasse même un second, quoique plus léger de beaucoup que le premier; qu'on mange du poisson de toutes sortes et que l'on prenne autant de vin qu'il en faut pour satisfaire la nécessité.

Ce qu'il y a de surprenant en ceci, c'est que, tandis que le Jeûne s'est pratiqué dans toute la rigueur que nous avons dite, la plupart des chrétiens le portaient

encore plus loin et faisaient volontairement beaucoup plus que la loi n'exigeait d'eux ; au lieu que, depuis qu'on l'a presque détruit à force de l'adoucir, on ne fait pas même ce qui est d'une obligation indispensable. Saint Jean Chrysostôme, en sa quatrième homélie sur la Genèse, dit que, dans la ville de Constantinople où il prêchait, il y avait une sainte émulation parmi les fidèles, à qui jeûnerait plus austèrement. Les uns ne mangeaient que de deux en deux jours, les autres ne mangeaient chaque jour qu'un peu de pain et passaient ainsi tout le carême. Saint Augustin, dans un traité qu'il a fait des mœurs de l'Église, témoigne que, de son temps, il y en avait plusieurs, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes et les jeunes filles, qui étaient fort souvent trois jours entiers et davantage sans prendre nulle nourriture et même sans boire : *Totum triduum et amplius sæpissime sine cibo et potu.*

Voilà quelle était la ferveur des chrétiens de ce temps-là : bien loin d'être rebutés par les sévérités des lois de l'Église, ils se prescrivaient à eux-mêmes des règles incomparablement plus étroites. Et nous, Messieurs, lorsque cette bonne Mère a tant d'égard à notre faiblesse, à notre peu de courage, lorsqu'elle semble même se vouloir accommoder à notre sensualité, nous refusons de lui obéir ! Si ces anciens fidèles avaient osé se dispenser des dures obligations qu'elle leur imposait à l'égard du Jeûne, on aurait traité cette faute de lâcheté, de désobéissance, de dépit. Mais aujourd'hui que le Jeûne qu'elle nous ordonne est plutôt un régime de santé qu'un exercice de pénitence, le refus que nous faisons

de lui obéir ne doit-il pas passer pour une rébellion toute ouverte, pour un mépris formel de l'autorité qu'elle a sur nous? C'est un crime que de désobéir à une mère, quelque sévère qu'elle soit, quelque rigoureux que soient ses commandements, pourvu qu'elle n'exige rien, ni de criminel, ni d'impossible; mais désobéir en des choses fort aisées, à une mère tendre et indulgente, qui nous épargne, qui nous ménage en toutes choses, c'est une impiété, c'est une brutalité qui mérite toutes les malédictions, et du ciel, et de la terre.

Notre désobéissance est encore, en cela, tout à fait semblable à celle d'Adam, lequel ayant la liberté de manger de tous les fruits du paradis, à la réserve d'un seul, ne put s'abstenir de celui qui lui était expressément et uniquement défendu. Si le précepte ecclésiastique nous réduisait au pain et à l'eau; s'il ne permettait que les fruits et les herbes crues, les voluptueux et les délicats auraient un prétexte pour le violer. Mais présentement qu'ils ont le choix de tant de mets, de tant de ragoûts différents, en ce siècle où le luxe des tables surpasse, en carême, celui de toutes les autres saisons de l'année, aujourd'hui que la plus fine gourmandise préfère les viandes qu'on sert pour le Jeûne, à toutes celles dont l'usage nous est interdit, et que l'art des cuisiniers va jusqu'à donner au goût le même plaisir qu'on aurait à manger les chairs les plus exquises, n'est-ce pas une fureur et une manie horrible de ne vouloir pas se contenter de tout cela, et, pouvant se satisfaire innocemment, d'aimer mieux des plaisirs auxquels nos lois attachent un crime? Ce n'est pas,

chrétiens Auditeurs, que j'approuve le relâchement de ceux qui recherchent toutes ces délices, en un temps destiné à la mortification : car ce n'est pas là embrasser l'abstinence, dit Saint Augustin, c'est seulement passer d'un excès à un autre excès : *Non enim hoc suscipere abstinentiam, sed mutare luxuriam.* Mais je m'étonne qu'il y ait des chrétiens qui ne peuvent pas même s'en tenir à ces délices permises, et qui semblent chercher plutôt à offenser Dieu qu'à manger. Je vous laisse à penser, Messieurs, si le Seigneur, qui a prononcé tant d'anathèmes contre les enfants qui manquent de respect à ceux qui les ont engendrés selon la chair, si le Seigneur, dis-je, laissera impuni le mépris que nous faisons en cela des volontés de l'Église, de cette Mère à qui nous sommes obligés de notre renaissance spirituelle et du droit que nous avons au paradis !

J'ai dit qu'on ne pouvait rompre le carême, sans se rendre coupable de désobéissance envers l'Église, notre Mère ; j'ajoute que ce même péché renferme une espèce d'infidélité et d'apostasie. Pour comprendre cette vérité, il faut supposer que ce Jeûne de quarante jours a été institué pour solenniser la mémoire des douleurs de Jésus-Christ et pour être comme une confession publique de la créance où nous sommes qu'il est mort pour nous sauver. C'est ainsi qu'en parlent Saint Jean Chrysostôme, Saint Augustin, Saint Grégoire le Grand, Théodoret et tous les autres Pères qui ont traité cette matière. C'est pour cela que les hérétiques Montanistes, qui soutenaient que les trois Personnes divines s'étaient incarnées, instituèrent trois carêmes pour se distinguer

de ceux qui étaient dans une créance contraire : *Illi*, dit Saint Jérôme, dans une lettre qu'il a écrite contre Montanus, *illi tres in anno faciunt quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores.* Les Marcionites et les Manichéens, qui disaient que la Résurrection de Jésus avait été une fausse résurrection, par laquelle il avait plu à Dieu de punir les hommes en les trompant; ceux-là, dis-je, voulaient qu'on jeûnât tous les dimanches de l'année, lesquels sont tous consacrés à l'honneur de ce mystère. Les conciles, qui condamnèrent les dogmes impies de ces hérétiques, défendirent par des canons exprès l'observation de leurs jeûnes sacrilèges, comme si les garder c'eût été la même chose que se déclarer partisans de leurs erreurs. De sorte qu'il est tout visible que le Jeûne n'a pas été établi pour la seule expiation des péchés ou pour la mortification de la chair, mais encore pour être une marque de la foi qu'on tient, comme un témoignage public de la religion qu'on professe : d'où vient que Saint Jean Chrysostôme ne fait nulle difficulté de dire que quiconque ne jeûne pas le carême ne croit, ni en Jésus-Christ, ni à sa croix, qu'il n'est pas seulement un ingrat, mais encore un infidèle, qu'il n'est pas seulement un mauvais chrétien, mais qu'il n'est pas même chrétien.

Ce qui est d'autant plus vrai à notre égard, chrétiens Auditeurs, que nous vivons parmi des personnes qui nous reprochent notre pénitence comme un abus, qui affectent de manger de la chair au jour que l'Église défend, pour se distinguer de nous, et pour faire remarquer en cela même leur prétendue réforme. De

manière que nous ne pouvons prendre la même liberté qu'eux sans nous confondre en quelque sorte avec eux et sans nous rendre suspects aux véritables catholiques. Hélas ! si nous aimions un peu notre religion, que cette raison serait forte pour dissiper tous les vains prétextes dont notre lâcheté a coutume de se couvrir. Quoi donc ! il s'agit ici de donner des marques de ma créance et de faire connaître ce que je suis ? Dût-il m'en coûter la vie, on saura que je crois en Jésus-Christ crucifié et que je suis un membre de son Église. Nicéphore, au dix-septième livre de son *Histoire ecclésiastique*, raconte une chose bien édifiante, arrivée à Constantinople sous le règne de Justinien. Il dit que, cette ville étant affligée de la famine et le temps du carême étant arrivé avant que Dieu eût retiré ce terrible fléau, l'empereur fit ouvrir les boucheries et publier, pour cette année-là, une dispense générale de l'abstinence accoutumée. Mais comment croyez-vous que fut reçu un ordre si juste et si nécessaire ? O heureux siècle ! Mon Dieu, nous reste-t-il encore une étincelle de cette ancienne ferveur ? Messieurs, dans toute cette grande ville, dans une si triste et si pressante calamité, il ne se trouva pas un seul chrétien, pas un seul, qui voulût profiter de la grâce qu'on croyait leur faire. Ce n'est pas tout : la dispense ne fut pas plutôt publiée que tout le peuple courut assiéger le palais demandant avec larmes qu'il plût à l'empereur de la révoquer, de faire observer les lois anciennes, disant qu'ils étaient prêts de mourir de faim plutôt que de les violer. Ne dirait-on pas qu'il s'agit ici des autels du Dieu vivant et qu'on me-

nace ce bon peuple de lui arracher du cœur sa religion ?

L'historien des Juifs rapporte que ceux de sa nation ayant ouï l'ordre de Tibère qui leur commandait de placer sa statue dans le Temple de Jérusalem, ils se jetèrent tous par terre, présentant la gorge nue aux soldats dont ils étaient assiégés, pour faire entendre qu'on pouvait bien les égorger, mais qu'ils ne pouvaient consentir à une si horrible profanation. Je ne m'en étonne pas, chrétienne Compagnie : on attaquait la loi de Moïse dans un point essentiel. Mais les chrétiens de Constantinople n'auraient pas même péché, en usant du pouvoir qu'on leur donnait de rompre le Jeûne; il n'y avait plus d'obligation pour eux, il y avait même quelque nécessité de s'en exempter.

C'étaient de bonnes gens, dira peut-être quelqu'un, que ces chrétiens dont vous parlez : pour moi, je sais bien que je n'aurais pas fait tant de façon. — Je le crois bien, vous ! Je ne doute pas que vous n'eussiez même prévenu toute dispense, pour vous gorger des viandes défendues par l'Eglise. Mais avez-vous de la religion, vous qui parlez de la sorte ? *Homo inanis, ostende mihi fidem tuam.* Homme vide, vain Fantôme de catholique, faites-moi voir votre foi, s'il vous en reste le moins du monde ? Vous ne laissez pas d'avoir la foi dans le cœur, quoique vous ne jeûniez pas et que vous mangiez même de la viande; je le veux croire. Mais pensez-vous que cela suffise ? Pensez-vous que ces malheureux chrétiens, qui pour éviter les tourments mangeaient de la chair immolée à Jupiter, pensez-vous, dis-je, que ces malheureux ne fussent pas persuadés au fond de leur âme

de tout ce que vous croyez ? Ils étaient apostats toutefois ; ils cessaient d'être chrétiens, du moment qu'ils touchaient à ces viandes défendues.

De quoi s'agissait-il, je vous prie, lorsque le saint vieillard Eléazar fut envoyé au supplice, pour avoir résisté aux ordres d'Antiochus ? On demandait simplement qu'il mangeât de la chair de pourceau, laquelle était défendue aux Juifs, comme toute chair nous est défendue pendant le carême : il y eut même des gens qui, touchés d'une fausse compassion, s'offraient de lui faire apporter secrètement des viandes permises, pour l'aider à tromper le tyran en feignant de lui obéir. Ce grand homme regarda ce conseil comme un piège qu'on tendait à sa constance ; il n'hésita pas un seul moment, il répondit sur l'heure qu'il aimerait mieux être jeté dans l'enfer que commettre cette lâcheté : *Respondit cito dicens, præmitti se velle in infernum.* A Dieu ne plaise, ajouta-t-il, qu'Eléazar âgé de *quatre-vingt-dix* (1) ans, donne lieu à la jeunesse juive, de croire qu'il a renoncé sa religion. Je sais bien que j'éviterais la mort par cet artifice : mais, vif ou mort, je ne pourrais manquer de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il vaut mieux sacrifier ce peu de vie qui me reste et apprendre à toute ma nation le respect et l'amour qu'elle doit avoir pour ses saintes lois. Ce n'est donc pas assez, chrétiens Auditeurs, d'être ferme dans son âme sur tous les points de sa créance, de soumettre aveuglément son esprit à tout ce que l'Église propose ; si nous voulons être reconnu

(1) Texte original : *Nonante...*

pour ses véritables enfants, il faut encore obéir à tout ce qu'elle commande. C'est en vain que vous avez des sentiments orthodoxes, si vos actions rendent un témoignage contraire à vos sentiments. Cet extérieur qui vous paraît de si petite conséquence, que vous regardez simplement comme l'écorce de la religion, c'est ce que Saint Jacques appelle l'âme et la vie de la foi : sans cela vous n'êtes qu'un catholique en peinture, vous n'êtes qu'une ombre, qu'un cadavre de catholique : *Homo inanis.* Vous êtes catholique à peu près comme nos rénégats de Turquie, lesquels ne laissent pas d'être Turcs, quoique pour la plupart ils n'aient rien de Turc que le turban : ou si vous aimez mieux la comparaison du grand apôtre que j'ai cité, vous êtes catholiques comme les démons, qui tout démons qu'ils sont, ne laissent pas de croire et de trembler même en croyant : *Et dæmones credunt et contremiscunt.*

Voilà, Messieurs, qu'elles sont les circonstances qui d'une faute d'intempérance assez légère en elle-même font un crime très considérable. L'Église vous ordonne, et l'Abstinence, et le Jeûne ; et vous êtes d'autant plus coupable, lorsque vous négligez ce commandement, qu'elle a plus relâché de sa rigueur pour vous le faciliter. En second lieu, le carême a été de tout temps comme une marque de religion, et c'est une de celles qui nous distinguent encore aujourd'hui des Calvinistes. De sorte que ne l'observer pas c'est non seulement désobéir à l'Église, c'est en quelque sorte la renoncer. Voyons maintenant, s'il vous plaît, quelles sont les conséquences de ce péché. Je dis qu'elles sont à peu près les mêmes

que celles du péché d'Adam, dont les suites furent si funestes à lui-même et aux autres hommes. C'est la seconde partie.

SECOND POINT

Une des choses qui entretient davantage le relâchement des chrétiens dans l'observation du carême, c'est peut-être la confession de Pâques. On s'imagine que quelque mal qu'il y ait à ne jeûner pas, cela ne saurait aller trop loin, puisque, à peine le péché sera-t-il fait qu'on le confessera avec plusieurs autres et qu'on en recevra l'absolution. Mais voulez-vous que je vous dise franchement ma pensée, Messieurs. Je ne crois pas que de tous ceux qui se dispensent, sans nécessité, de faire le carême en vrais catholiques, il y en ait un seul qui fasse ses Pâques chrétiennement. Eh ! quoi, Libertin, durant l'espace de quarante jours vous avez, ou continué, ou multiplié le même péché mortel avec toute la délibération, avec tout le sens froid qu'on ne peut manquer d'avoir dans une action d'une aussi longue durée ; et vous voulez que je croie que tout d'un coup, du soir au lendemain, votre cœur a tellement changé qu'il déteste cette gourmandise, qu'il en a autant d'horreur que vous avez eu de plaisir à la commettre ! Quand vous seriez sur le point de rendre l'âme, je douterais de la sincérité de votre contrition, après un crime si récent, si volontaire, commis avec tant d'obstination, avec un mépris si visible des préceptes de l'Église ; et maintenant que vous

êtes plein de santé, que vous seriez tout prêt à recommencer dès demain, si le Jeûne recommençait, vous voulez me persuader que votre pénitence est véritable ! Pour moi, je la crois si fausse que je n'aurais jamais le courage de vous donner l'absolution, de peur de profaner avec vous le sang du Sauveur, à moins que je ne vous visse disposé à jeûner quarante jours après les fêtes, pour m'assurer du repentir où vous seriez de n'avoir pas jeûné durant le carême avec les autres.

Mais quand on pourrait obtenir si aisément la rémission d'un crime commis avec tant de malice, on n'en arrêterait pas pour cela les suites funestes. Le Seigneur se laissa fléchir par la pénitence d'Adam ; mais cependant il ne lui rendit pas le domaine de ses passions, qu'il avait perdu par sa chute. Tout le monde sait que le Jeûne est un remède naturel contre les révoltes de la chair ; les païens mêmes s'en sont servis pour réprimer la cupidité, c'est-à-dire, comme remarque Saint Augustin, pour dompter un cheval sur lequel ils ne laissaient pas de s'égarer. Mais, outre cette vertu naturelle, il est certain que le Jeûne du carême en a une toute particulière, pour produire le même effet. Premièrement, à cause de la grâce que Dieu y a attachée dès le commencement de son institution, selon ces paroles que l'Église lui adresse tous les jours : *Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas :* Vous qui vous servez du Jeûne corporel pour étouffer les vices et pour détacher l'esprit de la chair. De plus, à cause des prières continuelles de la même Eglise qui, dans ce saint temps, ne cesse de demander à Dieu qu'il lui plaise donner à notre

Abstinence la vertu d'affaiblir nos passions et de nous fortifier contre les ennemis de notre salut. De sorte qu'un chrétien qui ne jeûne pas se prive soi-même d'un grand secours contre les tentations, parce qu'il n'a nulle part à ces prières, ni aux faveurs que Dieu communique par le Jeûne. Où je vous prie de remarquer en passant que, quelque raison, quelque nécessité même qu'on ait de s'en dispenser, on ne laisse pas d'être frustré de ce secours, parce que c'est comme une espèce de sacrement dont la grâce ne peut être donnée à ceux qui ne le reçoivent pas, quoiqu'ils soient dans une impuissance effective de le recevoir. Et c'est pour cela que Saint Grégoire le Grand se trouvant dans une faiblesse qui l'obligeait de prendre souvent de la nourriture, il pria Saint Eleuthère de faire un miracle pour le guérir de cette incommodité, sans toutefois diminuer les douleurs aiguës dont elle était accompagnée, afin seulement qu'il pût jeûner le carême et avoir part aux bénédictions que cette action de pénitence attire sur tous ceux qui la pratiquent.

De plus, comme le Jeûne du carême a une vertu spéciale pour modérer la concupiscence, je ne doute point que les viandes défendues n'aient au contraire une malignité particulière pour la réveiller. Il *en* est de ces viandes à peu près comme de la pomme que mangea notre premier père. Il est tout visible que ce fruit n'était pas capable de causer par lui-même un fort grand désordre; cependant il révolta la partie inférieure de l'âme, il déchaîna les appétits, qui jusqu'alors avaient été si souples à tous les mouvements de la raison. C'est

que Dieu avait attaché à l'obéissance d'Adam, et cette protection extérieure qui le défendait des ennemis du dehors, et ces secours intérieurs qui le rendaient le maître de ses ennemis domestiques. C'est pourquoi il n'eut pas plus tôt désobéi que, tous ces avantages lui ayant été retranchés, son cœur demeura en proie aux objets sensibles et à ses propres passions. Voilà justement ce qui arrive à ceux qui, pour le plaisir du goût, violent les lois ecclésiastiques. Non seulement ils ne reçoivent pas les forces extraordinaires que les autres puïsent dans le Jeûne, mais encore leur fragilité s'augmente par la soustraction d'autres grâces que Dieu leur avait préparées et qu'il leur refuse pour punir leur rébellion. C'est de là, chrétiens Auditeurs, que prennent souvent leur source ces tentations importunes et violentes, qui causent des chutes si fréquentes et si honteuses. Je ne m'étonne pas que l'âme devienne toute matérielle et qu'elle ne puisse se dégager de la boue et de l'ordure où elle est presque ensevelie. On peut dire ce que Saint Augustin dit du premier homme, que c'est un châtiment que le chrétien lâche et voluptueux mérite bien par sa désobéissance. L'observation du précepte de l'Église aurait comme spiritualisé sa chair. Il est juste que, par le mépris qu'il en fait, il devienne charnel jusque dans l'esprit. *Justa damnatio subsecuta est, talisque damnatio, ut homo, qui custodiendo mandatum futurus fuerat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis.*

Voilà le premier désordre que cause l'inobservation du carême, et c'est dans nous-mêmes qu'elle le cause. Elle en produit un autre dans nos frères, qu'il faudrait

prévenir, s'il était besoin, par la perte même de nos vies. C'est le scandale, dont les auteurs sont si souvent maudits dans l'Évangile. Mais la charité est tellement refroidie, au temps où nous sommes, que je crains bien qu'on ne soit guère touché de cette considération. On dispensait autrefois, comme on le fait assez encore aujourd'hui, ceux qui n'avaient pas de santé pour soutenir la rigueur du Jeûne. Mais, quiconque avait obtenu cette dispense était obligé de ne point sortir de sa maison, pour quelque raison que ce pût être, de peur qu'en paraissant, dit Saint Augustin, et en vaquant à quelque affaire, il ne donnât lieu de penser que le Jeûne ne lui était pas impossible. Que diraient les fidèles de ce temps-là, chrétiens Auditeurs, s'ils voyaient les dérèglements de notre siècle ? Sans parler de ceux qui ne reconnaissent pas l'Église romaine, combien y a-t-il de maisons catholiques où le Jeûne est négligé, où les pères et les mères apprennent aux enfants et aux domestiques à mépriser une si sainte observance ? Combien de personnes, qui sont dans la plus grande force de l'âge et dans un très grand embonpoint, qui ne font autre chose tout le jour que se divertir, ne laissent pas de se servir des privilèges des malades? — On doit croire, me direz-vous,que nous avons des raisons secrètes d'en user ainsi. — Vous avez raison, on le devrait croire; mais la plupart des gens ne le croient pas. C'est tant pis pour eux, il est vrai ; mais cependant voilà des âmes qui périssent. Outre que la nature est déjà portée à secouer le joug et à se donner une liberté entière, on se persuade insensiblement qu'on peut bien imiter ce qu'on voit pratiquer à plusieurs.

Un inférieur ne croit jamais trop mal faire quand il suit l'exemple de ceux qui ont de l'autorité sur lui. Un autre aura honte de paraître régulier devant des personnes qui ne songent pas même à l'Abstinence. Ainsi le mal s'étend peu à peu, il se glisse dans les esprits les plus réglés. Tel qui aura fait scrupule toute sa vie de manger des œufs, n'aura pas demeuré quinze jours en cette ville que, voyant la facilité étonnante avec quoi quelques catholiques mangent de la chair, il commencera à en manger comme les autres : *Et peribit infirmus in scientia tua frater, propter quem Christus mortuus est!* Et ainsi, faute d'un peu de courage et par la fausse prudence que la chair inspire, vous aurez contribué à la perte de votre frère et au relâchement de la discipline ecclésiastique.

Mon Dieu, que n'avons-nous un peu de ce zèle qui brûlait Saint Paul, quand il écrivait sa première épître aux Corinthiens ! *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum* : Si je ne puis manger de la chair, dit ce grand apôtre, sans scandaliser mon frère, je n'en mangerai de ma vie. *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est*, dit-il encore en son épître aux Romains : Ne faites pas périr, par votre manger, celui pour lequel Jésus-Christ est mort. *Noli propter escam destruere opus Dei* : Faut-il que, pour de la viande, vous travailliez de concert avec nos ennemis pour la destruction de l'Église qui est l'ouvrage du Seigneur ! *Omnia quidem sunt munda, sed malum est homini, qui per offendiculum manducat* : Il est vrai que toutes viandes sont pures en elles-mêmes ; mais malheur

à celui qui donne du scandale en mangeant quelque viande que ce puisse être.

Je n'ignore pas, Messieurs, qu'il y a des personnes qui sont contraintes, par des infirmités effectives, de demander des exemptions. Mais je suis sûr qu'il y en a aussi plusieurs qui, séduits par l'amour-propre, se forment en leur esprit des maladies imaginaires, ou se persuadent faussement que l'Abstinence et le Jeûne sont contraires à leurs véritables maux, quoiqu'en effet, ils en soient les véritables remèdes. Je connais, et des hommes, et des femmes qui, après avoir passé plusieurs années sans observer le carême, s'étant enfin résolus d'éprouver leurs forces, se sont trouvés soulagés, par un Jeûne fort exact, des mêmes incommodités pour lesquelles ils avaient longtemps mangé de la chair. Combien y en a-t-il qu'une pareille épreuve désabuserait de l'erreur où ils sont, que le carême leur est contraire! De plus, il ne faut pas douter qu'il n'y ait une protection particulière de Dieu pour tous ceux qui tâchent de s'acquitter en ce point de leur devoir de bon catholique. Puisque le Seigneur a promis une longue vie à tous ceux qui honorent leur père et leur mère, peut-il permettre que nos jours soient abrégés par l'obéissance que nous rendons à l'Église qui nous a engendrés à Jésus-Christ ? Ces quatre jeunes Hébreux, qu'on élevait pour le service de Nabuchodonosor, refusent constamment tout ce qu'on avait ordre de leur servir de la table même de leur maître, parce que leurs lois leur défendaient d'y toucher. Durant l'espace de trois ans ils ne burent que de l'eau et ne mangèrent que des légumes; et cependant un

jeûne si long et si rigoureux, bien loin d'affaiblir leurs forces, augmenta même leur beauté et leur embonpoint. Craignez Dieu et il aura soin de conserver non seulement votre santé, mais encore, s'il est nécessaire, votre teint et toutes les grâces de votre visage. Comme il donnait à la manne le goût des viandes les plus délicieuses, il peut encore donner aux plus légers aliments la vertu des plus solides : en un mot, le plus grand malheur qui nous puisse arriver, c'est de nous défier de sa Providence et de croire qu'il y a une sagesse plus haute et plus éclairée que celle qui s'aveugle elle-même pour s'abandonner à la conduite du Seigneur.

Je finis par les belles paroles du saint abbé Palémon lequel, ayant été servi un jour de Pâques d'un peu d'herbes cuites à l'huile, se tourna du côté de son disciple qui les avait apprêtées et, fondant en larmes, il lui dit : *Dominus meus Jesus crucifixus, et ego nunc oleum comedam* ! Quoi ! mon fils, Jésus, notre Maître, a été crucifié, et je pourrais me résoudre à manger de l'huile ! De tout ce que je vous ai dit aujourd'hui, chrétiens Auditeurs, voilà l'unique chose que je vous prie de n'oublier point jusqu'à Pâques. Ce seul mot vous fera ressouvenir du reste et vous fera mépriser toutes les viandes qui seraient capables de vous tenter. Le carême, ainsi que je vous l'ai déjà dit, est comme une solennité continuelle de la Passion et de la Mort de notre Sauveur. Opposez donc, s'il vous plait, ce beau sentiment à tout ce que le démon, à tout ce que que les hommes pourront dire pour vous ébranler : *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam !*

Eh ! quoi ! le péché que fit Adam en mangeant du fruit défendu a déjà coûté la vie à mon Rédempteur ; et j'aurai le courage de commettre une semblable faute en usant des viandes que l'Église me défend au temps où nous sommes ! Mon bon Maitre est mort pour moi, et je ne jeûnerai pas du moins pour l'amour de lui ! Il est mort pour effacer mes péchés, desquels il n'était nullement coupable ; et je ne pourrai m'abstenir de quelque repas pour punir en moi ces mêmes péchés ! Toute l'Église est présentement en deuil et en pénitence, et moi, qui fais gloire d'être de ses enfants, je ne prendrai nulle part à sa douleur ! Il n'y aura nulle différence entre moi et un hérétique ! Je vivrai comme ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, ni en sa précieuse mort : *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam !* Hélas ! je suis assiégé d'ennemis qui ne me donnent point de trêve ; j'en ai même de domestiques, qui se fortifient tous les jours, qui me portent au mal et qui m'y entraînent presque malgré moi ; Jésus-Christ a permis qu'on déchirât sa chair innocente, pour réprimer les révoltes de la mienne, et je ne cesserai de flatter cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer qui me consume, tandis que mon Sauveur verse son sang pour l'éteindre ! Mais sera-t-il dit que je sois un sujet de scandale à mes frères, à mes domestiques et à mes propres enfants ? Sera-t-il dit que mon exemple ait porté quelqu'un à manquer de respect aux lois de l'Église sainte ? Quoi ! il ne tiendra pas à moi que le relâchement, qui n'est déjà que trop grand parmi les chrétiens, ne s'augmente encore davantage ! Mon Sauveur a

été crucifié pour sauver les hommes et j'aimerai mieux les voir périr que de refuser quelque chose à mon appétit et à l'amour excessif que j'ai pour la vie! *Dominus meus Jesus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam!*

Non, mon aimable Sauveur, nous mourrons plutôt nous-mêmes avec vous que de vous causer cette douleur. J'oserais quasi vous répondre pour tous ceux qui sont ici, qu'il n'y en aura pas un qui ne passe le carême en bon catholique. Assistez-les, Seigneur, de votre grâce toute-puissante ; soutenez-les dans les occasions qui se présenteront de violer la promesse qu'ils font aujourd'hui. Donnez votre bénédiction à ces viandes simples et grossières qu'ils préfèreront, pour l'amour de vous, aux plus délicates. Assaisonnez-les de tant de douceurs spirituelles qu'ils n'aient que du dégoût pour toutes les autres. Qu'ils apprennent, par leur propre expérience, que votre joug n'est pas si pesant qu'on l'imagine ; que vous savez bien le rendre léger, lorsqu'on s'y soumet de bonne grâce. Ne vous contentez pas d'agréer leur pénitence, rendez-la-leur, s'il vous plaît, agréable à eux-mêmes. Inspirez-leur un peu de cet amour dont vous avez rempli le cœur de tant d'illustres pénitents, lesquels se sont fait et se font encore aujourd'hui des plaisirs exquis de tout ce qui mortifie la chair. Cet amour donnera du courage aux plus timides et de la force aux plus faibles. Il nous portera bien loin au-delà des préceptes de votre Église. Il nous fera trouver ses commandements trop larges et trop aisés. Il nous fera regretter la rigueur de l'ancienne discipline, bien loin

de presser les directeurs pour obtenir des dispenses. On aura peine à modérer notre ferveur et à nous retenir dans les bornes de la prudence chrétienne. Nous n'aurons plus à craindre que des excès d'Abstinence et de mortification, parce que nous trouverons dans la pratique de cette vertu les mêmes douceurs que les autres trouvent dans les délices terrestres. Nous y trouverons même une partie des plaisirs que les bienheureux goûtent dans le ciel. *Amen.*

LXXV^e SERMON

DES ADVERSITÉS

Veritatem dico vobis : expedit vobis, ut ego vadam.

Je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille.

(*S. Jean*, c. 16).

Les Adversités nous sont utiles, si nous sommes bons ; elles nous sont même nécessaires, si nous sommes mauvais.

Je ne m'étonne pas que le Sauveur du monde, faisant entendre à ses disciples qu'il est sur le point de les quitter, ils en soient comme accablés de tristesse. Ils goûtent trop de douceurs, ils trouvent trop d'avantages en sa compagnie, pour être insensibles à la pensée d'une si cruelle séparation. Il est même assez malaisé que leur douleur ne soit excessive en cette rencontre, puisque le bien qu'ils perdent est infini. Mais n'êtes-

vous point surpris, chrétiens Auditeurs, des paroles que Jésus leur dit pour les consoler : Je vous le dis avec vérité, il vous est utile que je m'en aille : *Expedit vobis, ut ego vadam.* Quoi ! mon aimable Maître, peut-il y avoir quelque utilité à être séparé de vous ? Peut-on faire quelque gain en vous perdant, vous qui renfermez tous les biens, vous en quoi et par qui toutes choses nous avaient été données ? Qu'est-ce qui pourra donc nous récompenser de cette présence si agréable, de cet entretien si charmant, de ces paroles si vives et si pénétrantes, de ces exemples, de ces miracles ? *Veritatem dico vobis* : Mes Disciples, je vous parle sans énigme et sans équivoque, c'est ici une vérité dont vous serez persuadés dans la suite, mais que vous devez croire dès ici sur ma parole ; il vous est utile que je m'en aille : *Expedit vobis, ut ego vadam.*

Si cela est, Messieurs, voilà un grand préjugé pour toutes les autres disgrâces, pour tous les autres malheurs dont notre vie pourrait être traversée. Après cela est-il quelque mal qui puisse tourner à notre désavantage ? Si l'absence même de Jésus peut être un bien, et un grand bien pour les hommes, on ne doit pas trouver étrange que je fasse aujourd'hui cette proposition, que tandis que nous vivons ici-bas, toutes les Adversités sont pour nous un sujet de joie, plutôt qu'un sujet de tristesse, et que je m'engage à prouver qu'elles nous sont utiles, si nous sommes bons : je le montrerai dans le premier point ; et, dans le second, qu'elles nous sont mêmes nécessaires, si nous sommes mauvais. Je vous avoue, Messieurs, que ce qui

m'a déterminé à traiter cette matière, c'est la compassion que j'ai toujours eue pour les personnes affligées dont le nombre est très grand, si je ne me trompe. Ce n'est pas que je les estime malheureuses d'avoir des croix à porter; mais je les plains de ce qu'*elles* ne connaissent pas toujours leur bonheur, et de ce que souvent *elles* ignorent les moyens d'adoucir leurs maux et d'en profiter. Prions donc l'Esprit Consolateur qu'il daigne nous découvrir les trésors qui sont cachés dans ces maux qui nous environnent de toutes parts, et demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIER POINT

Pour nous porter à souffrir patiemment tous les maux de cette vie, il suffirait de penser que c'est Dieu qui nous les envoie, soit qu'ils nous viennent immédiatement de sa main, soit qu'il se serve de la main des créatures pour nous frapper. Car, en premier lieu, cette considération nous adoucirait tout le chagrin que nous cause dans nos infortunes la malignité de ceux que nous croyons en être les auteurs, puisque nous serions persuadés qu'ils ne sont que les instruments de la Providence qui nous afflige. En second lieu, la vue de notre innocence et, par conséquent, de l'injustice qu'il y a au mauvais traitement qu'on nous fait, cette vue, dis-je, ne nous ferait plus de peine, vu que nous n'ignorons pas que Dieu est très juste en soi, et que, quelque irrépro-

chables que nous soyons, nous ne sommes toujours que trop criminels à son égard. Enfin, notre disgrâce elle-même changerait en quelque sorte de nature ; nous commencerions à la compter pour un bien, comme étant l'ouvrage de Celui qui ne peut faire le mal. Mais les justes, je veux dire ceux qui craignent Dieu, qui tâchent d'observer ses commandements et qui désirent de lui plaire toujours davantage, ceux-là, dis-je, pourraient-ils douter que les afflictions ne leur fussent extrêmement avantageuses, s'ils faisaient réflexion qu'elles leur viennent de la part de leur bon Maître, de celui qui les aime avec tendresse, qui non seulement n'a jamais rien fait que de bon, mais qui n'a même jamais rien fait que pour eux ?

Si l'affliction était un mal pour les gens de bien, Dieu ne pourrait, ni la leur envoyer par lui-même, ni permettre qu'elle leur fût causée d'ailleurs, parce qu'en cela il ne pourrait avoir de fin raisonnable et digne de lui. Il peut bien tirer sa gloire du supplice des impies, parce que sa justice éclate dans leur châtiment ; mais quel avantage trouverait-il à faire souffrir les bons, si les bons ne trouvaient eux-mêmes leur avantage à souffrir ? De plus, il est certain que Jésus-Christ, en qualité de Chef de l'Église, souffre dans tous les véritables chrétiens, comme la tête prend part aux maux que ressentent les autres membres ; et, par conséquent, comme il est impossible qu'un homme se cause à soi-même quelque douleur ou qu'il permette qu'on lui en cause, s'il ne prévoit que cette douleur lui sera utile, aussi serait-il impossible que le Fils de Dieu laissât gémir ses servi-

teurs sous les croix qu'ils portent, s'il ne savait qu'il est mieux pour eux de suer sous le faix que d'en être déchargés.

Nous avons un grand Prêtre, dit Saint Paul, qui est susceptible de compassion et qui, pour se rendre sensible à nos maux, les a voulu tous éprouver en sa personne. On parle d'un tyran qui, ayant remarqué qu'un malheureux qui poussait des cris dans les supplices, avait la voix fort douce et fort éclatante, ordonna qu'on le fît mourir le plus lentement qu'on pourrait, afin de prolonger le plaisir barbare qu'il prenait à l'entendre crier de la sorte. Notre Maître est bien éloigné d'une dureté si brutale : bien loin de se plaire à nous voir souffrir inutilement, quelque fruit que nous devions tirer de nos peines, il ne laisse pas de les ressentir. Il eut pitié du peuple qui le suivait dans le désert, parce qu'il n'avait pas de quoi manger : *Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.* Il fut attendri par le deuil de la veuve de Naïm, qui avait perdu son fils unique : *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus est super eam* : Le Seigneur l'ayant aperçue, il fut touché de son malheur. Tout le monde sait combien de larmes il versa sur le tombeau de Lazare, ou plutôt sur la désolation de Marthe et de Magdeleine, que la mort de leur frère avait plongées dans une douleur amère. Toutes ces preuves, qu'il lui a plu *de* nous donner en ces rencontres de la bonté et de la sensibilité de son cœur, n'ont été que pour nous persuader qu'il prend part à tous nos maux et qu'il les souffre, pour ainsi dire, avec nous. Mais si ces mêmes maux ne nous

devaient pas être des sources de très grands biens, ne pourrions-nous pas dire avec les Juifs, qui le voyaient pleurer en Béthanie : Voilà sans doute un grand amour, voilà un maître bien tendre : *Ecce quomodo amabat illum!* Mais s'il aimait cet homme autant qu'il le témoigne par ces larmes, que ne l'a-t-il empêché de mourir? Est-ce que celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né n'aurait pas pu guérir son ami d'une simple fièvre? *Non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere, ut hic non moreretur:* Quoi! ce Dieu qui peut tout, et qui règle toutes choses à son gré, ne pourrait-il point prévenir ces accidents si tristes et si funestes, qui nous accablent et qui nous attirent sa compassion? N'est-ce pas lui qui forme la grêle et la pluie dans les nues, qui lâche les vents et qui les arrête, qui gouverne l'esprit des rois; en un mot, qui est le maître de tous les événements? D'où vient donc que, nous aimant au point qu'il nous aime, il ne nous fait pas une fortune plus douce et plus calme? D'où vient qu'il nous précipite lui-même dans les malheurs dont il paraît si touché? Il faut qu'il y ait ici du mystère, il faut nécessairement que les calamités nous soient utiles. Si cela n'était pas, il y aurait de la contradiction dans les sentiments de notre Dieu : il nous aimerait et il nous haïrait en même temps, ou il nous tromperait par une fausse apparence de piété, ou il manquerait de pouvoir pour nous secourir.

Voyez cette pauvre femme qui, par mille caresses, tâche d'apaiser les cris de son fils, qui l'arrose de ses larmes, tandis qu'on lui ouvre le crâne ou qu'on le

taille. Puisque cela se fait à ses yeux et par son ordre, puisqu'elle en est elle-même si affligée, qui peut douter que cette cruelle opération ne doive être extrêmement utile à cet enfant, et qu'il n'y doive trouver, ou une santé parfaite, ou du moins le soulagement d'autres douleurs plus longues ou plus aiguës?

Je fais le même jugement lorsque je vous vois dans l'Adversité, chrétiens Auditeurs. Vous vous plaignez qu'on vous maltraite, qu'on vous outrage, qu'on vous noircit par des calomnies, qu'on vous dépouille injustement de vos biens. Votre Rédempteur, qui est un nom encore plus tendre que celui, ni de père, ni de mère; votre Rédempteur, dis-je, est témoin de ce que vous endurez, lui qui vous porte en son sein et qui s'est déclaré si hautement, que quiconque vous touche, le touche lui-même en la prunelle de ses yeux. Il le permet toutefois, quoiqu'il pût l'empêcher si facilement, et vous doutez que toutes ces épreuves ne vous doivent être d'une très grande utilité?

Ajoutez à cela ce que je me souviens de vous avoir dit quelque autre fois en passant, que, quand il a été question de nous épargner des peines, qui tout visiblement nous auraient été inutiles, il n'a rien oublié, il a fait des choses incroyables pour nous en garantir. Tout ce qu'on endure après la mort, soit dans les enfers, soit dans les flammes du purgatoire, tout cela est compté pour rien : on n'en peut espérer ni gloire, ni récompense; on ne souffre alors que pour souffrir. Que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous sauver de ces tourments infructueux? Il a tout mis en usage, jusqu'à les attirer sur sa per-

sonne innocente. C'est pour cela qu'il a versé tout son sang et qu'il est mort sur la croix. Oui, Jésus-Christ s'est abandonné lui-même à la colère de son Père et à la fureur des Juifs, pour nous empêcher non seulement de brûler durant toute l'éternité, mais encore d'être arrêtés un seul moment dans le purgatoire. Il a satisfait pour nos plus petites dettes, il n'a rien laissé à payer. Bien plus, il a laissé un trésor inépuisable de mérites à son Église, pour les nouveaux crimes où nous retombons tous les jours. Voilà un argument qui me tient lieu de mille démonstrations. Quand le Saint-Esprit n'aurait pas appelé bienheureux ceux qui souffrent ici-bas, quand toutes les pages de l'Écriture ne parleraient pas en faveur des Adversités; quand nous ne verrions pas qu'elles sont le partage le plus ordinaire des amis de Dieu, je ne laisserais pas de croire qu'elles nous sont infiniment avantageuses. Pour me le persuader, il suffit que je sache que c'est Celui-là même qui a mieux aimé souffrir tout ce que la rage des hommes a pu inventer de plus horribles tortures, que de me voir condamné aux plus légers supplices de l'autre vie : il suffit, dis-je, que c'est Celui-là même qui me prépare, qui me présente les amertumes que je suis obligé de boire en ce monde. Un Dieu qui a tant souffert pour m'empêcher de souffrir, ne me ferait pas souffrir aujourd'hui, pour se donner à lui-même un plaisir cruel et inutile.

Pour moi, Messieurs, lorsque je vois un chrétien s'abandonner à la douleur dans les maux que Dieu lui envoie, je ne fais nulle difficulté de dire en moi-même : Voilà un homme qui s'afflige de son bonheur. Il prie

Dieu qu'il le délivre de l'indigence où il se trouve ; et il devrait le remercier de l'y avoir réduit. Je suis assuré que rien ne lui pouvait arriver de plus avantageux que ce qui fait le sujet de sa désolation. J'ai, pour le croire, mille raisons auxquelles il n'y a point de réplique. Mais si je voyais tout ce que Dieu voit, si je pouvais lire dans l'avenir les suites heureuses qu'il prépare à ces tristes aventures, combien me confirmerais-je davantage dans mon sentiment.

En effet, si nous pouvions découvrir quels sont les desseins de la Providence, il est certain que nous souhaiterions avec ardeur les mêmes maux que nous ne souffrons que malgré nous. Tout le monde sait la fameuse histoire de Joseph. Lorsque ses frères le dépouillèrent, lorsque pour se défaire de lui ils le vendirent aux Ismaélites, on ne saurait dire combien il versa de larmes, combien de supplications il fit à ses mauvais frères pour les fléchir, combien de fois il embrassa leurs genoux et avec quelle douleur il leur demanda pardon de tout ce qui leur avait pu déplaire en sa conduite. Il ne faut pas douter qu'en même temps il ne fit mille vœux pour obtenir quelque secours du ciel dans une si grande extrémité. Pauvre jeune homme, que Dieu vous aimerait peu, s'il vous exauçait ! Que vous feriez bien d'autres vœux, si vous saviez où c'est que vous doit conduire cet exil ou cette servitude que vous redoutez si fort ! Allez, Joseph, où la Providence vous envoie. Vous ne savez ce que vous demandez. Résister en cette rencontre, c'est refuser, et la pourpre, et la couronne, c'est refuser d'être roi d'Égypte, d'être comme le Dieu de

ce grand royaume. L'événement fit voir, chrétienne Compagnie, qu'il avait plus de sujet de se réjouir que de se plaindre du mauvais traitement qu'il reçoit. Vous savez que Dieu le portait sur le trône par cette voie, et que ces songes heureux, qui lui promettaient tant de grandeurs, commencèrent à s'accomplir par cette disgrâce apparente. Mon Dieu, si nous avions un peu de foi, si nous savions combien vous nous aimez et combien vous avez à cœur nos intérêts, qu'on nous verrait bien recevoir les Adversités d'une autre manière que nous ne faisons !

Mais quel bien me peut-il donc revenir de cette maladie qui m'oblige d'interrompre tous mes exercices de dévotion, me dira peut-être quelqu'un? Quel profit puis-je attendre de cette perte de tous mes biens qui me met au désespoir, de cette confusion qui m'ôte le courage de bien faire et qui est capable de me renverser l'esprit? — Il est vrai que ces coups imprévus, dans le moment qu'ils arrivent étourdissent quelquefois ceux qui les reçoivent et les jettent dans un trouble qui ne leur permet pas de profiter sur l'heure de leur disgrâce. Mais ayez un peu de patience. Vous verrez bientôt que c'est par là que Dieu vous dispose à recevoir ses plus grandes grâces. Sans cet accident, vous n'auriez pas été tout à fait mauvais, mais peut-être n'auriez-vous jamais été tout à fait bon. (1) N'est-il pas vrai que depuis que vous étiez à Dieu, vous n'aviez encore pu vous résou-

(1) Le serviteur de Dieu semble raconter ici sa propre histoire et les effets de sa disgrâce auprès de Colbert.

dre à mépriser, je ne sais quelle gloire fondée, ou sur quelque agrément de corps, ou sur quelque talent d'esprit, qui vous faisait considérer dans les compagnies? N'est-il pas vrai qu'il vous restait encore quelque amour pour le jeu, pour la vanité des habits, pour le luxe; que le désir d'acquérir beaucoup de bien, d'élever vos enfants aux honneurs du monde, ne vous avait point encore tout à fait abandonné. Peut-être même que quelque attachement, quelque amitié peu spirituelle disputait encore à Dieu la possession entière de votre cœur? Il ne tenait plus qu'à cela que vous ne fussiez en une liberté parfaite. C'était peu de chose; mais, hélas! qui pourrait exprimer, ou la qualité, ou le nombre des grâces auxquelles ce petit obstacle fermait l'entrée! C'était peu de chose à la vérité; mais enfin vous n'aviez pu encore faire ce petit sacrifice. Et, en effet, on peut dire qu'il n'est rien qui coûte tant à l'âme chrétienne que de rompre ce dernier lien qui l'attache au monde ou à elle-même. Ce n'est pas qu'en cet état elle ne sente une partie de son indisposition; mais la seule pensée de guérir l'effraie, parce que le mal est si près du cœur qu'à moins d'une opération violente et douloureuse, on ne peut y porter le remède nécessaire. C'est pour cela qu'il a fallu vous surprendre, il a fallu que le chirurgien, lorsque vous y pensiez le moins, ait planté la lancette bien avant dans la chair vive, pour percer cet ulcère qui était caché au fond des entrailles, sans quoi vous auriez toujours vécu en langueur. Cette fièvre qui vous tient au lit, cette banqueroute qui vous ruine, cet affront qui vous a couvert de honte, la mort

de cette personne fera bientôt tout ce que toutes vos méditations n'auraient pu faire, ce que tous vos directeurs auraient tenté inutilement.

Et ne me demandez pas si cette parfaite liberté, si ce détachement de toutes les choses créées est un si grand bien qu'il mérite d'être acheté si chèrement. Vous le comprendrez, chrétiens Auditeurs, lorsque vous y serez parvenus. Si l'Adversité où vous êtes peut avoir l'effet que Dieu prétend ; si elle vous dégoûte entièrement des créatures ; si elle vous engage à vous donner à lui sans réserve, je suis assuré que vous lui rendrez plus d'actions de grâces pour vous avoir affligé, que vous ne lui avez offert de prières pour détourner l'affliction. Tous les autres bienfaits que vous avez jamais reçus de lui, en comparaison de cette disgrâce, vous paraîtront de petits bienfaits. Vous aviez toujours considéré les bénédictions temporelles qu'il a versées jusqu'ici sur votre famille comme des effets de sa bonté envers vous : mais pour lors vous verrez clairement, vous sentirez au fond de votre âme qu'il ne vous a jamais tant aimé que lorsqu'il a renversé tout ce qu'il avait fait en votre faveur, et que, s'il avait été libéral en vous donnant des richesses, de l'honneur, des enfants, de la santé, il a été prodigue en vous ôtant toutes ces choses.

Je ne parle point des mérites qu'on acquiert par la patience. Il est certain que, pour l'ordinaire, on gagne plus pour le ciel en un jour d'Adversité qu'en plusieurs années passées dans la joie, quelque bon usage qu'on en fasse ; en premier lieu, à cause de la peine qu'il y a à se soumettre à la volonté divine, en des choses qui blessent

nos sens et nos appétits; en second lieu, à cause de l'intention qu'il est bien plus aisé de rectifier, dans un état où la nature souffre, que dans un autre où elle trouve son compte. A vous dire franchement ce que je pense, chrétiens Auditeurs, je me défie fort de tout le bien que nous faisons dans le temps de la prospérité, et je ne crois pas qu'on doive faire grand fond sur les vertus qu'on y pratique.

Je remarque que, dans la doctrine de Saint Paul, l'espérance des chrétiens est un fruit de l'affliction supportée avec patience : *Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem.* C'est pour cela que ce grand apôtre ne se glorifie que de ses chaines, de ses naufrages et des injustes supplices qu'on lui a fait endurer. Il ne fait nulle mention, ni de ses prières, ni de ses prédications apostoliques, parce que tout cela peut être aisément corrompu par la fin qu'on s'y propose, et qu'en ces sortes de bonnes œuvres, à moins d'une longue étude, d'une extrême vigilance, d'une grâce extraordinaire, on se défend rarement des surprises de l'amour propre. Ajoutez à cela que l'Adversité est un temps où l'on mérite presque sans interruption, à cause de l'application continuelle qu'on a au mal que l'on souffre, et par conséquent à Celui qui en est l'auteur.

Tout le monde sait que la prospérité nous relâche, et que c'est beaucoup quand un homme heureux selon le monde s'avise de songer à Dieu une fois ou deux le jour. Les idées des biens sensibles qui l'environnent occupent si agréablement son esprit qu'il oublie aisément tout le

reste; au lieu que, l'Adversité ne nous donnant par elle-même que des pensées tristes, elle nous porte, comme naturellement, à lever sans cesse les yeux au ciel, pour adoucir par cette vue le sentiment de nos maux. Enfin, comme l'on donne beaucoup plus de gloire à Dieu en souffrant, on a sujet aussi d'en espérer une plus grande récompense. Je sais, Messieurs, qu'on peut glorifier Dieu en toutes sortes d'états, et que la vie d'un chrétien, qui le sert dans la bonne fortune, ne laisse pas de lui faire honneur. Mais il s'en faut bien qu'il ne l'honore autant que celui qui le bénit dans les souffrances. On peut dire que le premier est semblable à un courtisan assidu et régulier qui n'abandonne point son prince, qui le suit au conseil, qui est de tous ses plaisirs, qui fait honneur à toutes ses fêtes; mais que le second est comme un vaillant capitaine qui prend des villes pour son roi, qui lui gagne des batailles au prix de son sang et de sa vie, qui porte bien loin, et la gloire des armes de son prince, et les bornes de son empire.

Toutes les créatures louent celui qui les a formées, lors même que suivant l'ordre qu'il leur donna en les créant, elles agissent conformément à leur nature et au mouvement qui les emporte à leur centre. Mais, lorsqu'elles se font violence pour lui obéir, lorsqu'elles suspendent leurs mouvements propres ou qu'elles en suivent même de contraires, avec la même facilité que s'ils leur étaient naturels, c'est alors qu'elles parlent hautement de la divinité et qu'elles forcent les plus opiniâtres à la reconnaître. Le soleil glorifie le Seigneur par la régularité et par la rapidité de son cours; mais

on ne peut pas nier que dans le peu de temps qu'il interrompit sa carrière, pour éclairer la victoire de Josué, que dans le moment qu'il recula de dix degrés en faveur du roi Ezéchias, il ne donnât beaucoup plus de gloire à Dieu qu'il n'avait fait durant l'espace de trois mille deux cents ans qu'il avait roulé jusqu'alors. Et ainsi, Messieurs, un homme qui jouit d'une grande santé, qui possède de grandes richesses, qui vit dans l'honneur et dans l'estime du monde; cet homme, dis-je, s'il use comme il doit de toutes ces choses, s'il les reçoit avec gratitude, s'il les rapporte à Dieu qui en est la source, il ne faut pas douter qu'il ne le glorifie par une conduite si chrétienne. Mais si la Providence le dépouille de tous ces biens, si elle l'accable de douleurs et de misères et qu'il persévère néanmoins dans les mêmes sentiments, dans les mêmes actions de grâces ; s'il suit le Seigneur avec même promptitude, avec même docilité par une route si difficile, si opposée à ses inclinations, on peut dire qu'il publie alors la grandeur de Dieu et l'efficacité de sa grâce de la manière du monde la plus éclatante et la plus forte.

Je vous laisse à penser, chrétiens Auditeurs, quelle gloire doivent attendre de Jésus-Christ des personnes qui l'auront ainsi glorifié ! Avec quels applaudissements sera reçu dans le paradis un chrétien, dont la vie n'aura été qu'une suite de malheurs, qu'un exercice continuel de patience, un homme qui se présentera, pour ainsi dire, tout couvert de sang et de plaies, qui aura suivi son bon Maître en toutes les entreprises les plus pénibles, qui aura été le fidèle compagnon de ses

souffrances ! Ce sera pour lors, chrétiens Auditeurs, que nous reconnaîtrons combien Dieu nous aura aimés en nous donnant les occasions de mériter une si grande récompense. Ce sera pour lors, que nous nous reprocherons à nous-mêmes de nous être plaints de nos plus grands avantages, d'avoir gémi, d'avoir soupiré, lorsque nous avions lieu de nous réjouir et de tressaillir de joie, d'avoir douté de la bonté de Dieu, lorsqu'il nous en donnait les marques les plus solides. Mais si cela doit être ainsi, comme il le sera sans doute, pourquoi ne prendrons-nous pas, dès aujourd'hui, les mêmes sentiments ? Pourquoi ne remercierai-je pas Dieu, dès cette vie, de ces mêmes maux dont je suis sûr que je lui rendrai dans le ciel d'éternelles actions de grâces ? Pourquoi envierai-je le sort de ceux qui vivent dans la prospérité, puisqu'eux-mêmes m'envieront quelque jour les Adversités que j'aurai souffertes ? Quand les afflictions nous devraient être inutiles, n'est-ce pas assez, mon Dieu, qu'elles nous viennent de votre main, pour nous les rendre agréables. Mais non seulement elles me sont avantageuses aussi bien qu'aux justes, étant pécheur comme je suis, et le plus grand de tous les pécheurs ; elles me sont même nécessaires. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Je ne vois rien en quoi le Seigneur fasse éclater davantage sa miséricorde, que dans les Adversités dont

il frappe les méchants pour les convertir. Saint Augustin ne peut admirer assez qu'un Maître aussi grand, aussi heureux, aussi indépendant de ses créatures qu'est notre Dieu, ait voulu obliger les hommes par un commandement exprès, d'avoir de l'amour pour lui, c'est-à-dire, de se procurer à eux-mêmes le plus grand bonheur dont ils soient capables. Mais voici quelque chose, à mon sens, qui marque encore un plus grand fond de bonté; c'est qu'il ne se contente pas d'imposer à ses ennemis une obligation qui leur est si avantageuse ; il les force même quelquefois de s'en acquitter.

C'est par les Adversités, chrétiens Auditeurs, qu'il contraint les plus méchants de rentrer dans ses bonnes grâces ; et certes c'est l'unique voie qui lui reste pour les y porter. Le Seigneur, dit un Père de l'Église, est un médecin charitable qui ne désire que notre santé. Pour l'entretenir, il nous donne des règles assez douces, assez aisées ; mais le peu de soin qu'on a de les observer, fait qu'on tombe dans les maladies mortelles, qu'il ne peut plus guérir qu'en employant tout ce qu'il y a de plus fort et de plus douloureux en son art. C'était assez, pour s'empêcher d'être malade, de manger peu et de ne manger pas indifféremment de toutes choses. Mais puisque, par votre intempérance, vous avez allumé une fièvre ardente dans vos entrailles, ce premier régime qu'on vous avait prescrit dans la santé, ne suffit plus, pour éteindre ce feu qui vous brûle. Ce n'est pas assez de vous interdire certaines viandes, il vous faut retrancher toute nourriture et vous faire avaler les breuvages les plus amers.

Vous savez, Messieurs, que les richesses, la santé, la gloire et les autres biens naturels sont les instruments des vices et de la débauche. Pour empêcher que des personnes raisonnables ne se blessent elles-mêmes, avec des armes si dangereuses, il n'y aurait qu'à les avertir du péril. Mais à des furieux que la passion a aveuglés et que l'habitude entraîne malgré eux dans les plus horribles excès, si vous ne leur arrachez ces armes, si vous ne les humiliez, si vous ne les accablez de maux, il est impossible qu'ils ne se perdent.

D'ailleurs la prospérité a coutume d'attacher à ceux qui en jouissent une troupe de flatteurs et de libertins, qui les engagent insensiblement en toutes sortes de désordres, et qui, après les avoir ainsi corrompus, n'oublient rien pour leur ôter toute pensée de sortir d'un si déplorable état. Or il n'y a que l'Adversité qui puisse éloigner ces empoisonneurs. Comme l'attachement qu'ils ont pour vous n'est qu'un lâche intérêt qu'ils colorent du nom d'amitié, dès que vous serez malheureux, vous les verrez prendre parti auprès d'un autre et vous laisser la liberté de faire votre salut. A moins de cela il vous assiégeront jusqu'au bout; ils demeureront acharnés, pour ainsi dire, à votre âme, comme des bêtes farouches, jusqu'à ce qu'ils l'aient entièrement dévorée; et quand cela n'arriverait pas, la prospérité elle-même est une barrière invincible, qui ferme toutes les avenues au Saint-Esprit. La parole de Dieu, l'usage des sacrements, les grâces ordinaires peuvent maintenir dans la pratique du bien ceux qui y sont engagés. Mais un homme qui est comme abîmé dans les affaires du

monde, une femme qui est toute plongée dans la vanité et dans les plaisirs, un chrétien qui a vieilli dans son impiété et dans ses désordres, il faut, si je ne me trompe qu'il souffre ou qu'il périsse.

Je sais que la parole de Dieu est extrêmement efficace, qu'elle est plus pénétrante que les épées les plus aiguës. Mais on ne voit que trop, tous les jours, qu'on lui résiste, qu'elle n'effleure pas même ces cœurs endurcis. Que n'a-t-on point dit contre ce luxe épouvantable, qui dévore la substance, et des pauvres, et des riches; contre ce jeu, qui consume si malheureusement un bien dont on pourrait acheter le ciel, qui nous emporte un temps qui nous a été donné pour gagner l'éternité? Que ne dit-on point encore tous les jours contre ces dérèglements? Que produit ce discours sur l'esprit des joueurs de profession et de ceux qui dépensent le plus en habits? Les uns l'oublient un moment après, les autres ne s'en ressouviennent que pour en faire des railleries, quelques-uns s'en tiennent même offensés, et croient avoir lieu de se plaindre du prédicateur, parce qu'il a dit de la part de Dieu ce qu'il ne pouvait taire, sans trahir sa conscience et sans se rendre coupable d'une horrible perfidie. Que faut-il donc que Dieu fasse pour faire rentrer ces personnes dans le devoir? Il n'y a point d'autre moyen que la dernière indigence; il faut les réduire à la nécessité de travailler pour faire subsister leur famille et de revendre, pour vivre, ce qu'ils ont acheté pour se parer? Allez parler d'oraison et de retraite à cette femme qui est entêtée de sa beauté et de la considération qu'on a pour elle dans le monde :

croyez-vous qu'elle soit capable de goûter vos conseils ni même de les entendre ? Pour la sauver il faut qu'une maladie la défigure ou que quelque horrible confusion la bannisse pour toujours des compagnies.

Quel temps est-ce que vous choisirez pour exhorter ce riche, ce voluptueux à se convertir ? Ce n'est pas un homme à venir entendre le sermon, bien moins encore à vous appeler chez lui pour le prêcher. Quand il le ferait, comment est-ce qu'une pensée sainte trouverait place en cet esprit tout plein des images de ses plaisirs ou de ses affaires temporelles ? La grâce elle-même, toute insinuante qu'elle est, ne trouve nulle ouverture pour se glisser en son cœur. Mais quoi ! mon Dieu, faut-il donc désespérer de cette âme ? Votre sagesse n'a-t-elle point de voie pour la retirer du précipice ? Il en a une, chrétienne Compagnie, et c'est celle dont il se sert toujours pour rappeler ceux de ses élus que la prospérité lui a débauchés. C'est l'Adversité, la perte de ce procès, la mort de ce mari, de ce fils unique, une paralysie, une goutte, une fièvre lente et maligne, une infamie. Quel sera l'effet de cette disgrâce ? Elle disposera cet homme à la componction, par une douleur mortelle, elle lui donnera du dégoût pour les plaisirs dont il était enchanté, elle lui fera faire des réflexions sur les dérèglements de sa vie qui lui ont attiré la colère de Dieu. Il souffrira que les gens de bien l'abordent, du moins pour le consoler. Comme il cherchera partout des remèdes à son mal, on lui fera trouver bon d'y employer encore les surnaturels. Enfin, il se verra heureusement forcé de changer de vie, ou par l'impuissance de persévérer dans

le mal, ou par le désir d'arrêter le bras du Tout-puissant qui le frappe.

De sorte que, de quelque manière que nous vivions, nous devrions toujours recevoir l'Adversité avec joie. Si nous sommes bons, l'Adversité nous purifie, elle nous rend meilleurs, elle nous remplit de vertus et de mérites; si nous sommes mauvais, elle nous corrige et nous contraint de devenir bons : *Gaudeat Christianus in adversis*, dit Saint Augustin, *quia, aut probatur, si justus est, aut, si peccator est, emendatur.* Que si elle n'a pas cet effet en quelqu'un de nous, s'il y a quelqu'un qu'elle ne change pas ou qu'elle rende encore pire, certainement celui-là a sujet de s'affliger : *Contristetur sane, quem flagella divina corrigere non possunt.* On peut dire que de toutes les marques de réprobation, celle-là est la plus certaine et la plus visible. Un chrétien, qui vit mal et que Dieu ne châtie point, doit trembler; s'il lui reste encore quelque sentiment, il devrait mourir de crainte. Mais un pécheur que Dieu châtie et qui ne s'amende pas, on peut le compter hardiment parmi les damnés et désespérer de son salut. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'on a coutume de hasarder les remèdes violents, et quand ils ne réussissent pas, c'est fait du malade et il ne faut plus songer qu'à l'ensevelir.

Mais, Seigneur, que ferez-vous avec moi qui suis peut-être dans une disposition différente, et de ceux qui se réforment dans l'affliction et de ceux qui se rendent inflexibles à vos châtiments? Je vous avouerai franchement mon infirmité, ô l'unique Sauveur de mon âme! Il est vrai que je connais mes fautes, lorsque vous

me punissez; mais à peine avez-vous cessé de me visiter que j'oublie jusqu'aux larmes que j'aie répandues dans ma douleur. Quelles résolutions ne fais-je point, lorsque vous étendez la main pour me toucher? Mais hélas! du moment que vous la retirerez, toutes ces résolutions s'évanouissent. Je rentre en moi-même, lorsque vous m'humiliez; aussitôt que vous me relevez, je me répands de nouveau en l'amour des créatures; si vous me frappez, je vous supplie de me pardonner; si vous me pardonnez, je vous oblige de rechef de me frapper: *Si ferias, clamamus, ut parcas; si peperceris, iterum provocamus, ut ferias.* Comment devez-vous donc me traiter et qu'est-ce que je dois vous demander? O mon Dieu! dois-je vous prier de me battre sans relâche, afin que je vous serve sans interruption; de me laisser toujours attaché à la croix, afin que je ne me détache jamais de vous; enfin, de ne pas vous apaiser si facilement, puisque de votre facilité je prends l'occasion de vous irriter encore? Non, je confesse que je ne me sens pas assez de courage pour vous faire une demande si généreuse? Voici donc quelle sera ma prière jusqu'au dernier de mes jours: Sauvez-moi, Seigneur, par quelque voie que ce soit, quand ce devrait être par de continuelles afflictions. Sauvez-moi par le fer et par le feu, s'il est nécessaire, par la honte et par l'infamie, par la plus triste de toutes les vies, par la plus cruelle et la plus lente de toutes les morts. Enfin, sauvez-moi à quelque prix que ce puisse être; je ne refuse nulle peine, nulle douleur, pourvu que je sois soutenu de votre grâce en cette vie et couronné de votre gloire en l'autre. *Amen.*

LXXVI^e SERMON

DE

LA PRÉDICATION

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle.

(*S. Jean*, c. 20).

La plupart des fidèles qui assistent à la Prédication n'en sont nullement touchés ; quelques-uns de ceux qui en sont touchés ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers et la lenteur ou la lâcheté des autres ?

Quoiqu'on ait quelque sujet de se plaindre du peu de créance que les chrétiens ont pour la parole de Dieu, et par conséquent du peu de fruit qu'on en tire, je suis persuadé néanmoins qu'on fait une grande injustice à cette divine parole de penser qu'elle est tout à fait inu-

tile. Et pour moi j'avoue que je suis d'un sentiment tout contraire. Comme ceux qui viennent à la Prédication sont, pour l'ordinaire, les plus gens de bien, il est certain qu'ils s'y confirment dans leurs bonnes résolutions, qu'ils y puisent des forces pour persévérer. Si les méchants n'avaient ce secours, ils seraient encore pires; quelques-uns mêmes d'entre eux y conçoivent le désir d'une parfaite conversion et rendent le centuple de la semence qui leur a été confiée. Oui, dit le Seigneur par Isaïe, tout de même que la pluie qui tombe du ciel arrose la terre et la pénètre, qu'elle la rend féconde de telle sorte que le laboureur en tire de quoi se nourrir et de quoi l'ensemencer encore, tout de même la parole qui sortira de ma bouche ne retournera point vide à moi; elle fera tout ce que j'ai prétendu, elle réussira selon mes desseins : *Non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui, et prosperabitur in his, ad quæ misi illud.*

Mais quoiqu'il n'y ait pas lieu de dire que la Prédication de l'Évangile est entièrement infructueuse, il ne laisse pas d'y avoir sujet de s'étonner de ce qu'elle ne fait pas encore plus de fruit qu'elle n'en fait. Elle change les mœurs de quelques chrétiens, elle réveille la ferveur de quelques autres : mais d'où peut venir qu'elle ne produit pas les mêmes effets dans tous les chrétiens ? Il me semble que ce discours, qui doit être comme la conclusion de tous ceux que nous avons faits durant le carême, ne peut être mieux employé qu'à chercher les causes d'un si grand mal. Il se peut faire que, quand on les connaîtra, on s'efforcera de les ôter, et qu'ainsi on

trouvera dans ce seul sermon tout le profit qu'on aurait dû faire à tous les autres. Mon Dieu, quel bonheur, si nous pouvions trouver enfin le moyen d'attirer à votre service tous ceux qui vous résistent avec plus d'obstination ! Secondez, s'il vous plaît, nos désirs et les petits efforts que nous pouvons faire pour venir à bout d'une si grande entreprise. Ne nous refusez pas les grâces qui nous sont nécessaires pour cela. C'est au nom de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie que nous vous les demandons. *Ave Maria.*

Tous ceux qui assistent le plus constamment aux Prédications du carême se peuvent diviser, ce me semble, en trois ordres différents. Quelques-uns ne sont nullement touchés de ce qu'on dit; quelques autres se contentent d'en être touchés et n'en deviennent pas pour cela meilleurs : quelques autres, s'y sentant portés à mieux vivre, commencent en effet une vie plus réformée et persévèrent dans cette nouvelle vie. Pour ces derniers, à qui j'aurais à dire à une autre occasion tant de choses si consolantes, je me contente aujourd'hui de leur appliquer en passant ces paroles que Saint Pierre adressait autrefois à ceux qui avaient cru en Jésus-Christ sur le témoignage des apôtres : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes ejus annuntietis, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* : Vous êtes, mes très chers Frères, vous n'en devez pas douter, oui, vous êtes la race choisie, l'héritage et comme le patrimoine de notre Roi, vous êtes la nation sainte, le peuple que Jésus-Christ a

vraiment conquis par ses souffrances. C'est vous qui êtes destinés pour faire éclater les grandeurs, les miséricordes, la toute-puissance de celui qui, des ténèbres où vous étiez vous a fait passer dans son admirable lumière. Il a été un temps que Dieu ne vous connaissait presque pas. Mais vous voilà enfin au nombre de ses amis et de ses enfants; vous avez ressenti les effets d'une bonté que vous aviez longtemps ignorée : *Qui aliquando non populus, nunc autem populus Dei, qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti.*

A l'égard des deux autres sortes d'auditeurs, je m'en vais vous dire brièvement pourquoi c'est qu'ils rendent la parole de Dieu inefficace. Pour cela je partagerai cet entretien en deux parties. Dans la première, je demande pourquoi quelques-uns de ceux qui viennent à la Prédication n'en sont nullement touchés ; dans la seconde, pourquoi quelques-uns de ceux qui en sont touchés ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers et la lenteur ou la lâcheté des seconds ? Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE

Je crains bien, chrétiens Auditeurs, que, cherchant avec moi d'où peut venir que quelques chrétiens ne sont nullement touchés de la parole de Dieu, il ne nous vienne d'abord en l'esprit qu'on en doit rejeter la faute sur ceux qui la prêchent, et qui manquent, ou de savoir, ou de vertu pour l'annoncer comme il faut. Il est vrai

que ce ministère devrait être exercé par des anges plutôt que par des hommes mortels, et je vous confesse, Messieurs, que je n'oserais vous dire quelle idée je me forme d'un prédicateur évangélique, parce que je ne puis moi-même envisager cette idée, que je ne me trouve comme accablé de confusion, tout prêt à perdre courage et à tout abandonner par désespoir. Mais quoiqu'à cela il y ait souvent de la faute du prédicateur, on ne peut pas dire néanmoins que ce soit la seule cause. Puisque nonobstant mon incapacité et mon peu de zèle, je vois des pécheurs qui se convertissent, j'ai sujet de croire que ceux qui ne sont nullement émus de ce que je dis, opposent à la force de l'Évangile quelque obstacle qui ne se trouve pas dans les autres.

Quoi donc! est-ce qu'on ne vient point à la Prédication avec les préparations qui sont nécessaires pour en profiter ? Est-ce qu'on n'y apporte pas un esprit libre de tous les soucis, un cœur dégagé de toutes les passions du monde ? Est-ce qu'on n'a pas un véritable désir d'être converti ; qu'avant le sermon on ne demande pas à Dieu de tout son cœur la grâce de profiter de ce qu'on va dire ? Je conviens, Messieurs, qu'avec de telles dispositions on ne pourrait manquer de tirer un grand fruit des discours les plus mal entendus et les plus froids. Mais je ne saurais croire qu'à moins de cela tout discours doive être entièrement inutile. On sait bien que le pécheur est mal disposé, et c'est pour cela qu'on le prêche. Dire que pour ne perdre pas son temps à la Prédication il faut y venir avec une âme tranquille et détachée de toutes les choses de la terre, il me semble

que c'est comme si l'on disait que la parole de Dieu ne peut guérir que ceux qui se portent bien, qu'elle ne peut vaincre que ceux qui se rendent de plein gré et qui souhaitent d'être vaincus. Certainement, je ne pense pas que les Grecs, les Romains, les Persans et les Barbares d'Afrique aient entendu l'Évangile avec ces belles dispositions : cependant ils ont tous cédé à sa vertu et au zèle des apôtres. Il faut donc qu'il y ait quelque autre raison qui cause l'insensibilité des chrétiens qui ne sont point touchés de la parole de Dieu.

Or, je trouve qu'elle peut venir de trois sources différentes. La première peut être une grande attache au mal, un amour pour le vice, qui va jusqu'à l'entêtement et qui aveugle le pécheur de telle sorte qu'il ne peut rien comprendre de tout ce qu'on dit pour décrier le péché et pour le faire haïr. Il en est de cette disposition comme de la passion de certaines mères à qui on ne peut persuader que leurs enfants aient tort en quoi que ce soit, qui les trouvent aimables nonobstant tous leurs défauts et qui tiennent pour ennemi quiconque leur en veut du mal.

Ainsi, Messieurs, on voit quelquefois des personnes, d'ailleurs assez bonnes, mais extrêmement attachées au monde et à la vanité, qui trouveront étrange qu'un prédicateur prêche la solitude et la simplicité des habits, qui tout sérieusement blâmeront une dame chrétienne, si elle renonce aux vaines conversations, si elle embrasse une vie plus retirée, si elle s'interdit l'usage des modes et des vains ajustements, qui se récrieront contre une si louable réforme, comme si c'était un désordre tout

visible, comme si les saints ne nous en avaient pas donné l'exemple, comme si les lois du monde pouvaient abolir les règles de l'Évangile. Voilà jusqu'où nous porte la corruption de notre volonté : non seulement elle s'attache à ce qu'elle devrait fuir, mais elle débauche l'entendement, elle l'engage insensiblement dans son parti, elle lui fait accroire que le mal est bien, que le bien est mal, qu'il y a de la gloire et de la vertu jusque dans le vice, que la vertu est blâmable, lorsqu'elle est parfaite. Si cela arrive à l'égard d'une passion qui n'est pas la plus criminelle de toutes les passions, et à des personnes qui au reste ne sont pas méchantes : que peut faire la parole de Dieu sur une personne préoccupée de la sorte de ses faux jugements ? Son esprit ne veut convenir de rien, il combat les principes les plus évidents, il se révolte contre toutes les preuves les plus solides dont il se trouve prévenu, il se fait au cœur comme une espèce de haie et de garde impénétrable qui empêche que rien de touchant n'aille jusqu'à lui.

La seconde raison pourquoi on est insensible à la parole de Dieu, n'est pas simplement de ce qu'on vient l'entendre sans avoir un véritable désir d'en profiter, mais de ce qu'on y apporte une volonté toute déterminée au contraire ; de ce qu'on appréhende d'être ému et qu'on prend des précautions contre tout ce qui pourrait produire ce bon effet. Les premiers dont j'ai parlé sont conduits dans l'erreur par leur passion, ils se trompent et prennent la lumière pour les ténèbres ; mais ceux-ci se veulent tromper et craignent de découvrir la lumière qu'ils entrevoient. Ce sont des gens dont la conscience

est toute disposée à se révolter, pour peu qu'on l'en sollicite, qui se sentent une âme trop susceptible, à leur gré, des bonnes impressions ; et, souvent aussi, au fond de cette âme se trouvent certaines semences des vertus toujours prêtes à germer, pour peu qu'elles soient arrosées, certaines étincelles de piété que l'éducation y a laissées et que le moindre souffle peut rallumer. Cependant ils se trouvent engagés dans je ne sais quelle vie vaine et voluptueuse qui leur plaît et qu'ils n'ont nulle envie de quitter. C'est pourquoi, si la bienséance, ou la curiosité, ou quelque autre raison que ce puisse être, les oblige à venir entendre un prédicateur, ils tâchent de l'écouter, comme ils feraient un sophiste ou un orateur profane, ils ne s'attachent qu'aux ornements du discours, s'il y en a, ils se *distraient* (1) aux endroits qui leur conviennent et qui seraient capables de les réveiller. L'auteur de l'*Année Sainte* dit qu'il a connu une personne qui étant forcée par des considérations humaines d'assister à la Prédication, et sachant d'ailleurs que le prédicateur avait le don de toucher les cœurs, elle se bouchait les oreilles avec du coton, de peur d'entendre quelque chose qui la portât à changer de vie.

Ce sont ces âmes que David compare à l'aspic, qui craint d'être charmé par la voix de l'enchanteur, et qui, au Livre de Job, disent franchement à Dieu : Seigneur, retirez-vous de nous, nous n'avons que faire de savoir ce que vous auriez envie de nous apprendre : *Dixerunt Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus.*

(1) Texte original : *Distraisent.*

Il est étrange que nous prenions plaisir à étouffer ainsi nos propres lumières et que nous refusions les secours qu'on nous présente pour nous retirer de nos désordres. Qui croirait, chrétiens Auditeurs, qu'au lieu que les gens de bien évitent avec soin les compagnies, les entretiens, les lectures qui pourraient les corrompre, vu la pente que nous avons tous au mal, il se trouvât des personnes si résolues à se perdre qu'elles fuient ce qui pourrait les remettre au bon chemin, parce qu'elles ne se sentent pas encore assez dures pour résister aux bons mouvements que le Saint-Esprit leur pourrait donner!

Enfin, Messieurs, la troisième source de l'insensibilité des auditeurs est celle-là même à quoi Jésus-Christ attribuait l'incrédulité des Juifs : *Propterea vos non audistis, quia ex Deo non estis.* La raison pourquoi vous êtes sourds à mes paroles, c'est parce que vous n'êtes pas du nombre des enfants de Dieu. Ce n'est pas simplement que vous preniez plaisir à vous aveugler et à vous endurcir contre les vérités que je vous annonce; mais c'est que le Seigneur, rebuté par vos mépris et lassé d'une si longue et si opiniâtre résistance, vous a aveuglés, vous a endurcis lui-même, en retirant les grâces qui vous rendaient autrefois si sensibles à sa parole. Il ne faut pas s'étonner, quand on est en cet état, si l'on sort de la prédication aussi froid qu'on y est entré, si l'on tourne en raillerie les choses les plus sérieuses, les plus pathétiques, si, de l'église où l'on a entendu les tonnerres dont la justice de Dieu menace les pécheurs, on se rend froidement aux mêmes lieux où l'on a coutume de pécher; si, dans le temps même

qu'on prêche, on a peut-être le courage d'offenser Dieu. Quand Jésus-Christ reviendrait au monde, il ne gagnerait pas des cœurs que son Père n'attire pas. Il a parlé aux Juifs, et, de ce qu'il a dit pour fléchir leur dureté, ils ont pris occasion de murmurer contre lui, de le calomnier, de le faire mourir injustement. Si nous n'avions point d'autres auditeurs, chrétienne Compagnie, nous n'aurions que faire de monter en chaire. Bien loin de les exhorter à changer de vie, je ne sais si on ne devrait point les exhorter à ne plus assister à la Prédication, vu qu'il est certain qu'elle les rend toujours plus coupables et que jamais elle ne les rendra meilleurs.

Voilà, Messieurs, d'où vient qu'il y a des gens en qui la parole de Dieu n'a rien opéré et qui n'ont pas même conçu un bon désir en tout le carême. Ou ils ont été aveuglés par leurs passions, ou ils ont fermé les yeux pour ne pas voir ce qu'ils ne voient déjà que trop, ou Dieu lui-même les avait endurcis, afin que voyant ils ne vissent pas, et qu'entendant ils ne comprissent pas les vérités éternelles : *Ut videntes non videant, et intelligentes non intelligant.* Le premier de ces trois maux ne peut être guéri que par une grâce extraordinaire ; le second, par un effort que la volonté peut faire sur elle d'autant plus facilement que ce n'est pas sans peine qu'elle se défend contre Dieu qui la presse de se convertir; la troisième, à mon sens, est sans remède. Et je ne crains pas, en disant ceci, de porter personne au désespoir, parce que ceux qui sont atteints de ce mal funeste ne seront point frappés d'une vérité si pénible ; ils n'en seront pas même émus légèrement.

Si j'avais à traiter semblables personnes, je tâcherais de procurer aux premiers beaucoup de prières ; car ce n'est que du ciel que leur peut venir la lumière qui leur manque. J'engagerais les autres, s'il était possible, dans la conversation de quelque ami vertueux qui pût ménager leur esprit rebelle, qui sût prendre son temps, lorsqu'ils songent le moins à se défendre, pour insinuer avec douceur les vérités qu'ils appréhendent de trop pénétrer. Pour les derniers, je n'y voudrais perdre qu'autant de temps qu'il en faudrait, pour reconnaître qu'ils sont vraiment endurcis. Je sais qu'il n'y en a point de marque qui soit entièrement infaillible ; mais quand une âme, insensible à la parole de Dieu, est avertie de prendre garde que Dieu ne l'ait abandonnée et que cet avis ne l'effraie point, il n'est que trop probable qu'elle est abandonnée effectivement, suivant ce mot de Saint Bernard : *Noli ex me quærere, quid sit cor durum ; si non expavisti, tuum hoc est.* Ne me demandez point ce que c'est qu'un cœur endurci, si vous n'avez pas été saisi d'horreur, lorsque vous m'en avez entendu parler, vous êtes dans ce déplorable état. En voilà assez pour des gens qui apparemment ne sont pas ici et qui ne profiteraient pas d'un plus long discours, quand ils y seraient. Passons, s'il vous plaît, à la seconde partie, et voyons pourquoi tous ceux qui sont touchés de la parole de Dieu ne changent pas pour cela de vie.

SECONDE PARTIE

Quoique le nombre de ceux sur qui la parole de Dieu ne fait pas beaucoup d'impression soit peut-être le plus grand nombre, j'ose dire néanmoins que, si tous ceux à qui elle se fait sentir suivaient les bons mouvements qu'elle leur donne, il y aurait peu de prédicateurs zélés qui ne recueillissent une moisson très riche et très abondante. *Vivus est enim sermo Dei et efficax*, dit Saint Paul, *et penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum* : Car la parole de Dieu est vive et efficace, elle est plus pénétrante que nulle épée à deux tranchants, elle entre jusque dans les plus sombres replis de l'âme, jusqu'aux jointures et à la moëlle des os. Mais, d'où vient que cette parole, après avoir non seulement touché, mais percé même, ce semble, et brisé leurs cœurs, n'a pas le bonheur de les changer? En voici, si je ne me trompe, les véritables raisons.

La première, c'est que quelques-uns s'imaginent que tout est fait, quand on a touché au sermon. Et cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Tout est fait du côté de Dieu, qui vous appelé, qui vous a tendu la main, qui vous a fait offre de sa grâce. Mais rien n'est fait de votre part ; c'est à vous maintenant à suivre le Pasteur qui vous a fait entendre sa voix et à faire valoir le talent que votre bon Maître vous a mis entre les mains. Il faudrait donc, après la Prédication,

recueillir cette étincelle de feu qui est tombée dans votre âme, la souffler, pour ainsi dire, par la méditation, lui donnant de l'aliment en faisant quelque bonne œuvre, en lisant quelque livre de piété, au lieu d'aller aussitôt dissiper votre esprit dans les affaires du monde. Il faudrait faire réflexion, que c'est là une grâce du ciel qui ne vous est pas donnée pour rien et dont quelque jour on vous doit redemander compte. Après quoi, vous examinerez ce que c'est que le Seigneur exige de vous et quels moyens vous pourriez prendre pour faire sa volonté.

La deuxième raison, pourquoi ces saints mouvements ne produisent rien, c'est celle que Jésus-Christ lui-même en a rendue en la parabole de la semence. Cette divine semence porte quelque fruit parmi les épines, quoique ce fruit soit ensuite étouffé avant qu'il ait eu le temps de mûrir. Elle lève même sur le roc, quoique peu de temps après, le défaut d'humidité la fasse sécher. Mais ce qui tombe sur le grand chemin est foulé aux pieds : les oiseaux l'enlèvent incontinent. Ce grand chemin, chrétiens Auditeurs, nous représente cette vie mondaine et tumultueuse, où l'on est exposé à tant de périls et qui ouvre cent portes, pour ainsi dire, à l'ennemi qui médite la ruine de notre âme. Les personnes engagées dans cette vie, n'ont pas plutôt été émues par la parole de Dieu, qu'elles se trouvent environnées de mille objets qui leur causent des mouvements tout contraires et qui effacent, en un instant, jusqu'au souvenir de la bonne impression que leur cœur avait reçue. A peine sera-t-on sorti de l'église qu'on entrera dans une conversation où, pour un mot qui vous aura édifié dans le discours du prédi-

cateur, vous verrez, vous entendrez cent choses qui vous scandaliseront, c'est-à-dire, qui vous inspireront la vanité, l'amour de la terre, le mépris et le dégoût des choses saintes. Je crois vous avoir déjà dit, quelquefois, que si le premier mouvement que vous donne la parole sainte n'est pas de vous retirer du monde, c'est-à-dire d'éviter la foule, de fuir, autant que votre état le permet, la familiarité et le commerce des personnes vicieuses et adonnées à la vanité, vous ne tirerez jamais nul avantage des bontés que le Seigneur aura pour vous, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'il fera pour vous convertir.

En troisième lieu, il y a des âmes qui, se sentant toutes remplies de ferveur à la Prédication et extrêmement encouragées à bien faire, ne font rien toutefois, parce qu'elles ignorent ce que Dieu demande d'elles, ces fortes inspirations ne les portant à rien faire de particulier. Ceux-ci doivent consulter leurs Pères spirituels, pour apprendre de leur bouche la volonté du Seigneur. Ils peuvent encore avoir recours à certains livres qui enseignent plus exactement le chemin de la piété, qui en marquent, pour ainsi dire, toutes les démarches ; l'*Introduction à la Vie dévote* du grand Saint François de Sales leur sera d'un grand secours, aussi bien que le *Combat spirituel*, et quelques autres semblables. C'est ainsi que Saint Paul, terrassé par la parole de Jésus-Christ et tout disposé à lui obéir, sans savoir pourtant quelle était sa volonté, fut renvoyé à Ananie, duquel il apprit ce qu'il désirait savoir ; et que Saint Augustin, pressé au fond du cœur par la grâce qui l'invitait à une

meilleure vie, entendit une voix qui lui ordonnait d'ouvrir les *Épîtres* du grand apôtre, où il trouva tous les conseils qui lui étaient nécessaires dans l'état où il était.

Quelques autres ne doutent point de ce qu'ils ont à faire pour répondre aux grâces qu'ils reçoivent en entendant la parole de Dieu ; mais la chose leur paraît entièrement impossible, à cause de la mauvaise inclination, fortifiée par la mauvaise habitude. De toutes les tentations c'est ici sans doute la plus dangereuse, parce qu'elle porte au désespoir ; mais c'est aussi la moins plausible, vu qu'il n'est rien de plus chimérique que cette prétendue impossibilité. Je ne veux pas répéter ici ce que je vous dis, il y a quinze jours, sur ce sujet : j'ajoute seulement que c'est se former une idée de Dieu bien extravagante de penser que ces instances intérieures, ces tendres sollicitations qu'il vous fait lui-même au fond de l'âme, tandis que vos oreilles sont frappées par la voix du prédicateur ; que toutes ces grâces, dis-je, vous portent à quelque chose d'impossible, que le Seigneur vous presse avec tant d'amour d'entreprendre ce qu'il sait que vous ne pouvez faire en nulle manière. Croyez-moi, Messieurs, le Seigneur connaît vos forces beaucoup mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes ; et, de plus, il vous en prépare de surnaturelles qui ne vous rendront pas seulement possible, mais encore aisée la victoire de vos habitudes les plus envieillies.

Il y a un cinquième obstacle qui arrête quelquefois certaines âmes sur le point de se rendre à la force de

l'Evangile; elles se sentent portées à quelques réformation de vie, à être plus réglées dans leurs exercices spirituels et dans leurs occupations mêmes temporelles, à un peu de méditation, à un usage un peu plus fréquent des sacrements de pénitence et d'eucharistie; elles ne trouvent rien d'impossible à tout cela; mais elles craignent que cela ne les mène encore plus loin et que, si une fois elles s'engagent dans un commerce plus particulier avec Dieu, il ne leur fasse faire beaucoup plus de chemin qu'elles ne voudraient. Il faut avouer franchement la vérité, chrétiens Auditeurs, notre Dieu n'a guère de bornes dans ses bienfaits. A peine avons-nous reçu une de ses grâces qu'il nous en offre une autre encore plus excellente. Si vous faites aujourd'hui ce qu'il vous inspire, je ne vous réponds pas que demain il ne vous inspire quelque chose de plus parfait. Mais il est vrai que cette première démarche sera pour vous la plus malaisée et qu'à mesure que vous avancerez sur les pas de Jésus-Christ, vous trouverez facile et même agréable ce que vous admirerez davantage dans la vie des plus grands saints. C'est ainsi qu'après qu'un apprenti s'est dégrossi dans les choses les plus aisées de son art, il se trouve insensiblement capable de recevoir des leçons plus relevées; à mesure qu'il s'avance en travaillant, il s'aperçoit que les choses se facilitent et qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout, avec le temps, sans beaucoup de peine. Courage donc, chrétiens Auditeurs. Ne seriez-vous pas bien heureux, si Dieu vous élevait ainsi par degré jusqu'à la vertu de ses amis les plus intimes, jusqu'aux premiers rangs de son royaume

si, peu à peu, par des degrés presque insensibles, vous vous trouviez enfin au comble de cette perfection chrétienne, qui dès ici-bas établit l'âme dans une si heureuse tranquillité et qui reçoit dans le ciel de si magnifiques récompenses?

Quoi! serait-il possible que vous appréhendassiez de devenir saint, comme si c'était un mal à fuir ou un bien qu'on pût vous donner malgré vous-même? Non, non, vous ne ferez rien qu'avec une liberté pleine et entière, vous vous arrêterez quand il vous plaira, et, si Notre-Seigneur vous donne la volonté d'aller toujours plus avant, il accomplira lui-même en vous un si haut désir: *Deus enim est qui operatur in vobis, et velle, et perficere.*

Enfin, je trouve des âmes que la parole évangélique a persuadées, et qui, bien loin d'appréhender de devenir saintes, n'abandonnent au contraire cette entreprise que par la crainte qu'elles ont de ne le pouvoir jamais devenir. Elles sentent une si grande faiblesse qu'elles ne croient pas de pouvoir persévérer. Ne vaut-il pas mieux disent-elles, demeurer comme l'on est que de changer pour changer encore? Quelle confusion ne me causerait pas mon inconstance devant les hommes! Et ne me rendrait-elle pas encore plus coupable devant Dieu que la vie tiède que je mène présentement? O Seigneur, que ce faux raisonnement vous a fait perdre de belles âmes! Qu'il en a arrêté sur le point de commencer une vie angélique sur la terre! Qu'il a fait avorter de bons désirs! Qu'il a paru propre au démon pour ruiner les desseins de votre miséricorde! Et comment ferons-nous pour détruire une si dangereuse illusion?

Je réponds en premier lieu, que la persévérance est un don du ciel que les plus inconstants peuvent espérer; que Dieu le donne à qui il lui plaît, mais qu'il en récompense ordinairement ceux qui commencent avec plus de courage et de confiance. Et ainsi, lorsque j'embrasse une vie vraiment chrétienne, je ne dois nullement me mettre en peine quel en sera le succès. Je sais que qui fait les premiers pas de bonne grâce doit compter comme s'il était déjà au milieu de la carrière, et que, si Dieu me fait tant de grâces, aujourd'hui que je me rends rebelle à sa volonté, il ne m'abandonnera pas, lorsque je lui aurai sacrifié la mienne.

En second lieu, vous craignez la confusion que vous causerait votre inconstance. Et moi je crains peu l'inconstance d'une personne qui ne pourrait supporter une si grande confusion; cela même servira à la retenir dans son devoir, quand une fois elle se sera déclarée pour la piété. De plus, croyez-vous que Dieu ne craigne point aussi le déshonneur que ce lui serait de se laisser ravir votre cœur, après avoir fait dans le ciel un si grand triomphe de sa conquête.

En troisième lieu, quels efforts ne fera-t-il point pour s'épargner cette honte! Qui vous a dit que vous vous rendriez plus coupable, si, après avoir fait quelques pas vous retourniez en arrière? Pensez-vous qu'il y ait plus de crime à reculer par faiblesse qu'à demeurer immobile par opiniâtreté et par défiance de la bonté de votre Dieu? Si vous aviez obéi à ses grâces, il aurait du moins cette preuve de votre bonne volonté et de votre aveugle soumission; quand ce ne devrait être que pour quel-

ques jours, ce serait toujours autant de service que vous lui auriez rendu, autant de temps que vous auriez utilement employé. Enfin, sur quel fondement jugez-vous que vous aurez besoin d'une longue persévérance, vous qui n'êtes pas assuré de trois jours de vie? Considérez un peu, Ames chrétiennes, que si c'était là un motif raisonnable pour vous éloigner de la vie qu'on vous a prêchée, tous les saints auraient été fort imprudents,lorsqu'ils se sont embarqués dans cette vie et que, s'ils avaient été tous aussi sages que vous croyez l'être, Jésus-Christ n'aurait jamais eu d'imitateur ni de véritable disciple.

Ce n'est pas que je veuille nier qu'il y ait des âmes, qui, après avoir embrassé une vie assez réformée, reviennent à leurs premiers dérèglements. Mais, comme leur changement est un effet de leur propre faiblesse et non de la faiblesse de la grâce qu'ils ont méprisée, si je mets toute ma confiance au Seigneur, qui est tout-puissant, leur exemple ne me doit point faire de peur. Voulez-vous que je vous dise, chrétiens Auditeurs, qui sont ceux de la persévérance desquels on a sujet de se défier? Ce sont ceux qui ne se défient de rien, ceux qui n'ont pas plutôt commencé à vivre un peu plus régulièrement qu'ils se croient au-dessus des vents et des tempêtes et s'exposent témérairement à toute sorte de périls. Mais ceux qui, appréhendant tout de leur fragilité, ne croient jamais avoir assez pris de précautions, et sont toujours sur leurs gardes pour ne donner nul avantage à leur ennemi, ceux-là, dis-je, persévèreront infailliblement ; le ciel tombera plutôt qu'ils ne reviendront à la vie qu'ils ont quittée.

Je me défie aussi un peu de certaines personnes qu'un premier moment de je ne sais quelle ferveur fait passer sans beaucoup de peine, comme aussi sans beaucoup de considération, du désordre dans une grande réforme. Mais de tous ceux qui ont beaucoup appréhendé ce changement avant que de s'y pouvoir résoudre, de tous ceux qui ont eu de grands combats à soutenir, qui ont trouvé en eux-mêmes une extrême résistance qu'ils ont néanmoins surmontée ; de tous ceux-là, dis-je, je n'en ai encore vu aucun qui ait démenti, par son inconstance, les sentiments qu'il avait eus au commencement de sa conversion. La raison de cela, si je ne me trompe, c'est qu'une victoire si difficile est d'un si grand mérite devant Dieu qu'elle l'oblige à nous chérir tendrement et à verser sur nous ses plus grandes grâces. De plus, ceux qui changent tout d'un coup et sans beaucoup de délibération, trouvent dans la suite des difficultés imprévues qui les ébranlent ; au lieu que les autres, qui se sont figuré le chemin de la vertu mille fois plus rude qu'il n'est effectivement, ne peuvent être rebutés pas des travaux incomparablement plus doux que ceux à quoi ils s'étaient préparés en commençant. Enfin, il est malaisé que nulle tentation puisse jamais arracher à Dieu une âme qui s'est donnée à lui malgré les plus furieuses tentations, comme un soldat, qui a gagné en grimpant, le haut d'une muraille, malgré la résistance de ceux qui la défendaient, n'est guère en danger de céder à ces mêmes ennemis, lorsqu'il sera sur le rempart, et qu'il combattra avec un égal avantage.

On ne peut pas non plus s'assurer beaucoup de la

fidélité de ceux qui se ménagent beaucoup avec Dieu, qui se donnent à lui de telle sorte qu'ils ne rompent point entièrement avec ses plus mortels ennemis, qui, se déclarant faiblement pour la piété, semblent laisser derrière eux un passage toujours ouvert pour retourner au monde quand il leur plaira ; qui se réservent encore quelque attache, qui ne donnent pas tout le cœur, qui n'ôtent pas au démon toute l'espérance qu'il pourrait avoir d'y jamais rentrer. Une parfaite conversion n'est point sujette à ces funestes revers. C'est pour toujours, quand c'est tout de bon, et c'est tout de bon, quand on veut changer, quand on s'ôte à soi-même, autant qu'on le peut, tous les moyens de changer encore.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qui a coutume de rendre stérile la parole de Dieu dans les âmes qui en sont touchées. J'espère que, la cause du mal étant connue, on n'aura pas trop de peine à le guérir, et que ce discours ne nous aidera pas peu à recueillir le fruit de tant de grâces que nous avons reçues durant le saint temps d'où nous sortons. Il le faut faire au plus tôt, Messieurs, tandis qu'il nous reste encore quelque sensibilité pour les choses de notre salut. Car vous voulez bien que je vous dise que, quoique cette facilité à être ému par la voix de Dieu soit une très bonne marque, c'en est une fort méchante de ne profiter point de ces divins mouvements : *Terra enim*, dit Saint Paul en son Épître aux Hébreux, *sæpe venientem super se bibens imbrem et generans herbam opportunam illis, a quibus colitur, accipit benedictionem a Deo ; proferens autem spinas ac tribulos, reproba est ac maledicto proxima* : Car

la terre qui est souvent arrosée de la pluie jusqu'à en être pénétrée, (voilà justement notre question) c'est-à-dire, une âme qui n'entend pas seulement la parole de Dieu, mais à qui le Seigneur fait la grâce d'en être souvent touchée, si elle rend le fruit qu'on en attendait, elle est bénie du ciel ; mais si elle continue à ne produire que des ronces et des épines, elle n'est pas loin du dernier malheur, elle a sujet de craindre que sa stérilité ne soit un effet de sa réprobation : *Reproba est ac maledicto proxima.*

C'est pourquoi je vous en conjure, au nom de Jésus-Christ, si la grâce se fait encore sentir à vous, comme elle a fait jusqu'ici, ne lui résistez pas plus longtemps, de peur qu'elle ne se retire et qu'elle ne vous laisse dans l'insensibilité : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Je pardonne à ces malheureux qui, quoique assez assidus à la prédication, n'y entendent pourtant jamais que la voix de l'homme qui frappe leurs oreilles par des paroles sensibles. Mais quelle excuse pouvez-vous avoir, vous qui entendez la voix de Dieu qui touche votre cœur auquel toute autre voix ne saurait se faire entendre ? S'il est bien vrai, chrétienne Compagnie, que c'est Dieu qui vous appelle par ces mouvements intérieurs, comme vous n'en sauriez douter, comment est-ce que vous êtes retenu par les faibles prétextes que vous alléguez ? Comment ne passez-vous point sur tout ce qui vous arrête ? Je ne trouve point étrange que vous vous opposiez à moi, que vous opposiez à tous mes raisonnements votre faiblesse et vos vaines craintes. Mais croyez-vous que Dieu, qui vous invite, n'ait pas

prévu ces difficultés ou qu'il ne soit pas capable de vous les faire surmonter ? Est-ce que vous vous défiez de lui et que vous craignez qu'il ne vous engage imprudemment dans une entreprise dont le succès ne vous serait pas avantageux ? Le monde vous attire, je n'en doute pas ; il vous retient par mille considérations. Mais si vous voulez un peu considérer quel est Celui qui vous appelle au fond de votre âme, le monde, ni ses vains motifs qu'il vous propose, ne feront guère d'impression sur votre esprit.

Sainte Magdeleine était dans une fort grande compagnie de Juifs, qui étaient venus exprès de Jérusalem pour lui faire leurs compliments sur la mort de son frère unique : la civilité demandait qu'elle les entretînt ou, du moins, qu'elle ne les quittât pas brusquement et sans leur avoir fait des excuses. Mais du moment qu'elle fut appelée de la part de Jésus-Christ, elle se crut dispensée de toutes les lois de la bienséance humaine ; elle oublia qu'elle eût compagnie, elle partit sans prendre congé et courut à son bon Maître. Si je vous disais, Messieurs, que c'est de la part de Dieu que je vous ai parlé, toutes les fois que je suis monté en cette chaire, que c'est sa volonté que je vous ai déclarée, qu'il vous a invité par ma bouche à sortir de cet embarras d'affaires temporelles, de ces inutiles conversations qui vous empêchent de songer à votre salut, de ces inutiles conversations qui vous tiennent comme enchaînés, de cette tiédeur qui vous expose à tant de périls ; vous douteriez de la vérité de mes paroles et vous refuseriez de vous rendre à mon témoignage. Mais je m'adresse

aujourd'hui à ceux qui sont touchés intérieurement des choses qu'on leur prêche, c'est-à-dire, *à* ceux à qui le Seigneur dit toutes ces choses immédiatement et d'une manière que les hommes les plus éloquents et les plus saints, que les anges mêmes ne sauraient jamais imiter, étant une doctrine certaine et universelle que Dieu se réserve à lui seul le pouvoir de s'insinuer dans l'âme et de faire entendre sa voix jusqu'au fond du cœur : *Magister adest, et vocat te.* Cette voix qui vous sollicite, qui vous reproche votre lâcheté, qui vous effraie par ses menaces, qui vous inspire une nouvelle ardeur pour le bien, qui vous représente le mauvais état où vous êtes, qui vous donne la pensée d'en sortir, gardez-vous bien de croire que ce soit la voix du prédicateur. Si c'était elle, elle serait entendue également de tout le monde, elle aurait le même effet dans tous les cœurs. *Magister adest, et vocat te,* c'est votre Maître qui est présent et qui vous fait l'honneur de vous appeler à lui par lui-même. *Nolite obdurare corda vestra* : Écoutez-le donc, puisqu'il est votre Dieu, et ne refusez pas de lui obéir, quelque spécieuses que soient les fausses raisons qui vous en détournent; car tout doit céder à l'obéissance que toute créature doit au Créateur de l'univers. Souvenez-vous que les autres méprisent les serviteurs du Dieu vivant, ses lieutenants, ses ambassadeurs; mais, pour vous, que c'est le Seigneur lui-même que vous mépriseriez, si vous refusiez de vous rendre aux secrets mouvements qui vous portent à la piété. Écoutez-le, de peur qu'il ne se rebute, qu'il ne se taise, ou du moins qu'il ne vous parle plus que par la bouche d'autrui. Écoutez-le, puisqu'il ne peut

vous donner que des conseils salutaires et qu'il ne vous demande rien que vous ne dussiez désirer vous-même pour votre intérêt. Enfin, écoutez aujourd'hui les paroles par lesquelles il vous invite à son service, afin que vous puissiez entendre quelque jour celles qui appelleront les serviteurs à la récompense. *Ainsi soit-il.*

LXXVII^e SERMON

DU

RESPECT HUMAIN

Cum fores essent clausæ, ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum, venit Jesus, et stetit in medio eorum.

Jésus vint et parut au milieu de ses disciples, les portes du lieu où ils s'étaient assemblés de peur des juifs étant fermées.

(*S. Jean*, c. 20).

On ne hasarde rien en méprisant le Respect humain ; on hasarde beaucoup, quand on l'écoute.

Quelque sujet que nous ayons eu d'être scandalisés de la faiblesse des apôtres, à la Passion du Fils de Dieu, la crainte qu'ils témoignent aujourd'hui, après sa Résurrection, me paraît encore plus lâche; car, s'ils man-

quèrent alors de courage, c'est que la foi manqua elle-même dans leur esprit ; et, s'ils doutèrent que Jésus fût Dieu, c'est qu'ils le virent dans un état où l'on pouvait même douter s'il était homme. Mais présentement que la nouvelle vie du Sauveur doit avoir ranimé leur espérance et rendu leur foi inébranlable, aujourd'hui que la gloire de son tombeau a entièrement effacé l'ignominie de sa croix, je leur demanderais volontiers de quels prétextes ils peuvent colorer cette timidité, qui les tient tous enfermés dans une même maison, sans qu'ils osent, ni se déclarer, ni paraître même devant les Juifs. S'il y avait quelque honte à confesser un Dieu souffrant, comment ne sortent-ils point pour aller publier la gloire de son triomphe ? Peuvent-ils encore craindre la mort, après qu'il l'a vaincue, et qu'en ressuscitant il leur a donné des gages si sûrs de leur résurrection ?

Mais il vaut mieux que je m'adresse à vous, chrétiens Auditeurs, puisqu'un pareil désordre, qu'une crainte toute semblable à celle de ces disciples règne peut-être dans nos cœurs et y étouffe la précieuse semence que Dieu y a répandue par sa parole. Combien de personnes ont été éclairées et touchées de Dieu, ou pendant le carême, ou à ces fêtes dernières, qui rendront peut-être toutes ces lumières inutiles par je ne sais quel Respect humain, par une vaine appréhension des discours et des jugements du monde. O Monde impie ! Malheureux Monde ! Ne cesseras-tu donc jamais de faire la guerre à Jésus-Christ ? Sera-ce donc toujours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu

par sa doctrine et par ses exemples? Monde faible et impuissant, jusqu'à quand paraîtras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées? Jusqu'à quand seras-tu l'effroi et la terreur de ceux qui se peuvent rendre tes accusateurs et tes juges? C'est contre ce monde que je désire aujourd'hui vous rassurer et vous donner d'invincibles armes. Mais il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu de vous donner des forces et du courage, sans quoi les meilleures armes sont inutiles. Adressons-nous donc à lui par l'entremise de la Sainte Vierge. *Ave Maria.*

Saint Augustin au premier Sermon qu'il a fait sur le XC^e^ Psaume, parlant de ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les hommes, dit qu'ils sont semblables à ces timides oiseaux, lesquels, épouvantés par le bruit qu'on fait tout exprès pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson où ils étaient en sûreté et vont donner dans le panneau que le chasseur leur a tendu. Il veut dire que les chrétiens, qui abandonnent la piété pour la crainte des discours et des jugements des hommes, sont tout ensemble, et fort timides, et fort imprudents; qu'ils ne connaissent, ni le péril qui les épouvante, ni celui où ils se jettent en pensant fuir le premier; qu'ils se riraient de leur propre crainte, s'ils savaient combien elle est vaine dans sa cause; mais qu'ils la craindraient elle-même étrangement, s'ils savaient combien elle est funeste dans ses effets.

Si cela est vrai, chrétiens Auditeurs, pour donner du cœur à tous ceux qui n'osent pas se déclarer pour Dieu,

ni faire une profession ouverte de la vertu, il n'y a qu'à leur faire voir deux choses : la première, ce qu'ils craignent ; la seconde, ce qu'ils ont à craindre, quand ils se laissent vaincre au respect humain. Et c'est ce que j'ai dessein de faire dans les deux parties de cet entretien. Dans la première, je découvrirai les maux que nous cause cette vaine crainte ; et, dans la seconde, je parlerai des maux que cette même crainte nous peut causer. Vous verrez qu'on ne hasarde rien en la méprisant ; qu'au contraire, on hasarde beaucoup quand on l'écoute. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Il y a bien de la différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, quand on le considère dans l'idée que s'en forme un esprit faible, lequel a coutume de multiplier les maux et les périls, de les approcher, quoiqu'ils soient encore fort éloignés, et de les grossir, non seulement contre toute vérité, mais même contre toute vraisemblance. Savez-vous bien ce que c'était que la Terre promise, au jugement de ces lâches espions que Moïse avait envoyés pour la reconnaître ? C'était une terre stérile et maudite, un monstre, disaient-ils, qui dévorait ses habitants ; les Chananéens, qu'il en fallait chasser par les armes, étaient tous des géants, devant qui les enfants de Dieu ne devaient paraître que comme des mouche-rons. Mais, dans la vérité, c'était une région fertile et

délicieuse, qui coulait le lait et le miel, selon le langage de l'Écriture. Pour les gens du pays, c'étaient des hommes comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. A entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé du jugement et qui vient communiquer sa crainte à tout un camp, à toute une ville, à l'entendre parler, ce qui cause sa frayeur, c'est l'ennemi lui-même qu'il a vu, lequel s'avance à grands pas et qui couvre toute la campagne; et cependant on trouve, comme il est arrivé très souvent, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des escadrons et un champ semé de chardons et de ronces pour un gros de gens armés de piques et de mousquets. De sorte que, pour savoir au vrai, si la crainte humaine qui étouffe peut-être vos bons désirs, pour savoir, dis-je, si cette crainte est raisonnable et bien fondée, il semble que, sans écouter ceux qui s'en sont laissé prévenir, il faudrait en examiner la cause en elle-même et n'avoir nul égard à ce qu'ils en pensent. Cependant, je suis si persuadé que ce qui les effraie n'est rien du tout, que je veux bien attaquer ce fantôme tel qu'il est dans leur pensée, avant que de le dépouiller pour leur faire voir leur terreur.

Vous m'avouez donc, Messieurs, que vous avez été persuadés, au fond de votre âme, que tout n'est que vanité sur la terre, que les plus sages sont ceux qui renoncent pour l'amour de Dieu à tout ce qu'il faudra quitter à la mort, malgré qu'on en ait. Vous vous êtes sentis détachés de bien de choses dont vous croyiez autrefois qu'il vous serait éternellement impossible de

vous passer. Le visage de la pénitence ne vous paraît plus si affreux; ce ne seront plus les plaisirs du monde qui vous arrêteront dans le monde; vous n'y trouvez plus tant de goût que vous faisiez autrefois. Si vous ne vous adonnez pas sérieusement à la piété, ce ne sera pas la crainte de mener une vie triste qui vous en empêchera. Oui, dites-vous, je comprends qu'on est très heureux, quand une fois on s'est donné à Dieu sans réserve; j'entrevois je ne sais quoi de fort beau et de fort doux dans la véritable dévotion. Au reste, je vois peu de chose dans la vie des plus grands saints qui fût capable de m'arrêter. Après tout, ils ont été hommes comme nous et je vois bien qu'il n'est que (1) d'avoir un peu de résolution et de confiance en Dieu. Le jeûne, la retraite, l'amour du silence et de l'oraison, visiter et servir les pauvres, négliger le corps, combattre les passions, il me semble que je me résoudrais aisément à tout cela par le seul désir de devenir ami de Dieu, de calmer ma conscience, de me préparer une mort tranquille et une bienheureuse éternité. Voilà de grandes grâces, voilà d'admirables sentiments. Mais, si cela est ainsi, qu'est-ce donc qui vous fait encore de la peine? Quel si grand obstacle peut rendre inutile une si belle disposition? Hélas! il ne vous reste plus qu'un pas à faire, et vous voilà saint. Qu'est-ce qui peut vous retenir sur le point d'entrer dans le cœur de Dieu dont il semble que toutes les avenues vous sont ouvertes?

Je crains le monde, dites-vous? Le monde est malin

(1) Il suffit.

au delà de tout ce qu'on peut penser ; on ne peut éviter ses discours et ses railleries ; il faut qu'il glose sur tout et qu'il empoisonne tout. Que ne dira-t-on pas de moi, si tout d'un coup je renonce au jeu, si je me bannis des compagnies, si je me mets tout de bon à faire ce qu'il faudrait faire et ce que je voudrais faire pour me rendre agréable aux yeux de Dieu ? On me fera passer, tantôt pour un hypocrite, tantôt pour esprit faible ; on m'accusera de légèreté, de bizarrerie, de folie ; on rendra cent fausses raisons de ce changement ; on en rira partout où je suis connu ; on me montrera au doigt à ceux qui ne me connaissent pas ; on comparera cette seconde vie avec celle que j'ai menée jusque ici ; enfin tout le monde parlera de moi sans qu'il se trouve peut-être une seule personne qui veuille me faire justice et prendre la chose du bon biais. — Est-ce là toute votre crainte ? Si j'en ai bien compris le sujet, tout se réduit aux discours des hommes. On parlera de vous, cela peut être. Mais est-il possible que cela soit capable de balancer en votre esprit tous les motifs d'intérêt, de justice, de reconnaissance, d'amour qui vous portent à servir Dieu ? O que, si nous avions un peu de foi, de simples paroles feraient peu d'impression sur notre esprit et qu'il faudrait bien que le monde, que l'enfer employât d'autres machines pour nous ébranler !

Mon Dieu, savons-nous bien ce que c'est que votre amour, quand nous y renonçons pour si peu de chose ? Nous aurons un grand regret en l'autre vie, chrétiens Auditeurs, d'avoir méprisé un si grand bien pour quelque raison que ce puisse être. Mais, pour des

paroles que le vent emporte, avoir renoncé à tous les avantages qu'il y a dans son service, quel sujet de douleur et de repentir?

Mais voyons un peu quelles sont les personnes dont vous redoutez si fort les discours. Certainement ce ne sont pas les sages et les vertueuses. Celles-ci bien loin de vous blâmer du changement qui se sera fait en vous, en loueront Dieu et lui en rendront mille et mille actions de grâces. Et non seulement ceux qui sont dans la pratique d'une excellente vertu, le jugement desquels devrait être préféré au jugement de tous les autres, mais il n'est personne, à qui il reste un peu de foi et de raison, qui ne doive donner des éloges à votre conduite. Car, quel est l'homme, pour peu raisonnable qu'il soit, qui puisse trouver étrange que vous pensiez tout de bon à votre salut, à une affaire où il s'agit de tout, où il s'agit de votre âme, où il s'agit d'une éternité de biens ou de maux? Quoi de plus judicieux que d'appréhender d'être surpris par la mort, vu les périls dont votre vie est comme assiégée? A moins d'avoir perdu l'esprit, peut-on s'exempter de cette crainte! Qui peut vous accuser de légèreté ou de faiblesse, lorsqu'on vous verra mépriser toutes les choses viles et méprisables, tout ce que la sagesse même païenne a jugé digne de mépris; quand on vous verra chercher dans vous-même ce que les âmes du commun cherchent inutilement dans tout ce qui est, et hors d'elles, et au dessous d'elles? S'il est vrai qu'il y a un Dieu infiniment bon et infiniment aimable, quelle raison peut-on avoir de condamner ceux qui s'attachent à lui plutôt qu'à ses créatures? Si les plus grands rois

ne sont, en sa présence, que comme des grains de poussière, n'ai-je pas sujet de le craindre? Et si je ne veux dépendre que de lui, si je veux m'affranchir de toute autre servitude, qui peut m'accuser d'imprudence ou de lâcheté?

Qui seront donc ceux qui parleront en mauvaise part de votre conversion? Quelques libertins qui font profession de ne rien croire, ou, du moins, de ne rien faire de ce qu'ils croient, c'est-à-dire des fous déclarés, des gens qui n'ont pas même le sens commun! Serait-il bien possible que vous préférassiez le jugement d'un homme qui n'en a point à votre propre jugement, au jugement de la saine partie du monde? Quelle lâcheté, dit Saint Jean Chrysostôme, qu'un chrétien, élevé par son caractère au-dessus des anges, se soumette volontairement aux hommes, qu'il cherche à leur plaire et que, par cette bassesse, il s'égale aux gladiateurs, aux comédiens et aux bouffons? Il parle des hypocrites; mais il y a bien plus de raison de faire ce reproche aux timides chrétiens à qui je parle aujourd'hui. Car, si ceux-là sont dignes de répréhension, parce qu'ils font le bien pour plaire aux hommes, que doit-on dire de ceux-ci qui, pour plaire aux hommes, négligent de faire le bien et font même quelquefois le mal? Les hypocrites sont bien aveugles d'aimer mieux plaire au monde que de plaire à Dieu; mais nous sommes encore plus malheureux, ce me semble, d'aimer mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas au monde. En tout cas, les premiers ont du moins cet avantage que c'est l'estime des gens de bien qu'ils recherchent, au lieu que les

autres veulent être approuvés des méchants, dont l'approbation ne peut que les déshonorer, dont les louanges sont des blâmes effectifs.

De plus, Messieurs, ces personnes, dont vous craignez si fort la censure, sont *celles-là* mêmes qui quelque jour doivent confesser, en présence de toute la terre, qu'*elles* ont été folles de censurer votre dévotion et la réformation de vos mœurs : *Nos insensati*, s'écrieront-*elles* à la vue des prédestinés, *vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore.* Hélas ! nous traitions ces gens-là d'insensés, nous croyions qu'il y avait de la faiblesse d'esprit à s'adonner ainsi tout entier à la dévotion. Mais que nous étions insensés nous-mêmes, de ne voir pas que c'était le meilleur parti et que nous nous égarions par des routes perdues et difficiles ! Lorsque ces malheureux feront cette confession publique, qu'ils avoueront le tort qu'ils ont eu de trouver à redire à la vie sainte et réglée des véritables chrétiens, quelle sera notre confusion, si nous avons abandonné le dessein de régler notre vie et de nous sanctifier, de peur qu'ils n'y trouvassent à redire?

Enfin, après avoir opposé à des libertins les sentiments des gens de bien, après les avoir opposés eux-mêmes à eux-mêmes, je pourrais encore leur opposer le jugement que Dieu fait de toutes nos actions. Quand toute la terre condamnerait ma conduite, si je suis assuré que Dieu est dans un autre sentiment, quelle estime dois-je faire du sentiment de toute la terre? *Si Deus pro nobis, quis contra nos*? Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous? Cela veut dire : Si Dieu est pour nous, combien devons-nous compter tout ce qui peut

nous être contraire ? *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Je passe encore plus avant et, supposant toujours qu'on parlera de vous dans le monde, non seulement je dis que vous devez mépriser ces discours, mais il me semble qu'ils vous devraient être des motifs pour vous confirmer dans vos bons désirs. C'est une grande douceur, pour une personne qui sert Dieu et qui l'aime, de savoir que ses services sont agréables et qu'elle est aimée à son tour. Or, de toutes les preuves qu'on en peut avoir, la plus sûre, à mon sens, est d'être en butte aux discours et à la censure des mauvais chrétiens. Pauvre Ame que je vois toute remplie de bonne volonté pour Dieu, mais troublée en même temps par la crainte que tout ce que vous faites ne soit pas agréable à Celui que vous servez, tandis qu'on vous déchirera dans le monde, qu'on vous y fera passer pour une extravagante, pour une hypocrite et qu'on y parlera de votre dévotion, ou forcée, ou indiscrète, comme d'une dévotion ridicule, peu judicieuse, peu conforme à votre état ; tandis que cela sera, ne doutez point que vous ne soyez très bien avec Dieu. Si vous étiez de ses ennemis, le monde, qui est le plus grand de tous, vous aimerait infailliblement, il vous serait favorable : *Si de mundo essetis, mundus, quod suum esset, diligeret.* Si vous voulez savoir la véritable raison pourquoi ce monde vous est contraire, c'est parce que vous n'êtes pas des siens, c'est-à-dire du nombre des réprouvés : *Quia de mundo non estis, propterea odit vos mundus.*

C'est pour cela que Tertullien, sur la fin de son *Apologie,* rend grâces aux infidèles, au nom de tous les

chrétiens, de ce qu'ils les condamnent dans tous leurs tribunaux, comme des gens qui sont impies, d'un côté, et d'un autre, attachés à de vaines superstitions. Nous vous en remercions, dit ce Père, parce que, comme les jugements de Dieu et ceux des hommes ne s'accordent pas, votre condamnation est une marque infaillible que Dieu nous absout et nous reçoit en sa grâce : *Ut enim æmulatio est divinæ rei et humanæ, cum damnamur a vobis, à Deo absolvimur.* Quand il serait donc vrai qu'on devrait parler de notre nouvelle vie, ce ne serait pas un si grand mal que nous l'avions imaginé. Mais savez-vous bien, Messieurs, qu'il s'en faudra beaucoup qu'on ne parle autant et d'une manière aussi fâcheuse que nous le pensons. Je conviens que le nombre des mauvais chrétiens est fort grand ; mais il ne faut pas croire que tous se doivent déchaîner contre un chrétien qui commencera à bien vivre.

Premièrement, je suis connu de peu de personnes.

En second lieu, parmi ceux qui me connaissent, il en est peu qui pensent à moi, peu qui s'informent de ma manière de vivre, très peu qui, en étant informés, y prennent quelque intérêt et se mettent en peine si je fais bien ou mal. La plupart des gens laissent les autres se gouverner comme ils l'entendent ; pourvu qu'on ne les incommode point, ils ne trouvent pas mauvais que chacun vive à sa mode.

En troisième lieu, et ceci mérite d'être observé, la plupart des personnes les plus mondaines ne sont point gâtées dans l'esprit : je veux dire que, quoiqu'elles soient engagées bien avant dans la vanité, et, si vous

voulez, même dans le désordre, elles ne laissent pas de connaître et d'estimer la vertu ; elles l'aiment souvent, quoiqu'elles ne la pratiquent pas, parce qu'elles n'ont pas la force de surmonter les passions et les mauvaises habitudes. Toutes ces personnes, quelque déréglées qu'elles soient dans leurs mœurs, jugeront de vous favorablement ; elles vous feront justice. Davantage : ceux qui vous blâmeront le feront plutôt par une secrète envie de votre réputation que par aucune pensée qu'ils aient que vous soyez en effet répréhensible. Ces envieux, dit Saint Jean Chrysostôme, vous admireront dans leur âme, lors même qu'ils tâcheront de vous décrier, tout au contraire des flatteurs qui condamnent dans leur cœur ceux à qui ils donnent de fausses louanges.

Enfin, si l'on vous blâme au commencement, parce qu'on croira ou qu'on fera semblant de croire que ce n'est qu'une légèreté, que vous n'avez pas changé pour devenir bon, mais que vous n'êtes devenu bon que pour changer, votre persévérance leur fermera aisément la bouche. On parle, durant quelques jours, comme on a coutume de parler de toutes les choses nouvelles ; on se tait bientôt après ; on laisse vivre une personne à sa fantaisie. Mais, si elle continue dans le bien, on commence à l'admirer, à concevoir de la vénération pour sa vertu. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que cela ne manque jamais d'arriver, surtout quand la personne qui se met ainsi dans le bien est une personne de mérite, qui a de quoi se soutenir d'ailleurs, et par son esprit, et par les autres avantages soit de la nature, soit de la fortune, lorsqu'elle ne quitte point le monde par le

désespoir de réussir et qu'on ne peut pas dire que ce soient ses malheurs qui la réduisent à embrasser la dévotion comme un pis-aller. Je dis, Messieurs, que ces sortes de personnes, bien loin d'être exposées aux railleries du monde, si elles peuvent persévérer assez de temps pour faire comprendre que c'est tout de bon qu'elles ont fait le sacrifice, elles ne peuvent manquer de s'attirer l'admiration et le respect des plus libertins. On passe encore plus loin : il prend envie de les imiter. Nous voyons tous les jours que ces exemples font des impressions incroyables sur les esprits. *Probata virtus corripit insipientem*, dit le Sage. Ce débauché, cette femme mondaine ne peut s'empêcher de faire des réflexions sur votre changement : ce sera un reproche à son obstination qu'elle ne pourra supporter.

Pourquoi, se dira-t-elle à elle-même, pourquoi ne ferais-je pas ce que celle-là a bien pu faire ? A-t-elle, ou plus d'obligation, ou plus d'intérêt que moi à vivre chrétiennement ? Elle a envie de faire son salut ; elle a raison ; et moi, ai-je renoncé à mon salut ? Elle craint la mort : ne puis-je pas en être surprise aussi bien qu'elle ? N'avons-nous pas été créées toutes deux pour aimer Dieu ? Ne sommes-nous pas toutes deux chrétiennes ? Jésus-Christ n'a-t-il pas versé son sang pour toutes deux ? Le paradis où elle aspire n'est-il pas ma patrie et mon héritage ? J'aurais cru jusqu'ici que la pratique de la piété était impossible à qui vivait dans le monde ; mais je ne puis plus me couvrir de ce prétexte. Ce que cette personne a fait sans y être portée par nul exemple, je le puis bien faire, après qu'elle m'en a montré, qu'elle

m'en a comme aplani le chemin. Elle vivait, il n'y a pas longtemps, comme je vis encore aujourd'hui ; la voilà heureusement changée, et, bien loin de s'en repentir, elle loue Dieu, elle s'applaudit elle-même de son changement. Il faut qu'elle y ait trouvé son compte, puisqu'elle n'en a pas été rebutée. Allons, sur les traces qu'elle nous marque, commencer à notre tour une vie toute nouvelle. Ne différons plus ce que je n'ai que trop différé, et regagnons par notre ferveur ce que le temps lui a donné sur moi d'avantage.

Voilà, Messieurs, ce que pensera, à l'occasion de votre retraite, cette personne dont vous appréhendez les railleries. Vous aurez le plaisir de la voir entrer elle-même dans les voies de la piété, vous en ferez peut-être une sainte. Cela étant ainsi, si nous sommes assez lâches pour reculer, quel regret n'aurons-nous pas, lorsque nous paraîtrons devant Dieu et qu'il nous fera voir qu'il avait attaché à notre courage la conversion de ceux-mêmes dont nous aurons craint les jugements ? Quel sujet de douleur d'avoir mieux aimé vous perdre avec eux que de les sauver avec vous ? Quelle joie au contraire, si vous êtes assez généreux pour passer pardessus tout Respect humain, lorsque ces âmes, que vous aurez attirées par votre exemple, vous reconnaîtront pour leur libérateur, qu'elles vous demanderont pardon de vous avoir rendu le chemin du ciel plus difficile, par la liberté qu'elles auront prise de parler de vous, qu'elles vous rendront mille actions de grâces du mépris que vous aurez fait de leurs railleries et de leurs vains jugements, qu'elles vous loueront de votre cons-

tance, qu'elles prieront le Seigneur de vous en récompenser! Ce sera pour lors que vous verrez, si vous aviez tant de sujet de craindre les hommes, et quel tort vous auriez fait à Dieu, à votre prochain et à vous-même, si vous vous étiez rendu à cette tentation. En voilà assez, si je ne me trompe, pour dissiper une crainte aussi vaine que celle dont nous parlons. Il est temps que je songe à vous en inspirer une raisonnable, et qu'après vous avoir montré quels sont les maux que nous craignons, je vous fasse voir quels sont les maux que cette crainte nous peut causer. C'est le second point.

SECONDE PARTIE

Pour être court, je réduis tous ces maux à deux. Je dis que cette crainte nous conduira bientôt jusqu'à mépriser Dieu ; et en second lieu, qu'elle obligera Dieu à nous mépriser. Que ne puis-je, chrétiens Auditeurs, vous faire aussi bien comprendre ces vérités que j'en ai été persuadé moi-même par l'expérience ! Que ne puis-je vous découvrir par quels degrés une âme, timide et sensible aux discours des mauvais chrétiens, tombe insensiblement de la plus grande ferveur dans une tiédeur extrême, et de la tiédeur jusque dans l'endurcissement. Comment la crainte de déplaire aux hommes la conduit au désir de leur plaire et comment ce désir étouffe en elle tout bon désir; comment, après s'être ménagée quelque temps entre Dieu et le monde, elle en

vient à aimer le monde et enfin à ne faire plus d'état de Dieu.

Mais pourquoi, me dira quelqu'un, pourquoi me menacer d'un mal dont je me sens si éloigné ? J'aimerais mieux mourir que d'offenser Dieu mortellement. Il est vrai que je ne veux point passer pour bigot : c'est un caractère trop ridicule aux yeux du monde que celui d'un dévot de profession. Mais je veux être bon sans faire connaître que je le suis. Je veux être meilleur que les autres et néanmoins vivre, s'il est possible, comme les autres. Je vous entends, chrétiens Auditeurs : voilà quelle est la maxime sur quoi vous désirez vous régler. Il ne faut point passer pour bigot, il faut vivre chrétiennement, sans s'éloigner toutefois de la manière de vivre des gens du monde. Mais, si Dieu, qui vous aime peut-être plus que le commun des hommes, si Dieu, dis-je, vous demande au fond du cœur quelque chose de plus que ce qu'il exige des autres hommes ; s'il vous presse intérieurement de lui faire certains sacrifices que le monde n'approuve pas, que le monde condamne et traite de bigoterie, vous mépriserez l'inspiration de Dieu et toutes les marques de son amour, pour vous tenir à votre maxime.

En second lieu, je veux que la vie du monde ne soit pas absolument opposée aux commandements de Dieu : vous ne pouvez pas nier qu'elle ne soit tout à fait contraire aux conseils et aux maximes de Jésus-Christ. De sorte que vous ne pouvez pas former le dessein de vivre comme l'on vit dans le monde, sans renoncer une fois pour toutes aux maximes et aux conseils de l'Évan-

gile, qui est le plus grand mépris que l'on puisse faire de la Sagesse incarnée. De plus, combien de choses approuvées et établies dans le monde, lesquelles, quoique indifférentes par elle-mêmes, sont pour plusieurs des occasions d'offenser Dieu, ou prochaines, ou éloignées! J'appelle ici occasion éloignée tout ce qui dissipe l'esprit, tout ce qui ramollit l'âme, tout ce qui dispose à la passion, tout ce qui sèche le cœur et le rend moins sensible aux choses de Dieu. Car il est certain que tout cela prépare la voie au péché et n'est pas longtemps sans l'introduire dans nous. Si vous prétendez vous éloigner de ces sortes d'occasions, il y aura toujours quelques libertins qui s'en formaliseront. Vous mépriserez donc le péril qu'il y a d'offenser Dieu. Ce mépris renferme un mépris tout visible de Dieu même.

Enfin, si vous voulez, à quelque prix que ce soit, éviter la censure et les railleries des gens du monde, vous irez encore plus loin. Il y a mille devoirs essentiels qu'il faudra nécessairement abandonner. Refuser de parler dans les lieux saints, imposer le silence aux médisants, se rétracter quand on a médit, condamner les jurements et les discours peu honnêtes, témoigner, du moins par le silence, par l'air du visage, qu'on en est scandalisé, rechercher son ennemi pour l'engager à une véritable réconciliation, refuser un appel, refuser de manger de la viande aux jours défendus à quelque table que l'on se trouve, refuser de manger hors du repas aux jours que l'Église commande le jeûne, refuser de manger et de boire plus que la nécessité ne demande,

en quelque temps que ce puisse être, ce sont toutes obligations indispensables. Si vous voulez vous acquitter fidèlement et constamment de toutes ces choses, vous vous exposerez à passer pour bigot, ce que vous ne pouvez souffrir en nulle manière. Donc, toutes les fois que vous vous trouverez en de pareilles rencontres, vous serez horriblement tenté de passer par dessus le commandement divin, et, à moins d'une grâce extraordinaire, à moins d'un miracle, vous succomberez à la tentation, vous agirez selon votre grand principe, vous aimerez mieux mépriser Dieu que d'être méprisé des hommes.

C'est, Messieurs, ce que Jésus-Christ, nous a voulu faire entendre, quand il a dit, que de deux maîtres qu'on se proposera de servir, on en aimera un nécessairement, et qu'on méprisera l'autre : *Unum diliget, et alterum contemnet.* Il est tout visible que tandis que vous serez dans les sentiments où vous êtes, ce ne sera pas le monde qui sera l'objet de vos mépris, puisque vous avez pour lui de si grands égards, puisque vous voulez qu'il soit content, à quelque prix que ce soit. Ce sera donc Dieu que vous mépriserez infailliblement. Vous étoufferez peu à peu dans votre cœur tous les sentiments de respect et d'amour que vous avez encore pour lui. Non seulement vous lui désobéirez, mais vous le ferez quelque jour sans hésiter, vous le ferez même avec courage. Dans la disposition où vous êtes présentement, vous ne pouvez pas vous persuader que vous puissiez jamais en venir à une si grande extrémité. C'est pourtant une vérité évangélique, c'est

une prophétie du Sauveur qui ne peut manquer de s'accomplir, quelque incroyable que la chose vous paraisse : *Unum diliget, et alterum contemnet.*

Mais, qu'est-il nécessaire de chercher des preuves pour montrer que le respect humain nous portera enfin à mépriser Dieu, puisqu'il est certain qu'il portera Dieu à nous mépriser et à se séparer de nous ? *Væ qui spernis*, dit le prophète, *nonne et sperneris?* Malheur à vous qui méprisez Dieu. Pensez-vous que Dieu ne vous méprisera pas à son tour ? Oui, Messieurs, cette mauvaise honte de faire le bien devant les hommes est elle-même un mépris du Seigneur et de sa grandeur infinie. Quiconque appréhende si fort de déplaire au monde, en vivant chrétiennement, ne peut se sauver de l'un de ces trois reproches, ou de préférer le monde à Dieu, ou de le faire aller de pair avec Dieu, ou du moins de ne se contenter pas de Dieu seul, de le considérer comme s'il ne pouvait pas nous suffire, et que la faveur du monde nous fût encore nécessaire avec la sienne. Or tout cela lui est infiniment injurieux et il ne peut dissimuler l'indignation qu'il en conçoit. *Cui similem me fecisti*, nous dit-il par Isaïe : A qui est-ce que vous m'avez égalé, inconsidéré que vous êtes? Vous prétendez donc que je m'accommode avec le monde, que je souffre qu'il règne avec moi, ou pour mieux dire, car c'est en effet ce que vous voulez, qu'il règne sur moi ? Je voulais vous en faire le juge et le maître, de ce monde ; je voulais faire sortir sa condamnation de votre bouche, l'abattre à vos pieds et vous élever au-dessus de tout ce qu'il a de plus redoutable et de plus grand ; et vous êtes assez lâche pour

vous soumettre à lui, assez insensé pour croire que je m'assujétirai moi-même à sa tyrannie. Allez, Ames basses et serviles, allez servir ce monde dont vous faites tant d'état. Mais sachez que, tandis que vous serez attachées a lui, vos services me seront en abomination, et que, si vous avez honte d'être tout à moi, je rougirais de partager votre cœur avec quelque autre.

Ce mépris que Dieu fait des âmes timides en cette vie, est un mépris secret qui ne peut être bien connu qu'à elles-mêmes : il consiste en la soustraction des grâces qu'il leur avait préparées. Le Seigneur cesse de les éclairer, de les attirer à soi ; il les néglige, comme étant indignes de son amour ; il ne leur parle plus au cœur, il ne les écoute plus, il ne prend plus le soin de ce qui les touche, il se dégoûte, il s'éloigne d'elles, il les oublie et les abandonne à elles-mêmes. Mais il viendra un jour qu'il fera éclater ses mépris à la vue de toute la terre, et qu'il se vengera hautement de ceux qu'on lui aura fait souffrir. *Qui me confusus fuerit, et verba mea in generatione ista adultera et peccatrice, et Filius hominis confundetur eam, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis* : Si quelqu'un rougit de moi et de mes maximes, parmi ce peuple infidèle et corrompu, je rougirai aussi de lui, lorsque je viendrai accompagné des saints anges dans la gloire de mon Père ; je le renoncerai en présence de tout l'univers ; je ne daignerai pas seulement le regarder, je me comporterai à son égard, comme si je ne l'avais jamais connu, j'aurai honte d'avouer qu'il ait été de mes disciples et des enfants de mon Église : *Et Filius hominis con-*

fundetur eum, cum venerit in gloria Patris sui cum Angelis sanctis.

Tout cela étant supposé, serait-il bien possible que nous voulussions nous exposer à de si grands maux pour plaire au monde, pour éviter je ne sais quels discours dont il nous menace? *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum ; qui habitat in cœlis irridebit eos, Dominus subsannabit eos.* Brisons ces faibles liens par quoi le démon prétend nous tenir toujours attachés à lui. Secouons un joug qui nous déshonore et qui est incompatible avec le joug du Sauveur : *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum.* Que le monde en pense tout ce qu'il voudra ; Dieu voit le fond de mon cœur et c'est à Dieu seul que je veux plaire. On parlera, si je me déclare pour la vertu. Est-ce qu'on se taira, si je dissimule? Si le monde est assez malin pour censurer la piété même, que ne dira-t-il point tandis que la vanité donnera quelque occasion à la médisance? On parle de ceux qui se retirent des compagnies; mais ignore-t-on les bruits qu'on sème partout contre ceux qui y sont les plus engagés? Quelle obligation ai-je de régler ma vie sur les discours de ces libertins qui n'ont eux-mêmes d'autres règles de leurs sentiments que leurs passions déréglées? S'il s'agissait d'une chose indifférente ou de peu de conséquence, à la bonne heure qu'on eût quelque complaisance pour des gens qui n'en méritent aucune; mais que je renonce au plus grand de tous les biens, à l'amitié de Dieu, à ses bonnes grâces, à sa faveur ; que je m'expose même à être haï de lui, à le perdre sans

ressource, pour fermer la bouche à un étourdi dont le blâme ne peut que me faire honneur, pourrait-on imaginer une plus grande folie?

Le monde me blâmera. Quand il devrait me couvrir d'ignominie, me dépouiller de tous mes biens, me crucifier; quand il devrait me traiter comme il a traité les martyrs, comme il a traité Jésus-Christ même, il faudrait m'exposer volontiers à tout cela, plutôt que d'abandonner le dessein de ma sanctification. Et je quitterai tout pour quelques paroles inconsidérées, qui ne peuvent me blesser et qu'un homme aura dites sans songer peut-être à ce qu'il disait! *Disrumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* Si je suis condamné par le monde, c'est-à-dire par les chrétiens qui vivent dans le désordre, j'aurai l'approbation des gens de bien et de toutes les personnes raisonnables. Le monde me condamnera; mais tous les saints qui sont dans le ciel, tous les anges qui environnent le trône de Dieu, Dieu même m'honorera de son amitié et de son estime. Mais qui me l'a dit, que le monde me condamnera? Peut-être ne s'apercevra-t-il pas même de mon changement; et quand, aujourd'hui, il trouverait à redire, un jour viendra qu'il me fera justice en présence de tout l'univers et qu'il se condamnera lui-même de folie, pour m'avoir traité d'insensé. Il me condamnera d'abord, cela pourrait bien arriver; mais ma constance fera changer de langage à ceux qui auront été les moins réservés à parler de moi, peut-être les fera-t-elle même changer de vie.

Enfin, le pis que j'aie à craindre de la part du monde,

c'est qu'il se moquera de ma nouvelle résolution. Mon Dieu, votre colère, votre indifférence est encore plus redoutable que ses moqueries. On rira de ma réforme ? Mais les démons feraient bien d'autres risées de ma sotte honte, si j'étais assez simple pour aimer mieux me damner que d'apprêter à rire aux impies. Ils se railleront de moi ? Mais Dieu me vengera de leurs railleries, ils seront raillés à leur tour d'une manière bien plus cruelle : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* Seigneur, fortifiez-nous, s'il vous plaît, contre de si faibles ennemis. Ne permettez pas qu'une vaine crainte rende inutile tous nos bons désirs et toutes vos grâces : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Ce sont des paroles de Tertullien, qui nous sont extrêmement propres dans la disposition où nous sommes.

C'en est fait, je suis hors de péril, je suis à Dieu tout de bon, si je ne rougis point de faire le bien que je connais, si j'ai le courage de mettre en pratique les désirs que j'ai conçus ; toutes les difficultés sont aplanies ; je n'ai plus qu'un obstacle à vaincre ; me voilà saint infailliblement, si le Respect humain ne m'arrête : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Mon Dieu, ne permettez pas que par la crainte d'un mal, qui au fond est plutôt à souhaiter qu'il n'est à craindre, nous perdions le plus grand de tous les biens de cette vie qui est votre grâce ; et tous les biens de l'autre qui sont rassemblés dans la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

LXXVIII^e SERMON

DE

LA MÉDISANCE

Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem.

Ce que la bouche dit, sort du corps et souille l'homme.

(*S. Math.*, c. 15).

De tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre que la Médisance; il n'en est aussi aucun qu'il soit si difficile de réparer.

Je ne sais si les péchés de la langue sont ceux qui nous souillent davantage. Mais on peut dire, sans craindre de se tromper, que ce sont ceux dont on se souille le plus souvent. Le Saint-Esprit nous assure qu'il est difficile de parler beaucoup sans pécher. On peut même dire qu'il est malaisé de ne pécher pas, pour peu qu'on

parle. Une personne qui règle si bien tous ses discours, qu'il ne lui échappe jamais rien dont elle ait sujet de se repentir, cette personne, dis-je, doit être nécessairement irréprochable en tout le reste. Cet empire qu'elle a sur sa langue ne peut être que l'effet de celui qu'elle exerce sur toutes ses passions, car il n'y en a pas une seule qui ne se produise par les paroles et qui ne passe incessamment du cœur à la bouche. De sorte que, pour arrêter les désordres de la langue, il faudrait détruire tous les mouvements déréglés de l'âme, arracher toutes les affections vicieuses et jusqu'aux moindres attaches que nous pouvons avoir à la créature. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, chrétiens Auditeurs, et ce sera bien assez, si de ce grand nombre de défauts, où nous tombons en parlant, nous en corrigeons aujourd'hui un seul. Celui que j'ai dessein d'attaquer est, il me semble, le plus important ; et parmi ceux qui sont de quelque conséquence, il est assurément le plus commun : c'est la Médisance, cette semence de tant de maux, cette peste de la société civile et de la charité chrétienne, ce venin si fort et si prompt qui tue en un instant tous ceux sur qui il est répandu, qui cause une mort plus funeste encore à ceux-mêmes qui le répandent. C'est ce vice, dis-je, que j'ai dessein de combattre en ce discours. Je veux vous faire voir que de tous les vices, il n'en est aucun qui demande de nous une plus grande vigilance et contre lequel il soit plus nécessaire d'être, pour ainsi dire, toujours en garde. Adressons-nous à Celle en qui nous avons mis toute notre confiance et disons-lui avec l'Église : *Ave Maria.*

Pour montrer que la Détraction est de tous les vices celui qui demande de nous une plus grande vigilance, il n'est pas nécessaire, si je ne me trompe, de faire voir qu'il n'est point de plus grand péché que de médire. Je sais qu'il y a des actions plus noires et plus criminelles, comme sont toutes celles qui offensent Dieu immédiatement, et quelques autres encore qui ne blessent directement que nos frères. Je ne prétends pas même de vous représenter aujourd'hui ce que ce vice a de plus horrible : Je ne produirai point ces portraits si odieux que les Saints Pères, et particulièrement Saint Basile, Saint Jean Chrysostôme, Saint Jérôme et Saint Bernard en ont tracés dans leurs écrits. On sait assez quel mal c'est de ravir à un homme ou à une femme cette réputation dont on fait tant de cas dans le monde et qu'on rachète souvent au prix même de la vie. On n'ignore pas que le médisant, d'un seul coup de langue, tue en quelque sorte, et les absents qu'il noircit, et les présents qu'il scandalise, qu'il se donne la mort à soi-même, en commettant un péché qui est mortel de sa nature. On sait qu'il se rend coupable de tous les désordres qui peuvent naître de ses discours empoisonnés, des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui sont les fruits ordinaires de la Médisance. Tout cela pourrait bien vous inspirer une grande horreur de ce péché, mais ne vous persuaderait pas (1) que pour l'éviter vous devez prendre un plus grand soin que pour éviter un autre péché qui serait aussi grand que celui-ci. Je dis

(1) Texte original : *Mais il ne vous persuaderait pas...*

donc qu'il faut veiller sur soi-même pour se défendre de la Détraction, aussi bien que pour éviter tout autre péché considérable. Mais, outre cela, il y a deux raisons particulières qui vous doivent engager à une vigilance particulière. Ces deux raisons seront les deux parties de ce discours. La première, c'est que de tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun *qu'il* soit si facile de commettre : la seconde, c'est qu'il n'en est aucun *qu'il* soit si difficile de réparer. (1) Je prouverai, dans le premier point de ce discours, qu'il se commet fort aisément ; dans le second, qu'il se répare difficilement. Voilà tout le sujet de notre entretien.

PREMIER POINT

Je ne doute point que vous n'ayez souvent fait réflexion aux divers moyens que les hommes ont inventés pour s'entre-tuer les uns les autres avec plus de facilité. On n'eut d'abord pour toutes armes que des cailloux, des bâtons noueux, des massues, tous instruments qui, pour causer la mort, devaient être entre les mains d'un homme fort et vigoureux et poussés avec une extrême violence. Ensuite, on trouva le secret d'aiguiser le fer, et on le rendit bientôt si pénétrant que les plus faibles mains furent capables de donner des coups mortels.

(1) Texte original : *Qui soit si facile de commettre... Qui soit si difficile de réparer...*

Enfin, par l'invention des armes à feu, on en est venu jusqu'à ce point qu'il est aussi aisé de faire un homicide, qu'il est aisé de remuer le doigt pour lâcher le ressort qui fait jouer ces machines meurtrières. Mais, quelque facilité que l'art nous ait donnée pour arracher la vie du corps, la nature nous a pourvu d'un instrument beaucoup plus commode et plus aisé pour ôter la réputation, qui est comme la vie de la vie même. Cet instrument, chrétiens Auditeurs, c'est la langue; cette langue, dis-je, qui est si légère et si souple, dont les mouvements sont si libres et si prompts et qui tue aussi promptement qu'elle se meut.

Pour faire un meurtre, dit Saint Jean Chrysostôme, outre qu'on n'a pas toujours la personne en son pouvoir, il y a mille mesures, mille précautions à prendre; il y a des temps peu favorables, il y a des lieux peu propres pour exécuter de si damnables desseins. De plus, toutes les armes ne sont pas sûres, tous les coups ne portent pas, toutes les plaies ne sont pas mortelles. Mais, pour ravir l'honneur il n'y a qu'à dire un mot, quelque part que se rencontre celui dont vous détractez; vous trouvez la réputation partout où il y a des personnes qui le connaissent; ainsi il n'y a presque point de lieu où vous ne puissiez le déchirer. Au reste il n'est pas besoin de temps pour cela : un moment suffit; à peine avez-vous conçu la volonté de médire que la chose est exécutée. La langue n'attend point pour cela de commandement et fait, pour l'ordinaire, plus qu'on ne veut. Les orateurs ont beau dire que, pour la réprimer et pour modérer un peu ses emportements, la nature a eu

soin de l'enchaîner dans la bouche, comme un lion dans une caverne, qu'elle en a fermé l'entrée par un double rang de dents, qu'elle y a encore ajouté les lèvres, comme une seconde barrière. Tout cela, bien loin de l'embarrasser, lui facilite ses mouvements et, par conséquent, ses meurtres et ses ravages.

Cette mobilité de notre langue, quand il n'y aurait pas d'autres raisons, ferait voir qu'on détracte facilement, puisqu'on le fait aussi facilement que l'on parle. Il est même plus aisé de médire que de parler. On médit quelquefois par le silence, surtout lorsqu'il paraît affecté et mystérieux : un mouvement de la tête, un geste de la main, un sourire, un clin d'œil est capable de ternir la plus belle réputation ; le moindre de ces signes vaut souvent tout seul une fort longue et cruelle satire. Mais, outre cette facilité à déclarer en un moment ce que nous pensons ou ce que nous voulons qu'on pense des autres, il y a plusieurs choses qui rendent la Médisance fort aisée, ou plutôt qui font qu'il est malaisé de ne pas médire.

La première, c'est le plaisir que nous avons naturellement à le faire, soit que ce plaisir, malin et cruel, ait sa source dans notre orgueil qui nous persuade faussement que nous nous élevons en rabaissant nos égaux, soit qu'il soit un effet de l'envie laquelle se plaît à médire sans autre dessein que de troubler le bonheur d'autrui. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas nier que nous n'ayons tous une pente secrète à parler mal du prochain et, comme il est difficile de résister à la nature, si nous n'usons d'une vigilance extrême, elle nous

engage aisément à détracter. Tantôt, elle nous y porte avec impétuosité ; dans la chaleur du discours elle fait dire cent choses dont on n'aperçoit la malignité qu'après qu'elles ont causé des dommages irréparables. Quelquefois elle y conduit doucement et par des détours, de sorte que, dans le même entretien qui avait commencé par les louanges d'une personne, on se trouve insensiblement sur le chapitre de ses mauvaises qualités. Avec ceux qui sont un peu plus retenus, cette mauvaise nature use d'artifice et colore de prétextes spécieux les médisances qu'elle leur veut mettre en bouche. C'est zèle, c'est amour de l'équité, c'est compassion pour les fautes de nos frères ; c'est une violente et juste douleur causée par l'outrage fait à Dieu laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fausses raisons ; et si l'on manque d'ennemis ou d'autres personnes dignes de blâme, on s'attache à la vertu la plus pure, on déchire quelquefois ses meilleurs amis plutôt que de se passer du plaisir de la Médisance.

En deuxième lieu, ce penchant que nous avons à la Médisance est entretenu par l'attention qu'on donne pour l'ordinaire au médisant. Nous nous plaisons à médire et, de plus, nous sommes presque assurés de plaire par cette voie. Un ancien a dit que la Détraction était la félicité des oreilles. Et en effet il n'est rien qu'on écoute plus volontiers. Les bons croient qu'ils y trouvent l'éloge de leur probité et les méchants des exemples qui autorisent leurs dérèglements ou du moins qui en diminuent la honte ; et ainsi l'envie qu'on a de se faire écouter et de se rendre agréable fait qu'on s'engage

aisément à débiter les nouvelles les plus scandaleuses et à révéler les crimes les plus secrets. C'est la raison qu'en rend Saint Paulin en l'une de ses épîtres : *Hoc ideo malum celebre, idcirco in multis fervet hoc vitium, quia pene ab omnibus libenter auditur.* On entend volontiers les médisants ; et c'est cela même qui leur donne la pensée et la hardiesse de médire. Nous sommes obligés de corriger charitablement nos frères, lorsqu'ils oublient leur devoir : l'Évangile y est exprès. Cependant peu de chrétiens s'acquittent de cette obligation. D'où vient cela ? Ce n'est pas que d'ailleurs on y ait moins d'inclination qu'à médire ; mais c'est que la correction choque presque toujours ceux à qui elle s'adresse. On ne se hâte guère de parler à qui écoute avec chagrin, dit Saint Jérôme ; on ne jette point un trait contre une pierre, parce qu'elle le repousserait contre la main qui l'aurait lancé. Ainsi, si l'on était aussi assuré de nous déplaire, en nous rapportant les fautes d'autrui, qu'on est certain de nous mortifier en nous mettant devant les yeux nos propres défauts, il se ferait aussi peu de médisances que de corrections fraternelles. Mais, au contraire, on est assuré que, du moment qu'on entamera une histoire médisante, tout le monde se réveillera, que la compagnie applaudira aux endroits les plus fâcheux ; on nous en saura d'autant plus de gré que la chose sera plus récente, et par conséquent moins publique. Pour résister à cette tentation, il faut avoir de la force d'esprit, il faut avoir une vertu mûre et solide ; mais, outre cela, il faut être attentif à soi-même et toujours en garde contre ce désir de plaire qui séduit souvent les plus réservés.

Que si, à la fragilité de notre langue, au plaisir que nous avons de détracter, au plaisir qu'y prennent ceux qui nous entendent vous ajoutez encore l'exemple de ceux que nous entendons nous-mêmes tous les jours, vous m'avouerez que de tous les vices la Détraction est celui dont il est plus difficile de se défendre. Tout le monde sait combien le mauvais exemple a de force pour nous corrompre. Quelque horreur qu'on ait du péché, on s'apprivoise enfin avec lui, à force de le voir commettre, surtout lorsqu'il est devenu si commun qu'il semble être devenu même permis. On rougit d'abord des désordres des vicieux; et puis on a honte de ne les imiter pas, à moins d'une vigilance extrême. Comment peut-on aujourd'hui s'empêcher de détracter? Est-il encore quelqu'un qui ne soit pas infecté de ce vice? Est-il quelque compagnie d'où il soit banni ? Que dis-je banni? En est-il quelqu'une où il ne règne, où il n'exerce une cruelle tyrannie? Il faut se condamner au silence ou parler de ce dont tout le monde parle. Or presque tout le monde parle des défauts d'autrui ; les villes sont remplies de personnes oisives qui se font non seulement un plaisir, mais encore une occupation de la Médisance, qui ne font autre chose que d'aller de quartier en quartier, ramassant et répandant les mauvais bruits, et qui ont toujours quelque nouvelle aventure à débiter. Un conte en attire un autre; on en fait, on en dit de toutes sortes de gens. Voilà sur quoi roulent la plupart des entretiens ; on n'est spirituel, on n'est agréable que sur ces matières. L'on est tellement désaccoutumé de parler de toute autre chose que, si par hasard ou par

l'adresse d'une personne vertueuse la conversation tourne sur un sujet plus innocent, dès lors on n'a plus rien à dire; il semble qu'on ait lié toutes les langues et étouffé tous les esprits.

Vous me direz qu'on peut s'éloigner de ces compagnies et ne hanter que des gens de bien. C'est bien le plus sûr sans doute et je ne crois pas qu'on puisse autrement se garantir du mal dont je parle. Mais quoique, par cette retraite, on se sauve d'un grand nombre de périls, néanmoins on n'est pas encore tout à fait hors de danger. Ce que je vais dire est étrange; mais n'est cependant que trop véritable. La Médisance ne règne pas seulement dans le monde le plus corrompu; il est peu de personnes, je dis même de celles qui font profession de piété, qui en soient tout à fait exemptes. C'est pour cela que le grand évêque de Nole dit qu'on peut appeler ce vice le dernier piège de Lucifer : *Extremum diaboli laqueum*, parce que, après avoir évité presque tous les autres, on vient souvent donner encore dans celui-ci. On se gardera peut-être de publier une infamie secrète et beaucoup plus encore d'imposer une calomnie; mais il est des Médisances de plus d'une sorte. On médit en imputant faussement un crime à une personne innocente; on médit encore en disant comme une chose assurée ce que l'on n'a appris que par un bruit confus et incertain; on médit en révélant un péché secret; on médit encore en communiquant à d'autres ce qu'on nous a déjà révélé. C'est une Détraction que de rendre tout à fait publique une histoire qui n'est encore sue que de très peu de personnes. C'est une autre Détraction

que d'en faire confidence à une seule personne, à moins qu'il n'y ait de la nécessité ou quelque grande raison. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté, on peut encore pécher en la rapportant avec exagération, en ajoutant encore des particularités qui étaient inconnues et qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonstances qui l'adouciraient et qui en diminueraient la honte. De plus, on peut quelquefois donner de fort mauvais tours à des actions qui au dehors paraissent bonnes, et pour lors, soit que nos soupçons soient téméraires ou qu'ils aient quelque fondement, c'est détracter que d'en faire part aux autres. C'est détracter de nier qu'un autre ait les bonnes qualités qu'on lui attribue, de parler de ces mêmes qualités avec moins d'estime qu'on n'en a communément, de les taire en certaines rencontres, de les louer froidement et d'une manière qui fasse connaitre qu'on est peu persuadé de ce qu'on dit. Dites-moi, chrétienne Compagnie, est-il beaucoup de personnes, je dis même de celles qui se piquent de vivre chrétiennement, qui ne tombent quelquefois, et qui ne tombent même souvent, en quelqu'un de ces défauts ?

Je ne parle point ici des illusions des faux dévots lesquels déçus par leur amour-propre déchirent sans pitié tout ce qui s'oppose à leurs desseins, croyant sacrifier à Dieu tout ce qu'ils immolent, tantôt à leur vengeance, tantôt à leur jalousie. Je ne parle pas non plus de ces hypocrites qui sont d'autant plus à craindre qu'ils détractent avec plus d'art et de circonspection. Vous verrez des gens, dit le dévot Saint Bernard, qui

après avoir poussé de profonds soupirs, baissant les yeux et couvrant leur visage d'une tristesse apparente, commencent, d'une voix pitoyable et comme à regret, un discours médisant et empoisonné. J'en suis au désespoir, dira l'un, car c'est une personne pour qui j'ai de l'amitié ; je n'ai rien oublié pour le porter à prendre une autre conduite, mais j'y ai perdu mon temps et ma peine. Il y a longtemps, dit un autre, que je suis averti de ce que je vais vous apprendre ; il n'a pas tenu à moi que la chose ne fût ensevelie dans un éternel oubli ; mais puisque un autre a parlé, ce serait en vain que je me tairais ; je le dis avec douleur, c'est la vérité qu'il a commis cette faute. C'est grand dommage, poursuit-il encore, car d'ailleurs il a d'excellentes qualités. Mais que sert-il de feindre ? Il est sans excuse en ce point ?

Que cela est déplorable, Messieurs, que des personnes, d'ailleurs vertueuses et bien intentionnées, se laissent ainsi surprendre à l'attrait de la nature et aux artifices du démon ! Que nous sert-il d'être innocents et réglés dans notre vie, si par la manie, si par la fureur de détracter nous nous rendons propres, en quelque sorte, les péchés et les dérèglements des autres ? Vous êtes si réservé à l'égard du bien d'autrui ! Vous ne voudriez pas qu'il en fût entré un double dans votre maison. Mais en vain aurez-vous épargné l'or et l'argent, si vous avez ravi l'honneur, la réputation qui est le plus grand de tous les biens. Quel sera le fruit de vos veilles et de vos jeûnes, dit Saint Jean Chrysostôme, si votre langue est ivre du sang de vos frères, si vous vous repaissez de leur chair, comme vous le faites en médisant ? Je ne dis

point que c'est une faiblesse tout à fait honteuse de ne pouvoir supporter l'éclat du mérite et de la vertu, que c'est une lâcheté et une cruauté indigne d'un homme de se plaire à percer les autres hommes ou à agrandir les plaies qu'on leur a faites. Je ne parle point du défaut d'humilité dont ce vice est une preuve infaillible. Mais où est votre charité, Ame chrétienne ? Où est cette vertu, si aimable et si chère à Jésus-Christ, cette vertu si recommandée dans l'Évangile, pratiquée avec tant de soin par les apôtres et par les premiers fidèles et qui a toujours été le véritable et l'unique caractère des enfants de Dieu ?

Tandis que vous vous plairez à la Médisance, pouvez-vous dire que vous ayez même l'ombre de cette belle vertu ? *Universa delicta operit charitas,* dit le Sage. La charité tâche de couvrir les péchés de ceux qu'elle aime ; et, comme elle aime tout le monde, elle voudrait pouvoir abolir la mémoire de tous les péchés. On ne saurait parler d'un si méchant homme qu'elle ne prenne son parti et qu'elle n'ait toujours quelque chose à dire à sa défense. Elle exagère la mauvaise foi des médisants, elle s'étend sur leur malignité qui prend souvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaites. Elle cite les exemples des innocents accablés par la calomnie. Elle trouve de la contradiction à ce qu'on publie de la personne qu'on veut diffamer ; elle y trouve de l'impossibilité ; elle en appelle à ses actions passées, elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'elle sait d'ailleurs, pour affaiblir la Détraction et lui ôter, s'il est possible, toute créance. Que si la chose est trop évidente pour être niée, elle

tâche au moins de sauver les intentions; elle tâche de diminuer la faute, en disant, tantôt qu'il y a eu de l'ignorance et de la surprise, tantôt que la tentation a été pressante; que c'est peut-être la première fois qu'il a failli; que les plus grands saints sont tombés; que tout autre aurait été bien embarrassé en une pareille conjoncture. *Universa delicta operit charitas.* Cependant on voit qu'elle souffre, qu'elle est blessée jusqu'au cœur, qu'elle est mortifiée de ne pouvoir vaincre la Médisance; de sorte que, si l'on n'est pas persuadé par ses raisons, on est du moins touché de sa peine; on feint par pitié qu'on se rend à elle, on se tait pour ne l'affliger pas davantage.

Voilà comment c'est qu'en use la charité, cette incomparable vertu, sans laquelle toute autre vertu est inutile. Mais le moyen de l'imiter dans un siècle où l'on en voit si peu d'exemples, en un siècle où tous les mauvais chrétiens, et quelquefois même ceux qui passent pour assez bons, nous donnent des exemples tout contraires. Cela se peut-il faire, à moins d'un grand soin et de beaucoup d'application? Toutefois, il faut en venir à bout avec le secours du ciel, parce que si nous ne surmontons pas les difficultés qu'il y a à éviter la Détraction, nous en trouverons de beaucoup plus grandes à la réparer. C'est ma seconde partie, où je dois vous prouver qu'il est aussi difficile de réparer la Détraction que je vous ai montré qu'il est aisé de la commettre.

SECOND POINT

Il n'est point de chrétien si peu instruit de ses devoirs qui ne sache que la Médisance demande une réparation entière du mal qu'on a fait en détractant. Ce n'est pas assez d'avoir dit au confesseur qu'on a fait passer ce marchand pour un fourbe et cette fille ou cette femme pour une coquette ; il faut leur rendre l'honneur que vous leur avez ravi. De plus, si la Détraction leur a attiré quelque perte temporelle, comme il se peut faire qu'elle aura nui au marchand dans son trafic et empêché l'établissement de la demoiselle, vous êtes obligés de réparer ce dommage. Enfin, comme il arrive très souvent que la Médisance vient jusqu'aux oreilles de la personne intéressée, qu'elle s'en tient offensée en un point que rien ne paraît capable de la satisfaire, Dieu vous commande, sur peine de ne rentrer jamais dans sa grâce, d'aller chercher votre frère, de n'oublier rien pour l'apaiser et pour vous réconcilier avec lui. Que d'embarras, que d'inquiétudes vous va causer cette parole qui a été sitôt dite! Que vous aurez de peine à bien rétablir ce qu'elle a gâté! Que de difficultés à vaincre, et hors de vous-même, et dans vous-même, avant que vous ayez remis toutes choses au même état où elles étaient auparavant?

Hors de vous-même, comment détruirez-vous dans l'esprit de ceux qui vous ont ouï, la créance où ils sont que vous leur avez dit la vérité ? Et quand vous en vien-

driez à bout, vous n'êtes pas encore hors d'affaire ; votre Médisance a bien fait du chemin, depuis qu'elle est sortie de votre bouche ; elle a passé de vos amis à des gens que vous ne connaissez pas et de ceux-ci encore à d'autres. Il faut s'informer quelles sont les autres personnes, il faut les chercher et faire en sorte, en vous rétractant, qu'ils cessent tous de croire ce qu'ils ont cru sur votre rapport. Il est malaisé de parler à tant de personnes, il est encore plus difficile de les détromper. Je dis bien davantage : quand on ferait une rétractation publique et qu'on serait assez heureux pour détruire entièrement la mauvaise opinion qu'on avait conçue de votre frère, je dis que vous ne répareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit a une certaine fleur que la Médisance lui ôte et que la rétractation ne saurait lui rendre. Du moment qu'une personne a été soupçonnée de n'être pas honnête ou d'être infidèle, quelque soin qu'on prenne de la justifier, quoique on vienne à bout de persuader tout le monde de son innocence, il reste toujours dans les esprits je ne sais quelle impression, qui fait qu'on la considère moins qu'auparavant. Sa vertu ne brille plus avec tout son éclat. Il en est comme de ces étoffes qu'on peut laver après qu'elles ont été salies ; on leur redonne, à la vérité, leur première blancheur, mais non pas leur premier lustre. C'est pour cela que dans le monde on fait une grande distinction entre une personne de qui on n'a jamais médit et une autre de qui on a mal parlé quelquefois, quoique toujours faussement. Il semble que du moment qu'on a eu le

malheur d'être accusé, on ne peut être entièrement sans reproche.

Davantage: il arrive souvent qu'on a si bien marqué toutes les circonstances des actions, qu'on en a donné de si bonnes preuves, qu'on a pour son malheur tant de crédit et d'autorité sur les esprits que ce serait une raillerie de vouloir se rétracter: la chose n'est plus en notre pouvoir. Je sais que, lorsque l'impossibilité est effective, on est dispensé de le faire. Mais les docteurs disent qu'on est obligé, en louant la personne en d'autres rencontres, de lui rendre à peu près autant d'honneur qu'on lui en avait ravi; que si cela même ne se peut faire, d'autres théologiens veulent qu'on tâche de remplacer, par quelque autre sorte de bien, celui qu'on leur a ôté; que l'on donne de l'argent ou qu'on rende des services, selon les personnes et à proportion du mal qu'on a fait en la réputation. Cela vous paraît-il aisé, Messieurs? Par quelles louanges, par quelle somme d'argent ou par quels services réparerez-vous la réputation d'honnête femme que vous avez ôtée à votre ennemie; celle de juge désintéressé dont vous avez dépouillé ce magistrat; celle de serviteur zélé et fidèle que vous avez fait perdre à ce domestique?

En deuxième lieu, ce n'est pas une chose aisée de guérir la plaie que vous avez faite au cœur de la personne intéressée. Vous l'avez frappée dans l'endroit le plus sensible. Elle aura bien de la peine à revenir de l'aversion qu'elle a conçue pour vous depuis cette injure. Il me semble qu'on pardonne plus volontiers tout le reste. Une parole est bientôt dite; il n'est rien de plus

léger, dit le docteur dévot. Mais cependant elle ne fait pas de légères blessures ; elle entre dans l'esprit sans peine; mais elle n'en sort pas avec la même facilité. *Levis quidem res sermo, quia leviter volat ; sed graviter vulnerat ; transit, sed non leviter urit ; leviter penetrat animum, non leviter exit.* Que ferez-vous pour le fléchir, pour le porter à oublier l'injustice que vous lui avez faite ? Vous êtes obligé de lui faire toutes les soumissions que vous jugerez capables de désarmer sa colère.

Et quand pour tout cela vous trouveriez au dehors toutes les facilités imaginables, le pourriez-vous faire sans rendre mille et mille combats intérieurs contre toutes vos passions, contre tous les sentiments de la nature ? Car enfin je ne saurais rétablir l'honneur de cet homme que je n'expose le mien. Il faut aller avouer que je suis un menteur, un malin, un envieux ou tout au moins un imprudent et un étourdi. Vous direz peut-être que cet aveu, bien loin de décrier celui qui le fait, lui attire au contraire beaucoup de gloire ; qu'on louera cette action comme une action fort chrétienne. Vous avez raison ; mais je craindrais que cette vue n'en rebutât plusieurs, bien loin de les encourager. Ce sera peut-être pour cela même qu'on aura honte de se dédire ; on appréhendera de passer pour dévot et pour scrupuleux, d'apprêter à rire aux libertins. Mais une preuve bien convaincante qu'il est difficile de se rétracter, quand on a médit, c'est que, quoi qu'il n'y ait rien au monde de plus fréquent que les Médisances, il n'y a pourtant rien de plus rare que les rétractations. Qui de nous, Messieurs, n'a ouï mille fois détracter de son

prochain ? Combien de fois est-on revenu à nous pour se rétracter ? Si la chose était facile, l'obligation en étant indispensable, ne s'en acquitterait-on point plus souvent qu'on ne fait ? D'où vient qu'on aime mieux demeurer dans la disgrâce de Dieu et s'exposer à perdre le paradis que de se rétablir par cette voie ? Je veux croire que, quand vous seriez tombé en une semblable faute, vous prendriez un meilleur parti que celui-là. Je ne doute point que, plutôt que de hasarder votre salut, vous ne surmontassiez toutes les difficultés qui s'opposent à la rétractation, qu'il n'y aurait point de confusion à souffrir que vous ne fussiez tout prêt d'essuyer. Mais vous m'avouerez que médire dans cette espérance, ce serait s'exposer à une tentation que nul homme ne peut s'assurer de vaincre ; ce serait se préparer, pour toute la vie, et surtout pour l'heure de la mort, une matière de trouble et d'inquiétude.

Combien serait-il plus sûr de veiller sur sa langue de telle sorte qu'il ne vous échappât jamais de Médisance ? Cela n'est nullement impossible. Mais si vous avez envie d'obtenir cela de vous-même, il faut nécessairement suivre le conseil que je m'en vais vous donner. Ce n'est pas assez d'éviter les discours qui blessent tout visiblement la justice et qui font des plaies mortelles à la réputation ; il faut s'interdire, une fois pour toutes, toutes sortes d'entretiens, toutes sortes de paroles dont la charité peut être choquée le moins du monde, quand même elles n'engageraient à nulle réparation. Quiconque se donne la liberté de dire le mal qu'il sait de quelque autre, quoique ce ne soit qu'un petit mal, quicon-

que parle volontiers des défauts d'autrui, quoique connus de tout le monde, celui-là tombera infailliblement dans de véritables Médisances. Il a beau dire qu'il ne permettra jamais à sa langue d'aller plus loin; il ne connaît, ni la force, ni la corruption de la nature; il se joue avec un lion dont il ne sera pas toujours le maître, un lion qu'il ne pourra pas empêcher de donner de temps en temps quelque coup de dent ou de patte, et qui, après avoir été d'abord assez souple, se déchaînera enfin et remplira tout de meurtres et de carnage. Je veux dire, Messieurs, que les petites fautes qu'on se pardonne en cette matière ne laissent pas de fortifier la mauvaise inclination, de former une habitude de Médisance qu'il est comme impossible de retenir dans les bornes qu'on s'était d'abord prescrites.

Ajoutez à cela que parmi les Détractions même légères, il est malaisé que, soit par ignorance, soit par inconsidération, il n'en échappe de très importantes; elles ne seront pas mortelles, à cause du défaut de réflexion; mais on ne laissera pas d'être obligé à réparer le dommage qu'elles auront fait, tout de même qu'on est obligé de restituer le bien d'autrui, quand on reconnaît qu'il ne nous appartient pas, quoique d'abord on l'eût pris de bonne foi et qu'on n'eût pas péché en le retenant.

C'est pourquoi, si vous voulez entretenir un grand calme dans votre cœur, si vous avez envie de le conserver dans une pureté, dans un grand éloignement de tout ce qui peut vous séparer de votre Dieu, je vous conseille, Messieurs, que, sans examiner si la chose

est légère ou importante, s'il y aura péché mortel ou seulement véniel, si même il y aura du péché ou s'il n'y en aura pas, vous fassiez une résolution ferme et inviolable de ne parler jamais mal de qui que ce soit. — Je ne le fais pas, me direz-vous, ni par haine, ni par jalousie. — Et que m'importe quel motif vous engage à détracter, si votre Médisance m'ôte l'honneur et la réputation. — Je n'en ai parlé qu'à une seule personne. — C'est toujours autant de perdu pour moi. Quel droit aviez-vous de me décrier auprès de cette personne-là? — Mais c'est un homme sage et discret. — C'est encore pis ; j'aimerais mieux avoir perdu l'estime de cent autres que celle d'un homme de ce caractère. — Je n'ai pas tout à fait assuré la chose. — On ne laissera pas de la tenir pour certaine; vous savez que le monde est étrangement porté à croire le mal ; en tout cas, vous m'avez rendu suspect, et l'on sait assez que cela ne manque jamais de nuire beaucoup. — Mais, si je n'ai nommé personne ? — Si vous n'avez nommé personne on aura fait cent jugements téméraires, on aura soupçonné plusieurs personnes fort innocentes. Vous avez dit en général que c'était un prêtre, un religieux ; on en fera moins d'état de tous les religieux et de tous les prêtres. — C'est un crime tout public que celui que je vous apprends. — Je le crois ; mais enfin le scandale n'était pas encore venu jusqu'à moi. Pourquoi faut-il que ce soit vous qui me communiquiez cette peste qui n'a fait déjà que trop de ravage? — Vous le saviez déjà, me dites-vous. — Cela peut être ; mais pourquoi m'en faites-vous ressouvenir ? S'il y a du mérite à rappeler dans la mémoire des hommes les mystères

de Jésus-Christ et les autres choses qui les édifient, croyez-vous qu'il n'y ait point de péché à leur remettre devant les yeux ce qui les a déjà scandalisés?

Pone Domine custodiam ori meo, et ostium circunstantiæ labiis meis, et non declines cor meum in verba malitiæ. Mettez donc, ô mon Dieu, mettez sur mes lèvres comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence et la circonspection servent de porte à ma bouche, pour la fermer à tous les discours qui approchent tant soit peu de la Médisance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous louer et pour porter les autres à vous bénir avec moi. Faites, s'il est possible, qu'elle ne se délie jamais que pour cet usage. Quoi ! cette langue que vous sanctifiez si souvent par les sacrés attouchements de votre corps adorable, par ce mystère de votre amour, serait-elle donc profanée par des discours contraires à la charité? Non, Seigneur, vous ne le permettrez pas ; et de mon côté je n'oublierai rien pour m'empêcher de tomber dans ce désordre. Je ne vous offense déjà que trop par mes pensées dont je ne suis pas toujours le maître. Mais, puisque je puis prendre sur ma langue un pouvoir entier et absolu, dût-elle garder un perpétuel silence, je l'observerai avec tant de soin qu'elle ne proférera jamais de paroles qui ne soient pour votre gloire, soit à adoucir les peines des affligés, à réunir les esprits où règne la division ou à instruire ceux qui ne vous connaissent pas assez, ô mon Dieu, à entretenir tout le monde de votre grandeur et de votre miséricorde, à allumer votre amour dans tous les cœurs, à vous louer,

à vous bénir, à vous glorifier. Voilà désormais à quoi je consacre ma langue et tous mes discours. Oui, mon Dieu, ou je parlerai à vous, ou je parlerai de vous, ou je me tairai pour l'amour de vous, afin que je puisse un jour mêler mes louanges avec vos élus dans la gloire, où nous conduisent le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS NOBLE

ET TRÈS VERTUEUSE DAME

FRANÇOISE MAGDELEINE DE NÉRESTANG

Abbesse du Monastère royal

DE LA BÉNISSONS-DIEU

Décédée le 21 Mai 1675

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous.

(*Luc*, c. 23).

Messieurs, voici le quarantième jour (1) que nous ne cessons de pleurer la vertueuse et l'incomparable dame Françoise Magdeleine de Nérestang, la plus illustre, la plus sage, j'ose dire même la plus sainte abbesse qui ait gouverné cette royale maison. On n'a jamais rien vu

(1) Cette Oraison funèbre fut donc prêchée le 30 juin ou le 1er juillet.

de si triste que la fatale nuit qui nous l'enleva. Ses dernières paroles faillirent à faire étouffer de douleur tous ceux qui furent témoins de son agonie. Elle n'eut pas plus tôt expiré que tout ce monastère retentit de pleurs et parut changé, en un moment, en une affreuse solitude; et le son lugubre des cloches qui rendit publique, un moment après, la nouvelle de sa mort, porta la désolation dans tous les lieux d'où il put être entendu.

Je ne parlerais pas de ses funérailles, si la plupart de ceux qui sont ici n'avaient été présents à cette cérémonie. Car, quelle éloquence pourrait bien exprimer un si grand deuil? On ne pouvait distinguer, ni ses vassaux de ceux qui ne l'étaient pas, ni ses domestiques des étrangers, ni ses parents de ceux qui ne lui étaient rien. Tout le monde pleurait, tout le monde s'affligeait comme si chacun eût perdu sa sœur ou sa mère. Les pauvres, qui s'y trouvèrent en grand nombre, remplissaient cette église de cris pitoyables. Durant l'office divin on ne put entendre d'autre voix que celle de ces malheureux. Ces pauvres dames, qui étaient obligées de chanter malgré la douleur dont elles avaient le cœur serré, ne pouvaient arracher de leur poitrine que des tons sourds et des paroles à demi-formées, encore furent-elles contraintes plusieurs fois d'interrompre leur chant pour donner passage à des sanglots qu'elles ne pouvaient plus retenir. Il n'y eut pas jusqu'aux vêtements sacrés, jusqu'aux linges qui servent aux mystères de l'autel, qui ne fussent mouillés des larmes des prêtres. Ceux de qui l'on pouvait attendre quelque consolation étaient eux-mêmes inconsolables. Il n'y eut personne qui ne crût avoir

perdu beaucoup en cette mort, personne qui ne crût y avoir perdu plus que tous les autres.

Cette douleur, si amère et si générale, n'est pas encore apaisée et je ne viens pas ici pour la combattre : elle est une espèce d'éloge bien plus glorieux à la mémoire de Madame de Nérestang que celui que vous attendez de moi. Et d'ailleurs elle me paraît si juste que je ne pourrais la condamner sans démentir mes plus véritables sentiments. Pleurez donc, Mesdames ; oui, vous avez raison de le faire. Le Seigneur vous a ôté une grande supérieure, une supérieure éclairée, vigilante, pleine de zèle, pleine de modération et de tendresse pour vous ; une supérieure que vous aviez d'autant plus de sujet d'aimer que, si toutes les apparences ne trompent, elle était extrêmement chérie de Dieu. Pleurez, Messieurs, vous qui perdez en sa personne non seulement une très bonne parente, mais encore un des plus beaux ornements de votre illustre maison. Pauvres affligés, pauvres malades, je vous pardonne jusqu'à votre désespoir : votre bonne mère est dans le tombeau ; vous voilà privés de celle en qui vous mettiez toute votre espérance, après Dieu, et qui, dans vos plus pressantes nécessités, vous était une ressource infaillible. Et vous tous, ses bons sujets, où trouverez-vous une maîtresse plus équitable et qui ait plus à cœur vos véritables intérêts ? Moi-même, chrétiens Auditeurs, et tous ceux de notre compagnie, nous avons peut-être encore plus de raison de nous affliger. La plupart des gens savent quels étaient à notre égard les sentiments de cette vertueuse dame ; elle n'avait que trop d'estime et trop de

bonté pour nous, et nous sommes obligés de reconnaître que nous n'eûmes jamais, ni une protectrice plus zélée, ni une plus généreuse bienfaitrice. Pleurons donc, chrétienne Compagnie; pleurons, à la bonne heure, puisque nous en avons tant de sujets. Mais souvenons-nous que c'est sur nous qu'il faut pleurer, nullement sur notre illustre défunte. Il me semble que c'est elle-même qui nous donne cet avis : Réservez vos larmes pour vous-mêmes, je ne veux point avoir de compassion : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* En effet, Messieurs, on n'est guère à plaindre, quand, après de longues et de pénibles recherches, on a enfin trouvé tout ce qu'on cherchait. Or, je veux vous faire voir aujourd'hui que la mort a procuré cet avantage à celle dont nous honorons ici la mémoire : la mort l'a mise en possession de Dieu. Bien loin d'avoir lieu d'en douter, j'en rapporterai tantôt des témoignages qui sont peut-être divins et par conséquent incontestables : la mort l'a donc mise en possession de Dieu, et je m'en vais vous faire voir dans les deux parties de ce discours, que c'est ce qu'elle a cherché durant tout le cours de sa vie et que c'est l'unique chose qu'elle a cherchée. Elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu : voilà tout son panégyrique. Saintes Ames, c'est à vous, principalement à juger de mon entreprise. Vous savez si pour une dame chrétienne et religieuse il est possible d'imaginer un éloge plus magnifique que celui-là; et vous verrez, par ce que je m'en vais dire, que jamais personne ne l'a mieux mérité que notre abbesse.

PREMIÈRE PARTIE

Quelque établie que soit la coutume de commencer l'éloge des personnes de qualité par celui de leurs ancêtres, toutefois, ayant à parler d'une fille consacrée à Dieu, et d'une fille aussi sainte que l'a été Madame de Nérestang, je n'ai pas cru qu'il fût de la bienséance de me rendre à cet usage. S'il y a quelque gloire dans la défunte d'être née dans une famille des plus illustres du royaume, c'est parce qu'elle a compté pour rien cet honneur, c'est parce qu'elle l'a même considéré comme une disgrâce et qu'elle a souvent témoigné à ses confidentes qu'elle se serait estimée heureuse, si Dieu l'avait fait naître bergère.

Je ne crains pas même que ceux d'entre vous, Messieurs, qui auraient plus d'intérêt à voir publier les avantages de la maison de Nérestang, soient choqués de mon silence sur ce point. Au contraire, comme j'ai beaucoup de choses à dire, je leur ferais tort, si je perdais une partie du temps à raconter les actions de leurs pères, desquelles tout le monde est si bien instruit, au lieu de mettre au jour des vertus que leur sainte parente a pris tant de soin de cacher à tout le monde.

Votre nom, Messieurs, est assez connu dans toute l'Europe. La France a peu de sujets, elle a même peu d'ennemis qui ignorent la valeur de vos aïeux. Tout le monde sait, et les grands services qu'ils ont rendus à l'état, et les récompenses honorables qu'ils en ont reçues.

Tous les livres parleront toujours des maîtres de camp, des maréchaux de camp, des capitaines des gardes, des gouverneurs de provinces, des grands maîtres de Saint Lazare que vous comptez dans votre famille. Les grandes preuves de fidélité, de courage et de conduite qu'ils ont données en tant de rencontres, font un trop bel ornement pour nos annales, pour n'y être pas insérées ; et quand l'histoire serait muette sur leur piété, les monastères qu'ils ont fait bâtir, cette royale maison, qui ne leur est guère moins obligée qu'aux rois mêmes qui l'ont fondée, rendront un témoignage éternel du zèle qu'ils ont eu pour l'honneur de Dieu.

Il n'en est pas de même des éminentes vertus de celle que nous pleurons. Si je n'en instruisais le public elles demeureraient ensevelies dans la solitude où elle a passé ses jours. On sait à quel prix elle a chéri sa clôture. Hélas ! vous vivriez peut-être encore, grande Abbesse, vous seriez encore l'appui, l'ornement, la joie de cette maison, si vous n'aviez mieux aimé mourir que d'en sortir pour changer d'air. Ainsi, Mesdames, toute sa vie, sa vertu a été comme renfermée dans l'enceinte de vos murailles. De plus, comme elle était très intérieure, j'ose dire qu'elle n'a pas même été connue des personnes avec qui elle vivait. La plus grande peine, en cette occasion, a été de percer les voiles dont son humilité avait pris soin de la couvrir. Il a fallu consulter les directeurs, il a fallu recourir aux conjectures, il a fallu deviner, pour ainsi dire, sa sainteté. Mais enfin je me suis convaincu si parfaitement qu'elle a toujours cherché Dieu, qu'elle n'a jamais cherché que Dieu, que j'espère

pouvoir encore vous en convaincre. Elle a cherché Dieu, Mesdames. Ce qui me fait croire qu'infailliblement elle l'a trouvé, c'est qu'elle a commencé de bonne heure à le chercher, qu'elle l'a cherché avec ardeur, qu'elle l'a cherché avec constance.

Je ne prétends pas faire passer pour l'effet d'une vertu avancée la retraite qu'elle fit en ce monastère, en un âge où elle ne pouvait connaître encore, ni la religion, ni le monde. Je l'attribue uniquement à la Providence de Dieu, lequel préparait dès lors cette belle âme à une grande pureté. Le Seigneur se hâta de la retirer de ce monde corrompu, où il est si mal aisé de se conserver dans l'innocence. Il voulut qu'elle apprît à parler parmi des personnes de qui elle pût, en même temps, apprendre à vivre, parmi des personnes qui la portassent à lui donner son cœur, avant qu'une créature le lui pût ravir. En effet, elle conçut d'abord un si grand désir d'imiter ces saintes filles qu'il fallut user d'artifice pour l'empêcher de pratiquer les plus rigoureuses observances de la règle. Encore rendait-elle tous ces artifices inutiles par sa vigilance et par sa ferveur.

Le livre de l'*Imitation* de Jésus-Christ, qui a été le livre de tant de saints, a été jusqu'à la mort l'oracle de feu Madame. On peut dire que l'amour de la prière, lequel est inséparable de l'amour de Dieu, a toujours été sa plus forte passion. Mais pourrez-vous bien croire que ces deux choses aient fait les délices de ses premières années; qu'elle ait goûté les maximes de ce livre d'or, presque aussitôt qu'elle l'a pu lire; qu'elle ait commencé à méditer en un temps où les autres savent à peine

prier de bouche? Dans sa plus grande jeunesse, on ne la trouvait presque jamais, qu'elle n'eût ce petit livre d'une main, et de l'autre une horloge de sable, pour mesurer le temps de ses prières mentales. Ces deux choses partageaient déjà son cœur et ses occupations. Il semble que dès ce temps elle avait compris ce mot de Saint Bernard : Cherchez Dieu et vous le trouverez; cherchez-le par la lecture et vous le trouverez par la méditation : *Quærite lectione et invenietis meditatione.*

Lorsqu'elle eut été reçue novice, non seulement elle continua de chercher Dieu, mais elle crut l'avoir trouvé en la personne de sa maîtresse. On ne peut imaginer une soumission, ni plus aveugle, ni plus prompte que la sienne. On ne l'a jamais entendue se plaindre du joug de l'obéissance, elle qui depuis, étant abbesse, trouvait le faix de sa charge si accablant. J'ai appris de celles qui étaient ses compagnes de noviciat qu'on n'avait jamais rien aperçu en elle qui fût digne de répréhension. Vous m'avez bien dit davantage, Mesdames; vous m'avez assuré qu'elle-même ne voyait jamais rien de répréhensible dans les autres, parce que toute jeune, toute novice qu'elle était, on se composait en sa présence, on craignait de commettre à ses yeux les plus légères irrégularités, on avait dès lors pour sa vertu le même respect qu'on eut pour son caractère, lorsqu'elle fut supérieure. De sorte qu'on pouvait la comparer à ces chênes, si célèbres dans l'antiquité païenne, qu'on adorait dans les forêts longtemps avant qu'on se fût avisé d'en faire les statues des dieux et de les placer sur les autels.

J'ai dit que ses sœurs n'avaient jamais rien trouvé à redire en sa conduite, du temps même qu'elle était tout à fait jeune. Comme les yeux des supérieures sont plus perçants, Mesdames ses tantes croyaient avoir souvent des sujets de se plaindre d'elle. Mais on ne se ressouvient pas qu'elles aient jamais rien eu à lui reprocher que des excès de ferveurs ; elle ne se ménageait en rien, elle n'avait égard, ni à son âge, ni à sa complexion. Elle avait eu dès ce temps-là de cruelles maladies; c'était une santé déjà ruinée. Elle ne laissait pas de faire tout ce que faisaient les plus robustes, c'est-à-dire que non seulement elle a commencé de bonne heure à chercher Dieu, mais qu'elle a commencé de bonne heure à le chercher avec ardeur. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans la suite de sa vie, lorsqu'elle a eu plus de lumière, elle ait été si soigneuse, si ardente dans ses recherches.

Notre Dieu est partout, chrétiens Auditeurs. Aussi le cherchait-elle en tout lieu et en toutes choses, par les réflexions continuelles qu'elle faisait sur sa présence et sur ses opérations dans les créatures. Mais l'Évangile nous apprend que, sur la terre, il est plus particulièrement dans l'Eucharistie, dans les pauvres et au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom. C'est là aussi que notre abbesse l'a toujours cherché avec plus d'empressement. Pardonnez-moi, Mesdames, si je représente si mal cette merveilleuse ardeur, cette langueur amoureuse qui accompagnait les actions et les paroles que je vais rapporter de votre mère. Quoique vous en ayez été témoins, vous m'avez confessé que vous-mêmes ne pouviez bien exprimer de si tendres mouvements.

Vous savez peut-être, Messieurs, que ces saintes filles passent presque toute leur vie devant le saint Sacrement de l'autel ; elles y sont quelquefois depuis les deux heures du matin jusqu'à midi, et toujours chantant ou répandant leur cœur par la méditation en la présence de leur Bien-aimé. Après midi, elles s'y rassemblent jusqu'à trois fois. Outre l'office du soir elles font une seconde méditation après leurs vêpres. Ce serait de quoi rebuter, de quoi accabler des esprits en qui il resterait quelque chose de l'esprit du monde. Feu Madame l'Abbesse était la première au chœur pour tous ces saints exercices, elle n'en sortait qu'après les autres ; encore l'office allait-il toujours trop vite à son gré ; elle ne cessait d'exhorter ces dames à le chanter lentement, comme pour prolonger le plaisir qu'elle goûtait à s'entretenir avec son bon Maître. Tout cela ne pouvait encore la satisfaire : dans les heures qui restaient entre les prières de l'après-dîner, elle venait jusqu'à six fois adorer Jésus-Christ caché dans ce tabernacle ; avant que d'aller recevoir une visite, elle ne manquait jamais d'en venir rendre une au Fils de Dieu, pour lui demander la grâce de sortir du parloir aussi pure qu'elle y serait entrée et pour se remplir auprès de lui de ce feu qu'elle répandait ensuite dans ses discours.

Que dirai-je de sa dévotion au saint sacrifice de la messe? Je ne sais si l'on en a jamais vu une plus grande dans aucun saint. Il y avait longtemps qu'elle assistait chaque jour à toutes celles qui se disaient en cette église, et l'on y en a dit quelquefois jusqu'à vingt. Rien n'était capable de lui faire interrompre cette pratique : les

jours mêmes qu'elle avait pris des remèdes, si elle n'avait assez de force pour marcher, il fallait qu'on l'y portât. Les médecins ont souvent appréhendé que, dans ce transport, elle ne restât morte entre les bras de ses Filles; ils ont essayé souvent de le lui faire appréhender à elle-même; mais la mort était pour elle quelque chose de moins terrible que la privation d'un si grand bien. Quoi, disait-elle, voulez-vous m'ôter l'unique plaisir qui me reste dans la vie? Voudriez-vous refuser ce soulagement aux maux extrêmes que vous n'ignorez pas que je souffre? Que direz-vous de ces sentiments, Ames tièdes? Vous qui vous sentez fatiguées d'une messe d'une demi-heure, est-il bien possible qu'à l'égard de ce mystère vous ayez la même croyance que cette vertueuse dame?

Plût à Dieu, Messieurs, que la plupart des chrétiens se disposassent à la communion, que la plupart même des prêtres se préparassent à offrir ce saint sacrifice avec autant de soin qu'elle se préparait à y assister! Elle avait pour cela un exercice particulier qui n'était de guère moins de demi-heure. Elle le faisait quelquefois à son oratoire avant que de sortir de sa chambre: c'est là qu'elle recueillait son esprit et qu'elle congédiait toutes les pensées de la terre; c'est là qu'elle se purifiait par mille actes intérieurs; c'est là enfin qu'elle les unissait aux intentions de l'Église et à celles de Jésus-Christ, lequel s'immole lui-même en ce mystère. Peut-on chercher Dieu avec plus d'empressement? Peut-on le chercher avec plus de soin? Peut-on manquer de le trouver, quand on le cherche de la sorte?

Messieurs, Jésus-Christ n'est pas seulement caché

sous les faibles espèces du pain et du vin : on le peut encore trouver dans les pauvres. Mais hélas ! bien loin de le chercher en leur personne, on le rebute bien souvent lorsqu'il se présente. Parlez donc, pauvres Malades, pauvres Veuves, pauvres Orphelins, pauvres Vieillards. De quelque pays que vous soyez, en quelque temps que vous vous soyez présentés, quelque nécessité que vous ayez eue, est-il un seul d'entre vous qui puisse dire que feu Madame l'ait refusé une seule fois ? Et vous, Mesdames, qui avez été chargées de la distribution de ses aumônes, l'avez-vous trouvée quelquefois peu disposée à vous écouter, lorsque vous lui avez représenté les besoins des misérables ?

Combien de fois vous a-t-elle commandé, et ce qui marque encore mieux le désir ardent qu'elle avait d'être obéie, combien de fois vous a-t-elle prié tendrement et au nom de Dieu de ne renvoyer personne, de donner non seulement les choses grossières, mais encore les délicates et jusqu'aux précieuses, plutôt que de souffrir que quelqu'un se retirât mal content. Comme elle cherchait son Dieu en ces malheureux, il semble qu'elle appréhendait que Jésus-Christ ne lui échappât en celui qui aurait été rejeté : *Date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus.* Ce mot est de Saint Augustin ; mais nous pouvons bien le mettre à la bouche de notre illustre défunte, puisqu'elle l'avait dans le cœur : Donnez à tous, mes chères Sœurs, de peur que celui à qui vous ne donneriez pas ne soit Jésus-Christ.

Ce même motif le faisait passer encore bien plus avant : non seulement elle donnaît à tous ceux qui

demandaient, mais elle n'oubliait rien pour donner à tous ceux qui ne pouvaient pas ou qui n'osaient pas demander. Jamais dame ne fut plus soigneuse, plus vigilante pour faire reconnaître et pour faire exiger ses droits que celle-ci l'était pour découvrir et pour soulager les misères de ses vassaux. Elle avait des personnes qui l'en informaient exactement ; elle s'informait elle-même de son chirurgien, s'il y avait des malades dans le pays; elle l'obligeait à les aller voir, à lui rapporter ensuite en quel état il les avait trouvés, s'ils avaient de quoi se faire servir en leur maladie, de quels secours ils pouvaient avoir besoin. Elle n'avait pas plus tôt appris leurs nécessités que, touchée en même temps de deux mouvements bien contraires, de compassion pour leurs maux et de joie pour l'occasion qu'elle avait de pratiquer la charité, elle envoyait sur l'heure tout ce qu'elle jugeait capable de leur donner du soulagement.

Mais, ce qui fait bien voir que c'était en effet Jésus-Christ qu'elle cherchait dans les pauvres, c'est qu'elle n'oubliait rien pour faire que Jésus-Christ fût en eux et avec eux. Lorsque sa santé lui permettait de faire l'aumône par elle-même, elle l'accompagnait toujours d'une instruction ou d'une exhortation courte et fervente. Quand elle la donnait par d'autres mains, ceux qu'elle employait pour cela étaient toujours chargés de quelque bon mot, de quelque conseil important qu'elle voulait qu'on donnât de sa part à tous ceux qu'elle assistait. Allez, disait-elle ; faites bien comprendre à ces pauvres gens que c'est Dieu qui les visite; dites-leur qu'ils se soumettent à la volonté de Dieu, qu'ils se rendront leurs

maux utiles par la patience. Dites à cet autre qu'il se confesse au plus tôt, qu'il se mette bien avec Dieu, qu'il se garde de l'offenser ; à cette famille, qu'ils aient soin de se conserver dans une grande union, qu'ils tâchent de bien vivre avec leurs voisins, qu'ils s'entraiment les uns les autres. On ne saurait dire combien des paroles dites ainsi à propos ont coutume d'être efficaces ; le présent qu'on y joint leur ouvre l'entrée du cœur et leur sert de véhicule pour les porter jusqu'au fond de l'âme. Oui, Riches, vous devez être les pères des pauvres et vous pouvez en être comme les sauveurs et les apôtres. Dieu vous a donné de quoi les rendre heureux et même de quoi les faire saints sans beaucoup de peine. Ils ont une docilité merveilleuse dans le temps qu'on leur fait un peu de bien. Cet exemple de charité chrétienne qu'ils reçoivent de vous, cette preuve effective que vous leur donnez de la Providence, qui se sert de vous pour les tirer de la dernière nécessité, tout cela les dispose fort à craindre Dieu, à espérer en lui, à faire quelque chose pour l'amour de lui. Que vous êtes malheureux, que je vous trouve peu de religion et même peu d'humanité, si vous aimez mieux vous rendre vos richesses inutiles, ou par votre avarice, ou par votre luxe, que de répandre partout, comme vous le pouvez faire, la joie et la sainteté, que de vous en servir pour vous ouvrir le ciel à vous-même et pour l'ouvrir encore à vos frères !

Le zèle de feu Madame l'Abbesse ne s'est pourtant pas borné à si peu de chose : il s'est étendu bien plus loin que sa libéralité ; la mort même n'en a pas arrêté l'effet. Vous avez entendu parler de ces missions qu'on a

renouvelées en nos jours, et surtout en ce royaume, avec tant de succès. Plusieurs prédicateurs apostoliques s'assemblent dans une ville, ou même dans un village, à dessein d'en bannir tous les désordres et d'y rallumer la ferveur. Ils y viennent pourvus par Nosseigneurs les évêques d'un ample pouvoir d'absoudre de toute sorte de cas, même des réservés. On publie d'abord une indulgence plénière pour quiconque voudra profiter de leur travail ; après quoi, pendant l'espace d'environ un mois on prêche trois ou quatre fois le jour tout ce qu'il y a de plus terrible, tout ce qu'il y a de plus touchant dans les vérités du christianisme. Durant tout ce temps-là le Saint Sacrement est dévoilé ; on donne la bénédiction après chaque prédication ; tout le reste de la journée se passe en divers exercices publics qui sont tous d'une grande utilité ; on fait dans l'Église, à haute voix, la prière du matin et celle du soir ; on aide les *ignorants* à former durant la messe des actes intérieurs, conformes aux mystères qu'elle représente ; on fait de fréquentes instructions sur le sacrement de pénitence, sur la sainte communion, sur la préparation à la mort, sur tous les commandements, sur toutes les obligations générales et particulières : c'est comme une longue retraite qu'on fait faire en même temps à tout un peuple, pour le disposer à recevoir la plénitude de l'esprit de Dieu. Les fruits de ces saints exercices ne peuvent être compris que par ceux qui les recueillent. Ce sont comme des torrents du feu qui consument tous les vices, qui changent, qui purifient, qui renouvellent toutes choses. On voit des bourgades entières passer en

quinze jours d'une ignorance grossière à une connaissance de Dieu très parfaite ; on compte jusqu'à huit ou neuf cents confessions générales dans des villages qui ne sont que de mille communiants ; des villes entières, toutes divisées par des factions et de cruelles inimitiés, rentrent dans la paix par des réconciliations très sincères ; on n'y parle plus de danses, ni de cabarets ; au lieu des blasphèmes, des jurements, des chansons lascives, on n'entend partout que des cantiques sacrés ; l'usage des sacrements, de la méditation, de la mortification intérieure et extérieure y devient commun. Si je disais tout ce que j'ai vu en cette matière, je suis assuré qu'on ne m'en croirait pas sur ma parole ; j'ai eu peine moi-même d'en croire à mes oreilles et à mes yeux.

Feu Madame entendit parler de ces sortes de missions, il y a quelques années. Elle ne se contenta pas qu'on en fît dès lors dans les terres qui dépendent de l'abbaye ; elle fit le dessein d'en fonder une pour toujours, qui se renouvelât de deux en deux ans, tantôt en un quartier, tantôt en un autre. Le dessein a été exécuté ; on a parcouru divers villages ; et je ne doute point qu'à son entrée dans le ciel, il ne soit déjà venu au devant d'elle plusieurs âmes bienheureuses, qui avaient appris à bien mourir des missionnaires qu'elle leur avait envoyés. La joie qu'elle eut à cette rencontre lui sera souvent renouvelée durant plusieurs siècles ; elle aura longtemps le plaisir de voir que son zèle fructifie encore après sa mort, qu'il arrache ces proies au démon ; elle verra le paradis se peupler insensiblement de citoyens qui la reconnaîtront, après Dieu, pour leur libératrice. Et dès

cette vie, quand on a un peu de véritable amour, on s'estime si heureux de pouvoir procurer quelque gloire à Dieu ! Je vous laisse à penser quel surcroît de félicité ce doit être en l'autre vie, où l'amour est si pur et si ardent, de voir que l'on continue à glorifier Celui qu'on aime et à le faire aimer des autres hommes !

C'est sans doute un des plus beaux endroits de la vie de feu Madame l'Abbesse. Il est vrai néanmoins que je ne m'y suis arrêté qu'avec peine, par l'impatience où j'étais de passer à ce que je m'en vais dire.

Jésus-Christ nous assure, dans l'Évangile, qu'il ne manque jamais de se trouver au milieu de nous, lorsque nous sommes assemblés en son nom, c'est-à-dire, lorsqu'il est le sujet de nos conversations. C'est pour cela que cette sainte Fille, qui cherchait partout son Dieu avec un empressement incroyable, ne parlait jamais que de lui. Tout autre entretien lui était devenu insupportable. Ce n'était pas bien lui faire sa cour que d'aller à elle sans avoir fait provision de quelques saintes pensées pour l'en régaler. Quand on ouvrait un discours de piété, on voyait son cœur s'épanouir, comme une terre altérée qui se sent rafraîchie par une pluie abondante. Au reste, elle n'était jamais satisfaite sur ce point. Après les sentiments de l'oraison, elle voulait encore qu'on lui dît ce qu'on avait retenu de la lecture ; et quand on s'était épuisé, qu'on avait dit tout ce qu'on savait, elle demandait encore, au nom de Dieu, qu'on continuât. Mais elle le demandait d'une manière si touchante, avec un air si passionné, qu'on voyait bien que c'était son cœur qui parlait et qui brûlait

d'une soif insatiable. Parlez-moi un peu de Dieu, disait-elle, parlez-moi un peu de Dieu. Et quand on était au bout, dites-moi encore quelque chose. — Mais Madame j'ai tout dit, je ne sais plus rien. — Hé ! ma Fille, dites-moi encore quelque chose.

Il me semble, chrétiens Auditeurs, d'entendre l'Épouse du Cantique qui cherche son Bien-aimé, qui s'adresse à toutes ses compagnes, qui les fatigue à force de leur en demander des nouvelles : *Num quem diligit anima mea vidistis* : Filles de Jérusalem n'avez-vous point vu celui que j'aime ? Dites-moi je vous prie où c'est que je le pourrai trouver ? Quelle route il faut que je tienne pour aller à lui ? Je ne sais si, pour se sanctifier, il est une voie plus efficace que de parler des choses saintes. Mais quand on en parle avec goût, quand on est venu jusqu'à ne pouvoir entendre parler d'autre chose, jusqu'à ne pouvoir se passer du plaisir qu'on trouve à cet entretien, je ne pense pas qu'il y ait une marque de sainteté plus sûre que celle-là. C'est pour moi quelque chose de plus qu'un miracle. Il faut pour cela que non seulement l'âme soit toute pénétrée de l'amour de Dieu, mais encore que l'imagination en soit remplie ; que cet amour soit répandu, pour ainsi dire, jusque dans les sens ; que Dieu soit devenu l'objet de tous les désirs, de toutes les passions ; en un mot, que le cœur brûle d'une charité parfaite, en quoi consiste la parfaite sainteté. Mais l'auriez-vous cru, mes chers Auditeurs, qu'étant terrestres et serviles comme nous le sommes, connaissant si peu le Seigneur, ne le voyant que dans des énigmes, ne voyant que les voiles qui nous le couvrent,

on peut néanmoins trouver de si grandes délices à s'entretenir simplement de lui? Voilà qui me fait concevoir quelque chose du bonheur des saints. Car, si dès cette vie les saints n'ont point goûté de plaisir pareil à celui d'entendre parler de vous, ô mon Dieu, que sera-ce de parler à vous, de vous entendre parler vous-même, de vous voir, de vous posséder éternellement! Croyez-moi, chrétienne Compagnie, c'est là un bien qui mérite d'être cherché avec ardeur. Mais ce n'est pas assez pour l'acquérir : il faut le chercher avec constance.

Quand, pour persévérer dans la pratique de toutes sortes de vertus, feu Madame l'abbesse n'aurait eu à se défendre que de la légèreté qui est si naturelle à tous les hommes, ce serait pour elle une louange de dire qu'elle a résisté à ce faible, qu'elle ne s'est jamais lassée de chercher Dieu; qu'au contraire, son ardeur s'est toujours augmentée jusqu'au dernier souffle. Mais lorsque je fais réflexion que, outre cette pente que nous avons au changement, surtout quand nous sommes en un état où la nature est gênée, que outre cela, dis-je, sa ferveur a eu de continuelles maladies à combattre, qu'elle n'a jamais eu un moment de véritable santé, j'avoue, Messieurs, que sa vertu me cause une admiration que je ne saurais bien exprimer.

C'est une vérité que cette sainte Fille a été malade autant de temps qu'elle a vécu. Dès l'âge de cinq à six ans elle a éprouvé les cruelles douleurs de la pierre; il s'en formait une chaque mois dans ses reins. Lorsque Dieu l'a appelée, il y avait plus de vingt ans qu'on avait

désespéré de sa vie, qu'on avait commencé à ne compter plus sur elle. Et ce n'était pas un seul mal qu'elle souffrait ; elle en avait plusieurs et tous extrêmement douloureux : des maux de reins, de grands maux de tête, de grandes douleurs de côté, des épuisements, des langueurs, des défaillances. C'est une merveille que tant de violentes maladies aient été si longtemps à la consumer. Mais n'est-ce pas un miracle encore plus grand qu'elles n'aient jamais pu ébranler sa patience, que son esprit n'en ait jamais été troublé, qu'elle ne se soit point ennuyée de souffrir, qu'on ne l'ait jamais ouï former une plainte, ni témoigner qu'elle se soumît avec peine aux ordres de la Providence ? Dieu est le maître, disait-elle ; mon corps est l'ouvrage de ses mains : il est juste qu'il en dispose comme il lui plaira. Quand je n'aurais jamais appris autre chose de la vie de cette dame, je serais persuadé qu'elle est dans le ciel et qu'elle y est fort élevée. Quarante ans d'extrêmes douleurs supportées avec une extrême patience, c'est bien de quoi purifier une âme aussi innocente que la sienne ! Mais à quoi m'arrêté-je, chrétiens Auditeurs ! Tout cela n'est rien en comparaison de ce qui suit. Quand Dieu nous envoie des afflictions, il semble que, dans la nécessité où nous sommes d'en passer par où il lui plaît, il ne faut qu'un peu de bon sens pour aimer mieux se faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable que de s'attirer sa colère par une résistance inutile. Mais, quand on peut trouver du soulagement à ses maux, quand on croit même pouvoir s'en guérir par des voies aisées et permises, négliger de prendre ces

voies, aimer mieux souffrir, aimer mieux mourir à la fleur de l'âge que de s'exposer à donner quelque légère atteinte à la plus sévère régularité, certainement c'est quelque chose de fort héroïque. C'est ce qu'elle a fait, chrétiens Auditeurs. Il est sûr qu'en France nous avons des bains dont l'usage lui aurait été fort utile. Elle ne doutait pas, elle-même, que changer d'air n'eût été pour elle un remède souverain. Je ne sais sur quoi était fondée cette persuation; mais elle en était fortement persuadée. Comme elle était maîtresse de ses actions, elle aurait bien pu se permettre ce qu'on accorde tous les jours à la nécessité des simples religieuses. Messieurs ses parents l'en ont priée mille fois; tous les médecins de Paris qu'on avait consultés sur son indisposition lui avaient ordonné de quitter l'abbaye pour quelque temps. Toute autre aurait non seulement cru que l'obligation de la clôture cessait pour elle, mais que, dans ces circonstances, elle était même obligée de sortir. Mais non, dit cette grande âme, il ne faut pas que l'amour de la vie, de cette courte, de cette misérable vie, ait plus de pouvoir sur moi que le zèle de ma règle et de mes vœux. Il ne sera jamais dit que mon exemple serve de prétexte aux religieuses lâches et inquiètes pour sortir de leur monastère. Il ne tiendra pas à moi qu'elles ne demandent jamais de dispense sur ce point. Comment osons-nous dire que nous aimons Dieu de tout notre cœur, si nous craignons de mourir pour son amour? Mourons, mourons, s'il le faut, plutôt que de rien faire qui soit contre la perfection de notre état. Mourons plutôt que de donner aux plus faibles le moindre juste

de scandale, et ne refusons pas cet exemple de constance aux plus généreux.

En vérité, Messieurs, pensez-vous qu'on puisse porter plus loin la générosité chrétienne? Ce que je m'en vais dire n'est pas tout à fait si éclatant, mais il est encore plus admirable. J'ai dit qu'elle avait souffert, sans se plaindre de ses maux et sans y chercher de remède. J'ajoute qu'elle a toujours agi comme si elle n'avait pas même souffert. Tout le monde convient que c'est quelque chose de fort rude que la vie régulière, lorsqu'elle est bien observée. Mais à qui n'a pas de santé, à moins d'une vertu et d'une constance de martyr, elle est tout à fait insupportable. Aussi du moment qu'une personne religieuse est malade, on l'exempte de toutes les observances extérieures; les règles elles-mêmes dispensent alors de vivre régulièrement. Il n'y a peut-être jamais eu que notre illustre défunte qui n'ait pas usé de ces privilèges. Elle avait coutume de dire qu'il n'y avait que Dieu seul qui sût ce qu'elle souffrait. Mais comment est-ce que les hommes en auraient quelque connaissance, généreuse Fille! On vous voit la première à tous les exercices publics; vous passez tous les matins six et sept heures de temps à prier avec les autres; vous ne sortez du chœur que quand il n'y a plus personne; les plus robustes ont de la peine à vous suivre dans votre ferveur! Qui s'aviserait de penser que vos intestins sont tout corrompus, que votre tête est comme percée de douleurs aiguës et pénétrantes, que tout votre corps est à la torture? Il est vrai, Messieurs, que de temps en temps le mal avait des

redoublements qu'elle ne pouvait dissimuler. Dans ces occasions on a vu quelquefois ses chères Filles se venir jeter à ses genoux pour la supplier de prendre quelque relâche, de s'absenter de l'office, du moins pour un temps ; mais en vain toutes leurs prières. Lorsque les forces lui manquaient pour aller au chœur, elle s'y rendait en se traînant, ou enfin elle s'y faisait porter, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle s'abrégeait ainsi ses jours et qu'elle se mettait en danger de mourir subitement, autant de fois qu'elle faisait de pareils efforts.

Que j'aurais de choses à vous dire sur tout cela, mes chers Auditeurs, si le temps me permettait de vous communiquer mes réflexions ! Qu'il y a peu de gens au monde qui cherchent Dieu comme il faut ! Qu'il y en a beaucoup au contraire qui fuient Dieu, qui les cherche et qui les poursuit par ses inspirations ! Malheureux que vous êtes, il viendra un jour, ce sera le jour de la mort, lequel viendra peut-être dans peu de jours, il viendra un jour que vous chercherez Dieu et qu'il vous fuira, et que vous ne le trouverez pas : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Mais s'il y a peu de personnes qui cherchent Dieu, le nombre de ceux qui ne cherchent que Dieu est encore bien plus petit. Non, mes chers Auditeurs, il n'est rien de si rare au monde qu'une personne qui ne cherche purement que Dieu : la plupart de ceux mêmes qui font profession de piété, en cherchant Dieu, se cherchent encore eux-mêmes. On se cherche dans les emplois les plus saints, où l'intérêt du Seigneur n'est pas toujours le seul que l'on considère, si ce n'est peut-être en tant

qu'il se rapporte à notre propre intérêt. On se cherche dans les personnes ; nous les *entretenons* (1), nous les obligeons, nous les instruisons, nous les aimons, parce qu'elles nous sont, ou utiles, ou agréables. Enfin, on se cherche même dans la dévotion, dans l'exercice des bonnes œuvres ; on se cherche jusque dans la mortification et dans les croix. L'amour propre, qui semble être consumé par le feu de l'amour divin, trouve le moyen de se nourrir de ce feu, ou du moins de renaître de ses cendres. Et ainsi c'est un grand éloge pour feu Madame de Nérestang, de dire que non seulement elle a cherché Dieu, mais qu'elle n'a cherché que Dieu. C'est la seconde partie de ce discours, où je m'en vais vous montrer, en peu de mots, que cette sainte Fille n'a jamais cherché que Dieu dans ses emplois, qu'elle n'a cherché que Dieu dans les hommes, qu'elle n'a cherché que Dieu dans Dieu même.

SECONDE PARTIE

Ce n'est pas sans raison que les personnes les plus vertueuses, celles qui sont les plus dignes des grandes charges, craignent davantage d'y être élevées. Il faut avoir bien de la solidité pour n'être pas ébloui par l'honneur qu'on y reçoit ; le respect et la complaisance des inférieurs corrompent l'esprit insensiblement ; on

(1) Texte original : *Nous les conversons...*

s'aveugle soi-même, on s'accoutume à des défauts et, comme on n'est plus exposé à la répréhension, on vient peu à peu jusqu'à se persuader qu'on est irrépréhensible. Mais surtout c'est merveille si, dans la facilité qu'on a de faire tout ce qu'on veut, on n'est pas tenté quelquefois de vouloir ce que la nature désire, si l'on n'est constant à ne chercher que Dieu seul, en un état où l'on se considère soi-même comme une petite divinité.

Ce péril a tenu feu Madame l'Abbesse en une continuelle crainte ; il lui a fait regarder sa dignité comme une disgrâce qui lui devait attirer la compassion de tout le monde. Souvent il lui a fait prendre la résolution de se déposer ; une fois entre autres elle avait pris toutes ses mesures pour ce dessein ; c'était une affaire faite, si son directeur ne lui eût fait concevoir qu'en conscience elle était obligée de porter le faix jusqu'au bout. Cette raison de la conscience était si puissante sur son esprit qu'elle n'avait jamais rien à y répliquer. Il faut tout souffrir, disait-elle, il faut tout perdre pour ne déplaire pas à Dieu. — Mais ne craignez rien, grande Abbesse, quand on appréhende le danger autant que vous l'appréhendez, on est bien éloigné d'y périr. En effet, Messieurs, je suis obligé de rendre ce témoignage à la vérité. Je me suis informé soigneusement et sans faire connaître mon dessein, je me suis informé, dis-je, de la conduite particulière de cette illustre supérieure ; j'ai voulu savoir si elle ne s'était point prévalue de son autorité et des grands biens dont elle avait l'administration, pour se procurer quelque plaisir, quelque amusement qui lui adoucit la vie, que ses douleurs lui

devaient rendre si ennuyeuse. Non seulement j'ai trouvé qu'elle ne tirait nul avantage de sa charge pour cela ; mais encore qu'elle n'avait nul plaisir, nul divertissement en la vie. Je n'ai garde de condamner ces saints personnages, qui n'ont pas cru que ce fût une chose contraire à la haute vertu dont ils faisaient profession, de prendre quelques plaisirs innocents pour relâcher leur esprit ; que quelques-uns aient aimé les fleurs, que d'autres se soient plus à la peinture, qu'il y en ait eu qui se soient divertis à la musique, d'autres à élever des oiseaux, quelques-uns mêmes à faire des vers et à lire les auteurs les plus polis de l'antiquité. Je ne les en estime pas moins ; mais j'admire une fille, laquelle a eu assez de courage, assez de force d'esprit pour se passer de tout, pour ne s'occuper que de son devoir, que de Dieu seul ; une abbesse qui n'a point cherché à se désennuyer dans sa solitude, ni à charmer les maux dont elle était accablée, qui s'est fait un plaisir de se priver de toute sorte de plaisir.

Il y a, dans la prélature, un autre écueil encore plus caché que celui dont je viens de vous entretenir : c'est le désir de plaire et de se faire aimer de ceux qu'on gouverne. Je sais que, pour bien réussir dans la conduite des autres, c'est un fort mauvais moyen que de se faire haïr. Mais vous n'ignorez pas aussi, Messieurs, que le bon prélat n'a point d'autre fin que de faire aimer son Dieu, et que celui qui, outre cette vue, songe encore à se ménager l'estime et l'amitié des inférieurs, s'engage insensiblement à de lâches condescendances, à des égards qui ruinent la discipline ou qui altèrent la pureté.

Jamais supérieure n'aima ses filles plus tendrement que feu Madame l'Abbesse. Elle a souvent témoigné qu'elle enverrait à cent lieues pour leur procurer un soulagement dans leurs moindres peines; elle disait qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à donner le voile à une personne qui n'aurait pas pour elle quelque sympathie, de peur qu'elle n'eût trop à souffrir sous sa conduite. Durant vingt ans qu'elle a été maîtresse dans cette maison, elle n'a pas donné un seul exemple de sévérité. Mais néanmoins lorsqu'il s'agissait de son devoir, on n'a jamais vu de supérieure plus zélée, plus ferme dans ses résolutions, moins susceptible de crainte humaine, de ce qu'on appelle respect humain. Elle voulait que Dieu fût servi, que la règle fût observée, quoiqu'on en pût dire. Pour être persuadé de cette vérité, il ne faut que considérer l'état où elle a laissé ce monastère. J'ose dire qu'il n'en est pas en France de plus florissant. L'office divin ne se célèbre nulle part avec plus de respect et d'édification. Les grilles, si l'on n'y prend garde, sont des brèches par où l'ennemi fait irruption dans les cloîtres, des ouvertures par où l'esprit de Dieu s'évapore; mais ici les parloirs sont si réglés, on y prend tant de précautions contre les maux qu'ils causent ordinairement qu'on n'a pas sujet d'en rien craindre. La charité chrétienne, que Madame recommandait si souvent, cette belle vertu qui est l'âme des communautés, qui fait toute la douceur de la vie religieuse, cette vertu, dis-je, est la principale étude de ces saintes Filles ou plutôt elles n'ont plus besoin de s'étudier à la cultiver, elles l'entretiennent sans soin, elle leur est devenue

comme naturelle. Je ne parle point de la dévotion intérieure, du silence, de la mortification, de l'union avec Dieu et de cent autres vertus qui se pratiquent ici dans un degré fort éminent : j'en pourrais parler toutefois et j'en suis assez instruit pour en dire des choses fort singulières. Ce que je ne saurais taire, c'est que, lorsque j'entre dans cette maison, il me semble que je sens Dieu qui y habite et qui y prend ses délices au milieu de ses épouses. Pardonnez-moi, Mesdames, si j'ose tenir ce discours en votre présence. Ce n'est pas qu'en parlant de vos autres vertus j'aie oublié votre modestie; mais j'ai cru que je devais moins considérer la peine que je vous ferais en publiant ces vérités que la gloire qui en reviendra à votre Abbesse. Car il faut le confesser, ce monastère est un grand éloge pour elle. Elle ne l'aurait pas sanctifié, si elle n'avait été sainte elle-même ; elle n'y aurait pas fait régner Dieu, comme il y règne uniquement, si dans son administration elle avait cherché quelque autre chose que Dieu seul.

Dieu seul est encore tout ce qu'elle a cherché dans les hommes. Si elle fait l'aumône, elle ne considère, ni si les personnes sont de ses sujets, ni même s'ils sont du pays ou de quelque province étrangère : c'est assez pour elle qu'ils soient indigents, et, comme elle le disait elle-même, qu'ils lui représentent Jésus-Christ. Elle en avait entretenu, durant plusieurs années, qui étaient de plus de soixante lieues d'ici et que sa seule libéralité arrêtait dans le voisinage. Il y a divers temps en l'année auxquels l'abbaye nourrit, pendant quelques jours, un certain nombre de pauvres ; parmi ceux qu'on lui nommait

pour recevoir cette charité, elle n'a jamais voulu qu'on préférât quelques personnes qu'elle aimait particulièrement, parce que, quoiqu'elles fussent dans la misère, il y en avait de plus misérables. Pour la conversation, elle a toujours fait plus de cas de la vertu que de l'esprit et des autres talents naturels. Plus on avait de piété, plus on avait de part à sa confidence, témoin cette pauvre bergère qu'elle faisait venir tous les jours et qu'elle recevait avec tant d'accueil, parce qu'elle trouvait en elle une grande connaissance de Dieu jointe à une grande simplicité.

Mais rien n'a mieux fait paraître la pureté et la droiture de ses intentions que le choix des filles qu'elle recevait. Elle était bien éloignée de l'aveugle empressement de ces pasteurs, dont parle Saint Augustin, qui ne cherchent qu'à grossir leur troupeau, ou pour se glorifier dans le nombre de leurs brebis, ou pour satisfaire l'ambition qu'ils ont de commander à plusieurs, ou pour contenter leur avarice par l'utilité qui leur en revient : *Vel gloriandi, vel dominandi, vel acquirendi cupiditate.* Il est certain qu'elle avait ce triple intérêt à faire quantité de religieuses. L'heureux état de son abbaye faisait qu'on lui en offrait de toutes parts. Cependant elle n'en a fait que cinq en vingt ans qu'elle a gouverné. On m'a dit qu'on lui avait présenté jusqu'à dix mille francs pour la dot d'une demoiselle qu'elle refusa. Ce n'était pas ce qu'elle cherchait dans les prétendantes ; elle voulait trouver en elles une véritable vocation, un esprit docile, une humeur traitable et accommodante, qui ne fût fâcheuse à personne et qui ne

leur rendît pas à elles-mêmes le joug de la religion trop pénible. On ne saurait dire combien elle prenait de précautions pour n'y être pas trompée, combien d'examens il fallait subir, avant que de pouvoir passer. Elle ne s'en tenait pas à ce qu'elle en pensait elle-même; elle voulait encore avoir le témoignage des personnes éclairées, dont la probité et le désintéressement lui fussent connus.

Mais, Seigneur, quelle sera votre libéralité envers cette servante fidèle? De quelles douceurs ne comblerez-vous pas un cœur si pur, une âme qui pour vous plaire a renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui ne connaît plus d'autre intérêt que celui de votre gloire? Messieurs, toute la récompense que feu Madame a reçue sur la terre de son admirable détachement, ç'ont été des peines de corps et d'esprit. Non, ce n'est point par les goûts intérieurs, ni par les délices de l'amour divin qu'elle a été attirée au service de son bon Maître; au contraire, elle n'y a trouvé que des amertumes; les troubles, les frayeurs, les désolations, les sécheresses de cœur ont été les voies par où il a plu à Dieu de la conduire, c'est à dire qu'il l'a conduite par le chemin des héros, qu'il l'a traitée en femme forte. Il est facile de persévérer, lorsque Dieu nous fait sentir combien il est doux; il y a pour lors une espèce de sensualité à le servir. Mais, être constant malgré ses rebuts, suivre un Époux qui vous maltraite, qui semble vous mépriser et avoir horreur de vos embrassements, agréer même ce procédé et protester qu'on est content qu'il en use toujours de la sorte, c'est ce que cette sainte Fille a fait durant tout le temps qu'elle

a vécu, et c'est ce que j'appelle ne chercher que Dieu dans Dieu même.

Cela est rare, chrétiens Auditeurs. La plupart des amantes de Jésus-Christ courent après l'odeur de ses parfums ; on en voit peu qui soient à l'épreuve de ses rigueurs, et c'est pour cette raison que les maîtres de la vie spirituelle regardent l'état d'une conscience scrupuleuse comme un état extrêmement dangereux ; parce qu'il arrive ordinairement que, quand on ne trouve nulle satisfaction dans la pratique de la vertu, on en va chercher jusque dans les ordures du vice. Celle dont nous parlons a souffert au sujet de sa conscience des inquiétudes qu'on n'a jamais bien pu calmer ; mais bien loin de perdre courage, elle s'est toujours soutenue par cette pensée, tout à fait digne d'une vertu qui est arrivée à son comble, que ne pouvant être martyre de la foi, elle le serait de la soumission à la volonté divine ; que, quand on ne cherche que Dieu, il importe peu qu'il se fasse sentir par des coups ou par des caresses ; que, pourvu qu'il soit avec nous, nous devons être contents.

Voilà, Messieurs, quelle a été la vie de notre illustre défunte. Sa mort a été subite, quoiqu'on s'y attendît tous les jours depuis vingt ans. On peut dire qu'elle est arrivée, lorsqu'on s'y attendait le moins. C'est une nouvelle preuve de cette parole infaillible du Sauveur du monde : Vous mourrez à l'heure que vous n'y songerez pas : *Qua hora non putatis*. Cela est aussi vrai pour les gens de bien que pour les pécheurs ; mais cela n'est pas également terrible pour les uns et pour les

autres. Car, qu'était-il nécessaire que notre sainte Abbesse eût une longue agonie, elle qui portait son âme entre ses mains, toujours disposée à suivre les ordres de son Créateur; elle qui prenait trois jours et souvent même dix jours entiers, chaque mois pour se préparer à mourir, pour s'exercer à ce dangereux passage, faire par avance tout ce que nous souhaitons de faire à la dernière heure; elle qui, quatre jours auparavant, avait fait une confession générale de toute sa vie, qui, ce jour-là même, avait entendu deux messes, et qui, avant que de se coucher, avait fait sa prière avec ses dames et s'était examinée comme pour paraître devant Dieu. Que lui restait-il à faire, après cela, si ce n'est à recevoir la dernière bénédiction du prêtre, à recevoir le saint viatique, l'extrême-onction et à prendre congé de ses chères Filles. Elle eut du temps pour toutes ces choses, elle fit tout cela, Messieurs, mais avec tant de courage, avec un si grand redoublement de ferveur, qu'on voyait bien qu'elle approchait de son centre.

Il y aurait de la cruauté à répéter les dernières paroles qu'elle prononça; cela ne se pourrait faire sans renouveler, en tous ceux qui furent présents, la plus vive douleur qu'ils aient jamais ressentie. Il suffit de dire que, se sentant près du dernier moment, elle se tourna du côté de son confesseur et de toutes les religieuses qui étaient accourues au premier bruit, et, nommant celui-là son cher Père, son très cher Père, et celles-ci ses bonnes Filles, elles leur demanda pardon, à mains jointes, mais avec une action si touchante et si animée, avec une voix si forte et si douce en même temps, en

des termes si humbles et si tendres, qu'il n'y eut personne qui n'en eût le cœur comme percé. Aucun des assistants n'eut plus la force de retenir sa douleur ; il s'éleva dans toute la chambre un cri pitoyable accompagné d'une si grande quantité de pleurs que tout le pavé en fut arrosé. Personne ne put plus parler, on ne put plus entendre parler personne. Cependant Madame se remit en la posture qu'elle était auparavant et son visage, bien loin de devenir affreux, comme il arrive quand on va rendre l'esprit, parut si beau, si serein, dans une blancheur si vive et si éclatante qu'on ne douta point qu'il n'y eût du surnaturel. Ce fut un signe sensible qu'elle mourait dans les embrassements de son Époux.

Elle voulait dire par cette tranquillité, par cette joie qui se produisait dans ses yeux et sur son front, qu'elle avait déjà trouvé celui qu'elle cherchait et qu'elle ne le pouvait plus perdre : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam.* En effet, une personne qui est en réputation de sainteté, priant le lendemain pour le repos de son âme, crut la voir dans le ciel, ravie et abîmée dans la contemplation de la bonté infinie de Dieu. La personne m'a raconté elle-même cette révélation, avec des circonstances qui me la rendent très probable. Mais, ce qui ne me permet pas de douter du bonheur de notre illustre défunte, c'est ce que j'ai fait voir en tout ce discours : elle a cherché Dieu, elle n'a cherché que Dieu, et c'est une vérité évangélique qu'on ne le cherche point inutilement : *Omnis qui quærit, invenit.*

Ce n'est donc pas sans raison, bienheureuse Ame, que j'ai dit, dès le commencement, que nous ne devions pas pleurer sur vous. Si, parmi les délices dont nous croyons que vous jouissez, vous étiez encore susceptible de quelque douleur, vous auriez bien plus de sujet de verser des larmes sur nous-mêmes, que vous voyez ici-bas environnés de tant de périls, si éloignés non seulement du terme où vous êtes heureusement parvenue, mais encore du chemin que vous avez tenu pour vous y rendre. Enfin vous voilà au bout de toutes vos douleurs, de toutes vos peines ; vous voilà enfin au port. Et nous, nous ne savons pas même si nous y arriverons jamais ; nous vivons dans un exil que nous aimons, à la vérité ; mais, outre qu'il nous le faudra quitter quelque jour et pour toujours, nous ignorons si ce sera pour passer à notre patrie. Je ne doute point qu'à la vue de tant de misères, de tant de dangers vous n'ayez aujourd'hui pour les vivants la même compassion que vous aviez naguère pour la défunte, et que vous ne fassiez de grandes instances auprès de Dieu pour nous procurer les grâces qui nous doivent disposer à la gloire. *Ainsi soit-il.*

FIN DES SERMONS

ANALYSE DES SERMONS

CONTENUS

en ce quatrième volume

SERMON LX

Du Péché Mortel

La cause du Péché, dans l'homme qui le commet, est une haine mortelle contre Dieu; l'effet du Péché, dans Dieu contre qui il est commis, est une haine infinie contre l'homme.

SERMON LXI

Du Péché Véniel

Les petits Péchés sont tous dangereux en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'âme, qu'ils disposent au péché mortel; ils obligent Dieu, dont ils font cesser les grâces, à le permettre, ils disposent l'homme, dont ils épuisent les forces, à le commettre.

SERMON LXII

De la Conscience

La Conscience fait continuellement une très grande peine au pécheur, par ses reproches amers, et lui cause une mortelle frayeur, par ses terribles menaces.

SERMON LXIII

De la Rechute

Quiconque retombe a sujet de croire qu'il ne s'était pas bien relevé; il a sujet de craindre qu'il ne se relèvera jamais.

SERMON LXIV

De l'Habitude vicieuse

Quiconque s'engage dans une Habitude vicieuse n'en sortira pas, quand il le voudra; quiconque pourtant y est engagé en sortirait, s'il le voulait bien.

SERMON LXV

De la Confession

Deux erreurs, où nous tombons presque tous, rendent la plupart de nos Confessions inutiles: nous nous croyons plus innocents que nous ne sommes; nous nous croyons vraiment pénitents, quoique nous ne le soyons point du tout.

SERMON LXVI

De la Miséricorde de Dieu envers le pécheur

Dieu n'est point rebuté par la perfidie du pécheur, et il ne le rebute point dans sa pénitence; il court après lui dans sa fuite; à son retour il vient au-devant de lui.

SERMON LXVII

De la Soumission à la volonté de Dieu

La volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre éternellement bienheureux dans le ciel, et notre Soumission nous rend bienheureux dès cette vie.

SERMON LXVIII

De la Confiance en Dieu

Dieu s'est étroitement engagé à secourir ceux qui mettent en lui leur Confiance; et quand il ne s'y serait pas engagé lui-même, cette Confiance l'y engagerait

SERMON LXIX

De la Prière

Nous obtenons peu par nos Prières, parce que nous demandons trop peu, et que le peu que nous demandons, nous ne le demandons pas assez.

SERMON LXX

De l'Aumône

Dieu, à qui tous les biens appartiennent, commande de donner l'Aumône; il promet aussi de la rendre.

SERMON LXXI

De la Charité chrétienne.

Nous devons aimer notre prochain; il est à Dieu, il en est

l'image et l'objet de sa tendresse et de son amour; nous devons l'aimer comme nous voulons être aimés des hommes, comme nous nous aimons nous-mêmes, comme Jésus-Christ nous a aimés.

SERMON LXXII

De l'Amour de Dieu

Nous devons aimer Dieu infiniment aimable, et qui nous aime infiniment.

SERMON LXXIII

De l'Humilité d'un chrétien

Tous les chrétiens ont un sujet continuel de s'anéantir devant Dieu dans leurs chutes passées; le péril où ils sont de retomber les doit humilier. J'ai péché, je puis pécher, ce sont deux considérations qui doivent étouffer l'orgueil.

SERMON LXXIV

Du Jeûne et de l'Abstinence du Carême

Le chrétien qui n'observe pas, ou l'Abstinence, ou les Jeûnes de l'Église fait un fort grand péché, où, comme dans le péché d'Adam, il entre de la désobéissance et de l'infidélité; il est, comme celui du premier homme, la source de plusieurs péchés, et dans nous, et dans les autres.

SERMON LXXV

Des Adversités

Les Adversités nous sont utiles, si nous sommes bons : elles nous sont même nécessaires, si nous sommes mauvais.

SERMON LXXVI

De la Prédication

La plupart des fidèles qui assistent à la Prédication n'en sont nullement touchés; quelques-uns de ceux qui en sont touchés ne changent pas pour cela de vie. D'où peut venir l'insensibilité des premiers et la lenteur ou la lâcheté des autres ?

SERMON LXXVII

Du Respect humain

On ne hasarde rien en méprisant le Respect humain; on hasarde beaucoup quand on l'écoute.

SERMON LXXVIII

De la Médisance

De tous les maux dont l'homme est capable, il n'en est aucun qu'il soit si facile de commettre que la Médisance; il n'en est aussi aucun qu'il soit si difficile de réparer.

ORAISON FUNÈBRE

de Madame Françoise-Magdeleine de Nérestang, Abbesse du Monastère royal de la Bénissons-Dieu.

IMPRIMERIE NOTRE-DAME

252
L119
42
LA COLOMBIÈRE, S. J., CLAUDE D
AUTHOR
Oeuvres Complètes
TITLE
Tome 4e. Sermons. 4e Volume.
DATE DUE
BORROWER'S NAME
STORAGE - C
42773